WD

3 9351 003863299

5

COLLEGE OF INDUSTRIAL ARTS
STATE OF TEXAS

LIBRARY
DENTON
TEXAS

T773-227-10m.

DATE DUE

Demco, Inc. 38-293

THÉATRE COMPLET

DE

BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME DEUXIÈME

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
La Couvée, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes (no
publiée à part).
La Rose bleue, comédie-vaudeville en un acte.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Evasion, comédie en trois actes. (*Couronnée par l'Ac*
démie française.)
L'Ecole des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.
Les Trois filles de M. Dupont, comédie en quatre acte
La Robe rouge, pièce en quatre actes. (*Couronnée p*
l'Académie française.)
Les Remplaçantes, pièce en trois actes.
La Petite Amie, comédie en quatre actes.
Les Avariés, pièce en trois actes.
Maternité, pièce en trois actes.
Les Hannetons, comédie en trois actes.
Simone, pièce en trois actes.
La Française, comédie en trois actes.
Suzette, comédie en trois actes.
La Foi, pièce en cinq actes.
La Femme seule, pièce en trois actes.
Les Bourgeois aux champs, comédie en trois actes.
Les Américains chez nous, comédie en trois actes.
Trois bons Amis, comédie en trois actes.

EN COLLABORATION :

AVEC M. GASTON SALANDRI

Bernard Palissy, un acte en vers.

AVEC M. PAUL HERVIEU

L'Armature, pièce en cinq actes.

AVEC M. JEAN SIGAUX

La Déserteuse, pièce en quatre actes.

CHEZ DELAGRAVE :

Voyage aux Indes et en Indo-Chine, 1 volume.
Au Japon, 1 volume.

THÉATRE COMPLET

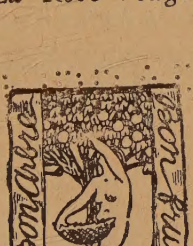
DE

BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME DEUXIÈME

Les Bienfaiteurs.
L'Évasion.
La Robe rouge.



1921

CINQUIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN, BOUTELLEAU ET Cie, ÉDITEURS — PARIS

56, Rue Saint-Honoré, Place du Théâtre-Français et 7, Rue du Vieux-Colombier.

De cet ouvrage il a été tiré à part, sur papier de Hollande, 25 exemplaires numérotés et paraphés par l'éditeur.

Tous droits de traduction, de reproduction, d'adaptation et d'analyse réser
pour tous les pays, y compris la Russie, la Suède et la Norvège.
Copyright 1921, by Delamain, Boutelleau et Cie.

LES BIENFAITEURS

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, le 22 octobre 1896.

26226

A LA MÉMOIRE

DE

JEAN-MARIE GUYAU

PHILOSOPHE ET POÈTE

mort à l'âge de trente-trois ans, le 31 mars 1888.

« ... Je suis bien sûr que ce que j'ai de meilleur en moi me survivra. Non, pas un de mes rêves peut-être ne sera perdu ; d'autres les reprendront, les rêveront après moi, jusqu'à ce qu'ils s'achèvent un jour. C'est à force de vagues mourantes que la mer réussit à façonner sa grève, à dessiner le lit immense où elle se meut. »

JEAN MARIE GUYAU.

PERSONNAGES

VALENTIN SALVIAT	MM. CONSTANT COQUEL
ROBERT LANDRECY.	DESJARDINS.
FECHAIN	L. PÉRICAUD.
ESCAUDAIN	JEAN COQUELIN.
PLUVINAGE.	GRAVIER.
M. MARCEL PECQUET.	RAMY.
MICHEL MOUTIER.	BOURGEOIS.
LÉON CHENU	RATINEAU.
PARDIGON	DEROY.
MANDOUL.	LESSUER.
ROUTOT.	CARTEREAU.
CHATEL	CERIZÉ.
JEAN, domestique	MALLET.
PAULINE LANDRECY	Mmes MARGUERITE BAR
GEORGETTE.	MAILLE.
CLARA.	BLANCHE MIROIR.
CATHERINE BOURLON	ARLETTE.
MADAME LE CATELIER.	BOUCHETAL.
MADAME PAILLENCOURT. . . .	KERWICH.
MADAME PECQUET	PATRY.
MADAME GUERLOT	MARSA.
MADAME AUBIGNY	BÉRYE.
MADAME RONCHERONNES . . .	DUMESNIL.
MADAME DESTOURMEL.	DUPEYRON.
MADAME ORSEL.	NAUDY.
ROSA MAGLOIRE	J. GIESZ.

En province, aux environs d'une ville industrielle, de nos jours.

LES BIENFAITEURS

ACTE PREMIER

Un salon simplement meublé, gai, clair.

Décor en angle. On ne voit que deux des murs du salon. Le plus grand à droite.

A gauche, deuxième plan, une porte-fenêtre. Au premier plan devant cette porte-fenêtre, une table. Un timbre sur la table. Entre la table et la rampe, une chaise. De l'autre côté de la table, un fauteuil et une chaise. Une chaise entre la table et le mur. Deux chaises près la fenêtre.

A droite, premier plan, une porte ; deuxième plan, une cheminée. Entre la porte et la cheminée, une chaise.

Devant la cheminée, face au public, un fauteuil et une chaise ; deuxième plan, une bibliothèque, une chaise devant. Au fond, porte.

Entre la porte et la bibliothèque, un guéridon.

Aux murs, des dessins industriels sous verre. La photographie d'un groupe d'ouvriers. Un portrait de Tolstoï. Fleurs.

Aucun accessoire n'est peint sur les murs. Les portes sont munies de serrures.

Menus objets (photographies, fleurs, albums, livres, journaux).

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, GEORGETTE, LANDRECY. *Pauline et Georgette causent. Puis Landrecy entre.*

PAULINE.

Ah ! te voilà !...

Il l'embrasse.

LANDRECY, *à Georgette.*

Bonsoir...

GEORGETTE.

Bonsoir, mon oncle.

Baisers.

PAULINE.

Rien de nouveau à l'usine?

NDRECY.

Si. J'ai donné ma démission.

Mouvement.

PAULINE.

Hein?

LANDRECY.

J'ai donné ma démission.

PAULINE.

Ce n'est pas possible. A propos de quoi?

LANDRECY, *à Pauline.*

Je t'ai parlé d'un certain Berchot... Un ouvrier d
chaufferie...

PAULINE.

Le socialiste?

LANDRECY.

C'est cela même. Le patron a voulu le renvoyer, p
qu'il faisait de la propagande.

PAULINE.

Le patron a bien le droit de se défendre.

LANDRECY.

Avant tout, l'ouvrier a le droit au travail.

PAULINE.

Mais il n'a pas le droit de faire du mal à qui l'emp

LANDRECY.

Enfin, que j'aie eu tort ou raison, j'ai pris parti
Berchot, j'ai discuté avec le patron, je me suis emp

ne croyant pas qu'il me prendrait au mot, je lui ai que si Berchot partait, je partirais. Il était en colère, aussi, et il m'a fait préparer mon compte. Voilà. Heureusement, je n'ai que l'embarras du choix pour retrouver une situation au moins équivalente.

PAULINE.

Heureusement.

LANDRECY, *avec bonne humeur.*

Lorsqu'on saura que j'ai sacrifié ma position à la défense d'un ouvrier, c'est là qu'on dira encore que nous sommes des fous!

PAULINE.

C'est le nom que les égoïstes donnent aux autres... Que vas-tu faire?

LANDRECY.

Entrer chez Guibal... A moins que... Ah! si j'avais des capitaux! Tu sais que l'usine d'électricité de Bordin est fermée.

PAULINE.

Eh bien?...

LANDRECY.

Si j'avais des capitaux, je la reprendrais, et j'y fabriquerais mon accumulateur... Ce serait la fortune!

PAULINE.

Hélas!... Nous n'avons pas l'usine.

LANDRECY.

Hélas!... Si nous l'avions!... Je montrerais ce que doit être un patron... Les ouvriers vous sont si reconnaissants de la moindre chose qu'on fait pour eux!...

PAULINE.

Je le sais. Ce sont surtout ceux qui ne donnent rien qui se plaignent de l'ingratitude des pauvres.

LANDRECY.

Les pauvres! Il y a une tristesse, une grande tristesse : c'est que, souvent, ils ne nous comprennent pas. Tenez...

tout à l'heure, comme je rentrais, j'ai vu un enfa
six ou sept ans qui allait, dans la rue, un litre de
dans les bras.. Un gamin passe en courant, le bou
et fait tomber le litre qui se brise. Ah ! si vous avi
ce petit !... Ce fut d'abord... Oui, je dis bien, ce f
l'épouvante, puis il eut de gros sanglots.

GEORGETTE.

Tu as naturellement...

LANDRECY.

Vous allez voir... Je m'approchai de lui et je lui
« Tu as cassé le litre que tes parents t'avaient en
chercher... » Avant que j'aie eu le temps de finir,
pris d'une peur folle, leva le bras comme pour se g
tir d'un coup et s'enfuit... (*Un temps.*) Ainsi, cet e
acceptait qu'un étranger eût le droit de le battre po
fait dont il n'était pas responsable ! Je fis quelque
vers lui, car il s'était arrêté à peu de distance, comm
chien craintif ; mais il reprit sa course plus fort,
dus rester là, ma pièce de monnaie à la main, tout d
tenancé, tout triste, sans pouvoir le secourir, sans
avoir pu lui faire comprendre que je lui voulais du
Cela m'a fait mal... très mal. Ah ! ce malentendu
sépare les pauvres de ceux qui voudraient les sou
c'est cela qui est le plus grand malheur ! (*Un silenc*
il était si joli, ce petit !

PAULINE, *simplement, mais avec un grand sentim*
de bonté.

Il aurait été tout aussi digne de ta pitié, mon
s'il avait été laid.

LANDRECY.

C'est vrai.

GEORGETTE.

Ce malentendu disparaîtra bien vite, lorsque l'on
donner !...

Entre Clara, la bonne, jeune, jolie et sale.

LANDRECY.

On ne sait pas. Ceux qui font la charité ne savent pas faire.

PAULINE.

Et ceux qui sauraient n'en ont pas les moyens!

SCÈNE II

LES MÊMES, CLARA.

CLARA.

V'là une lettre... et pis les journaux...

Elle les pose sur le guéridon, au fond.

PAULINE.

Vous pourriez bien les apporter. (*Clara, sans répondre, t. Pauline se lève et va chercher lettres et journaux.*) tte fille est vraiment d'une impolitesse...

LANDRECY.

C'est par ignorance,. Si elle était aussi intelligente e nous, elle ne serait pas domestique, n'est-ce pas?

PAULINE.

C'est juste... Qu'est-ce que cette lettre-là?

LANDRECY.

D'où vient-elle?

PAULINE, *sans colère.*

Oh! ça, c'est trop fort...

Elle sonne.

LANDRECY.

Quoi donc?

PAULINE.

On a coupé les timbres.

Elle resonne.

LANDRECY.

Fais voir.

PAULINE.

Tiens...

Elle sonne de nouveau. Entre Clara.

CLARA.

Me v'là, mon Dieu, me v'là ! C'est-y qu'y a l'feu?

LANDRECY.

Est-ce vous qui avez découpé les timbres de cette l

CLARA.

Oui, m'sieu.

LANDRECY.

Pourquoi ?

CLARA.

J'ai cru que c'en était des étrangers.

LANDRECY.

Alors?

CLARA.

Ben, c'était pour les donner à mon frère qu' l'octroi, parce qu'il en fait collection....

Tout le monde éclate de rire.

LANDRECY.

Ah ! dans ce cas...

CLARA, *vexée.*

Y a rien de risible, là-dedans...

PAULINE.

Et pourquoi est-elle sale comme cela... cette lettr

CLARA.

Elle n'est pas sale...

LANDRECY.

Vous trouvez ?...

CLARA.

Non... C'est du beurre... C'est parce qu'elle est

ier toute la journée dans la cuisine, là... Je l'avais ubliée...

LANDRECY.

Enfin, à l'avenir...

CLARA.

Oui, m'sieu ! (*En sortant.*) En v'là, des histoires !...

SCÈNE III

LANDRECY, PAULINE, HENRI, GEORGETTE.

PAULINE, *souriant.*

Elle est plutôt bête...

LANDRECY.

Oui, mais comme tu me le dis souvent lorsque je me lains d'elle : ce n'est pas sa faute, et il faut bien qu'elle uange. Elle ne trouverait pas à se placer nulle part.

PAULINE.

Et si nous n'appliquons pas ici nos théories sur la onté, où les appliquerons-nous?

LANDRECY.

Nous ne justifierions plus le nom de *Maison des Fous* u'on a donné à notre demeure...

PAULINE.

C'est vrai...

LANDRECY.

Tiens ! c'est pour toi, la lettre...

PAULINE.

Voyons... De mon frère ! Voilà qu'il va recommencer es demandes d'argent. (*Elle lit.*) « Enfin, j'ai déniché ton dresse. C'est moi. Lis le *Figaro* demain et tu verras que on mauvais sujet de frère n'est pas indigent. S'il n'y

avait que moi à te le déclarer, tu ne me croirais p
Et quand tu auras lu le journal, venez me chercher
la gare. Ton frère : Valentin Salviat ». Qu'est-ce que
veut dire?

LANDRECY.

Je vais toujours aller le chercher... Il a dû arrive
six heures douze...

PAULINE.

Tu as tout le temps.

LANDRECY.

Voyons le *Figaro*.

PAULINE.

C'est juste. (*Elle va chercher le journal.*) Où fau
regarder?

LANDRECY.

Aux faits divers?...

PAULINE.

Rien...

LANDRECY.

Aux annonces... Il aura monté quelque affaire.

PAULINE.

Peut-être...

GEORGETTE.

A la première page... peut-être...

LANDRECY, *avec un haussement d'épaules.*

A la première page!

*Il cherche à la quatrième. Georgette se penche dev
lui et parcourt la première.*

GEORGETTE.

Voilà! Voilà... « Le Roi des Mines d'or... Valentin S
viat... » En tête... le premier article.

LANDRECY, *après avoir regardé en silence.*

C'est pourtant vrai. « Le Roi des Mines d'Or... Valen
Salviat... »

PAULINE.

Pas possible ! (*Elle lui prend le journal.*) Asseyons-nous. (*Elle s'assied. Tout le monde se rapproche. Elle lit.*) « Paris eu hier un hôte original et presque illustre, cent fois millionnaire, auquel l'Afrique du Sud a donné le titre flatteur de « Roi des Mines d'or ». C'est M. Valentin Salviat. »

LANDRECY.

Il a peut-être un homonyme...

GEORGETTE, *qui lisait.*

« M. Valentin Salviat est né à Mauriac (Cantal). »

PAULINE.

Il n'y a pas de doute... Cent fois millionnaire !

LANDRECY.

Faut-il aller tout de même le chercher à la gare ?

PAULINE.

Pourquoi pas ?

LANDRECY.

Nous allons avoir l'air de nous jeter à sa tête.

PAULINE.

Non. Vas-y. Seulement... comment le reconnaîtras-tu ?

LANDRECY.

Oh ! un homme cent fois millionnaire, ça ne doit pas ressembler à tout le monde... Alors, j'y vais ?...

PAULINE.

Evidemment.

LANDRECY.

Enfin !

Il sort.

SCÈNE IV

PAULINE, GEORGETTE. *Pauline reprend le* Figaro *et r l'article.*

PAULINE.

Ça a l'air d'être vrai.

GEORGETTE.

Pourquoi pas ?

PAULINE.

Il nous a joué tant de tours !

GEORGETTE.

Il avait quinze ans quand il vous a quittés ?

PAULINE.

Treize ! Treize ans ! Dans un coup de tête.

GEORGETTE.

Il était précoce.

PAULINE.

A-t-il fait pleurer ma pauvre mère, le malheureux !

GEORGETTE.

Vous ne saviez pas qu'il était en Afrique ?

PAULINE.

Il y avait dix ans, quinze ans que je n'avais pas entei parler de lui... Il a couru tous les pays et fait tous métiers... Lorsque j'ai reçu l'autre jour la lettre du ma de Mauriac me disant qu'il cherchait mon adresse, m'inquiétais à la pensée de ce que j'allais apprendre lui... Je ne m'attendais à rien de bon.

GEORGETTE.

Vous voyez comme on se trompe, ma tante.

PAULINE.

J'étais sûre que j'allais recevoir une demande d'argent.

GEORGETTE.

Et il est cent fois millionnaire.

PAULINE.

Il paraît... Je ne puis pas me décider à croire que c'est vrai... Il nous a si souvent menti, il nous a si souvent annoncé qu'il allait faire fortune... l'année prochaine.

GEORGETTE.

Cette fois-ci...

PAULINE.

Qui sait ?

GEORGETTE.

Oh ! après cet article, on ne peut guère douter.

PAULINE.

Oui...

Elle a le journal ouvert sur ses genoux et demeure rêveuse.

GEORGETTE.

Vous avez l'air tout triste, ma tante. Vous allez être millionnaire, vous aussi.

PAULINE.

Moi !

GEORGETTE.

Vous pensez bien que s'il vient vous voir, après s'être annoncé de cette façon, c'est qu'il va vous faire profiter de ses richesses.

PAULINE.

Je n'en ai pas besoin.

GEORGETTE, *se levant.*

Allons, je vais vous laisser.

PAULINE.

Pourquoi ?

GEORGETTE.

Il faut que j'aille voir ma petite malade de la Dorée.

PAULINE.

Tu devais n'y aller que tantôt.

GEORGETTE.

C'est vrai, mais...

PAULINE.

Tu as peur de nous gêner... Mais tu es de la fam ma petite Georgette... Reste... Je t'en prie...

GEORGETTE.

Ecoutez, ma tante...

PAULINE.

Tu n'es pas curieuse ! Tu en as déjà vu beaucou gens qui possèdent cent millions ?

GEORGETTE.

Non.

PAULINE.

Alors...

Entrent Landrecy, puis Valentin Salviat, quara ans, fort, un peu commun, simplement mis.

SCÈNE V

VALENTIN SALVIAT, LANDRECY, PAULINE, GEORGETTE.

LANDRECY, *du dehors.*

Entrez donc, monsieur Valentin Salviat... Entre Figure-toi que monsieur arrivait tranquillement à pied C'est lui qui m'a abordé pour me demander où no demeurions.

Il rit.

VALENTIN SALVIAT, *allant à Pauline.*

Pauline !... Tu sais que je t'aurais reconnue.

PAULINE, *riant.*

Oh ! oh ! J'avais six ans lorsque vous êtes parti.

VALENTIN SALVIAT.

On ne se tutoie plus ?... Allons, on s'embrasse tout de même ?

Il l'embrasse.

PAULINE.

Asseyez-vous. Vous devez être fatigué...

VALENTIN SALVIAT.

Parce que j'arrive d'Afrique ?... J'ai fait le trajet assis... J'ai des choses à vous dire... à te dire... Et cette jeune personne ? Ce n'est pas ta fille, bien sûr ?

LANDRECY.

Oh ! non... c'est une petite nièce à moi.

VALENTIN SALVIAT.

Mais alors, je suis un peu son oncle. Bonjour, mademoiselle !

Il va l'embrasser. Georgette se laisse faire après une petite résistance.

VALENTIN SALVIAT, *à Pauline.*

J'ai fait un bout de causette avec ton mari... Il est ingénieur dans une sucrerie, m'a-t-il dit...

LANDRECY.

Mais je m'occupe beaucoup d'électricité.

PAULINE.

Mon mari a inventé un accumulateur...

VALENTIN SALVIAT.

Tiens, cela m'intéresse...

LANDRECY.

Voilà... On cherche depuis longtemps le moyen d'em-

magasiner la force. Cela permettrait à un grand nom
d'ouvriers qui s'abrutissent dans les usines de trava
chez eux, La femme, tout en surveillant le ménage
soignant les enfants, qu'elle pourrait conserver au
d'elle, aiderait son mari. Ce serait le foyer reconst
pour cent mille familles, peut-être. Ce serait comme
pleuvait du bonheur sur les misérables. L'homme s
de l'alcoolisme, la femme de la débauche, l'enfant
mauvais exemples. Or, il y a un moyen d'emmagas
la force : c'est l'accumulateur électrique léger et dura

VALENTIN SALVIAT.

Parfait... parfait...

PAULINE.

Mais vous... toi... Parle-nous de toi... Ce journal...

VALENTIN SALVIAT.

Moi ?... Eh bien, voilà... j'ai beaucoup de millions
rit largement.) Je parie que ça t'étonne ? Tu te dis
« Ce frère-là ne sera jamais qu'un vaurien... » Ah !
ah ! n'est-ce pas, monsieur Landrecy, qu'elle le disai

LANDRECY.

Oh !

VALENTIN SALVIAT.

Tu vois, il ne dit pas non.

PAULINE.

Mais il faut nous raconter...

VALENTIN SALVIAT.

Oh ! mon Dieu, c'est très simple... Tu sais que j'
la manie des voyages. Après avoir roulé ma bosse, un
partout, j'ai fini par être agent d'une compagnie B
fondée avec des capitaux anglais sous les ordres
Américain, dans le but d'exploiter l'Afrique du Sud
compagnie a fait faillite, on m'a laissé là-bas, j'y a
quelque peu colporteur, et c'est de ce moment que d
mes premières économies... Et puis, un jour, j'ai ram

terre un gros caillou, pas brillant du tout, noir et laid. n ami, qui avait travaillé dans les mines en Australie, st devenu tout pâle en le voyant et m'a dit : « C'est de 'or ! » J'ai acheté le champ, et puis le champ d'à côté, et uis celui d'à côté encore... Dans ce champ-là y a-t-il de 'or ? Je n'en sais rien. C'est fort possible, après tout. Mais sans perdre leur temps à s'en assurer, des Anglais nt émis des actions, ils m'en ont donné beaucoup, les ctions ont monté, et voilà comment Valentin Salviat, ancien va-nu-pieds, est devenu cent fois millionnaire. C'est à la portée de tout le monde.

LANDRECY.

C'est merveilleux. Ainsi, ces mines sont tellement riches...

VALENTIN SALVIAT.

Ah ! ça, si les mines sont riches, je l'ignore absolument. On le saura plus tard, quand on les exploitera... si on les exploite jamais... (*Riant.*) Mon or n'est pas de l'or d'Afrique, beau-frère... c'est de l'or européen, français, l'or national ! beaucoup plus facile à extraire que l'autre.

LANDRECY.

Mais vos actionnaires perdront leur capital.

VALENTIN SALVIAT.

Ce n'est pas absolument certain... Il est au contraire très possible qu'ils aient fait une bonne affaire. Ainsi, moi qui vous parle, j'en ai gardé de nos actions...

PAULINE.

Et c'est aussi facilement que tu as amassé une pareille fortune ?

VALENTIN SALVIAT.

Je reconnais moi-même qu'elle dépasse mes mérites. Je n'ai commencé à me prendre en considération qu'en revenant, lorsque j'ai vu, sur le bateau, l'admiration que j'inspirais... A Dakar, une Anglaise m'a fait demander

si je permettais que ses filles vinssent me regarder... me suis laissé regarder... pour rien; mais si j'avais c senti à mettre un tourniquet à la porte de l'hôtel, à B deaux, j'aurais fait recette. Ah! ah! ah! (*Il rit.*) Dep deux jours que je suis à Paris, on m'a déjà demandé tr fois ma fortune. Pour ne pas faire de jaloux, je n'ai ri donné à personne.

LANDRECY.

Vous arrivez tout droit de là-bas?

VALENTIN SALVIAT.

Pas du tout. J'ai tenu à revoir la maison où j'ai lai maman en larmes, le soir où je suis parti... Tu te r pelles?

PAULINE.

Oui... Tu lui as fait beaucoup de chagrin.

VALENTIN SALVIAT, *le menton et les mains sur le dos de la chaise où il est assis à califourchon.*

Pauvre maman!... Si seulement elle vivait encore J'ai demandé à visiter notre maison... Il y avait là u vieille qui m'a d'abord pris pour un voleur... J'ai recon un tas de choses... la fenêtre d'où j'étais tombé en v lant dénicher des hirondelles... La vieille ressemb presque à la mienne... Alors, j'ai eu une idée : je embrassée sous son grand bonnet, et je lui ai do mille francs en or.

PAULINE.

Tu es bon.

VALENTIN SALVIAT.

Moi?... Pas du tout. C'était pour voir la tête qu'e ferait. (*Il rit.*) Elle m'a encore pris pour un voleur! dû aller chez le maire avec elle pour la décider à acc ter... Je suis parti tout de suite, parce que j' tais gêné la voir si contente pour si peu... Puis, j'ai attendu à Pa qu'on m'ait trouvé ton adresse.

PAULINE.

Ce n'était pas facile, en effet.

VALENTIN SALVIAT.

Oh ! quand on le veut, on arrive à tout. Pendant ce emps-là, on a voulu me marier. Tu vois, ma chère Pauine, un homme qui peut choisir parmi toutes les jeunes illes de France. (*Mouvement de Georgette.*) A quelques xceptions près... Enfin, j'ai su dans quel trou de proince tu vivais et j'ai pris le train, après t'avoir dit ma ortune et prévenue de mon arrivée. Tout le long du hemin, je pensais à toi et à ton mari. Je savais que vous 'étiez pas riches, et je me disais : « Doivent-ils faire des êves, tous les deux ! Je suis sûr que, cette nuit, ils n'ont as dormi... Je leur apporte la réalisation des désirs de oute leur vie... Qu'est-ce qu'ils vont bien me demander ? » t je souhaitais que ce fût beaucoup pour vous dire 'abord que c'était impossible et vous le donner après... e pensais que la maison devait être en fête et qu'on m'atendait avec impatience... J'ai été un peu déconcerté. Je ous raconte tout cela parce que je suis très franc. La ranchise est une vertu que la richesse seule permet. J'ai té surpris, en arrivant à la gare, de n'y trouver peronne... Enfin, je vous le dis en bon garçon que je suis, espérais plus d'empressement.

PAULINE.

Ta lettre venait d'arriver...

VALENTIN SALVIAT.

Oui, ton mari m'a raconté... D'ailleurs je n'ai pas de ancune... (*Changeant de ton.*) Ah ! maintenant que je ne ous ai pas caché ce que j'avais sur le cœur, à votre tour e me parler franchement. De quoi avez-vous besoin ?

PAULINE.

De quoi nous avons besoin ?

VALENTIN SALVIAT.

Oui.

PAULINE.

De rien.

LANDRECY.

De rien.

GEORGETTE

De rien.

VALENTIN SALVIAT.

Ah! Ah!... Ce que je viens de vous dire vous a blessés Oublions cela, et causons comme de bons amis... Je sure, Pauline, que là-bas, tout là-bas, je pensais à lorsque s'amassaient les premiers millions, et je r en pensant à la surprise que tu aurais en me vo revenir aussi riche. J'étais certain que tu ne le cro pas; c'est pourquoi je t'ai envoyé le *Figaro*. Par sérieusement. Comment puis-je vous être agréable?

PAULINE, *riant.*

Nous sommes, je t'assure, très touchés et très émus ta bonté... Plus que je ne puis te dire... Mais, je te nous n'avons besoin de rien.

VALENTIN SALVIAT.

C'est une plaisanterie.

LANDRECY, *riant.*

Pas du tout.

VALENTIN SALVIAT.

Je ne comprends pas. Je me suis peut-être mal expli Appelons les choses par leur nom : j'ai de l'argent, ai trop, et je vous dis sans phrases, en parlant comm frère à sa sœur. Combien voulez-vous?

PAULINE.

Rien. Je t'en prie, n'insiste pas. Nous te sommes reconnaissants, tu comprends bien...

VALENTIN SALVIAT.

Ça vous gêne de fixer un chiffre? Dans ce cas, arrangerons cela tous les deux, beau-frère.

LANDRECY, *très gai.*

Mais je vous assure...

VALENTIN SALVIAT.

C'est non?...

LANDRECY.

C'est non... Je suis tout de même très touché, vous savez...

VALENTIN SALVIAT, *après un silence.*

Bigre!... Si j'avais su, je ne me serais pas donné tant de mal pour vous retrouver. (*Un silence.*) Vous êtes un peu toqués dans la maison.

PAULINE, *souriant.*

C'est ce que tout le monde dit.

VALENTIN SALVIAT.

Non... je ne m'attendais pas à celle-là, par exemple, et je n'ai qu'un regret, c'est de m'être dérangé... Cherchez donc à être utile à quelqu'un...

LANDRECY.

Vous avez tort de...

VALENTIN SALVIAT.

Ah! oui, j'ai tort!... Allons! j'en suis pour mes frais, voilà tout!... Seulement, vous me permettrez de m'étonner de votre réception... Je ne pensais pas vous faire injure... mais du moment que je vous ai offensés, n'en parlons plus... Je vous offre toutes mes excuses. Je croyais parler à des gens comme tout le monde; vous n'êtes, à ce que je vois, que des rêveurs et des utopistes... Je ne vous imposerai pas plus longtemps l'ennui de ma présence... Bonsoir.

Il prend son chapeau.

LANDRECY, *debout.*

Nous n'avons pas eu l'intention de vous être désagréables, monsieur. Nous essayons de pratiquer des

théories que nous croyons bonnes. Nous ne vous dema
dons pas de nous imiter. Si vous voulez bien oublier q
vous êtes fort riche et que nous ne le sommes pas,
maison vous est ouverte et vous avez votre place à not
table.

VALENTIN SALVIAT.

Sinon, vous me mettez à la porte... Serviteur, mo
sieur. (*Un silence.*) Eh bien ! mille tonnerres, non ! je
m'en irai pas comme ça. J'ai tort, là, et je mangerai
soupe avec vous. Il faut me pardonner ma surprise. Voi
la première fois qu'avec mon argent je n'obtiens pas
que je désire. Cela m'a un peu froissé : je le croyais irr
sistible. J'apprends qu'il y a une limite à sa puissanc
la conscience des honnêtes gens. N'en parlons plus. Se
lement, vous êtes de singuliers personnages .. Ma paro
je crois que vous m'auriez mieux accueilli si j'avais
ruiné...

PAULINE.

C'est bien possible.

VALENTIN SALVIAT.

Alors qu'est-ce que je vais faire de mon argent, moi?

LANDRECY.

Il y a des gens qui ont faim et qui ont froid.

VALENTIN SALVIAT.

Je connais ces histoires... J'ai été pauvre et je sais
que sont les pauvres. Ceux qui valent quelque chose s'
tirent tout seuls, j'en suis la preuve... N'est-ce p
mademoiselle?

GEORGETTE, *qui était debout.*

Je ne pense pas comme vous, monsieur, et je plai
ceux qui restent insensibles devant la misère, surt
lorsqu'ils l'ont connue! (*A sa tante.*) Je vais rue Dorée
(*A Salviat.*) Excusez-moi, monsieur.

SCÈNE VI

VALENTIN SALVIAT, PAULINE, LANDRECY.

VALENTIN SALVIAT.

Mets ça dans ta poche, mon ami, et ton mouchoir par-dessus. (*Il rit.*) Eh bien, elle m'a joliment fermé le bec, la jeune personne... et elle est partie avec un petit air d'impératrice !... A la bonne heure! Elle a du sang! J'aime ça... Voilà une femme comme il m'en faudrait une. (*A Landrecy.*) Quel âge a-t-elle?

LANDRECY.

Vingt-trois ans...

VALENTIN SALVIAT.

Elle vit avec vous ?

PAULINE.

Elle s'est trouvée toute seule sur la terre à douze ans. Nous l'avons prise ici.

LANDRECY.

Elle a eu une enfance très malheureuse. Son père, ivrogne et débauché, a fait mourir ma pauvre sœur de douleur... Georgette elle-même était parfois battue.

VALENTIN SALVIAT.

Elle ne pense pas à se marier?

PAULINE.

Oh! non... Elle dit que ce qu'elle a vu du mariage ne lui donne pas l'envie d'y goûter...

VALENTIN SALVIAT.

Pauvre petite... Et que fait-elle?

PAULINE.

Elle est ici comme l'enfant de la maison, je te dis.

VALENTIN SALVIAT.

Tu as vu comment elle a rivé mon clou!

LANDRECY.

C'est qu'elle a des idées à elle, sur la charité.

VALENTIN SALVIAT.

Je vois ça d'ici.

PAULINE.

J'en doute... Elle est allée rue Dorée, chez des pauvr qui ont une petite fille malade, et qu'elle soigne.

VALENTIN SALVIAT.

Ah! oui!... La prochaine fois que je la verrai, ma moiselle Georgette, il faudra que je l'apprivoise... E m'a bien répondu... mais c'est précisément parce q j'ai vu la misère de près que je sais à quoi m'en tenir.

LANDRECY.

Si vous êtes irréductible à ce sujet, il y a des gens p intéressants que les pauvres et parfois aussi misérable ce sont les ouvriers.

VALENTIN SALVIAT.

Autre guitare.

LANDRECY.

Les ouvriers des usines. Si vous saviez à quel lab ils sont astreints! Il y en a, dans la sucrerie, qui rest dix heures par jour exposés à une température effraya et qui, pour cela, reçoivent un bien maigre salaire.

VALENTIN SALVIAT.

C'est que probablement il est impossible de leur don plus.

LANDRECY.

Les usines, voyez-vous, ce sont des bagnes. L'ouvr est soumis aux caprices, à la mauvaise humeur d'un c tremaître qui les mène sévèrement.

VALENTIN SALVIAT.

Si on les conduisait autrement, obéiraient-ils?

LANDRECY.

Mais certainement, monsieur, certainement! Ils sont ons...

VALENTIN SALVIAT.

En dirigez-vous?

LANDRECY.

Non, mon service est un service de bureau. Mais je les onnais. Seulement, les patrons ne savent pas.

VALENTIN SALVIAT.

Et vous avez des idées sur ce que devraient faire les atrons? Vous appliqueriez naturellement la participation ux bénéfices?

LANDRECY.

D'abord. Mais l'erreur, la grande erreur, c'est de ne as comprendre qu'il faudrait proportionner les salaires ux besoins des travailleurs, et non pas à leur produc- on. Voyons, est-il juste de donner la même somme 'argent à ce père de famille qui a six enfants, et à ce élibataire qui n'a que lui à nourrir? On oublie que le ravail est plus précieux que le capital, puisque le travail 'use, lui, tandis...

VALENTIN SALVIAT.

Vous sauriez gouverner des ouvriers?

LANDRECY.

Certes, et j'ai un système infaillible, expérimenté, 'ailleurs, une première fois, avec succès, par Robert wen. Ni amendes, ni réprimandes. Obtenir tout des uvriers par l'éveil de leur dignité.

VALENTIN SALVIAT.

J'ai peur qu'elle n'ait le sommeil dur.

LANDRECY, *s'exaltant.*

Et quand même je me tromperais, quand même tout ela ne serait qu'un rêve, est-ce qu'il ne serait pas beau

d'en tenter la réalisation? Ah! vous parliez tout à l'he
de la puissance de l'argent... Il en est une que je
connais et qui me le rend vénérable : avec quelq
pièces, on peut faire que des créatures humai
souffrent un peu moins. A cause de ce pouvoir, l'arg
mérite d'être béni, et il m'est arrivé de me sentir ému
regardant un billet de banque; rien qu'à imaginer c
bien ce papier représentait de morceaux de pain pour
affamés, de couvertures pour les enfants transis de f
et de consolations pour les déshérités! Mais vous, vou
ce rôle ne vous tente-t-il pas? Vous avez une fort
considérable, dont vous ne savez que faire. Ne ser
vous pas que vous l'excuserez, cette fortune, en en
sacrant une partie à l'œuvre que je dis : aider ceux
travaillent? Faire que l'homme qui a peiné dix he
rapporte au moins chez lui de quoi nourrir les si
faire que l'homme qui a peiné toute sa vie ne soit
réduit, lors de sa vieillesse, à subir l'humiliation d
charité... Oui, l'humiliation... car ce que la société do
à cet homme qui s'est usé à son service, ce n'est pa
cadeau qu'elle lui fait, c'est une dette qu'elle lui pai
qu'elle paie avec rapacité... lorsqu'elle la paie All
monsieur Valentin Salviat, laissez-vous convainc
essayez... Et si vous ne deviez pas réussir, il fau
essayer cependant, parce que vous auriez tout de m
fait un peu de bien... et que c'est là le seul but e
vraie joie de la vie. Mais je suis sûr du succès... sûr,

VALENTIN SALVIAT.

Eh bien! j'essaierai, si vous voulez m'aider.

PAULINE.

Comment?

VALENTIN SALVIAT.

Vous avez inventé, un appareil, disiez-vous.

LANDRECY.

Un accumulateur.

VALENTIN SALVIAT.

Pourquoi n'en construisez-vous pas?

LANDRECY.

Parce que je manque de capitaux.

VALENTIN SALVIAT.

Ces capitaux, je vous les offre.

LANDRECY.

Non.

VALENTIN SALVIAT.

Ah! laissez-moi vous dire que je ne comprends plus. Vous me dépeignez avec chaleur les souffrances des ouvriers, vous m'indiquez un remède que vous croyez bon...

LANDRECY.

Mais vous, vous le prenez pour une utopie, et c'est une aumône déguisée que vous voulez me faire.

VALENTIN SALVIAT.

Au diable les scrupuleux! Je vous offre les moyens de réaliser un rêve que vous croyez réalisable. Vous auriez bien accepté une commandite?

LANDRECY.

Certes.

VALENTIN SALVIAT.

La refusez-vous donc parce qu'elle vient de moi? Si vous ne réussissez pas, vous ne me causez aucun préjudice; si vous réussissez, vous aurez soulagé les malheureux et nous partagerons les bénéfices.

LANDRECY, *à sa femme.*

Qu'est-ce que tu en penses?

PAULINE.

Écoute ta conscience.

VALENTIN SALVIAT.

Et remarquez qu'un autre commanditaire vous impose-

rait ses idées, vous ferait subir un contrôle, vous em
cherait de tenter votre expérience humanitaire. Moi
vous laisse la bride sur le cou.

CLARA, *entrant.*

Madame, c'est madame Le Catelier, madame Destour
et madame Paillencourt.

PAULINE.

Veux-tu me permettre de les recevoir?

VALENTIN SALVIAT.

Très volontiers.

PAULINE.

Regarde-les bien : je te dirai ensuite qui elles sont
Clara.) Faites entrer.

LANDRECY, *à Pauline.*

Je vais chez Guibal et je reviens tout de suite. (*A Salv*
Vous permettez?

VALENTIN SALVIAT.

Faites, faites...

SCÈNE VII

VALENTIN SALVIAT, PAULINE, MADAME LE CA
LIER, MADAME DESTOURMEL, MADAME PAILL
COURT. *Madame Le Catelier, toilette élégante et disc
Madame Destourmel, plus âgée, en deuil. Madame Pai
court, jeune, coquette et rieuse.*

PAULINE.

Mes chères amies, je vous présente mon frère, m
sieur Valentin Salviat.

MADAME PAILLENCOURT.

Seriez-vous parent du Roi des Mines d'or, dont on arle dans le *Figaro?*

VALENTIN SALVIAT.

C'est moi-même.

MADAME PAILLENCOURT.

Pas possible!

VALENTIN SALVIAT, *riant.*

Et pourquoi?

MADAME PAILLENCOURT.

Mon Dieu, j'ai laissé échapper une bêtise... Ça m'arve encore assez souvent, parce que je dis tout ce qui e passe par la tête. (*On rit.*) Encore une? Allons, c'est on jour!... La vérité, monsieur, c'est que je ne croyais as vous voir tel que vous êtes...

VALENTIN SALVIAT.

Vous m'imaginiez en sauvage, avec de l'or partout!

MADAME PAILLENCOURT.

Non, mais enfin... On vous rencontrerait dans la rue l'on ne se retournerait pas... Et si je n'avais été prénue, je vous aurais salué comme on salue n'importe i. (*Un froid.*) Quel beau temps, n'est-ce pas?... Je suis rtaine qu'il ne fait guère plus chaud en Afrique.

VALENTIN SALVIAT.

A peine, madame...

MADAME LE CATELIER.

Vous n'avez pu résister au désir de revoir votre pays, onsieur, et, sans doute, vous allez consacrer votre meuse fortune à des œuvres de charité?

VALENTIN SALVIAT.

La charité! Ah! ça! on ne parle plus que de charité, France. C'est donc la mode?

MADAME LE CATELIER.

Oui... Un beau jour, on s'est aperçu qu'il y avait pauvres... Alors, on s'est dit : « Tiens ! si on essayai les soulager ? »

MADAME PAILLENCOURT.

On ne serait pas une vraie femme du monde, mai nant, si l'on ne faisait partie d'une œuvre de charité.

MADAME DESTOURMEL.

Est-ce que la charité n'est pas une de vos premi préoccupations, monsieur ?

VALENTIN SALVIAT.

Mon Dieu, madame, je vais certainement vous para un monstre, mais je ne sais plus mentir depuis qu n'en ai plus besoin. Je reviens d'un pays où régna droit du plus fort. Parmi tous les hommes qui m'en raient, il y en avait certainement pas un qui ne fût à me tuer comme un simple lapin pour s'approprier fortune. Ma règle de conduite tient donc dans ces petits mots : « D'abord, moi ». Et comme me le disai Anglais : « Je suis homme, et tout ce qui n'est pas m'est indifférent. »

MADAME LE CATELIER.

Mais vous n'êtes plus en Afrique.

VALENTIN SALVIAT.

Qu'y a-t-il de changé ? Pensez-vous qu'à Paris, il cent hommes qui ne me tueraient pas s'ils devaient ter de moi et si l'impunité était certaine ? Croyez- d'être très riche, cela ne fait pas aimer ses semblabl

MADAME LE CATELIER.

C'est là, sans doute, le châtiment de la trop gr fortune.

MADAME PAILLENCOURT, *très naïve.*

Ça, c'est vrai. Jésus-Christ a dit : « Vous aurez touj

s pauvres parmi vous... » C'est peut-être pour laisser x riches le plaisir de l'aumône.

VALENTIN SALVIAT, *riant.*

Pas du tout. C'est pour fournir une occupation aux mmes du monde.

MADAME PAILLENCOURT.

l est vrai que nos œuvres nous prennent beaucoup de ps.

VALENTIN SALVIAT.

Vous aurez beau faire : vous ne diminuerez pas le mbre des pauvres, mais vous augmenterez celui des ndiants... Ecoutez une petite histoire, toute petite. rsque l'on visite les temples de l'Égypte, on est sou-nt, très souvent, arrêté par une petite fille fellah, qui s montre un oiseau qu'elle tient attaché par la patte. bestiole est mourante de fatigue, et la petite men-nte la jette en l'air pour la forcer à voleter. Voici d'où nt cette coutume : il y a très longtemps une voyageuse nsible, voyant un de ces petits captifs qu'une enfant de bas possédait par hasard, donna quelques piastres et ndit la liberté à l'oiseau. Les indigènes avides se le pêtèrent, et c'est grâce au beau geste de la dame que aque jour agonisent ainsi des centaines de petits oiseaux l'on ne songe plus à délivrer parce qu'ils sont trop.

PAULINE.

Ne prenez pas à la lettre ce que dit mon frère, mes-mes; il aime le paradoxe. J'irai vous voir demain, si us voulez, pour nous entretenir des œuvres... car devant i...

MADAME LE CATELIER.

C'est cela, à demain. (*A Valentin Salviat, en lui tendant la in.*) Méfiez-vous de votre cœur, monsieur; il trahira tre esprit quelque jour, et j'en serai fort aise...

MADAME DESTOURMEL.

La charité, c'est une prime d'assurance qu'on paie

contre les risques de la vie future. Vous êtes trop hon d'affaires pour ne pas vous assurer.

VALENTIN SALVIAT.

En effet. Mais ce sera la prochaine fois.

MADAME PAILLENCOURT.

C'est cela.

Elles sortent toutes les trois.

SCÈNE VIII

VALENTIN SALVIAT, PAULINE.

VALENTIN SALVIAT.

Ces belles dames-là, qui prêchent si bien, ont-jamais donné dix sous à un pauvre?

PAULINE.

Tu parles à tort et à travers, et tu es injuste. T trois appartiennent aux principales œuvres de chari la ville.

VALENTIN SALVIAT.

Allons donc! Et elles ne m'ont offert ni une car membre honoraire, ni un billet de loterie! C'est in semblable!

PAULINE.

Écoute-moi, sérieusement si tu le peux. Pendant la nière épidémie de choléra, madame Le Catelier, cell était assise là, est allée elle-même porter des secour malades les plus indigents. Avant qu'on n'eût trou remède contre le croup, elle a pris chez elle un e pauvre que les parents orgueilleux ne voulaient mettre à l'hôpital, et qu'il fallait cependant éloign ses frères et de ses sœurs.

VALENTIN SALVIAT.

Mais elle s'en glorifie. Vanité...

PAULINE.

J'étais seule à le savoir.

VALENTIN SALVIAT.

Et comment le sais-tu ?

PAULINE.

Cela n'a pas d'importance.

VALENTIN SALVIAT.

Elle comptait bien que tu le répéterais.

PAULINE.

Tu me forces à te dire des choses... Si je le sais... c'est ue j'étais avec elle. Es-tu content ?

VALENTIN SALVIAT.

Je te demande pardon. Et l'autre dame ?...

PAULINE.

Celle qui était ici ?... c'est la veuve d'un grand entrepreeur ; elle utilise au profit des œuvres ses qualités de ommerçante.

VALENTIN SALVIAT.

Et la petite bécasse ?

PAULINE.

Elle est fort riche, et très bonne, mais elle parle trop... u ne saurais croire combien je suis navrée de t'entendre outenir tes théories. Est-ce la richesse qui t'a endurci à e point ?

VALENTIN SALVIAT.

Non, c'est le souvenir de ma pauvreté.

PAULINE.

Il devrait au contraire exciter ta pitié.

VALENTIN SALVIAT.

Qui te dit que j'en manque ?

PAULINE.

Toi-même.

VALENTIN SALVIAT.

C'est faux. Je nie le pouvoir de l'aumône, voilà tou

PAULINE.

C'est l'excuse habituelle des égoïstes.

VALENTIN SALVIAT.

Ce n'est qu'une duperie.

PAULINE.

Pas pour ceux qu'elle soulage.

VALENTIN SALVIAT.

Qui soulage-t-elle ? Écoute-moi. Si j'en parle a
c'est que je la connais, non pour être, comme toi
côté de ceux qui donnent, mais pour avoir été parmi
qui devaient recevoir. J'ai traîné sur les bancs des bur
de l'Assistance publique, j'ai fait de longues stations
les couloirs des mairies et dans les dispensaires : j'a
victime de l'insolence et des brutalités des employé
sont, eux, les véritables bénéficiaires du budget d
charité... Ça, la charité ! Ah ! non, c'est à mourir de
Quand, après une longue enquête, après mille soup
injurieux, mille tatillonnes exigences on se résout à
donner un secours, comment le donne-t-on ? Tu ne l
pas ?... C'est à envier le sort du chien qui reçoit u
J'ai connu aussi la charité des œuvres : trop souvent
n'oblige que des aigrefins ; j'ai connu la charité des
gions, celle qui choisit, celle qui eût fait un Tartu
Voltaire lui-même. Oui, j'ai vu tout cela, et j'ai men
Oui, mendié dans la rue.

PAULINE.

Oh !

VALENTIN SALVIAT.

Depuis deux jours j'avais couché dehors. Cette n
il pleuvait. Après avoir laissé s'éloigner sans rien

deux ou trois passants, je me donnai ma parole neur d'accoster le premier qui tournerait le coin de ue. Je vois encore son parapluie qui brillait sous erse à la lueur du bec de gaz. Je lui dis mon angoisse, des mots .. des mots... Enfin des mots à ne pas ter. Il m'a donné quatre sous.

PAULINE.

s-tu le lui reprocher ?

VALENTIN SALVIAT.

tends. Quatre sous. Qu'est-ce que tu voulais que j'en ? Je n'avais pas de quoi me payer une chambre. Je entré chez le marchand de vins. Puis j'ai recom- cé. Peu à peu, la honte disparaît, on s'aperçoit que dier n'est pas plus fatigant que de travailler ; on est maître ; on a même, dans une certaine mesure le sir du jeu... mais oui : l'incertitude de ce qu'on va voir Impossible de se faire d'avance une idée là-des- Dans les premiers temps je croyais que les plus pés donneraient davantage. C'est une erreur de débu- Alors, tu comprends, on s'habitue. On n'a aucune nnaissance à ceux qui donnent, parce qu'on les a cités, attendus, cherchés. On considère l'aumône me le salaire de sa patience ou de son ingéniosité, ont doucement on devient mendigot, c'est-à-dire gne et paresseux.

PAULINE

ne peut pourtant pas conseiller aux gens de garder mains dans leurs poches lorsqu'un misérable les lie.

VALENTIN SALVIAT

n non. D'ailleurs, les mendigots, tu sais, ce sont des res bougres tout de même. L'erreur, c'est qu'on croit fait la charité lorsqu'on a fait l'aumône. La vraie té, la vraie, je l'ai rencontrée une fois, et elle m'a la vie — peut-être plus — *Riant.*) M'en a-t-il dit !

m'en a-t-il dit! ce client-là! Ah! je te jure qu'il n
pas la langue dans sa poche.

il rit.

PAULINE.

Qu'est-ce qu'il t'a dit?

VALENTIN SALVIAT.

Il m'a appelé de tous les noms : fainéant, va-nu-
voleur de pauvre, vaurien, apache, j'en passe e
meilleurs... Il en avait, des épithètes à sa dispositi
gaillard! Après, il m'a fait parler. Peu à peu je m
laissé aller à conter mon histoire. Quand on est p
c'est souvent de cela qu'on est le plus pauvre : une c
amicale et compatissante. Souvent, ce qui vous m
le plus, alors qu'on manque de tout, c'est quelqu'
vous écoute avec intérêt. Celui-là m'a casé dans un
Le lendemain il m'a apporté une ancienne belle
gote à lui. C'était déjà beaucoup. Il y a des choses
accepte de faire lorsqu'on est en guenilles et qu'
fait plus avec des vêtements décents. La dignité
beaucoup du costume. Mon nouvel ami était pistor
un bal public. Il m'a fait accepter dans son orch
Alors, je gagnais ma vie honnêtement, et je me reg
avec orgueil dans les glaces des devantures. Celui-
sauvé de tout et de pire... Grâce à lui, j'étais *rele*
comprends la différence. L'aumône du passant ent
la misère et la mendicité, elle la prolonge, la fait
l'encourage, la rend un mal accepté et chroniqu
vraie charité, c'est celle qui met les gens en état
passer d'elle. Il n'y en a pas d'autre. (*Un temps.*
vois-tu, Pauline, entre ceux qui possèdent et ce
méritent d'être secourus il y a un mur énorme et q
ne peut renverser.

PAULINE.

On peut le renverser.

VALENTIN SALVIAT.

Je ne crois pas.

PAULINE.

...! Bien entendu, pas par des efforts individuels ou ...inistratifs, mais par l'association des bonnes volontés. ...e de gens sont disposés à donner et ne le font pas ...ce qu'ils ne savent à qui donner ! Je suis certaine que ...chacun était assuré du bon emploi de ses dons, on ...cueillerait de quoi soulager toutes les misères... Et que ...pitié, que de bontés, que de charité, que d'amour se ...d chaque jour, et qui ne demande qu'à se manifester. ...y a des femmes, sans enfants, comme moi, des filles ...s époux, comme Georgette qui ont en elles des trésors ...dévouement qu'elles sont prêtes à prodiguer. Toutes ...bonnes volontés, tous ces dévouements, il faut les ...unir, créer des œuvres, chacune avec un but défini, ...ployer autant d'activité et de sens pratique que s'il ...issait d'une affaire, ne pas se laisser duper, surtout, ...sembler les renseignements, contrôler...

VALENTIN SALVIAT.

Ma bonne Pauline, crois-moi, ne contrôle pas trop, et ...u veux donner, donne à tous, sachant d'avance, d'ail...rs que cela ne servira de rien.

PAULINE.

Donner à tous !

VALENTIN SALVIAT.

C'est la seule espérance de secourir, dans la masse, une ...ère réelle... Malgré tous tes renseignements les vrais ...vres t'échapperont, parce qu'ils se cachent...

PAULINE.

Voilà justement l'avantage de l'association : ceux-là, ...us irons les chercher, nous ne les attendrons pas. ...is ne me dis pas qu'il faut être bon pour tous, indis...ctement.

VALENTIN SALVIAT.

Mais si.

PAULINE.

Même pour les escrocs ?

VALENTIN SALVIAT.

Les déshérités de la vertu ont autant droit à
amour que les déshérités du bonheur. Les uns, pas
que les autres, ne sont responsables de leur infériot

PAULINE.

Même pour le vice ?

VALENTIN SALVIAT.

Le vice aussi est une misère.

PAULINE, *rêveuse.*

Tu as peut-être raison... Mais puisque tu penses
pourquoi t'abstiens-tu? Ah! si j'avais la centième
de ta fortune, moi, j'accomplirais des miracles.

VALENTIN SALVIAT.

Dis-moi comment. Que ferais-tu ?

PAULINE.

Ce que je ferais ?... Je me rappellerais ce que tu
de me dire, que le vice aussi est une misère...
donc d'abord, en effet à cette double pauvreté, la
vreté matérielle et morale... J'irais à ceux qu'une fau
crime a rejetés de la société et rendus méprisable
yeux des bienfaiteurs officiels. J'irais aux portes de
sons et je tenterais le rélèvement de ceux qui en so
j'irais vers les souffrances qui ne trouvent plus de s
thies parce qu'on les dit méritées... Ah! quand
représente ces humbles manquant de tout, et non
ment de pain, mais de dignité et de vertu quand j'in
leurs pauvres cœurs ignorants et rabaissés, bour
haine... je me sens envahie par le remords de n
faire pour eux.

SALVIAT VALENTIN, *après un silence.*

Eh bien, tu m'as dit tout à l'heure : « Si j'avais l

ne partie de ta fortune, j'accomplirais des miracles ».
t. Je te prends au mot... Laisse-moi te parler. Tu m'as
verti. Je veux faire le bien. Mais je ne sais pas. Aide-
i. Sois mon intermédiaire auprès de ces souffrances...
e le demande au nom des malheureux que tu veux
ourir.

PAULINE.

Tu entreprends de me convaincre moi-même, par l'expé-
nce que des idées désolantes sont justes. Soit. Je te
uverai que c'est moi qui ai raison.

Entre Landrecy.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LANDRECY.

LANDRECY, *à Pauline.*

Guibal ne veut pas de moi.

VALENTIN SALVIAT.

Eh bien, avez-vous réfléchi?

LANDRECY.

Oui.

VALENTIN SALVIAT.

Alors?

LANDRECY.

C'est bien tentant ce que vous m'offrez... Dois-je
ccepter, Pauline?

PAULINE.

Oui.

LANDRECY, *à Salviat.*

Donc. j'accepte et je vous remercie, je vous remercie
tout mon cœur... Vous ne savez pas le plaisir que
us me causez, ni le bien que vous allez faire... (*Il lui*

serre les mains.) Merci. C'est inespéré... Mon rêve, m
beau rêve, que je vais pouvoir réaliser grâce à vous
Soyez béni! Jamais je n'aurais cru qu'il me serait dor
de... Ah! je vous dois un grand bonheur... Vous verr
vous verrez s'ils sont bons, les ouvriers, lorsqu'on
leur parler...

VALENTIN SALVIAT.

Je vais donc vous voir à l'œuvre tous les deux.

PAULINE, *à Landrecy.*

J'ai accepté, moi, d'être la mandataire de mon fr
auprès des misérables. (*A Salviat.*) Nous ferons une brè
à ce mur dont tu parlais!

LANDRECY.

Je donnerai à mes ouvriers tout le bonheur possible

VALENTIN SALVIAT.

Ça, ce ne será que de la justice. Pour dissiper le mal
tendu qui sépare les riches et les pauvres, il faud
autre chose.

LANDRECY.

Quoi donc?

VALENTIN SALVIAT.

De la bonté.

PAULINE.

Nous en avons.

VALENTIN SALVIAT.

Oui. Il reste à savoir si vous saurez vous en servir.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

ne grande piece aménagée dans le goût des parloirs des mai-s religieuses. Les murs tendus de vert. Sur la cheminée, la harité Maternelle » de Dubois, en bronze. Pas d'emblème reli-ux.

gauche, une estrade d'une marche, s'appuyant au mur. Sur estrade, une table couverte d'un tapis. Un fauteuil au ieu pour la présidente, une chaise de chaque côté pour les ies secrétaires. Sur la table, des papiers, une sonnette.

ntre l'estrade et la rampe, deux chaises; une autre à droite l'estrade, près de l'angle.

au mur, sur l'estrade, un téléphone. Plus loin, un cartonnier.

u fond, un peu à gauche, une porte d'intérieur. Au milieu, la emblée. A droite, une bibliothèque.

droite, presque au premier plan, une porte; plus loin, un tonnier bas et, au-dessus, les tableaux des membres hono-res.

n scène, au milieu, une table ovale. Trois chaises autour. utre chaises au fond, à droite, face à l'estrade; trois chaises fond, au milieu, face au public. Deux autres, à droite, pre-r plan, face à l'estrade.

SCÈNE PREMIÈRE

LENTIN SALVIAT, PAULINE, GEORGETTE, LAN-ORECY. *Au lever du rideau, Valentin Salviat, Georgette et Pauline sont autour de la table du milieu, couverte de ivres de comptes et de papiers. Landrecy, assis un peu à auche, feuillette un rapport.*

PAULINE.

Ah!... Nous allons enfin pouvoir te rendre nos comptes...

Hier, tu n'as pas voulu que nous t'en parlions, préten
que, le jour de ton retour, il ne fallait pas parle
chiffres; aujourd'hui, bon gré, mal gré, tu vas savo
bien que tu as fait depuis un an, tant à l'usine qu'i
quel bienfaiteur tu as été... De quoi nous occupons-
d'abord?

LANDRECY.

De l'usine.

PAULINE.

C'est cela... (*A son frère.*) Laisse-moi te montrer a
ravant notre installation. Cette salle est surtout consa
aux réunions de toutes les présidentes des œuvres d
ville.

VALENTIN SALVIAT.

Tu as donc renoncé à ton projet de charité in
duelle?

PAULINE.

J'y ai renoncé, sans y renoncer. Je l'ai élargi..
t'expliquerai... Dans tous les cas, nous avons réalis
progrès qui semblait irréalisable. Nous avons établi l'u
la plus parfaite, la concorde la plus absolue entre to
les présidentes, quelle que soit la couleur politiqu
religieuse de leurs œuvres. C'est un résultat, cela, hei

VALENTIN SALVIAT.

C'est un résultat.

PAULINE.

Nous donnons aussi parfois, dans ce local, des co
rences que M. Escaudain, un homme rare et que j
ferai connaître, veut bien faire aux malheureux;
jours-là, on remplace ces chaises par des bans; nous
dis : nous, parce que Georgette m'a secondée de la fa
la plus active et la plus intelligente.

VALENTIN SALVIAT.

Bravo, mademoiselle... Dites-moi... êtes-vous reve
à des sentiments un peu meilleurs à mon sujet?

GEORGETTE, *souriant.*

Beaucoup meilleurs.

LENTIN SALVIAT, *cachant son émotion. Poignée de main.*

Cela me fait un véritable plaisir.

PAULINE.

Tu as vu, en entrant, le vestiaire pour les dames
ironnesses. Voici les tableaux portant les noms des
embres honoraires de chaque œuvre. Viens voir, viens
ir. . Ton nom, naturellement, figure en tête de chaque
te.

VALENTIN SALVIAT.

Bigre !

PAULINE.

Je n'ai voulu faire aucune distinction. Ainsi, voici
uvre des *Mères et Filles perdues* laïque et républicaine.
Membres honoraires... M. Valentin Salviat ». D'autre
rt, voici une œuvre concurrente, celle des *Victimes*
Vice qui est religieuse et réactionnaire... Tu peux
ir : « Membres honoraires... M. Valentin Salviat. . » Je
dis : j'ai supprimé entre ces œuvres les rivalités et les
tites rancunes... Jadis, il y avait des jalousies, des
tites haines... aujourd'hui, plus rien de tout cela. Les
ésidentes sont des amies, des sœurs, pleines d'affection
de dévouement les unes pour les autres. D'ailleurs
utes ces dames sont convoquées ici pour quatre heures;
en est deux : nous n'avons pas de temps à perdre. Elles
ulent te remercier et te faire une surprise... une magni-
ue corbeille de fleurs qu'on t'offrira solennellement.
auras l'air de ne pas t'y attendre.

VALENTIN SALVIAT.

C'est convenu.

PAULINE, *allant à un autre point de la salle.*

Ici, la bibliothèque... Là, dans ce meuble, tout un sys-
me de fiches classées par ordre alphabétique et conte-
nt les renseignements les plus précieux... Là...

LANDRECY.

Je croyais qu'on devait d'abord parler de l'usine.

PAULINE.

Oui, mon ami... je ne demande pas mieux. Parlons l'usine.

LANDRECY.

Je vous ai rédigé un rapport très clair que je fe monter dans votre chambre avec tous les comptes. voici.

VALENTIN SALVIAT.

Ce qui m'intéresse surtout, c'est de savoir comm vous vous trouvez de l'application de nos deux princi Le premier, si j'ai bonne mémoire, était : pas d'a discipline que de la dignité même des ouvriers...

LANDRECY.

J'ai obtenu d'excellents résultats... Malgré quelq déceptions peu nombreuses. J'ai dû faire trois ou qu exemples et renvoyer des brebis galeuses... Mais l semble est bon.

VALENTIN SALVIAT.

Ah! ah! Vous avez dû sévir? Cela a dû bien v coûter?

LANDRECY.

Je ne sais, en effet, si j'aurais eu le courage né saire; mais j'ai pris un contremaître énergique.

VALENTIN SALVIAT.

Oui

LANDRECY.

Energique et bon... Un autre moi-même.

VALENTIN SALVIAT.

C'est cela. Et qu'est-ce que vous avez fait encore p vos ouvriers?

LANDRECY.

Ils touchent un salaire élevé; j'ai institué pour eux

rice médical gratuit, un économat; une crèche et une
le d'apprentissage pour leurs enfants... J'oubliais...
maisons ouvrières... Ah! dame, cela m'a coûté beau-
p d'argent.

VALENTIN SALVIAT.

eu importe... Et votre second principe?... « Le salaire
ouvriers sera proportionné à leurs charges et non à
r travail ».

LANDRECY.

'est cela même.

VALENTIN SALVIAT.

Tous l'avez appliqué?

LANDRECY.

Parfaitement... Seulement, je n'ai eu comme ouvriers
des pères de famille; il m'en venait de tous les
ins du département. Celui qui avait le moins de charges
it cinq enfants; celui qui en avait le plus en possédait
it, ses vieux parents et ceux de sa femme...

VALENTIN SALVIAT.

Il devait toucher gros, celui-là. Travaillait-il beaucoup?

LANDRECY.

Mais oui... Malheureusement, il est survenu une concur-
nce. Un autre accumulateur, moins bon que le nôtre, a
inventé; on le produisait à meilleur marché, parce
e notre main-d'œuvre était très chère, naturellement.
ors...

VALENTIN SALVIAT.

Alors vous avez dû renoncer...

LANDRECY.

Non. Seulement, je ne reçois plus que des célibataires,
des mariés raisonnables.

VALENTIN SALVIAT.

Et l'homme aux huit enfants?...

LANDRECY.

Je l'ai passé à Pauline.

VALENTIN SALVIAT.

Comment?

PAULINE.

Oui. Les œuvres s'occupent de lui.

Léger silence embarrassé.

VALENTIN SALVIAT.

Vous êtes un patron un peu débonnaire.

LANDRECY.

Moi?... Pas du tout. Je ne manque pas de fermet vous l'affirme.

VALENTIN SALVIAT.

Hum!

LANDRECY.

Mais vraiment...

Entre un employé, par la droite.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN EMPLOYÉ, *puis* PLUVINAGE.

L'EMPLOYÉ.

Monsieur... Je vous demande pardon... C'est Pluvi un des ouvriers de la chaufferie.

LANDRECY.

Eh bien?

L'EMPLOYÉ.

Il veut à toute force vous parler.

LANDRECY.

Qu'est-ce qu'il y a?

L'EMPLOYÉ.

Je ne sais pas... sa femme est très malade, et son re...

LANDRECY, *sans rudesse, et après un regard à Salviat.*

Qu'il s'adresse au médecin. Le médecin est gratuit, les édicaments sont gratuits... Qu'est-ce qu'il veut de plus ?

L'EMPLOYÉ.

Il veut vous parler.

LANDRECY, *toujours sans dureté.*

Je n'ai pas le temps.

VALENTIN SALVIAT.

Bah !... recevez-le...

LANDRECY.

Comme vous voudrez.. Seulement, si on écoutait toutes urs jérémiades, on n'en finirait pas. Enfin... (*A l'employé.*) Faites-le venir.

L'employé sort. Entre Pluvinage.

PLUVINAGE.

Bonjour, la société.

LANDRECY, *assez aimable.*

Qu'est-ce qu'il y a, mon ami ?

PLUVINAGE.

Ben, patron, j'ai ma pauvre femme qui ne va pas...

LANDRECY.

Vous avez fait venir le médecin ?

PLUVINAGE.

Oui. Seulement, j'aurais voulu vous raconter, vous mander un conseil.

LANDRECY, *sans rudesse.*

Je ne suis pas médecin. Vous a-t-on délivré les médiaments ?

PLUVINAGE.

Oui, patron.

LANDRECY.

Gratuitement?

PLUVINAGE.

Oui, patron.

LANDRECY.

Alors?

PLUVINAGE.

C'est à cause de mon père... qui est vieux... Il y a une histoire avec ma belle-sœur, à propos de...

LANDRECY.

Oui... Eh bien, mais je n'ai pas le temps. (*Il lui d une pièce de monnaie.*) Tenez, prenez ça... et laissez-n

PLUVINAGE, *refusant.*

Mais non, patron, c'est pas ça que j'aurais voulu.. suis dans la peine... Mon père a eu une histoire avec belle-sœur.

LANDRECY.

Allons, prenez ça et laissez-nous.

PLUVINAGE, *acceptant.*

Enfin... (*Très décontenancé.*) Alors, je m'en vais, je m vais. (*A part.*) C'est pas ça que j'étais venu chercher!

SCÈNE III

LANDRECY, VALENTIN SALVIAT, PAULINE, GEORGETTE.

LANDRECY.

Vous m'avez promis de visiter l'usine aujourd'hui. V avez le temps avant l'arrivée des présidentes. Ve vous?...

VALENTIN SALVIAT.

'est que j'aurais voulu d'abord...

LANDRECY, *à Salviat.*

'ous voyez; je ne suis pas le patron débonnaire que
s aviez l'air de craindre.

VALENTIN SALVIAT.

e vois, je vois.

PAULINE.

.eorgette va te donner son rapport; le voici.

VALENTIN SALVIAT.

omment, c'est vous, mademoiselle, qui avez rédigé
t cela?...

GEORGETTE

ui, monsieur.

VALENTIN SALVIAT.

l y a donc de la gravité dans cette jolie tête blonde?

GEORGETTE.

es quittances sont jointes au dossier... J'ai terminé...

PAULINE.

'eux-tu que Georgette te lise le rapport?...

VALENTIN SALVIAT.

Non... Pas maintenant... As-tu donné suite à tes pro-
de régénérer des repris de justice... des femmes?

PAULINE.

Certainement.

VALENTIN SALVIAT.

t, est-ce qu'on pourra les voir, ces régénérés?...

PAULINE.

ans doute... A ton retour ou demain, je t'en montre-

VALENTIN SALVIAT.

h bien, Landrecy, voulez-vous aller devant, à l'usine?
vais vous y retrouver.

LANDRECY.

Volontiers.

VALENTIN SALVIAT.

J'ai deux mots à dire en particulier à Pauline.

LANDRECY.

Je vous attends là-bas.

Il sort par la droite.

VALENTIN SALVIAT, *à Georgette qui se dirigeait porte du fond.*

Ne vous éloignez pas trop, mademoiselle Geo j'aurai besoin de vous tout à l'heure.

GEORGETTE.

Bien, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE IV

VALENTIN SALVIAT, PAULINE.

VALENTIN SALVIAT, *après un silence.*

Voilà : j'ai l'intention d'épouser Georgette.

PAULINE.

Toi?

VALENTIN SALVIAT.

Moi-même. Oui, je comprends ton étonnement : un peu mûr pour jouer les amoureux. C'est un dé le reconnais. Il faut cependant que je ne sois parti tout à fait méprisable, puisque j'ai toutes les du monde à échapper à la cohue des gens qui manie de vouloir me marier.

PAULINE.

J'en conviens... Mais avec ton immense fortune, t aspirer à une union beaucoup plus...

VALENTIN SALVIAT.

C'est Georgette que je veux.

PAULINE.

Elle ne veut pas se marier.

VALENTIN SALVIAT.

Nous verrons... Le jour de la signature du contrat, je onnerai à chacune de tes œuvres un cadeau dont tu xeras toi-même le chiffre. Et Georgette, si elle devient a femme, pourra faire la charité comme une reine.

PAULINE.

Comme une reine!... Elle pourrait faire la charité omme une reine!... C'est bien, c'est très bien!... Ce rait merveilleux... seulement... je te dis, je ne crois as qu'elle soit disposée à...

VALENTIN SALVIAT.

Le plus sûr moyen de le savoir, c'est de le lui demander à elle-même. Je vais le lui demander.

PAULINE.

Quand?

VALENTIN SALVIAT.

Tout de suite.

PAULINE.

Tout de suite?

VALENTIN SALVIAT.

Ecoute. Sais-tu pourquoi je suis parti précipitamment, y a un an, après un mois de séjour ici?

PAULINE.

Non.

VALENTIN SALVIAT.

Parce que je me sentais tout doucement tomber dans ridicule : je devenais amoureux. J'espérais que ça

passerait avec le temps : ça n'a pas passé. Alors, voyant incurable, j'ai décidé que Georgette serait femme... et tu sais, quand j'ai mis quelque chose dedans, le diable ne l'en ferait pas sortir.

PAULINE.

Ne penses-tu pas qu'il serait plus convenable...

VALENTIN SALVIAT.

Que tu lui en parles d'abord?... Non... 'aime b faire mes affaires moi-même. Je lui dirai: « Mademoise voulez-vous être ma femme? » Elle me répondra oui non, et tout sera dit... Tout sera dit... Si elle répond Allons... Tu vas demander qu'on me l'envoie... Ne dérange pas. (*Il va sonner. Au domestique qui paraît à dro* C'est madame qui vous a appelé.

PAULINE, *au domestique.*

Voulez-vous prier mademoiselle Georgette de venir

Le domestique sort par le fond.

VALENTIN SALVIAT.

Maintenant, tu vas t'en aller.

PAULINE.

Écoute, Valentin.. Je dois te prévenir... Certes désire que ce mariage se fasse, parce qu'il en sort beaucoup de bien... ce serait magnifique... Seulem j'ai tout lieu de penser que tu cours à un échec.

VALENTIN SALVIAT.

Nous allons le savoir... Allons, va-t'en. (*Il la pousse la porte de droite.*) Tu es une bonne petite sœur, va-t Si tu veux écouter aux portes, je te le permets.

Elle sort.

SCÈNE V

VALENTIN SALVIAT, GEORGETTE.

VALENTIN SALVIAT, *seul.*

Parole! Le cœur me bat comme si j'avais vingt ans.

Entre Georgette.

GEORGETTE.

Ma tante n'est pas là?

VALENTIN SALVIAT.

Non, mademoiselle... C'est moi qui vous ai fait de-ander. Asseyez-vous.

Elle s'assied.

GEORGETTE.

Vous avez à me parler?

VALENTIN SALVIAT.

Oui... mademoiselle.

GEORGETTE.

Monsieur...

VALENTIN SALVIAT.

Je ne sais plus ce que je voulais vous dire.

GEORGETTE.

C'était au sujet de nos pauvres?

VALENTIN SALVIAT.

Non.

GEORGETTE.

Au sujet de l'usine... Vous savez que mon oncle a reçu e bonne nouvelle. Notre accumulateur l'emporte sur s les autres par sa légèreté... Ce sera, paraît-il, toute é révolution industrielle par la distribution de la force omicile...

VALENTIN SALVIAT

Comme vous êtes savante !

GEORGETTE.

Oh ! Je répète ce que j'ai entendu dire, voilà tout !

VALENTIN SALVIAT, *après un silence.*

Voulez-vous être ma femme ?

GEORGETTE, *troublée, mais se forçant à rire.*

Ah !... Ah !... Eh bien, si je m'attendais à que chose, ce n'était pas à ça... Ah ! ah ! ah ! Vous m presque fait peur ! En France, maintenant, on pré les gens avant de leur dire des choses semblab (*Riant.*) Et c'est parce que vous m'avez crue savante q mais, il y a des doctoresses, il y a...

VALENTIN SALVIAT.

Je vous parle sérieusement...

GEORGETTE.

Oui, oui, oui ! Vous voulez vous moquer de moi !

VALENTIN SALVIAT.

Je vous jure...

GEORGETTE.

Ne jurez pas. Vous m'avez jadis reproché d'être u orgueilleuse. Je me rappelle très bien. Vous vous dit : « Je vais voir si cette petite prendra au sérieu Et si je vous avais répondu oui... ou non, vous s parti d'un grand éclat de rire... Et vous aurie raconter l'histoire à mon oncle, et cela vous aurai amusé. Eh bien ! monsieur, ce n'est pas gentil, et je vais fâchée contre vous, très fâchée.

VALENTIN SALVIAT.

Restez, je vous en prie. Je n'ai aucune envie d moquer de vous, et vous le savez bien.

GEORGETTE.

Je vous dis, moi, que je ne suis ni aussi naïv

ussi vaniteuse que vous le pensez... Allons, adieu. Si 'est un pari que vous avez fait, vous l'avez perdu. Au evoir.

Elle rit et veut sortir.

ALENTIN SALVIAT, *l'arrêtant de la voix et avec force.* Georgette.

GEORGETTE.

Monsieur !

VALENTIN SALVIAT.

Je ne suis pas homme à plaisanter ainsi... Encore une ois, vous le savez. Et vous voyez bien que je ne plaisante as. Je vous répète ma demande : voulez-vous être ma emme?

GEORGETTE.

Ces choses-là ne se disent pas aux jeunes filles, mon- ieur, mais d'abord à leurs parents.

VALENTIN SALVIAT.

C'est possible. Moi, c'est à vous que je m'adresse, et je ous supplie de me répondre. D'ailleurs, ni votre père, i votre mère...

GEORGETTE.

Vous savez bien qui les remplace. Mais puisqu'il faut ue je croie que vous parlez sérieusement, — car vous 'auriez pas mêlé le souvenir de mon père et de ma ère à une plaisanterie — c'est donc sérieusement que vais vous répondre. Celle qui sera votre femme, mon- eur, ne doit ressembler en rien à la jeune fille toute mple que je suis.

VALENTIN SALVIAT.

Si vous étiez autre, je ne vous aimerais pas.

GEORGETTE.

Vous vous trompez alors, et il est heureux pour vous pour moi que je ne me trompe pas avec vous. Votre ame devra être préparée au rôle qui lui est destiné

dans la société. Moi, je ne saurais pas le tenir, et seriez bien vite las d'une provinciale ignorante et ti

VALENTIN SALVIAT.

Ah ! Georgette ! Si c'était la seule raison de votre ref

GEORGETTE.

N'est-elle pas suffisante ?

VALENTIN SALVIAT.

Je déteste le monde et n'aspire qu'à l'isolement. l aussi complet que vous le désirerez.

GEORGETTE.

Je ne suis pas la femme qu'il vous faut.

VALENTIN SALVIAT.

Je sais bien que si... mais, sans doute, mon âge effraie.

GEORGETTE, *évasivement.*

Oh !

VALENTIN SALVIAT.

Ou plutôt... vous m'avez mal jugé. Vous me brutal et sans cœur... Si jamais vous consentiez à... verriez, Georgette, combien de tendresse renferr cœur qui n'a jamais aimé. Je vous en prie, laisse continuer. Vous me croyez insensible au spectacle misère. Vous vous trompez... D'ailleurs, c'est vo auriez le soin de faire la part des pauvres, et elle aussi large qu'il vous plairait.

GEORGETTE.

J'ai cru, en effet, pendant un moment, que vou égoïste. Maintenant, je sais que cela n'est pas.

VALENTIN SALVIAT.

Pourquoi donc me repoussez-vous ?

GEORGETTE.

Je ne veux pas me marier.

VALENTIN SALVIAT.

Donnez-moi une autre raison.

GEORGETTE.

Je n'ai pas à vo en donner.

VALENTIN SALVIAT.

J n'accepte pas que votre refus soit définitif.

GEORGETTE.

Il l'est, cependant.

VALENTIN SALVIAT.

Non! Vous réfléchirez... Vous consulterez, autour de ous, ceux qui vous aiment réellement.

GEORGETTE.

C'est inutile, et vous feriez mieux de renoncer...

VALENTIN SALVIAT.

Vous savez, que, pour arriver là où je suis, il m'a fallu l'énergie, beaucoup d'énergie. Je ne suis donc pas abitué à abandonner un projet devant le premier bstacle, surtout lorsque le projet me tient à cœur et ue je l'ai mûrement délibéré. Je vous demande encore réfléchir et de remettre votre réponse à demain.

GEORGETTE.

Elle sera celle que je vous ai faite tout à l'heure.

VALENTIN SALVIAT.

Qui sait? Allons, à demain, mademoiselle... (*A Pauline ui vient d'entrer.*) Je vais à l'usine, où Landrecy m'attend je reviendrai ici ensuite, pour que tu me fasses voir s régénérés.

Il sort.

SCÈNE VI

GEORGETTE, PAULINE.

PAULINE.

Qu'as-tu répondu?

GEORGETTE.

Pouvais-je répondre autrement que par un refus

PAULINE.

C'est vrai... Cependant j'avoue que la demande de frère... Enfin! n'en parlons plus... Voyons, il s'agi lui montrer au moins que son argent n'a pas été gas pendant son absence. Nous n'avons pas de temp perdre. Passe-moi le carton des régénérés. (*Georgette chercher.*) Il y a Féchain, mais je voudrais en avoir sieurs à lui montrer.

GEORGETTE.

Voilà, ma tante.

PAULINE, *prenant une fiche.*

Alexandre Chantaud. Six ans de prison.

GEORGETTE.

Il a quitté le pays, je crois.

PAULINE, *désappointée.*

Tu as raison... Ah! voilà... voilà notre affai Auguste Rouche... deux ans de prison. (*Avec regret* n'a eu que deux ans. Conduite exemplaire.

GEORGETTE.

Rouche... Conduite exemplaire... La fiche n'est pa courant... On l'a renvoyé de chez M. Varmes parce avait volé.

PAULINE.

olé... volé... On n'en sait rien.

GEORGETTE.

ais si...

PAULINE.

nfin, il n'a pas été poursuivi...

GEORGETTE.

rce qu'on a supplié son patron...

PAULINE.

ans ce cas... (*Entre madame Guerlot.*) Ah ! voilà cette ne madame Guerlot... Vous allez me tirer d'em- as... Georgette, veux-tu allez voir si on a apporté la eille?

Georgette sort.

SCÈNE VII

PAULINE, MADAME GUERLOT.

MADAME GUERLOT.

onsieur Valentin Salviat n'est pas là?

PAULINE.

va revenir.

MADAME GUERLOT.

avais dit à tout hasard à Féchain et à Clara de venir tendre ici.

PAULINE.

ous avez fait ça? Quelle bonne idée!... Où sont-ils?

MADAME GUERLOT.

ez le concierge.

PAULINE.

vais lui téléphoner de nous les envoyer... (*Elle va au*

téléphone. Tout en sonnant.) Justement, j'avais d'eux, pour... (*Sonnette, au téléphone.*) Allo ! Faites monsieur Féchain et mademoiselle Clara... (*A Guerlot.*) Je veux montrer des régénérés à mon frè

MADAME GUERLOT.

Vous ne trouverez pas mieux que Féchain... nos pauvres lui ressemblaient!

PAULINE.

J'en aurais voulu plusieurs... Il y a Rouche, vois sur sa fiche qu'on ignore son adresse.. ennuyeux... Clara. Il y a bien Clara... seulement été domestique chez nous.

MADAME GUERLOT.

Vraiment?

PAULINE.

Oui Nous la gardions par charité... mais nous été forcés de la renvoyer... Vous savez qu'elle n'a se replacer qu'elle est tombée dans le vice... El un enfant... et je l'ai retrouvée sortant d'une mai détention... (*On frappe.*) Entrez !... Nous allons bi si...

Entrent Féchain, pauvre, mais très proprement Clara, vêtue aussi très modestement. Ils r droite, au-dessus de la porte, debout contre Féchain le plus près de la rampe.

SCÈNE VIII

PAULINE, MADAME GUERLOT, FÉCHAIN, CL

MADAME GUERLOT, *bas à Pauline.*

Regardez-moi Féchain, comme il trouve le d'être propre avec le peu de secours qu'on lui all

PAULINE, *bas.*

N'est-ce pas?... C'est une bonne fortune pour une
ivre d'avoir un pauvre aussi bien tenu. (*Haut.*) Appro-
ez, Féchain.

FÉCHAIN.

Mesdames.

Salutations dignes.

PAULINE.

Mon ami, votre bienfaiteur, monsieur Valentin Salviat,
'moigné le désir de vous voir. Je vous en avais pré-
nu.

FÉCHAIN.

e suis à vos ordres et aux siens, madame la prési-
nte. Je n'aurai qu'un regret, c'est de ne pas pouvoir
dire, comme il conviendrait, toute ma reconnais-
nce.

MADAME GUERLOT, *bas à Pauline.*

Et il s'exprime avec une correction!

PAULINE, *de même.*

l est admirable. (*Haut.*) Monsieur Valentin Salviat vous
estionnera peut-être sur votre passé... Je m'en excuse
ur lui... Vous ne vous troublerez pas?...

FÉCHAIN.

Non, madame.

PAULINE.

Qu'est-ce que vous lui direz?

FÉCHAIN.

J'y ai déjà pensé, madame la présidente... Je lui dirai
tes mes fautes, et comment...

PAULINE.

Oui... mais, voulez-vous parler... Comme si j'étais
nsieur Valentin Salviat?

FÉCHAIN.

Parfaitement, madame la présidente. (*Un temps.*) Père

de cinq enfants, j'eus le malheur de me laisser
par le bien d'autrui, j'eus un instant d'oubli et
condamné par la justice de mon pays, pour abus d
fiance et vol avec effraction. (*Coup d'œil admirati
madame Guerlot et Pauline.*) Après avoir subi le châ
mérité de ma faute, je serais retombé fatalement
vice, si Dieu... (*Se reprenant.*) si ma bonne étoile...

MADAME GUERLOT.

Vous pouvez dire : Dieu. (*Bas à Pauline.*) N'est-ce
voyez-vous un inconvénient?

PAULINE.

Du tout.

FÉCHAIN.

... Si Dieu n'avait mis sur ma route deux adm
dames.

PAULINE, *doucement.*

Oh! oh!

FÉCHAIN.

Est-ce qu'il ne faut pas...?

MADAME GUERLOT.

Mais si, mais si.

FÉCHAIN.

... Deux admirables dames qui me ramenèrent
bon chemin. Depuis, je suis rentré dans ma fa
j'y vivrais au milieu d'un bonheur modeste, mai
plet, si la santé de ma pauvre femme ne laissait à

PAULINE.

C'est parfait... Elle est encore malade, votre fe

MADAME GUERLOT.

Vous ne me l'aviez pas dit.

FÉCHAIN.

C'est que je suis honteux d'avoir aussi souvent

inépuisable bonté... Ah! si mes battements de cœur n'interdisaient pas tout travail...

Il essuie une larme. Pauline, se détournant, prend une pièce dans son porte-monnaie.

PAULINE, *bas à madame Guerlot.*

Dix francs?

MADAME GUERLOT.

Oui.

PAULINE, *à Féchain, de façon à ce que Clara ne voie pas.*

Tenez, mon ami.

FÉCHAIN.

Non, madame la présidente... non, vraiment...

PAULINE.

Allons... Allons!...

FÉCHAIN, *acceptant.*

C'est trop! C'est trop!

PAULINE.

Attendez un peu là-bas, voulez-vous?... (*Appelant.*) Clara!

CLARA.

Voilà, madame...

PAULINE.

Monsieur Valentin Salviat, votre bienfaiteur, témoigne peut-être le désir de vous voir.

CLARA.

Oui, madame. Si c'était un effet de votre bonté de donner un peu de farine lactée et de quinquina pour mon p'tit... On gagne si peu, dans la couture...

PAULINE.

Oui. Je vous délivrerai un bon. Les carnets à souche et en bas... Sauriez-vous lui dire, à monsieur Valentin Salviat, comment vous avez été assez malheureuse pour... vous me comprenez?...

CLARA.

Mais, madame, c'était pas d'ma faute. V'là commer
s'est passé... c'est le garçon épicier, un grand blond
m'a donné des confitures...

PAULINE.

C'est bien... (*A madame Guerlot.*) Rien à faire...

MADAME GUERLOT.

Rien... c'est ennuyeux.

CLARA.

Madame n'a plus besoin de moi?

PAULINE.

Non.

CLARA.

Bien, madame.

Elle s'éloigne et reste au fond.

PAULINE, *à madame Guerlot.*

Oui, c'est ennuyeux de n'avoir que Féchain... S
pouvait retrouver l'adresse de Rouche... Ah!
Féchain la connaît peut-être... (*Appelant.*) Féchain?

FÉCHAIN.

Madame la présidente?

PAULINE.

Vous avez bien connu Rouche?

FÉCHAIN.

Auguste Rouche; oui, madame la présidente...

MADAME GUERLOT.

Savez-vous où il demeure?

FÉCHAIN.

Oui, madame... c'est-à-dire que je saurais bien y
mais je ne connais pas le numéro... C'est dans la
Paris. Seulement elle est longue...

PAULINE.

Vous êtes certain qu'il habite toujours là?...

FÉCHAIN.

Oui, madame la présidente; je l'ai encore vu hier.

PAULINE, *bas à madame Guerlot.*

Il n'y a pas de temps à perdre. Montons en voiture et allons le chercher. Féchain nous conduira.

MADAME GUERLOT.

... Est-ce que nous le prenons avec nous?

PAULINE.

C'est vrai... (*Hésitation.*) Oh! sur le siège!... Allons... son chapeau est au vestiaire.

MADAME GUERLOT.

C'est cela. Partons vite. (*A Féchain.*) Vous allez nous conduire chez Rouche.

Pendant ce temps, Pauline met son chapeau et un mantelet.

FÉCHAIN.

Bien, madame.

Elles vont pour sortir avec Féchain; entre Catherine Bourlon, ouvrière.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CATHERINE BOURLON.

PAULINE.

C'est vous, Catherine? Qu'est-ce que vous voulez?

CATHERINE.

Je rapportais à madame les torchons ourlés...

PAULINE.

Eh bien! vous les avez donnés à la lingerie?

CATHERINE.

Oui, madame... seulement, j'aurais voulu une avance.

PAULINE.

Je n'ai pas une minute. Attendez-moi. Je ne serai pa longtemps.

CLARA.

Et moi, madame?...

PAULINE.

Quoi?

CLARA.

Pour ma farine lactée et mon quinquina... pour mo p'tit...

PAULINE.

Je n'ai pas le temps en ce moment. Attendez-moi.

Elle sort avec madame Guerlot.

SCÈNE X

CLARA, CATHERINE.

CLARA.

Elle ne vous dirait seulement pas de vous asseoir! (*E prend une chaise et s'assied. A Catherine.*) Asseyez-vous don

CATHERINE.

Merci, madame.

CLARA.

Vous êtes aux « *Filles perdues* », vous?

CATHERINE.

Non, madame.

CLARA.

Ah!... aux « *Victimes du Vice* », alors... On est mieux, mais il faut aller à la messe.

CATHERINE.

J'ourle des torchons.

CLARA.

Vous travaillez!

CATHERINE.

Naturellement, madame.

CLARA.

Et combien que vous gagnez par jour?

CATHERINE.

Vingt-cinq, trente sous.

CLARA.

C'est maigre.

CATHERINE.

Je suis veuve avec des enfants...

CLARA.

Attendez donc... je vous connais... Vous demeurez rue Haute... C'est chez vous qu'il y a de la lumière tous les soirs.

CATHERINE.

Je travaille un peu à la lampe. Vous demeurez de ce côté?

CLARA.

Non, mais j'ai remarqué votre fenêtre éclairée et votre figure.

CATHERINE.

Vous passez par là, pour rentrer chez vous?

CLARA.

Non... C'est en... en me promenant... (*Un temps.*) Alors, qu'est-ce que vous venez faire ici?

CATHERINE.

Je venais demander une avance sur l'ouvrage qu livré.

CLARA.

Écoutez... vous êtes une brave femme. J'vas vous do un conseil... Pourquoi que vous ne vous mettez pas les œuvres ?

CATHERINE.

S'il vous plaît?

CLARA.

Vous gagneriez plus à rien faire qu'à travailler.

CATHERINE.

Oui, mais faudrait mendier. J'ose pas.

CLARA.

C'est pas mendier... Et on est bien plus heur Ainsi, moi, quand j'ai eu mon p'tit...

CATHERINE.

Vous êtes mariée?

CLARA.

Non... Quand j'ai eu mon p'tit, on m'a donné layette et quarante francs.

CATHERINE.

Vraiment?

CLARA.

J'vous l'dis.

CATHERINE.

Alors, moi, on m'aurait donné quarante francs naissance de mon dernier ?

CLARA.

Ça dépend, pour les légitimes, on a moins... cinq francs, je crois. Ce n'est pas la même soc Quéquefois, on se fait payer aux deux, quand on t un acte de mariage à emprunter. Vous comprenez?

CATHERINE.

Oui, madame.

CLARA.

Et puis, tant que vous nourrissez, dix francs par mois. a aussi la farine lactée et le quinquina. Il y a des archands de vin qui vous rachètent ça...

CATHERINE.

Je nourris, moi.

CLARA.

Alors, pourquoi qu'vous vous êtes pas fait inscrire?

CATHERINE.

Je ne savais pas... Si seulement j'avais pu avoir quarante sous d'avance... Madame ne revient pas... Je suis pressée de partir parce que, quand les enfants sont tout seuls à la maison, je ne suis pas tranquille. Au revoir, madame.

CLARA.

... Ben, et votre avance?

CATHERINE.

Faudra bien s'en passer.

CLARA.

Dites donc... si ça ne vous embête pas trop, que ce soit l'argent à moi, j'peux vous les prêter, vos quarante sous... Tenez.

Elle les lui donne.

CATHERINE.

Oh! madame...

CLARA.

Ben quoi!... Vous m'les rendrez quand vous pourrez... sait ce que c'est...

CATHERINE.

Je vous remercie... je vous remercie bien...

Elle sort.

CLARA, *seule.*

Ça, c'est drôle... C'est moi, qui ne fiche rien, que j'fa l'aumône à celles qui travaillent!...

Haussement d'épaules.

SCÈNE XI

PAULINE, MADAME GUERLOT, CLARA.

PAULINE, *entrant.*

Il était temps. Voilà ces dames qui arrivent!... Enco une course inutile!

MADAME GUERLOT.

Ce n'est pas de chance tout de même qu'on soit just ment venu l'arrêter ce matin!

PAULINE.

Qu'est-ce que vous voulez! nous nous contenterons Féchain. (*Apercevant Clara.*) Qu'est-ce qu'elle attend Ah! oui!... (*A Madame Guerlot.*) Vous seriez bien genti de descendre avec elle et de lui donner un bon...

MADAME GUERLOT.

Très volontiers... Et celle que nous avons rencontré

PAULINE.

Où ça?

MADAME GUERLOT.

Là, dans l'escalier, en revenant.

PAULINE.

Catherine... Oh! elle, il n'y a pas à s'en occuper. E travaille.

MADAME GUERLOT.

Très bien. (*Elle sort par la droite avec Clara et renco*

sieur et Madame Pecquet qui entraient.) Bonjour... bon-
N... Je reviens tout de suite.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur et madame Pecquet.

SCÈNE XII

AULINE, MONSIEUR PECQUET, MADAME PECQUET.

PECQUET, *décoré. Rire.*

Enchanté de vous voir... moi.

MADAME PECQUET.

Monsieur Valentin Salviat n'est pas arrivé ?

PAULINE.

l va revenir.

MADAME PECQUET.

Ma chère, je suis charmée de vous rencontrer seule. us savez que mon mari va se présenter aux élections Conseil Municipal... Nous avons eu la main forcée par s amis... des électeurs... Je viens vous demander votre pui. (*A son mari.*) N'est-ce pas, mon ami?

PAULINE.

Ie...

MADAME PECQUET.

Ie sais ce que vous allez me dire, que vous ne vous cupez pas de politique... mais vous ferez cela pour oi. Vous avez des protégés qui seront très sensibles à mot que vous leur direz. M. Pecquet connaît les soins de la ville, il est très compétent dans les ques-ns administratives... pas très orateur, mais travailleur arné. N'est-ce pas, mon ami?... Depuis dix ans, vous savez, je suis présidente de l'œuvre des « *Mères des*

Filles Perdues... » Je pense que les électeurs ne l'au pas oublié... Il ne m'appartient pas de rappeler bonnes actions, mais d'autres pourront dire qu'il n pas eu de liste de souscription où ne figure le non M. Marcel Pecquet, 17, Grande Rue.

PAULINE.

Vous me...

MADAME PECQUET.

Je compte sur vous. Merci. Mon mari vous est reconnaissant... N'est-ce pas, mon ami?

LE DOMESTIQUE.

Madame Paillencourt.

Entrent madame Paillencourt et madame Guerlot.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME PAILLENCOURT, MADAME GUERLOT.

MADAME PAILLENCOURT, *à Pauline.*

M. Valentin Salviat n'est pas encore arrivé?

PAULINE.

Il ne va pas tarder.

PECQUET, *à madame Paillencourt. Rire.*

Enchanté de vous voir, moi...

MADAME PAILLENCOURT, *apercevant madame Pecqu*

Ah! madame Pecquet! Comment allez-vous? Il y longtemps que je ne vous ai vue... Vraiment, ces ass blées de charité, c'est bien commode, pour se retrou n'est-ce pas?

MADAME PECQUET, *qui causait avec Pauline.*

N'est-ce pas, ma chère? Ah! madame Guerlot!... (*A Pauline.*) Vous permettez?

Elle va vers madame Guerlot. Pendant ce qui suit M. Pecquet flirte avec madame Paillencourt.

PAULINE.

Faites donc. Je vais préparer les dossiers pour la séance.

Elle va au meuble du fond.

MADAME PECQUET, *à madame Guerlot.*

Et votre souscription pour vos vieillards?

MADAME GUERLOT.

Oh! chère madame! j'oubliais de vous remercier... La première somme que j'ai reçue venait de M. Marcel Pecquet.

MADAME PECQUET.

... 17, Grande Rue... N'oubliez pas l'adresse, lorsque vous publierez la liste... C'est un des travers de mon mari. (*Cherchant Pecquet des yeux.*) N'est-ce pas, mon ami?... Il paraît que madame Paillencourt veut faire une loterie... Je ne donnerai rien... vous comprenez... Quand on professe les opinions politiques qu'elle affiche... Ah! à propos, je suis bien aise de pouvoir vous dire deux mots en particulier. Vous savez que mon mari va se présenter aux élections...

Elle continue en remontant avec madame Guerlot.

LE DOMESTIQUE.

Madame Aubigny... Madame Roncheronnes...

Entrent mesdames Aubigny et Roncheronnes, portant une corbeille de fleurs; sur un ruban, en lettres d'or, on lit ces mots : « A Valentin Salviat ».

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MADAME AUBIGNY, MADAME RONCHERONNES.

MADAME AUBIGNY.

Nous apportons la corbeille de fleurs.

Mouvement. Cris d'admiration. Félicitations. On montre l'inscription.

MADAME AUBIGNY et MADAME RONCHERONNES, *ensemble, à Pauline.*

Monsieur Valentin Salviat n'est pas encore arrivé?

PAULINE.

Il ne tardera pas.

PECQUET, *à madame Aubigny. Rire.*

Enchanté de vous voir, moi...

Il continue à causer avec elle à voix basse.

MADAME PECQUET, *à madame Guerlot, en terminant sa conversation.*

... Pas très orateur... mais travailleur acharné...

MADAME RONCHERONNES, *à madame Pecquet.*

Ah! madame Pecquet... J'ai une bonne nouvelle à v
annoncer.

MADAME PECQUET, *à madame Guerlot.*

Je vous demande pardon.

Elle s'écarte avec madame Roncheronnes.

MADAME RONCHERONNES.

Nous avons procédé hier au tirage de notre loterie c
suis heureuse de vous apprendre que vous avez gagné

superbe bonbonnière en argent ciselé, Louis XV, doublée en vermeil...

MADAME PECQUET.

Je suis ravie...

MADAME RONCHERONNES.

Je vous l'ai fait envoyer chez vous!

MADAME PECQUET.

Vous êtes mille fois trop bonne.

MADAME AUBIGNY, *à madame Roncheronnes.*

Dites-moi, ma chère, est-ce vous qui avez la facture de la corbeille?

Elles s'éloignent toutes les deux.

MADAME PECQUET, *à madame Paillencourt.*

Madame Paillencourt... Je voulais vous dire... Est-ce que vous ne faites pas une loterie pour votre œuvre?

MADAME PAILLENCOURT.

Mais si, chère madame.

MADAME PECQUET.

Voulez-vous me permettre de vous offrir un lot?

MADAME PAILLENCOURT.

Ce n'est pas un service à découper?

MADAME PECQUET.

Non, non, non.

MADAME PAILLENCOURT.

Parce que nous en avons déjà six. Je ne sais pas pourquoi.

MADAME PECQUET.

Ce sont les cadeaux de noces en double dont on se débarrasse... Non... C'est une superbe bonbonnière en argent ciselé, Louis XV, doublée en vermeil...

MADAME PAILLENCOURT.

Oh! mille fois merci...

Elles s'éloignent.

LE DOMESTIQUE.

M. Escaudain!

Entre Escaudain, l'air notaire.

SCÈNE XV

LES MÊMES, ESCAUDAIN, *puis* MESDAMES LE CATELIER *et* DESTOURMEL, *puis* MADAME ORSEL.

PAULINE.

Je suis heureuse, monsieur, que vous ayez accepté notre invitation.

ESCAUDAIN.

C'est moi, madame qui...

LE DOMESTIQUE.

Madame Le Catelier. Madame Destourmel.

PAULINE.

Ah! nous allons pouvoir ouvrir la séance.

Elle va à la droite recevoir les nouvelles arrivées.

MADAME PECQUET, *à madame Guerlot.*

C'est un vieux ménage de domestiques qui a été longtemps à notre service. Ils ne sont plus bons à rien et je ne voudrais pas les jeter à la rue. Est-ce que vous ne pourriez pas me les prendre dans votre asile de vieillards?

MADAME GUERLOT.

C'est impossible, ma chère madame Pecquet. Vous connaissez nos règlements? Ils sont semblables à ceux de

votre œuvre des « *Mères des Filles perdues.* » Vous vous souvenez bien que vous avez été vous même forcée de me refuser de recueillir une malheureuse fille séduite, l'autre jour.

MADAME PECQUET.

Oui, mais aussi... vous comprenez... elle avait deux jumeaux.

MADAME GUERLOT.

Je regrette, vraiment, je regrette...

MADAME PECQUET.

Eh bien, écoutez... Prenez-moi mes deux vieillards et je vous débarrasse de votre fille-mère.

MADAME GUERLOT.

Mon Dieu... je pourrais voir s'il est possible d'interpréter le règlement de façon...

Elles passent.

PAULINE, *à la table de gauche, agitant une sonnette.*

Mesdames...

MADAME LE CATELIER.

Nous n'attendons pas M. Valentin Salviat ?

PAULINE.

Non. Il a demandé qu'on commence sans lui.

LE DOMESTIQUE.

Madame Orsel.

Entre madame Orsel, très coquette.

MADAME ORSEL.

Ne vous dérangez pas... Je ne fais qu'entrer et sortir... J'approuve d'avance... M. Valentin Salviat ?...

PAULINE.

N'est pas encore arrivé.

MADAME ORSEL.

Alors, je me sauve... Je reviendrai tout à l'heure...

ESCAUDAIN, *à madame Aubigny.*

Et maintenant... elle va aller à domicile, consoler un malheureux...

MADAME AUBIGNY.

... Un malheureux jeune homme qui se meurt d'amour pour elle.

ESCAUDAIN.

Depuis hier soir.

Madame Orsel sort.

SCÈNE XVI

PAULINE, MADAME PECQUET, MADAME PAILLENCOURT, MADAME GUERLOT, MADAME AUBIGNY, MADAME RONCHERONNES, MADAME LE CATELIER, MADAME DESTOURMEL, M. PECQUET, M. ESCAUDAIN, *puis* GEORGETTE.

PAULINE, *agitant sa sonnette.*

Mesdames... La séance va s'ouvrir sous la présidence de madame Le Catelier... Veuillez vous asseoir...

Mesdames Le Catelier, Destourmel et Pauline s'asseoient autour de la table de gauche. Les autres dames à droite, face à madame Le Catelier. Murmures, chaises remuées. M. Pecquet, pendant la scène précédente et pendant celles qui suivent, flirte avec les dames. On entend de temps en temps son rire. M. Escaudain est assis au premier plan. A gauche, madame Pecquet cause avec madame Roncheronnes. Elles n'ont pas prêté attention à la sonnette, et le silence qui s'est fait laisse entendre ceci :

MADAME PECQUET.

... Pas une liste de souscription où ne figure le nom de M. Marcel Pecquet, 17, Grande Rue...

PAULINE.

Madame Pecquet, madame Roncheronnes...

MADAME PECQUET.

Pardon... pardon...

Elles vont s'asseoir; toutes les conversations particulières reprennent.

MADAME AUBIGNY.

Pourquoi fait-il toujours suivre son nom de son adresse, r les listes des souscriptions ?

ESCAUDAIN.

Il a une peur bleue des anarchistes... et il espère ainsi ils épargneront sa maison « le jour du grand ambard », comme il dit.

PAULINE, *sonnette.*

La séance est ouverte.

Le murmure des voix s'éteint doucement. Comme dernière fusée, un éclat de rire étouffé de madame Paillencourt à qui Pecquet dit des bêtises dans le cou.

MADAME LE CATELIER, *debout.*

Mesdames, messieurs... Grâce à l'initiative de madame ndrecy, nous avons pu réunir dans une sorte de syncat amical toutes les présidentes des diverses œuvres charité de notre ville. Contrairement à ce qui se passe p souvent ailleurs, nous avons pu faire l'union de ces ciétés, sans distinction politique ou religieuse. Nous ons mis en commun une partie de nos capitaux et toutes s bonnes volontés. Les résultats, sans être extraordiires, ont été satisfaisants. Madame la Secrétaire va nous e le rapport sur les opérations de cette première année. ant de lui donner parole, je vous demande la perssion de vous remercier toutes et tous pour votre zèle votre dévouement. (*Petits applaudissements de mains tées.*) La parole est à madame la secrétaire.

MADAME DESTOURMEL.

Mesdames et messieurs... Dans notre temps de sc
cisme et de doute, un homme s'est trouvé qui...

*Personne n'écoute. Les conversations particulière
repris. Elles couvrent la voix de madame Destou
qui lit pendant tout ce qui suit un interminable
port hérissé de chiffres. Sentant bien qu'on ne l'é
pas, madame Destourmel a d'ailleurs peu à
baissé la voix et lit pour elle, par devoir.*

MADAME PAILLENCOURT, *à sa voisine.*

Elle a un joli chapeau, madame Destourmel...

MADAME RONCHERONNES.

Oui... J'en ai vu un, rue des Carmes, à la devantu
ces demoiselles Valois, qui était un amour...

MADAME PAILLENCOURT.

Le petit avec du jais?

MADAME AUBIGNY.

M. Pecquet est bien papillotant.

ESCAUDAIN.

Ne m'en parlez pas.

MADAME AUBIGNY.

Comment a-t-il la Légion d'honneur?

ESCAUDIN.

On l'a décoré comme « *Mère des Filles perdues* ».

MADAME AUBIGNY.

Vous m'en direz tant.

MADAME GUERLOT, *à madame Pecquet.*

Vous avez vu la robe de madame Durand?...

MADAME PECQUET.

Oh! j'ai failli lui éclater de rire au nez... (*A son
de loin*). N'est-ce pas, mon ami?

Le diapason des voix monte peu à peu. Tout le monde parle à la fois : modes, théâtres ; on se raille mutuellement. Brouhaha où l'on ne distingue plus rien et qui dure quelques instants. Imperturbable, madame Destourmel lit toujours. Entre Georgette, très troublée. Elle vient auprès de Pauline et lui parle bas à l'oreille. Pauline se trouble à son tour et l'amène sur le devant de la scène.

PAULINE, *bas à Georgette.*

! les pauvres gens ! Et personne n'était venu à leur ours ?

GEORGETTE.

ersonne.

PAULINE.

ens.

Elle sort par la droite et revient presque aussitôt avec un chapeau et un manteau. On s'en aperçoit : « Qu'est-ce qu'il y a ? — Je ne sais pas. » Pauline va vers madame Le Catelier lui dit deux mots tout bas et sort avec Georgette qui l'attendait auprès de la porte. Un silence s'est fait.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, *moins* PAULINE *et* GEORGETTE.

MADAME LE CATELIER.

esdames, madame Landrecy est appelée au dehors une affaire de la plus haute importance.

PLUSIEURS VOIX, *timidement.*

ut-on savoir ?...

MADAME LE CATELIER.

sais que cette affaire concerne les œuvres, et rien de

plus. Madame Landrecy vous prie de l'attendre. Mad la Secrétaire va continuer la lecture du rapport.

MADAME DESTOURMEL.

J'ai terminé, madame.

Petit colloque entre madame Le Catelier et mad Destourmel. Pendant ce temps, animation dan groupes.

MADAME LE CATELIER, *sonnette.*

Mesdames, je mets aux voix les conclusions du rapp (*Toutes les mains se lèvent.*) Avis contraire ? Le rappor adopté. (*Sonnette.*) Quelqu'un a-t-il une communicati faire à l'assemblée ?

MADAME PAILLENCOURT, *bas.*

Ah ! oui... j'allais oublier... (*Elle cherche une lettre son réticule.*) Je demande la parole.

MADAME LE CATELIER.

La parole est à madame Paillencourt.

MADAME PAILLENCOURT, *cherchant sa lettre, en li autre.*

« La moindre offrande sera accueillie avec recon sance »... Ce n'est pas ça !... On en reçoit tant d lettres... Ah ! voici c'est une demande de secours qui a été envoyée il y a quelques jours. Elle est conçue les termes habituels, avec une menace de suicide crois. (*Elle relit.*) Oui : « Si Dieu nous abandonne, chercherons un refuge dans la mort... » Signé : Nac rue aux Juifs... Voilà tout.

MADAME LE CATELIER.

On fera prendre des renseignements.

Elle donne la lettre à madame Destourmel.

MADAME DESTOURMEL.

C'est à deux pas. J'irai aujourd'hui, ou demain.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, PAULINE. *Entre Pauline, toute pâle, son mouchoir à la main, les yeux rougis.*

PAULINE.

Mesdames... mesdames... un malheur... Un grand malheur !

TOUTES.

Quoi donc ?... Parlez ! Parlez !

PAULINE.

On est venu prévenir ma nièce, tout à l'heure... Le bruit courait qu'une mère s'était suicidée avec ses trois enfants... parce qu'elle n'avait pas de pain à leur donner... Je n'ai pas voulu vous émouvoir avant d'être certaine... J'en viens... C'est vrai... Je n'ai pas eu la force de monter dans la chambre... Nous aurons des détails tout à l'heure.

Elle pleure.

MADAME PAILLENCOURT.

Où... où demeuraient ces malheureux ?

PAULINE.

Rue aux Juifs.

MADAME PAILLENCOURT.

Naclette... Leur nom, c'est Naclette ?

PAULINE.

Comment savez-vous ?...

MADAME LE CATELIER, *passant la lettre à madame Paillencourt qui la passe à Pauline.*

Tenez !

PAULINE, *après avoir lu.*

Mon Dieu !

MADAME LE CATELIER.

Cette pauvre femme, ne connaissant pas les œuvres s'était adressée au hasard à madame Paillencourt.

MADAME PAILLENCOURT, *très sincère.*

Mon Dieu ! Mon Dieu ! c'est ma faute !... c'est ma faute si ces malheureux sont morts... (*Elle éclate en sanglots.*) S j'avais su, mon Dieu ! si j'avais su... Moi, je croyais qu c'était une lettre comme on en reçoit tant. Et c'éta vrai !... C'était vrai ! Ils se sont suicidés ! Ça arrive donc ces choses-là ! C'est ma faute !... C'est ma faute !

PAULINE.

Mais non, mon enfant, mais non !...

Tout le monde l'entoure et cherche à la consoler.

MADAME PAILLENCOURT.

Je ne m'en consolerai jamais, jamais... (*Toujours san glotant.*) Oh ! cette pauvre femme... cette mère qui n' plus de pain pour ses enfants... et qui se tue... et qui le tue avec elle... Mon Dieu !... Ah ! ah ! j'étouffe !...

Elle est sur le point de s'évanouir.

PAULINE.

Attendez, je vais l'emmener par là !...

Elle sort par le fond avec madame Paillencourt en pa sant entre la table du milieu et l'estrade.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, *moins* PAULINE *et* MADAME PAILLENCOURT

Consternation générale, un grand silence. Plusieurs dame réellement émues, s'essuient les yeux.

MADAME PECQUET.

Et si on apprend qu'elle nous a écrit, nous seron propres !...

MADAME GUERLOT.

C'est vrai... Quel scandale !

MADAME AUBIGNY.

Les journaux...

MADAME PECQUET.

Allez donc demander des souscriptions, après ça...

MADAME GUERLOT.

Et la loterie... Plus d'autorisation...

MADAME PECQUET.

Dans l'intérêt même des pauvres, il faut que ce détail ne se sache pas.

MADAME RONCHERONNES.

La lettre... Qui est-ce qui a la lettre ?

MADAME PECQUET.

La voici.

MADAME GUERLOT.

Il faudrait...

Geste de la déchirer.

MADAME LE CATELIER.

Non certes, je ne le veux pas. Nous aurions dû faire une prompte enquête... Nous avons eu tort...

ESCAUDAIN.

Voulez-vous me permettre un mot, madame ? La lettre a été adressée à madame Paillencourt. Or, l'œuvre de madame Paillencourt est celle des « *Ménages irréguliers* » et la malheureuse, dont nous déplorons la mort, vivait seule. Madame Paillencourt ne pouvait donc que vous communiquer sa lettre à la plus prochaine réunion, ce qu'elle a fait. Si l'on conserve ce document et s'il tombe dans les mains de quelque journaliste ?... Vous avez vu la douleur de madame Paillencourt ? .. Quelles seraient pour elles, et pour toutes nos œuvres, les conséquences

d'une publication ? Je me refuse à en prendre la respon sabilité.

MADAME PECQUET.

Je la déchire.

MADAME GUERLOT.

Non !... Il vaut mieux la brûler...

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui !

MADAME GUERLOT.

Une allumette...

MADAME PECQUET.

Voilà... voilà...

Madame Guerlot, accompagnée de mesdames Ronche ronnes et Pecquet, vont brûler la lettre dans l cheminée qui est au fond. Silence pendant qu'el brûle.

MADAME LE CATELIER, *à elle-même.*

Ce n'est pas ça, la charité !

Soupir général de soulagement.

ESCAUDAIN.

De plus, il faut que chacune de vous prenne l'engage ment formel d'ignorer...

MADAME GUERLOT.

Nous le prenons.

TOUTES.

Oui, oui.

ESCAUDAIN.

Il faut prévenir cette pauvre petite madame Paillen court.

MADAME RONCHERONNES.

La voici.

Madame Paillencourt, un peu remise, rentre ave Pauline.

SCÈNE XX

LES MÊMES, PAULINE, MADAME PAILLENCOURT, *puis* GEORGETTE.

PLUSIEURS DAMES.

Eh bien, comment cela va-t-il ?

MADAMES PAILLENCOURT.

Un peu mieux, merci...

Sanglots contenus.

MADAME GUERLOT.

Allons, allons, il faut être raisonnable... ne pas se frapper comme ça...

MADAME PECQUET.

La lettre est brûlée... Vous ne l'avez pas reçue...

ESCAUDAIN.

A tout prix, il fallait en empêcher la publication, n'est-ce pas ?

MADAME PAILLENCOURT.

Oui, oui...

MADAME GUERLOT.

Tout le monde a pris l'engagement de n'en pas souffler mot.

MADAME LE CATELIER.

Cela prouve la nécessité d'une institution dont nous avons déjà parlé quelquefois, la caisse des secours immédiats, et dont l'idée première est de madame Landrecy.

PAULINE.

Certes. Il faut absolument faire quelque chose dans ce sens. Vous ne sauriez croire l'émotion que j'ai ressentie

devant cet affreux spectacle de la misère... Non, il n
faut pas que cela soit possible. Il ne faut pas que dans un
ville comme la nôtre, des malheureux puissent se suicide
parce qu'ils manquent de pain. Il faut absolument créer
une œuvre permanente où quiconque viendra disant
« J'ai faim », pourra exiger comme une dette sacrée
qu'on lui donne de quoi vivre jusqu'au lendemain. A côté
de cette œuvre, une autre s'impose où quiconque voudra
travailler, pourra venir demander du travail et exiger
qu'on lui en procure. Il le faut !

TOUTES LES DAMES.

Oui... oui... cela est nécessaire ! Il le faut ! Il le faut !

MADAME LE CATELIER.

Vous n'oubliez qu'une chose, c'est la dépense énorme
que cela occasionnerait.

Tous les yeux se tournent vers Pauline.

PAULINE, *rêveuse.*

Oui... Il faudrait... Il faudrait pouvoir faire la charité
comme une reine.

MADAME PAILLENCOURT, *avec intention.*

Ou comme un roi.

PAULINE.

Ecoutez-moi, mesdames. Je vais faire une tentative
auprès d'un homme dont nous connaissons toutes la géné-
rosité.

MADAME LE CATELIER.

Ce serait si beau, si l'on pouvait réussir ! Songez que
cela n'existe réellement nulle part.

ESCAUDIN.

Quel exemple nous aurions donné !

PAULINE.

Combien de misères nous soulagerions ! (*A part.*) A
Georgette ! Georgette !

MADAME GUERLOT.

En attendant que nous puissions instituer ces deux œuvres d'une façon définitive, mon avis est qu'il faut profiter de l'émotion causée par cette catastrophe pour faire un pressant appel à la charité publique.

MADAME PECQUET.

Nous allons discuter cela. Reprenons la séance, madame Le Catelier...

MADAME LE CATELIER.

Très bien. (*Elle remonte sur l'estrade. Chacun reprend sa place. Sonnette de madame Le Catelier.*) La séance est reprise... Madame Guerlot parle de faire un pressant appel à la charité publique.

MADAME PAILLENCOURT.

Oui, oui!... Beaucoup de personnes qui, en temps ordinaire, nient la pauvreté, vont bien être forcées de se rendre à l'évidence.

MADAME PECQUET.

Il faut que nous profitions de ce malheur pour empêcher de s'en produire d'autres semblables. Il faut forcer les porte-monnaie à s'ouvrir.

ESCAUDAIN.

Par quels moyens? Une souscription?

MADAME GUERLOT.

Il y en a déjà une.

ESCAUDAIN.

Une loterie?

MADAME PAILLENCOURT.

Il y en a déjà une.

MADAME PECQUET.

Une fête.

TOUTES.

Oui, oui, une fête...

MADAME RONCHERONNES.

Un concert? J'aurais le concours de plusieurs artistes

MADAME PECQUET, *se retournant.*

Gratuit?

MADAME AUBIGNY.

Oh! il n'y a pas à s'inquiéter de cela. Les artistes bon cœur...

MADAME PECQUET.

Impossible, un concert. Celui de la Préfecture est à samedi prochain. Nous ne ferions rien.

MADAME AUBIGNY.

Un bal.

TOUTES.

Ah! oui... un bal... un bal...

MADAME RONCHERONNES.

C'est cela... Notre ville n'a pas tant de distractions...

MADAME LE CATELIER.

Y pensez-vous?... Quel titre donnerez-vous à cette fê La fête des suicidés de la rue aux Juifs?...

MADAME PECQUET.

Pourquoi pas?... Il y a bien eu à Paris la fête d'Isch Et là, c'est par centaines qu'on comptait les morts!

MADAME GUERLOT.

L'idée est excellente et mon avis est qu'il faut la me à exécution le plus vite possible.

MADAME AUBIGNY.

Nous pouvons ramasser là cinq mille francs, peut-ê pour notre caisse de secours immédiats...

MADAME GUERLOT.

Cinq mille francs! avec le bruit qu'on va faire au de cet accident, et une bonne réclame, nous pouvons bien faire dix mille.

MADAME RONCHERONNES.

Quelle date?...

MADAME PECQUET.

Samedi en huit.

PLUSIEURS VOIX.

Oh! oh!...

MADAME GUERLOT.

Et le temps de commander ses robes...

MADAME AUBIGNY, *debout.*

Moi, j'ai une robe de faille que je n'ai pas encore ise... avec des entre-deux de dentelles... On peut fixer date qu'on voudra...

MADAME GUERLOT.

Samedi en quinze.

MADAME PECQUET.

C'est bien tard... Dans quinze jours, on n'y pensera lus, à cette histoire-là...

MADAME AUBIGNY.

Eh bien! jeudi en quinze.

TOUTES.

C'est cela.

MADAME RONCHERONNES, *à sa voisine.*

Moi, je vais aller tout de suite chez ma couturière, arce que, si j'attends, elle sera sur les dents.

Entre Georgette.

PAULINE.

Voilà les détails...

Elle va à droite écouter Georgette. Les dames causent ensemble. On entend par ci, par là, des mots relatifs à la toilette : « Pas trop décolletée... Jaune paille... avec des volants... Ça ne se porte plus, etc... »

MADAME PAILLENCOURT, *encore triste.*

Et un gros nœud mauve sur l'épaule gauche, avec une

aigrette dans les cheveux... tout simple... un seul lant... ou même une turquoise...

Georgette sort. Pauline redescend.

PAULINE.

Mesdames... je suis heureuse... une grande con tion... On a pu rappeler à la vie une des petites fil l'aînée... six ans... Elle est maintenant hors de dan Je vais lui porter les premiers secours au nom de t nos œuvres réunies.

Elle sort.

SCÈNE XXI

LES MÊMES, *moins* PAULINE, *puis* VALENTIN SAL

MADAME PAILLENCOURT.

Oh! que je suis contente!... Madame la Présidente une proposition à faire. Je tiens à réparer, dans la m du possible, un malheur dont je suis la cause inv taire. Vous n'aurez pas à vous occuper de cette en Nous nous chargeons de tout.

MADAME PECQUET.

Pardon... pardon... Qu'est-ce que vous entendez « nous? »

MADAME PAILLENCOURT.

J'entends l'œuvre dont je suis la Présidente.

MADAME PECQUET.

Nous rendons justice à la spontanéité de vos sentim ma chère madame, et nous reconnaissons bien là bon cœur; mais il ne paraît pas possible, à m moins, que vous donniez suite à votre projet.

MADAME PAILLENCOURT.

Et pourquoi?

MADAME PECQUET.

Nous savons que le budget de votre œuvre suffit à peine os besoins... puisque vous êtes forcée de faire une erie pour combler un déficit.

MADAME PAILLENCOURT.

e prendrai les frais à ma charge.

MADAME PECQUET.

Au contraire, l'œuvre dont j'ai l'honneur d'être la pré- ente a un important disponible. Je demande donc que nfant nous soit attribuée.

ESCAUDAIN, *à madame Paillencourt, bas.*

Est-ce que vous allez laisser cette fillette aux soins ne société sans religion comme l'est celle de madame cquet? Songez donc, quelle superbe réclame pour uvre qui aura la petite! (*Haut.*) Pardon, madame la ésidente, il me semblait naturel que l'enfant fût confiée l'œuvre de madame Paillencourt; mais, du moment on lui conteste ce droit, je réclame l'orpheline pour nienne.

MADAME GUERLOT.

Moi aussi.

MADAME RONCHERONNES.

Moi aussi.

MADAME PECQUET.

C'est moi qui l'ai demandée la première.

PLUSIEURS VOIX.

Pardon... pardon... après madame Paillencourt.

MADAME PAILLENCOURT.

Si madame Pecquet voulait bien se donner la peine de déchir, elle comprendrait que son œuvre doit être rtée d'abord.

MADAME PECQUET, *prenant la mouche.*

Vous saurez, madame, que je n'ai pas l'habitude de

parler sans réfléchir. Mon œuvre doit être écartée d'abo
Et pourquoi ?

MADAME PAILLENCOURT.

Mais, ma chère madame, vous êtes les *Mères des F*
perdues, et je vous ferai observer amicalement que l
pheline n'est pas une fille perdue...

MADAME PECQUET.

En effet, chère madame, mais elle n'est pas davant
une victime du vice.

MADAME PAILLENCOURT.

La mère de l'orpheline était chrétienne.

MADAME PECQUET.

La preuve qu'elle n'était pas chrétienne, c'est qu'
s'est suicidée.

MADAME GUERLOT.

Dans le doute, il vaut mieux que l'enfant soit confi
une œuvre sans couleur politique. La mienne.

MADAME PECQUET.

Une œuvre pour les vieillards... Une œuvre sans pa
peu connue...

MADAME GUERLOT, *à pleine voix.*

Vous êtes bien heureuse de la trouver pour vous dé
rasser de vos vieux domestiques !

MADAME LE CATELIER.

Mesdames... je vous en prie... du calme... Ces déb
au sujet d'une orpheline, sont regrettables. Pour un p
vous proposeriez de la tirer au sort.

MADAME PECQUET.

Pourquoi pas?

MADAME LE CATELIER.

Du calme, madame Guerlot.

MADAME GUERLOT.

Je ne saurais être calme lorsqu'on attaque une œu
à laquelle j'ai consacré toute ma vie.

MADAME PECQUET.

Vous ne me ferez pas taire, vous savez, madame!

MADAME RONCHERONNES.

Vous avez raison, madame Pecquet. Il ne faut pas que
es cagots mettent la main sur cette enfant.

ESCAUDAIN.

Cagots!... Vous avez dit cagots!... Vous allez retirer le
ot.

MADAME PECQUET, *allant au bureau.*

Madame Le Catelier, je vous prie de me faire respecter.
e demande la parole.

MADAME GUERLOT.

Elle a attaqué mes vieillards!

MADAME AUBIGNY.

La voilà bien la charité laïque, la charité sans Dieu!

MADAME RONCHERONNES.

On mettra le mot au procès-verbal!

MADAME DESTOURMEL.

Du calme, je vous en prie, du calme!

MONSIEUR PECQUET, *à Escaudain.*

Vous êtes un insolent.

ESCAUDAIN.

Et vous un idiot.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Valentin Salviat.

Entre Salviat qui, voyant le tumulte, se retire sur la pointe des pieds.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, MADAME LE CATELIER.

MADAME LE CATELIER.

Et comment monsieur Valentin Salviat a-t-il pris
choses?

PAULINE.

Mieux que je ne l'aurais espéré. Il a un peu ri, il
un peu plaisantée parce que je lui avais annoncé
j'avais établi la concorde la plus absolue entre toutes
dames.

MADAME LE CATELIER.

En effet.

PAULINE.

... Et voilà tout.

MADAME LE CATELIER.

Je craignais que cela ne l'amenât à mal penser
œuvres.

PAULINE.

Non. Il a fort bien compris. Je lui ai dit aussi un
de notre nouveau projet : la caisse de secours immédi

MADAME LE CATELIER.

Ah! Eh bien?

PAULINE.

Il a réservé sa réponse, mais enfin, il n'a pas dit non, et j'ai bon espoir.

MADAME LE CATELIER.

Très bien. De mon côté, je ne suis pas restée inactive. J'ai convoqué toutes ces dames hier soir chez moi, et je les ai réconciliées. Il s'est même passé une scène vraiment attendrissante. Elles se sont embrassées, elles ont pleuré... C'était touchant, je vous dis. Elles doivent venir aujourd'hui vous présenter leurs excuses et savoir des nouvelles.

PAULINE.

J'en aurai, je le crois bien, de très bonnes à leur donner, je vais voir mon frère tout à l'heure et reprendre la conversation.

MADAME LE CATELIER.

Alors, à bientôt.

PAULINE.

A bientôt.

Madame Le Catelier sort.

SCÈNE II

PAULINE *seule, puis* LE DOMESTIQUE, *puis* FÉCHAIN.

PAULINE, *après avoir sonné, au domestique qui paraît au fond.*

Monsieur Salviat est-il rentré?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame. Il a dit que si madame désirait qu'il fût

présent lors de la réception des pauvres, madame n'
rait qu'à le faire demander.

On frappe.

PAULINE.

Entrez. (*Entre Féchain.*) Ah! c'est vous... (*Au domestiq*
Prévenez monsieur Salviat que je l'attends.

Le domestique sort.

FÉCHAIN, *il est légèrement gris.*

Bonjour, madame la présidente... Il n'est pas là, m
bienfaiteur?

PAULINE.

Il va venir. Attendez.

FÉCHAIN.

Voulez-vous me permettre de m'asseoir?... Parce q
je ne sais pas si c'est mes battements de cœur, mai
vois tout tourner... Ainsi, vous, j'vous vois monter
plafond et puis redescendre... Ça m'donne des étour
sements...

PAULINE, *étonnée.*

Asseyez-vous donc. (*A part.*) Si je ne le connaissais
comme je le connais, je jurerais qu'il est gris.

FÉCHAIN, *s'asseyant tout près de la table.*

Ecoutez... madame la présidente.

PAULINE.

Mais vous sentez l'alcool!...

FÉCHAIN.

Ça doit être parce que je me suis frictionné avan
venir. J'étais souffrant... Et si ça n'avait pas été p
vous, savez, je me serais pas dérangé... Seulemen
vous ai entendue dire à l'autr' dame... que vous n'a
qu'un régénéré à montrer à mon bienfaiteur, alors
pas voulu que vous soyez l'bec dans l'eau.

PAULINE.

Vous êtes ivre mon ami. Allez-vous-en.

FÉCHAIN, *debout.*

Moi!... J'ai rien de rien.

PAULINE.

Vous ne pouvez pas vous tenir debout, vous empestez l'alcool; je vous dis de vous en aller.

FÉCHAIN.

Ça se voit donc?... Ecoutez, madame, faut qu' ça soye e grand air, parce qu'en sortant du... de chez le... chose, j'étais frais comme votre œil.

PAULINE.

Allez-vous-en.

FÉCHAIN.

Non. J' veux pas vous mettre dans l'embarras... Ça va se passer... je me connais, ça va s' passer... Vous verrez, mon bienfaiteur ne s'apercevra de rien... Père de cinq enfants, j'eus le malheur de me laisser tenter par le bien d'autrui...

PAULINE.

Si vous ne voulez pas sortir de bonne volonté, je vais appeler Jean qui vous mettra dehors.

FÉCHAIN.

Soyez donc tranquille, j'vous dis... J' veux pas qu' vous soyez dans l'embarras à cause de moi...

Entre Valentin Salviat.

SCÈNE III

PAULINE, FÉCHAIN, VALENTIN SALVIAT.

FÉCHAIN, *à part.*

Le v'là, mon bienfaiteur.

VALENTIN SALVIAT, *allant à Pauline sans voir Fécha très gai.*

As-tu vu Georgette? As-tu de bonnes nouvelles à donner?

PAULINE.

Je n'en ai aucune.

VALENTIN SALVIAT.

Dans une heure, je serai fixé sur mon sort... Tiens, comparaison que je vais te faire va te paraître trivia mais elle est vraie. Lorsque j'ai su que les temps misère étaient finis pour moi, que j'allais être très ric très riche, je n'étais pas aussi ému qu'en ce momen Alors, elle ne t'a rien dit?

PAULINE.

Rien.

VALENTIN SALVIAT.

Moi, j'ai bon espoir.

PAULINE.

Qui te fait croire?

VALENTIN SALVIAT.

J'ai confiance dans mon étoile... Et puis, je suis r un peu superstitieux, et ce matin, en me réveillant, eu comme un pressentiment... Cela ne m'a jan trompé... Aussi je suis gai comme un pinson.

FÉCHAIN.

M'sieu, c'est moi qui suis le régénéré...

VALENTIN SALVIAT, *à Pauline, riant.*

Ah! ah!... mais... mais... il est saoul, le régénéré!

PAULINE.

Hélas!... Il était si bien, hier matin!

FÉCHAIN.

Père de cinq enfants, j'eus le malheur de me lai tenter par le bien d'autrui.

VALENTIN SALVIAT.

Tu es saoul, mon bonhomme.

FÉCHAIN.

... Par le bien d'autrui... j'eus un instant d'oubli, et je s condamné par la justice de mon pays.

VALENTIN SALVIAT.

Tais-toi... ou je te flanque par la fenêtre.

FÉCHAIN.

Oui, mon bienfaiteur.

PAULINE, *à Valentin Salviat.*

J'ai honte, vraiment...

VALENTIN SALVIAT.

Bah! tu ne vas pas te désoler pour ça... Un homme oul : j'en ai vu bien d'autres... Celui-là sera peut-être nusant ; nous allons le faire causer.

FÉCHAIN.

Père de cinq enfants... j'eus le malheur...

VALENTIN SALVIAT.

Tu vas avoir le malheur de recevoir une raclée si tu ne 'obéis pas. Tu parleras quand on t'interrogera.

FÉCHAIN.

Oui, mon bienfaiteur.

VALENTIN SALVIAT.

Debout.

FÉCHAIN, *désolé.*

J'tiendrais pas, mon bienfaiteur.

VALENTIN SALVIAT, *riant.*

Et puis ne m'appelle plus ton bienfaiteur... Si je l'ai mais été, je ne le suis plus... Pourquoi ne travailles-tu as ?

FÉCHAIN.

C'est rapport à mes battements de cœur.

VALENTIN SALVIAT.

Ah! ah! ah! (*Il lui donne une grande claque sur l'épaul*
Des battements de cœur! Allons, ne te moque pas de m

FÉCHAIN.

J'ai un certificat de médecin.

VALENTIN SALVIAT, *s'asseyant.*

Tu continues. Tu as tort. Ce que tu fais en ce mome
c'est une escroquerie. Si tu ne me dis pas toute la vérité
Tu sais ce que c'est que la prison, n'est-ce pas?

FÉCHAIN.

Non, m'sieu.

VALENTIN SALVIAT.

Comment, non m'sieu!... Tu n'as donc pas pas
condamné par la justice de ton pays... comme tu dis?

FÉCHAIN, *regardant Pauline.*

Si.

VALENTIN SALVIAT.

Tu n'as pas fait ta peine? (*Il ne répond pas.*) Si tu
réponds pas, je te fais empoigner en sortant d'ici.

FÉCHAIN, *regardant Pauline.*

C'est que...

VALENTIN SALVIAT.

Allons... tu as perdu ta langue, à présent?... Ça t'e
bête de raconter ça, devant madame, parce que tu lui
menti.

FÉCHAIN.

Oui, m'sieu.

VALENTIN SALVIAT.

Tu lui as bien avoué que tu avais volé.

FÉCHAIN.

J'ai jamais volé.

PAULINE.

Vous n'avez jamais volé! J'ai votre casier judiciaire

FÉCHAIN, *pleurant.*

C'est pas l' mien, madame...

VALENTIN SALVIAT.

Elle est bonne ! Raconte-nous ça depuis le commencement.

FÉCHAIN.

Ben, voilà... Je n'm'appelle pas Féchain. Féchain, c'était le nom du mari de ma femme d'à présent, qui est donc veuve. Je les ai connus à Paris. Moi, j'avais travaillé ici, dans le temps, et l'idée m'est poussée d'y revenir. On est arrivé tous les sept.

VALENTIN SALVIAT.

Tous les sept?

FÉCHAIN.

Oui. Ma femme, moi et ses cinq enfants.

VALENTIN SALVIAT.

Les enfants de Féchain?

FÉCHAIN.

Les enfants de Féchain... les enfants de Féchain... c'est-à-dire qu'il y en a deux que... Alors...

VALENTIN SALVIAT.

Et comment es-tu devenu amoureux d'une femme qui avait cinq enfants?

FÉCHAIN, *regard vers Pauline.*

Monsieur, je vous ai tant conté de blagues que vous êtes libre de ne pas me croire ; mais, pourtant, ce que je vais vous dire c'est la vérité. Cette femme-là, c'est une brave femme, comme vous ne pouvez pas mieux vous figurer. Elle n'a pas eu de chance. Son premier, Féchain, donc, a été condamné comme vous pouvez le voir par son casier judiciaire... Elle avait ses trois moutards... et si j'ai eu du sentiment pour elle, pendant que l'autre, alors, était là-bas... c'est en la voyant trimer pour les nourrir...

VALENTIN SALVIAT.

Elle n'a pas été beaucoup plus heureuse avec
second ?

FÉCHAIN.

Quand on est arrivé ici, parole, j'avais envie
travailler. Seulement, qu'est-ce que vous voulez !
travail, moi, j' peux pas supporter ça... Ça va bien d
jours, trois jours... et puis après, bonsoir.

VALENTIN SALVIAT.

Tu as des battements de cœur ?

Il rit.

FÉCHAIN.

Vous riez, m'sieu, mais ça n'est pas gai... Alors, qu
on a su qu'il y avait une société pour les régénérés, qu
a su ce que c'était, ma femme m'a passé les papiers
son homme... et puis voilà.

VALENTIN SALVIAT.

Allons ! tu n'es pas encore aussi fripouille que je p
sais. Qu'est-ce qu'elle fait, ta femme ?

FÉCHAIN.

Elle est blanchisseuse.

VALENTIN SALVIAT.

Tu l'enverras ici. On lui donnera un emploi, à l'us
Elle aura de quoi manger, elle et ses moutards. Toi
mangeras quand tu travailleras.

FÉCHAIN, *navré.*

Pas plus souvent que ça, m'sieur ?

VALENTIN SALVIAT.

Va-t'en.

FÉCHAIN, *revenant.*

Dites donc, m'sieu... j' suis aussi inscrit chez M. Es
dain comme repenti... Si vous le voyez... y a toujours

marmots à la maison... n'y dites rien? Vous non plus, madame...

VALENTIN SALVIAT.

C'est bon, c'est bon...

FÉCHAIN.

Merci, mon bienfaiteur.

Il sort.

SCÈNE IV

PAULINE, VALENTIN SALVIAT.

PAULINE.

Ecoute... Je ne sais comment...

VALENTIN SALVIAT.

Tais-toi donc!... Il est bien, ton régénéré!... C'est le seul?

PAULINE.

J'en avais un autre, on l'a arrêté ce matin.

VALENTIN SALVIAT.

Ce n'est pas de chance...

SCÈNE V

LES MÊMES, CATHERINE.

PAULINE, *très douce.*

Je n'ai pas le temps de m'occuper de vous en ce moment, Catherine...

CATHERINE.

Mais, madame, on m'a dit...

PAULINE, *de même.*

Le matin, vous savez bien... L'après-midi, je ne reçoi que les pauvres...

CATHERINE.

C'est justement pourquoi je viens...

PAULINE.

Je ne comprends pas.

CATHERINE.

Je voulais demander à madame de me faire inscrir d'une œuvre...

PAULINE.

Comment! vous qui étiez si courageuse...

CATHERINE.

Oui, madame... Mais on m'a dit que j'aurais plu comme pauvre que comme ouvrière.

PAULINE.

Et vous accepteriez cela... vous n'avez donc pas d fierté?

CATHERINE.

Si, madame, mais il n'y a pas de fierté qui tienn quand on ne gagne pas assez pour nourrir ses enfants.

PAULINE.

Est-ce que votre ouvrage n'est pas assez payé?

CATHERINE.

Madame le paye plus cher que partout ailleurs, mais n'est pas encore suffisant.

PAULINE.

Alors, vous voulez que je vous fasse inscrire?

CATHERINE.

Si c'était un effet de votre bonté, madame... Je ne veu pas que ça recommence comme l'hiver dernier.

VALENTIN SALVIAT.

Qu'est-ce qui est arrivé, l'hiver dernier?

CATHERINE.

On a vécu trois jours avec deux sous de pommes de terre.

PAULINE.

Comment est-il possible que dans une ville comme la nôtre, où la charité est si développée, vous n'ayez pas trouvé de secours?

CATHERINE.

Je ne sais pas...

PAULINE.

Il y a les œuvres...

CATHERINE.

Pas pour moi, madame. C'est pourquoi je demande aujourd'hui à madame... Je sais bien que c'est un passe-droit.

VALENTIN SALVIAT.

Expliquez-vous.

CATHERINE.

Voilà, monsieur... Evidemment, il y a des secours... Si j'avais eu un enfant sans être mariée... ou si j'étais sortie de prison... je n'en aurais pas manqué... Seulement, moi, je n'avais rien fait. Alors, on ne pouvait pas s'occuper de moi.

PAULINE.

On s'occupera de vous, Catherine... On s'occupera de vous...

CATHERINE.

Je vous remercie, madame... Bonjour, madame, bonjour, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE VI

PAULINE, VALENTIN SALVIAT, *puis* ESCAUDAIN.

PAULINE.

Je ne sais quoi te dire... Tu dois penser que je t'ai bie
mal servi auprès des pauvres. Je te jure cependant qu
j'ai fait tout ce que j'ai pu.

VALENTIN SALVIAT.

Oui, mais je te l'ai dit, c'est beaucoup plus difficil
qu'on ne croit, d'être bon.

PAULINE.

J'ai été dupée...

Entre Escaudain.

ESCAUDAIN.

Madame... Je vous dérange....

PAULINE.

Non, vous arrivez fort à propos, au contraire; nou
causions, mon frère et moi, — monsieur est M. Escaudai
dont je t'ai parlé — nous causions de la difficulté qu'il
a à faire la charité... J'ai été volée, monsieur Escaudai
j'ai été volée par de faux pauvres...

ESCAUDAIN.

Ah! voilà!... Vous, vous voulez faire la charité avec c
sentiment; vous serez toujours refaits. Moi, voyez-vou
j'ai été pendant dix ans administrateur du bureau
bienfaisance; ça bronze un homme, ça... Je sens l
filous d'une lieue... Il est passé le temps où l'on n
fichait dedans.

PAULINE.

Comment faites-vous?

ESCAUDAIN.

Je ne sais pas... c'est une question de flair... Vous autres femmes, vous vous laissez apitoyer... Il faut apporter dans l'exercice de la charité le même sens pratique et le même sang-froid que dans les affaires. Moi qui ai fait ma fortune dans le commerce... Tenez, vous avez encore des clients — je les appelle mes clients — vous avez encore des clients dans votre antichambre. Voulez-vous que je les reçoive devant vous ? Vous allez voir.

PAULINE.

Très volontiers.

ESCAUDAIN, *désignant la table de gauche.*

Il faut que je me mette là.

PAULINE.

Pourquoi ?

ESCAUDAIN.

Il faut toujours avoir un bureau... une table entre soi et les clients... ça préserve des contacts et ça leur impose le respect. (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! C'est un de mes trucs ! (*Il s'installe.*) Maintenant, vous pouvez faire entrer.

Pauline va à la porte du fond. Entre une pauvresse, Rosa Magloire.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROSA MAGLOIRE.

ESCAUDAIN.

Avancez... Votre nom... vos prénoms... votre adresse.

ROSA.

Femme Magloire, Rosa... Cité Ménard, 14.

ESCAUDAIN, *après avoir écrit.*

Mariée ?

ROSA.

Oui, monsieur.

ESCAUDAIN.

Vous désirez ?

ROSA.

Un petit secours... J'ai un enfant malade.

ESCAUDAIN.

Envoyez-le à l'hôpital. Les hôpitaux ne sont pas pour les chiens. Après ?

ROSA.

Je suis très malheureuse.

ESCAUDAIN.

Oui. (*Insinuant.*) Vous avez beaucoup de mal à vos enfants ?

ROSA.

Oui, monsieur.

ESCAUDAIN, *fausse bonhomie.*

Vous travaillez beaucoup et, lorsqu'il rentre votre mari vous bat ?

ROSA.

Oui, monsieur.

ESCAUDAIN.

Eh bien, vous pouvez vous en aller, ma bonne fe nous ne pouvons rien pour vous. Si nous vous don un secours, c'est le marchand de vins qui en profi Nous ne protégeons pas l'alcoolisme. Quand votre ne se saoûlera plus, vous pourrez revenir. A un au

Rosa sort.

SCÈNE VIII

PAULINE, VALENTIN SALVIAT, ESCAUDAIN, *puis* MICHEL MOUTIER.

ESCAUDAIN, *riant.*

Ah! ah! ça n'a pas été long, hein?... Vous avez vu comme je l'ai retournée... Voyons celui-ci.

Entre Michel proprement mis.

MICHEL.

Bonjour, monsieur.

ESCAUDAIN.

Avancez. Nom, prénoms, adresse...

MICHEL.

Moutier, Michel, 22, rue Basse.

ESCAUDAIN.

Vous désirez?

MICHEL.

Un secours.

ESCAUDAIN.

Vous êtes un amateur, vous?

MICHEL.

Monsieur?

ESCAUDAIN.

Vous n'êtes pas un professionnel, quoi! C'est la première fois que vous mendiez?

MICHEL.

Presque.

ESCAUDAIN, *à Pauline et à Salviat.*

Vous voyez, je ne m'y trompe pas. (*A Michel.*) Si vous étiez un professionnel, vous ne seriez pas venu avec un

paletot sur lequel on prêtera trois francs au Mont-Pieté, ni avec une alliance sur laquelle vous aurez fa lement cent sous. Nous ne pouvons secourir que les t à fait pauvres. Mille regrets, monsieur.

MICHEL.

Mais, monsieur... cette alliance...

ESCAUDAIN.

Je vous demande pardon, il y en a d'autres attendent. Bonjour, monsieur. Au suivant.

Michel sort. Entre Léon Chenu.

SCÈNE IX

PAULINE, VALENTIN SALVIAT, ESCAUDAIN, LÉON CHENU.

ESCAUDAIN.

Avancez. Nom, prénoms, adresse.

LÉON.

Léon Chenu.

ESCAUDAIN.

Adresse.

LÉON.

Je n'en ai pas. On peut m'écrire 4, Impasse Benoît. M ancienne propriétaire, qui a gardé mes meubles en pa ment, veut bien me remettre mes lettres.

ESCAUDAIN, *en écrivant.*

Vous voulez un secours?

LÉON.

Non, monsieur, je veux du travail.

ESCAUDAIN, *rire.*

Ah! ah! vous voulez du travail... Eh bien, on vous

lonnera, mon ami... Veuillez prendre la peine d'aller à ette adresse. Bonjour... (*Léon sort.*) A un autre.

Pauline sonne.

PAULINE, *au domestique.*

Y a-t-il encore quelqu'un?

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Clara.

PAULINE.

Dites-lui que je ne veux pas la voir.

LE DOMESTIQUE.

Bien, madame.

SCÈNE X

PAULINE, VALENTIN SALVIAT, ESCAUDAIN.

PAULINE, *revenant.*

Il n'y a plus personne.

ESCAUDAIN, *rire.*

Hé! hé! ça n'a pas été long, hein?

VALENTIN SALVIAT, *se contenant.*

Mes compliments... Et qu'est-ce que vous allez lui faire ire, à celui-là à qui vous avez promis du travail?

ESCAUDAIN.

Ah! ça, c'est un de mes bons petits trucs. C'est l'assis-nce par le travail... à ma manière. Je l'ai envoyé chez oi, avec une carte spéciale que le domestique recon-aîtra. Il y a une pompe dans mon jardin... On invite omme qui demande du travail à pomper pendant une eure...

VALENTIN SALVIAT.

Qu'est-ce que vous faites de toute cette eau-là ?

ESCAUDAIN.

Rien... Elle s'écoule dans le ruisseau... Quand l'homm a pompé pendant une heure, on lui donne dix sous Croiriez-vous, monsieur, qu'il y en a un qui, pour réco pense... savez-vous ce qu'il a fait ? Quand il a eu pom pendant une heure et empoché ses dix sous, il a pris seau qui se trouvait là, il l'a empli et l'a jeté à la vol dans la cuisine, sur le fourneau où se préparaient plats pour mon déjeuner, en disant à la bonne : « Tenez au moins, l'eau que j'ai pompée servira à quelque chose Oui, monsieur, il y en a qui m'ont injurié.

VALENTIN SALVIAT.

Ça ne m'étonne pas !...

ESCAUDAIN.

Depuis ce temps, c'est toujours mon domestique est chargé de les recevoir... Mais, monsieur, si on ne tenait pas, on ne sait pas ce qui arriverait. Tous ces ge là sont des fainéants... Tenez, un fait entre mille... jour de l'hiver dernier, il y avait, dans les rues, de neige haut comme ça, et la municipalité prétendait qu'e manquait de bras pour l'enlever. Je suis allé dans la p mière église venue ; j'ai trouvé là une dizaine de lasc qui se chauffaient sur les bouches de chaleur. Je leur proposé d'aller enlever les neiges. Vous croyez qu'il y a qui ont bougé ? Pas un. Tous ont préféré rester là b tranquillement au chaud. On devrait leur interdire l' trée des églises.

VALENTIN SALVIAT, *de loin.*

Pauline...

PAULINE, *allant à lui.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

VALENTIN SALVIAT.

Veux-tu dire poliment à ce monsieur de s'en aller? arce que si je l'entends encore pendant deux minutes, ne réponds plus de moi... ni de lui.

PAULINE.

Parfaitement. (*A Escaudain.*) Mon frère se trouve subitement indisposé, monsieur; il vous serait reconnaissant ...

ESCAUDAIN.

Oh! ce pauvre monsieur! (*Il fait un pas vers lui. Pauline arrête.*) Je veux lui serrer la main.

PAULINE.

Non... Quand il est ainsi, il ne peut voir personne...

ESCAUDAIN.

Très bien, très bien... C'est nerveux... J'enverrai rendre de ses nouvelles... Allons, au revoir, madame, profitez de mes conseils.

Il sort.

SCÈNE XI

PAULINE, VALENTIN SALVIAT.

ALENTIN SALVIAT, *se levant dès que Escaudain est parti.*

Ah! le pleutre! Ah! le goujat! Et il croit faire la chaé! Il a laissé là les noms et les adresses de ses « clients », mme il dit... Tu leur enverras cent francs à chacun, de part... Un bienfaiteur comme ça, ça me ferait aimer carottiers! Eh bien! tu sais, Pauline, laisse-toi voler, sse-toi voler mille fois par de faux pauvres plutôt que t'exposer à faire subir de pareilles humiliations à un l vrai malheureux!... Ouf!...

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Madame, ce sont mesdames les présidentes.

PAULINE.

Une minute.

VALENTIN SALVIAT.

Les présidentes, je me sauve. Quand elles seront pa
ties, je reviendrai te voir et te dirai la réponse de Ge
gette.

PAULINE.

Bien.

Il sort.

SCÈNE XII

PAULINE, MESDAMES PECQUET, GUERLOT, RONCHERONNES, AUBIGNY, PAILLENCOURT.

PAULINE, *au domestique.*

Faites entrer. Vous apporterez le vin d'Espagne et
gâteaux.

*Entrent mesdames Pecquet, Guerlot, Roncheron
Aubigny et Paillencourt. Mesdames Pecquet et Gue
les premières, en se donnant le bras.*

MADAME PECQUET.

Nous avons tenu à venir nous excuser ainsi... V
voyez...

MADAME GUERLOT.

Tout est oublié.

MADAME AUBIGNY.

Oh ! ma chère amie, que d'excuses !

MADAME RONCHERONNES.

Nous sommes confuses, chère madame.

MADAME PAILLENCOURT.

Si vous saviez combien je suis navrée ?

MADAME PECQUET.

Dites que vous nous pardonnez...

MADAME GUERLOT.

Nous étions honteuses, vous savez, honteuses...

PAULINE.

Vous êtes trop aimables de vous être dérangées...

MADAME PAILLENCOURT.

Nous avons eu hier une réunion chez madame Le Catelier, et nous avons juré d'être bonnes... Mais bonnes !...

MADAME AUBIGNY.

Et nous tiendrons notre promesse.

MADAME RONCHERONNES.

Nous guettons une occasion de nous signaler.

PAULINE.

Elle viendra. Asseyez-vous.

MADAME PECQUET.

Depuis cette affreuse scène, je ne puis parvenir à me ressaisir complètement.

MADAME GUERLOT.

N'en parlons plus.

PAULINE.

Un petit gâteau ?

Service. Petit papotage.

MADAME AUBIGNY.

Et la caisse des secours immédiats ?

TOUTES.

Ah ! oui... Avez-vous des nouvelles ?... Avez-vous parlé à votre frère ?

PAULINE.

Je lui en ai parlé, mais je ne puis vous donner enco une réponse définitive.

MADAME PAILLENCOURT.

Vous avez bon espoir?

PAULINE.

Très bon.

Entre Routot.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ROUTOT.

ROUTOT.

Bonjour, la société. (*A Pauline.*) Mande pardon, madam je cherche le patron.

PAULINE.

Il est en conférence avec l'ingénieur.

ROUTOT.

Bien, madame.

Il va pour sortir.

PAULINE.

Mais comment se fait-il que vous soyez endimanch Vous ne travaillez pas, aujourd'hui?

ROUTOT.

Non. Nous sommes cinq... des délégués.

PAULINE.

Des délégués?...

ROUTOT.

Oui. On est envoyé par les camarades pour lui demand quelque chose... de reprendre Lecourcheux... On va l' tendre dans le jardin.

PAULINE.

Mais il pleut... Rentrez dans le bureau, au moins.

MADAME PAILLENCOURT.

Attendez... Madame Landrecy !... (*A ses amies.*) La voilà, l'occasion d'être bonnes...

TOUTES.

Oui, oui...

MADAME PAILLENCOURT.

Il faut les faire entrer ici et leur offrir un rafraîchissement... (*A Pauline.*) Voulez-vous ?

PAULINE, *hésitante.*

Vraiment...

MADAME PAILLENCOURT.

Mais si... mais si... Nous trinquerons avec eux.

TOUTES.

C'est cela, c'est cela.

PAULINE.

Vous le voulez !

TOUTES.

Oui, oui, ce sera amusant !

Pauline parle bas à Routot qui sort ensuite.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PARDIGON, MANDOUL, ROUTOT, CHATEL *et* PLUVINAGE.

MADAME AUBIGNY.

On ne saurait être trop bonnes pour le peuple.

MADAME GUERLOT.

C'est vrai.

MADAME PAILLENCOURT.

D'ailleurs, le peuple est beaucoup meilleur qu'on ne croit. Ainsi, vous allez voir, ceux-là, je suis certaine...

PAULINE.

Et pourtant il y a des socialistes, parmi eux.

MADAME RONCHERONNES.

Vraiment... Et un anarchiste, y a-t-il un anarchiste?

PAULINE.

Je crois que oui.

MADAME PAILLENCOURT, *à sa voisine.*

Oh ! ma chère, vous n'avez pas peur ?...

MADAME AUBIGNY, *à Pauline.*

Vous nous le montrerez...

MADAME PECQUET.

Je n'en ai jamais vu, moi ! Et vous?

MADAME GUERLOT.

Moi non plus. Voilà ce que c'est que de vivre en province : on n'est au courant de rien.

PAULINE.

Chut. Les voici.

Entrent Pluvinage, Mandoul, Routot, Chatel et Padigon. Les dames se sont placées au premier plan droite et dévisagent les ouvriers — en paletot — qui saluent, gênés, et descendent au premier plan gauche.

MANDOUL, *à mi-voix.*

Mince de chic ! On nous fait rien d'l'honneur.

PLUVINAGE.

Espèce de moule ! Tu ne vois donc pas qu'on nous montre comme des bêtes curieuses.

MADAME PAILLENCOURT, *à mi-voix.*

Où est-il, l'anarchiste ?

MADAME PECQUET.

Je ne sais pas... ça doit être ce petit sec qui se cache derrière les autres.

MADAME GUERLOT.

Oh ! je ne crois pas... c'est plutôt le grand...

MADAME AUBIGNY.

Tout de même, je n'aimerais pas les rencontrer le soir au coin d'un bois.

MADAME PECQUET.

Oh ! ma chère, rien que d'y penser, ça me rend malade.

PAULINE, *aux ouvriers.*

Nous avons su, messieurs, que vous veniez causer avec mon mari, et nous n'avons pas voulu vous laisser passer aussi près sans vous prier d'accepter un verre de vin. (*Elle revient vers ses amies. Bas.*) Il faut aller le leur verser.

MADAME AUBIGNY.

Oh ! moi, je n'oserai jamais.

MADAME RONCHERONNES.

Moi non plus. Allez-y, vous, madame Paillencourt.

MADAME PAILLENCOURT.

Je me risque.

Elle va au fond chercher le plateau.

ROUTOT, *à son voisin.*

Et tu sais, mon vieux, ça ne sera pas du cacheté à seize.

PLUVINAGE.

Faut-il qu'ils aient besoin de nous, pour être aimables comme ça !

CHATEL.

Dis donc... Si a veut, la petite blonde, j'divorce d'avec la mienne... Et toi, t'en pinces pas ?

PARDIGON.

Pour sûr que non. C'est tout peinture et trafiqué.

MADAME PECQUET.

J'ai envie d'y aller tout de même. (*Elle prend un ve*
et va le porter à Pluvinage qui n'en avait pas.) Tenez, m
ami... Vous devez trouver ces verres bien petits.

Elle revient.

PLUVINAGE, *bas.*

Y a qu'à en donner des plus grands. Doit pas en ma
quer.

PAULINE, *bas à ses amies.*

Venez trinquer.

MADAME AUBIGNY.

Il faut aller trinquer ?

LES AUTRES.

Mais oui... mais oui...

Elles y vont, se gardant de trop approcher, avec
« A votre santé, mon ami » ! Elles ne boivent p
Les ouvriers remettent leurs verres sur le plat
que leur présente Madame Paillencourt.

PARDIGON, *à Chatel.*

T' as pas eu de gâteau, toi ?

CHATEL.

Si. J' l'ai mis dans ma poche, pour le gosse, ce soir

PLUVINAGE.

Ah ! malheur !

CHATEL.

Quoi ? Pardigon dit qu' c'est tout des dames de char

PLUVINAGE.

La charité... J'aime pas ça.

CHATEL.

T' aimes pas ça... pourquoi ?

PLUVINAGE.

C'est comme les gâteaux : ça trompe la faim et ça ne ourrit pas.

CHATEL.

Ça donne toujours un soulagement.

PLUVINAGE.

Qu'ils gardent donc leur charité... et qu'ils nous onnent seulement un peu de justice... On y gagnera.

Le domestique va dire un mot à l'oreille de Pauline.

PAULINE.

Mes amis, mon mari me fait dire qu'il vous attend dans on bureau.

PLUVINAGE.

Allons-nous en, on nous a assez vus.

Les ouvriers sortent par la gauche. Salutations de part et d'autre.

SCÈNE XV

AULINE, MESDAMES PECQUET, GUERLOT, PAILLEN-COURT, AUBIGNY, RONCHERONNES, *puis* M. PECQUET.

MADAME PECQUET.

Eh bien, je suis certaine que si tout le monde agissait omme nous, ça ferait beaucoup pour la question sociale.

MADAME AUBIGNY, *à madame Paillencourt.*

Je vous félicite, ma chère; vous avez été admirable.

MADAME PAILLENCOURT, *fausse modestie.*

Je n'ai fait que mon devoir.

MADAME GUERLOT.

Si nous profitions que nous sommes ensemble pour

dire un mot du Bal des Suicidés de la rue aux Jui
L'adoption collective de la petite est une idée admirab
Notre orpheline passera trois mois dans chacune de
œuvres. On ne pouvait trouver mieux.

MADAME AUBIGNY.

N'est-ce pas ?

MADAME PECQUET.

L'idée est de moi ; j'aime à le rappeler.

Entre M. Pecquet.

M. PECQUET.

Euh ! (*Rire.*) Enchanté de vous voir, moi.

MADAME PÉCQUET, *allant à lui.*

Qu'y a-t-il ?

MONSIEUR PECQUET.

Je puis m'en aller ?

Il lui parle bas.

MADAME PECQUET.

Oui.

MONSIEUR PECQUET.

Mesdames...

Il sort.

MADAME PECQUET.

Eh bien, pour une nouvelle, voilà une nouvelle... et
drôle !

PLUSIEURS VOIX.

Quoi donc ?... Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME PECQUET.

C'est trop fort. (*Un temps. A pleine voix.*) On nous a c
notre orpheline ! (*Cri général d'indignation.*) Vite... vi
Il n'y a pas une minute à perdre... Madame Gue
venez-vous avec moi à la mairie ?... Il faut que
sachions...

MADAME GUERLOT.

Vous avez raison.

MADAME PECQUET.

Madame Paillencourt et madame Roncheronnes iront prévenir madame Le Catelier... et madame Aubigny passera rue aux Juifs...

TOUTES.

Oui... Oui...

MADAME PECQUET, *à Pauline.*

Au revoir, chère madame... Vous nous excusez? Nous avons toujours partir contentes; nous avons fait une bonne action.

PAULINE.

Au revoir.

SCÈNE XVI

PAULINE *seule, puis* VALENTIN SALVIAT.

VALENTIN SALVIAT, *entrant, froidement, colère.*

Il était temps qu'elles s'en aillent... Je l'ai vue, mademoiselle Georgette.

PAULINE.

Eh bien?

VALENTIN SALVIAT.

Eh bien, c'est non, parbleu!

PAULINE.

Quelle raison t'a-t-elle donnée?

VALENTIN SALVIAT.

Elle ne veut pas se marier! Et ton mari l'approuve!

J'ai eu une fameuse idée, moi, le jour où je suis venu
Je sais bien ce que je vais faire.

PAULINE.

Quoi ?

VALENTIN SALVIAT.

Je te le dirai tantôt.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

Le décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LANDRECY, PLUVINAGE, MANDOUL, ROUTOT, CHATEL, PARDIGON.

LANDRECY.

Asseyez-vous. (*On s' nstalle.*) Vous savez que notre dernière réunion n'a pu aboutir parce que vous n'aviez pas pleins pouvoirs de la part de vos camarades. Les avez-vous, cette fois ?

PLUVINAGE.

Nous les avons.

LANDRECY.

Complets? Vous pouvez ici, séance tenante, décider qu'on cessera ou qu'on continuera le travail?

CHATEL.

Oui, monsieur.

LANDRECY.

Eh bien, je vous écoute. Qu'exigez-vous?

PLUVINAGE.

Faut qu'on reprenne Lecourcheux.

PARDIGON.

Faut qu'on reprenne Lecourcheux.

LANDRECY.

Vous savez qu'il est incapable de travailler.

PARDIGON.

Il n'est pas incapable de travailler.

LANDRECY.

J'entends bien. Il n'est pas estropié, mais il ne sait son métier. Vous le reconnaissez?

ROUTOT.

Ça... il est plutôt maladroit.

LANDRECY.

Eh bien?...

MANDOUL.

C'est un brave homme.

LANDRECY.

J'en conviens.

PARDIGON.

Alors...

LANDRECY.

Ça ne suffit pas.

PLUVINAGE.

Tous les hommes sont égaux. Tout homme a droit travail.

LANDRECY.

Tout homme a droit au travail, soit; mais à un tra qu'il est capable de faire.

CHATEL.

Ça, c'est vrai.

LANDRECY, *à Pluvinage.*

N'est-ce pas votre avis, Pluvinage?...

PLUVINAGE.

Faut qu'on reprenne Lecourcheux.

LANDRECY.

Il est mauvais ouvrier et il occupe la place d'un bon. Est-ce juste?

PARDIGON.

On a tous le droit au travail. Le travail, c'est la dignité du peuple. Si vous enlevez à un ouvrier le droit au travail, vous lui enlevez sa dignité.

LANDRECY.

Je ne lui enlève pas le droit au travail. Qu'il aille travailler autre part, à un travail qu'il puisse faire, encore une fois. Voyons, il ne viendrait jamais à l'idée de prendre un manchot pour être homme d'équipe.

PLUVINAGE.

C'est pas sa faute, s'il est manchot. C'est pas la faute de Lecourcheux, s'il est bête.

MANDOUL.

C'est vrai, c'est pas sa faute.

PARDIGON.

Faut qu'on reprenne Lecourcheux.

LANDRECY.

C'est pas la faute non plus aux culs-de-jatte s'ils sont culs-de-jatte. Pourtant vous ne songeriez pas à en faire des vélocipédistes, que diable!

Routot, Chatel et Mandoul rient.

ROUTOT.

Ça, c'est vrai.

PLUVINAGE.

C'est pas un argument sérieux. Vous, qu'est-ce que ça peut vous faire de reprendre Lecourcheux? Vous ne vous ruinerez pas.

LANDRECY.

Non. Mais j'ai dit que je ne le reprendrais pas, et je ne veux pas céder à vos menaces.

CHATEL

Si nous avons tort, soyez plus raisonnable que nou puisque vous êtes plus savant ; et comme on ne vo demande rien d'impossible...

LANDRECY.

Je suis fermement décidé à ne pas reprendre Lecou cheux. Réfléchissez. (*Il prend un cigare et l'allume pendc ce qui suit.*) Je suppose que vous vous mettiez en grè Qu'arrivera-t-il ? Est-ce que cela procurera du travai Lecourcheux ? Non ! Non seulement vous n'aurez p réussi à lui en donner, mais encore vous en aurez enle à deux cents de vos camarades. Voyons, Chatel, vous c êtes raisonnable, est-ce vrai ?

CHATEL.

Ça, c'est vrai.

LANDRECY.

Est-ce vrai, Routot?

ROUTOT.

Oui.

PLUVINAGE.

Nous avons le droit de nous mettre en grève. Nous vo lons user de nos droits.

LANDRECY.

Usez-en à propos... Allons... Vous avez compris qu m'était impossible de vous céder. Tenez, je vous prom formellement de m'occuper de Lecourcheux et de trouver un travail à sa convenance.

PARDIGON.

Oui, mais quand? La semaine des quatre jeudis !

LANDRECY.

Le plutôt que je pourrai. Et je m'engage à lui donn trois francs par jour jusqu'à ce qu'il soit embauché.

ROUTOT.

Ça change la question.

LANDRECY, *silence.*

Eh bien... nous sommes d'accord?

PARDIGON

Faut que nous nous consultions. On viendra vous rendre réponse.

LANDRECY.

Ah! non! Vous comprenez bien que je ne puis pas attendre indéfiniment. J'ai besoin d'avoir une solution.

PARDIGON.

Faut nous consulter.

LANDRECY.

Eh bien, consultez-vous ici... Je m'en vais dans la pièce voisine.

PLUVINAGE.

Faut que nous nous consultions... librement.

LANDRECY.

Vous avez peur que j'écoute aux portes?... (*Soupir.*) Allons! Je vais là, dans le jardin. Quand vous aurez fini, vous n'aurez qu'à ouvrir cette fenêtre et à m'appeler.

Il sort.

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* LANDRECY. *Un silence.*

MANDOUL.

Alors, il faut nous consulter.

PARDIGON.

Consultons-nous.

PLUVINAGE.

Qui est-ce qui donne son avis ?

Silence.

CHATEL.

Moi... Il me semble...

PLUVINAGE.

Il te semble quoi ?...

CHATEL.

Eh bien...

PLUVINAGE.

T'es pour le patron ?

CHATEL.

Pas du tout.

PLUVINAGE.

Avec ça ! Tu lui fourrais du « monsieur » gros comm
le bras.

CHATEL.

C'est pas vrai !

PLUVINAGE.

C'est pas vrai ?

PARDIGON.

Si, c'est vrai.

CHATEL.

Non. Je lui ai dit « citoyen ».

PLUVINAGE.

Tais-toi donc, t'as peur de lui.

ROUTOT.

Enfin c'est bête, tout de même, de se mettre deux cen
à rien faire pour soutenir un idiot.

PLUVINAGE.

Et la solidarité humaine?

CHATEL.

Ça peut durer longtemps, la grève. Qui est-ce qui nou
donnera à boulotter ?

PARDIGON.

Dans huit jours, le patron aura cédé.

ROUTOT.

Huit jours, c'est huit jours.

PARDIGON.

On peut bien attendre huit jours.

ROUTOT.

Hé ! hé !

PARDIGON.

C'est-y que t'as pas vingt francs chez toi ?

ROUTOT, *embarrassé.*

Oui, je les ai... certainement... je les ai...

PARDIGON.

Alors !...

PLUVINAGE.

Qu'est-ce que je dirai, moi, que ma femme est malade depuis trois mois !

ROUTOT.

Si il promet de placer Lecourcheux...

PARDIGON.

Alors, céder ?

CHATEL

Enfin, il faut être juste. Le patron est pas un des plus mauvais. Il a fait bien des choses pour nous.

PARDIGON.

Pour nous ?... pour lui, oui !

CHATEL.

Comment, pour lui ?

PARDIGON.

Parbleu ! Nous la connaissons, celle-là. Seulement, toi, on te ferait gober tout ce qu'on voudrait.

CHATEL.

On me ferait gober rien du tout... Enfin, le patron...

PLUVINAGE.

Mais va donc lui lécher les bottes, au patron... Quan t'es devant lui, t'as l'air d'être son domestique.

CHATEL.

Moi, son domestique !

PLUVINAGE.

C'est vrai... tu le regardais... pendant qu'il fumait so cigare...

PARDIGON.

Il aurait bien pu nous en offrir un.

CHATEL.

Tu ne sais pas ce que tu dis, Pluvinage. Je le regarda c'est vrai ; mais veux-tu que je te dise pourquoi ? Par que j'avais envie de lui faire observer que c'était pas p de fumer sans nous dire que nous pouvions en faire a tant. Ah !...

PLUVINAGE

Pfuu ! T'avais envie de lui dire !... Quand y sera rent s'il recommence, t'auras encore envie... et tu ne di rien...

CHATEL.

Non, je ne dirai rien, mais je tirerai ma pipe de poche et j'en bourrerai une.

PARDIGON.

J'te passerai des allumettes.

CHATEL.

J'veux bien.

MANDOUL.

Avec tout ça, faut se décider.

PARDIGON.

Oui.

ROUTOT.

C'est très embêtant.

MANDOUL.

Du moment qu'y cherchera à faire embaucher Lecourcheux...

PLUVINAGE.

C'est pas la même chose. On aura l'air d'être des imbéciles et de s'être laisser emberlificoter par le patron.

PARDIGON.

Et puis, les journaux nous tomberont pas dessus... Non !

ROUTOT.

Les journaux !

PLUVINAGE.

Dame !...

ROUTOT.

C'est pas eux qui nous donneront du pain.

PARDIGON.

Avec ça! y a des comités à Paris qui soutiennent toutes les grèves.

ROUTOT.

Tu crois?

PARDIGON.

T'as qu'à lire les journaux.

PLUVINAGE.

Sûr qu'il faudra tout de même se serrer le ventre...

CHATEL.

Ça, sûr !...

TOUS.

Oui, sûr !

Silence.

PLUVINAGE.

Ça n'empêche pas que les camarades nous traiteront de vendus ou d'idiots si nous cédons.

ROUTOT.

Puisqu'ils nous ont donné pleins pouvoirs !...

PLUVINAGE.

Ils nous ont donné pleins pouvoirs pour faire la grèv
mais pas pour autre chose... Y a un député qui viend
de Paris pour faire une conférence.

CHATEL.

De Paris?

PLUVINAGE.

Oui, celui qui n'fait qu'ça.

PARDIGON.

Un journal a imprimé que tous les travailleurs de
France avaient les yeux sur nous.

ROUTOT.

Alors, on va dire au patron qu'on ne cède pas ?

PLUVINAGE.

Dame... C'est toujours la lutte entre le capital et le tr
vail. Le travail, qui est sacré, ne doit jamais céder.

PARDIGON.

Sûr. Le jour où tous les travailleurs du monde
diront ça en se donnant la main... Allons ! on est to
d'accord ?

CHATEL.

Faut bien.

MANDOUL.

Puisqu'on peut pas faire autrement.

PLUVINAGE.

J'vas l'appeler, c'coco-là. (*Il va ouvrir la fenêtre
tousse.*) Le v'là qui s'amène.

*Un long silence. Ils réfléchissent, tristement, la t
baissée. Entre Landrecy.*

SCÈNE III

LES MÊMES, LANDRECY.

LANDRECY.

Eh bien?

PLUVINAGE.

Faut reprendre Lecourcheux.

PARDIGON.

Oui.

LANDRECY.

C'est votre dernier mot?

PARDIGON.

Faut reprendre Lecourcheux.

LANDRECY.

Alors, c'est la grève?

PLUVINAGE.

C'est vous qui l'aurez voulue. Tout le monde a le droit au travail.

PARDIGON.

Le travail, c'est la dignité du peuple ..

LANDRECY.

Oui, je sais. Dans ce cas, la fermeté, c'est la dignité du patron.

Il prend un cigare dans la boîte. Tous les ouvriers regardent Chatel.

PARDIGON, *lui passant la boîte d'allumettes. A mi-voix.*

Tiens, v'là les allumettes.

CHATEL, *très embarrassé, de même.*

Il l'a pas encore allumé.

PLUVINAGE, *à Chatel, de même.*

Feignant, va !

LANDRECY.

C'est bien. Je n'ai plus rien à vous dire. Je me trompe. Je ne veux pas vous laisser partir sans que vous sachiez le résultat de votre conduite. L'usine va être fermée.

PARDIGON.

Nous irons travailler autre part.

LANDRECY.

Alors, c'est tout le regret que vous en éprouvez ! C'est ainsi que vous m'êtes reconnaissants de tout ce que j'ai fait pour vous ! Ma carrière est brisée. Tout ce que vous trouvez à me répondre c'est que vous irez travailler autre part. Décidément, le peuple ne mérite pas qu'on s'occupe de lui !

PLUVINAGE.

Le peuple vaut mieux que vous.

LANDRECY.

C'est cela, injuriez-moi : ce sera complet.

PLUVINAGE.

Qu'est-ce que vous avez donc fait tant que ça pour nous ?

LANDRECY.

Ce que j'ai fait ! Où touche-t-on un salaire aussi élevé

PARDIGON.

Tiens, parbleu, c'est pas votre argent qui marche !

LANDRECY.

Soit. Mais depuis un an, ai-je cessé de chercher à améliorer votre sort ?

PLUVINAGE.

Avec de l'argent de l'autre, toujours.

LANDRECY.

Et les nuits que j'ai passées ?

PARDIGON.

Vous avez travaillé, parce que vous avez voulu réussir.

LANDRECY.

Et l'école, pour vos enfants?

PARDIGON.

C'est pour empêcher que nous les envoyions ailleurs, où on leur aurait appris autre chose que le respect du patron.

LANDRECY.

Et l'école d'apprentissage?

PARDIGON.

L'école d'apprentissage! C'est pour avoir plus tard de meilleurs ouvriers.

LANDRECY.

Et l'économat, qui vous livre les objets de consommation à si bon marché?

PARDIGON.

Qui nous dit que vous n'y avez pas encore du bénéfice?

LANDRECY.

Et les maisons que je vous loue, que je vous donne, au bout d'un certain temps? Y ai-je du bénéfice?

PARDIGON.

Ça, non... Seulement...

LANDRECY.

Seulement?...

PARDIGON.

Seulement, on sait bien que les maisons ouvrières, c'est pour mieux nous tenir.

PLUVINAGE.

C'est pour nous avoir mieux sous la main, le jour où il aurait un coup de torchon.

LANDRECY.

Et la crèche?

PARDIGON.

Ça, c'est pour être décoré.

LANDRECY.

Eh bien, je ne veux pas être décoré, je ne veux pa vous tenir sous ma main, je ne gagne rien sur vous, e tout ce que j'ai fait, c'est parce que le spectacle de votr misère m'avait ému. Cela, je vous le jure!

PLUVINAGE.

Tout le monde peut en jurer autant.

LANDRECY.

Qu'aurait-il donc fallu faire?

PLUVINAGE.

Mon gosse me récite quelquefois une histoire qu'on lu apprend à l'école. Il y a ce mot-là :

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

LANDRECY.

Il faudrait mettre des gants?

PLUVINAGE.

Au contraire. Vous en mettez trop. Quand vous voule être aimable pour nous, vous avez toujours l'air d'avoi peur de vous salir.

PARDIGON.

Vous ressemblez aux dames d'hier, chez vous... vou vous rappelez bien... les dames de charité... Elles nou offraient à boire au bout du bras, comme si on avait e la gale. Quand vous nous donnez quelque chose, vou nous le donnez avec une paire de pincettes. On accepte parce qu'on a besoin... ça soulage, c'est vrai... mais fau pas nous demander d'la reconnaissance pour ça.

LANDRECY.

Vous êtes des orgueilleux, et rien de plus.

PLUVINAGE.

Possible.

LANDRECY.

C'est bien.

Il allume machinalement son cigare.

PARDIGON, *à Chatel, qui avait bourré sa pipe.*

Hum!

CHATEL.

J'vois bien... j'vois bien!...

Il se décide à allumer sa pipe.

LANDRECY.

Je ne vous retiens plus. Au revoir.

Il descend à droite. Les ouvriers murmurent des salutations.

CHATEL, *à Pluvinage, en sortant.*

Eh bien, j'l'ai-t'y allumée, ma pipe, hein?

PARDIGON.

Et moi, je lui ai-t'y envoyé ça, hein?

Ils sortent en se félicitant. Landrecy, seul, réfléchit douloureusement. Il a ensuite le haussement d'épaules de l'homme désespéré. Entre Pauline.

SCÈNE IV

LANDRECY, PAULINE.

PAULINE.

Eh bien?

LANDRECY.

Eh bien... c'est la grève... Je suis attristé plus que je ne puis le dire. Rien de ce que j'ai fait n'a été compris. Ils ont cru que j'agissais dans mon seul intérêt. Il y a là une injure dont je suis profondément blessé. Je suis décou-

ragé pour toute ma vie... Salviat avait raison : entre
et nous, il y a un mur insurmontable. Ils ne nous c
prennent pas et ils suspectent nos meilleures intenti
Ils échappent à notre jugement autant qu'à notre bo
Nous ne saurons jamais ce qu'il y a derrière leurs fr
étroits, ni dans leurs cœurs rebelles à cette pitié
ils restent dignes, cependant. Rien n'est navrant, voi
comme de voir repousser la main qu'on tend
loyauté.

PAULINE, *un temps.*

Moi aussi, je suis découragée pour toute ma vie. N
avons eu tort d'entreprendre cette tâche, trop lourde p
nous.

LANDRECY.

Je ne me laisse pas abattre... Je continuerai.

PAULINE.

A quoi bon?

LANDRECY.

A quoi bon!

PAULINE.

Et puis, pourras-tu continuer? Mon frère se r
compte de tout ce qui se passe. De plus, il est irrité
refus de Georgette. Il te forcera à t'arrêter. Le voici
vient.... Je vous laisse.

LANDRECY.

Pourquoi? Reste.

PAULINE.

Non.

LANDRECY.

Si.

PAULINE.

Tu le veux?

LANDRECY.

Je t'en prie.

PAULINE.

Soit.

Entre Valentin Salviat, très sombre.

SCÈNE V

LANDRECY, VALENTIN SALVIAT, *puis* ESCAUDAIN.

VALENTIN SALVIAT.

Je viens vous dire adieu, Landrecy.

LANDRECY.

Vous partez !

VALENTIN SALVIAT.

Oui.

LANDRECY.

Mais ce n'est pas possible. Vous avez ici des intérêts... i des comptes à vous rendre.

VALENTIN SALVIAT.

Vous les rendrez à mon notaire... qui s'occupera avec us de réaliser l'actif.

PAULINE.

Que dis-tu ?

VALENTIN SALVIAT.

Je dis que j'aurais mieux fait de rester en Afrique, plutôt e de venir me faire moquer de moi par une gamine, et piller mon argent à la poursuite de vos utopies.

PAULINE.

Ce n'est pas bien, ce que tu fais là.

VALENTIN SALVIAT.

D'accord. Mais je ne suis pas un saint, et j'ai l'habitude voir tout céder devant moi... Je suis un tyran, un des- e... tout ce que tu voudras... J'ai rapporté ça d'Afrique... c mon argent...

PAULINE.

Je t'en prie Valentin, ne parle pas avec cette passi
La colère te fait dire des choses que tu regretteras.

VALENTIN SALVIAT.

Je ne les regretterai pas longtemps.

PAULINE.

Pourquoi?

VALENTIN SALVIAT.

Pourquoi? Parce que je pars. Parce que je retourne
bas, loin des dames patronnesses et des jeunes fille
marier!

LANDRECY.

Qu'est-ce que vous dites?

PAULINE.

Tu ne parles pas sérieusement.

VALENTIN SALVIAT.

Avec ça que j'ai l'air de rire!

PAULINE.

L'usine...

VALENTIN SALVIAT.

J'en suis désolé : l'usine marchera sans moi, si
peut.

PAULINE.

Nos œuvres...

VALENTIN SALVIAT.

Les œuvres feront comme l'usine.

PAULINE.

Et les pauvres... ces pauvres qui comptent sur toi..

VALENTIN SALVIAT.

Tu les enverras à M. Escaudain. Il t'en débarrasser

PAULINE.

l n'est pas possible que tu fasses cela.

VALENTIN SALVIAT.

Je me gênerai. Cette demoiselle!... Elle ne veut pas se arier!...

PAULINE.

Elle est libre.

VALENTIN SALVIAT.

Elle est libre? Moi aussi!

LANDRECY.

Ah! c'est cela! Alors, parce qu'un jour vous nous avez nié, donné, si vous voulez, quelques billets de mille ncs, vous trouvez extraordinaire qu'une jeune fille ne is sacrifie pas sa vie; vous trouvez extraordinaire que i, qui remplace son père, je ne lui dise pas : Épouse monsieur, tu le dois, parce qu'il m'a donné de l'argent, l'argent qui ne lui a pas coûté grand travail, mais cela fait rien : il m'a rendu service, et il considère, ce nfaiteur, que ce service momentané nous impose à toi ume à moi une éternelle servitude!

VALENTIN SALVIAT.

Tout doucement, mon cher monsieur. Ne criez pas si t contre les bienfaiteurs trop exigeants sous le rapport la reconnaissance. Il me semble qu'à ce point de vue, is ne valez pas mieux que moi.

LANDRECY.

Moi!

VALENTIN SALVIAT.

Oui, oui, oui, vous! Eh parbleu! vous ne vous en doutez . Toujours l'histoire de la paille et de la poutre. Vous s-vous beaucoup mieux conduit avec vos ouvriers que i avec vous? Vous avez, pour eux, dépensé de l'argent 'est tout. Il ne vous avait pas non plus coûté grand

peine à gagner, je suppose. Vous n'en exigez pas mo
de la reconnaissance — une éternelle servitude, com
vous dites, — de la part de ceux à qui vous l'avez don
et parce qu'ils se montrent ingrats, vous les condam
au chômage — Ah! ne dites pas non, vous l'avez déc
vous-même ici, tout à l'heure — et parce qu'ils s
ingrats, vous fermez l'usine, et vous jetez la misère e
faim dans leurs deux cents familles. Allons, allons
me semble que si je suis un misérable, nous faison
paire. Qu'en dites-vous, mon cher monsieur?

Entre Escaudain.

ESCAUDAIN.

Mon cher Landrecy, vous savez que vos ouvriers
sortir de l'usine?

LANDRECY.

Je le sais...

ESCAUDAIN.

Et on dit que vous, monsieur Valentin Salviat,
allez supprimer toute subvention aux œuvres?

VALENTIN SALVIAT.

Pour le bien qu'elles font! Pour la manière dont
le font!

PAULINE, *très animée.*

L'essentiel, c'est que le bien soit fait. Ces œuvres,
gré leurs défauts, recueillent de petits enfants abandon
elles soulagent des malades, elles apportent dans
foyers sans feu et sans pain de quoi avoir moins fai
moins froid. Il y a des infirmes qu'elles abritent, et
vieillards qui leur doivent de mourir doucement
j'ajoute qu'il vaut mieux mal donner que de ne pas do
du tout.

VALENTIN SALVIAT.

D'accord, mais alors on ne fait qu'acquitter une d
On n'est pas plus un homme charitable en faisant p

ne œuvre que l'on n'est musicien parce qu'on est
nné à l'Opéra, ou patriote parce qu'on paye ses contri-
ions. Cela ne donne droit à aucune fierté et à aucune
onnaissance.

ESCAUDAIN.

La reconnaissance ! Qui l'a vue ?

VALENTIN SALVIAT.

L'aumône, jamais. La charité, souvent.

ESCAUDAIN.

Moi, je n'ai jamais rencontré que des ingrats !

VALENTIN SALVIAT.

Le voilà, le grand mot ! Vous donnez dix sous, cent sous
il faut qu'on vous rembourse par des années de dévoue-
nt et d'admiration. Vous donnez du métal et vous vou-
qu'on vous rende de l'amour ! Vous n'êtes pas dégoûté,
vous ne perdriez pas au change ! Vous exigez, déjà sur
te terre, qu'on vous rende cent pour un. Ce n'est pas
la charité, ça, c'est de l'usure, mon cher monsieur...
même si vous la faisiez bien la charité, vous devriez
ugir en la voyant nécessaire... Tout à l'heure, l'homme
i était là vous l'a dit : Donnez-nous assez de justice pour
'il n'y ait plus besoin d'aumône.

ESCAUDAIN.

Alors, en attendant, notre devoir est très simple. Nous
ons supprimer toutes les œuvres, fermer tous les
reaux de bienfaisance, et renfoncer nos mains dans
s poches.

VALENTIN SALVIAT.

Ah ! je ne vous le conseille pas ! Vous avez déjà inter-
mpu des consolantes chansons et éteint des lumières
iraculeuses. Si vous avez la folie de supprimer le narco-
que, prenez garde au réveil !

Escaudain lève les bras au ciel et sort. On entend au dehors une rumeur, puis les ouvriers qui chantent.

LES OUVRIERS, *au dehors.*

Debout, les damnés de la terre,
Debout, les forçats de la faim!
etc.

Les voix ont commencé assez près, elles se sont rapprochées et s'éloignent insensiblement. Tout le monde écouté, immobile. Un silence. Entre Pluvinage, sombre, renfermé.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PLUVINAGE, *puis* GEORGETTE.

LANDRECY, *hargneux, mais pas brutal.*

Comment se fait-il que vous n'êtes pas avec les autres vous la forte tête!

PLUVINAGE.

C'est mon affaire.

PAULINE.

Que voulez-vous?

PLUVINAGE.

C'est mademoiselle Georgette que je viens voir.

PAULINE.

Je ne puis pas la remplacer?

PLUVINAGE.

Non... Ça non...

LANDRECY.

Vous reviendrez, elle n'est pas là.

PLUVINAGE.

C'est elle qui m'a dit de venir... Je vais l'attendre en s. Ça m'ennuie...

LANDRECY.

I. me semble que si vous avez besoin de quelque chose us pourriez tout aussi bien nous le demander à nous.

PLUVINAGE.

Je n'ai besoin de rien. Une réponse à lui donner. Ce est pas un secret mais ça ne vous intéresserait pas.

PAULINE.

Vous vous trompez peut-être, Pluvinage.

PLUVINAGE.

Vous, madame... Oui... c'est possible... (*Pendant ce qui t. à deux ou trois reprises, il fera une grimace en voulant cher son émotion.*) Alors, vous direz à mademoiselle orgette que le médecin est venu. Elle m'avait bien commandé de lui faire savoir aussitôt ce qu'il aurait ...

PAULINE.

Qu'a-t-il dit ?

PLUVINAGE, *après un effort.*

Il a dit que ça n'allait pas mieux...

LANDRECY.

Vous avez quelqu'un de malade ?

PLUVINAGE.

Il ne répond pas.

PAULINE.

Vous ne voulez pas nous dire...

PLUVINAGE.

C'est ma femme qui va peut-être mourir.

VALENTIN SALVIAT, *avec sympathie.*

Et pourquoi cela intéresse-t-il plus mademoiselle Ge
gette que nous?

PLUVINAGE.

Parce que.

PAULINE.

Parce que, quoi?

PLUVINAGE.

Parce que les enfants la connaissent.

PAULINE.

Les enfants... Quels enfants?

PLUVINAGE.

Les miens.

PAULINE.

Je ne comprend pas.

PLUVINAGE.

Depuis que ma femme est malade, mademoiselle Ge
gette vient les soigner... comme si c'étaient ses pe
frères! (*Pleurant.*) La plus petite ne veut pas que ce
une autre qui la débarbouille. (*Se reprenant*) Je v
demande pardon... Mademoiselle Georgette quand
vient, elle range un peu... L'autre jour, quand je s
entré, elle balayait... Les enfants, ça comprend, v
savez... Alors, tout le monde l'aime bien, parce qu'on
qu'elle nous aime.

Entre Georgette.

GEORGETTE.

Je voudrais avoir un entretien avec vous, monsi
Valentin Salviat... (*Elle aperçoit Pluvinage, elle va à*
Eh bien?

PLUVINAGE.

l a dit que ça n'allait pas mieux.

GEORGETTE.

Ne désespérez pas. Rentrez chez vous. Je vais aller vous r.

PLUVINAGE.

Vous croyez qu'il ne faut pas désespérer ?...

GEORGETTE.

Mais non. Il n'a pas dit que ça allait plus mal?

PLUVINAGE.

Non...

GEORGETTE.

Alors... Allez, mon bon Pluvinage, je vous rejoins ntôt.

PLUVINAGE, *qui ne peut pas se décider à s'en aller.*

Je voudrais que vous disiez à M. Landrecy que tout ce e j'ai dit là, tout à l'heure, c'est parce qu'il y avait les res.

GEORGETTE.

Dites-le-lui vous-même.

PLUVINAGE.

Non.

GEORGETTE.

Si. (*Appelant.*) Mon oncle... (*Landrecy s'approche.*) Plu- age a beaucoup de chagrin... Sa femme...

PLUVINAGE.

Elle va peut-être mourir.

Georgette met la main de Pluvinage, qui se laisse faire, dans celle de Landrecy.

LANDRECY, *attendri.*

Mon pauvre ami... pourquoi vous retenir de ple
devant moi... Des larmes d'ouvrier et des larmes
patron, c'est la même chose, vous savez...

PLUVINAGE.

Alors, c'est donc vrai ce que disait mademoiselle G
gette, vous êtes un brave homme, vous aussi... écou
monsieur Landrecy... Ecoutez-moi...

Ils sortent ensemble, Landrecy la main sur l'épau
Pluvinage tout en continuant de parler.

GEORGETTE, *à Pauline.*

Voulez-vous me laisser, ma tante?...

PAULINE, *déconcertée.*

Certainement.

GEORGETTE, *l'accompagnant.*

Tout à l'heure, je vous prierai de venir. Excusez-m

Pauline sort.

SCÈNE VII

GEORGETTE, VALENTIN SALVIAT.

GEORGETTE.

Si vous le voulez encore, monsieur, je suis pr
devenir votre femme.

VALENTIN SALVIAT, *après un grand silence très tro*

Comment dites-vous?

GEORGETTE.

Je suis prête à devenir votre femme.

'ENTIN SALVIAT, *après un nouveau silence et sous le coup de la plus vive émotion.*

Georgette... (*D'une voix étranglée.*) Vous ne vous moquez s de moi, au moins?

GEORGETTE.

Non.

VALENTIN SALVIAT, *mi-voix.*

Ah!

Il veut lui prendre les mains. Instinctivement, elle les retire d'abord, puis elle les lui abandonne. Longue scène muette. Salviat la regarde fixement. Elle soutient son regard pendant un moment, puis elle baisse les yeux. Leurs mains se dénouent et retombent. Salviat passe sa main sur son front; il fait un violent effort sur lui-même et prend une physionomie souriante, indifférente presque. Georgette, chancelante, s'est assise auprès de la table.

VALENTIN SALVIAT.

Le que vous me dites, mon enfant, me cause une joie fonde; mais comment avez-vous changé si complètent d'avis?

GEORGETTE.

Jai réfléchi.

VALENTIN SALVIAT.

eule?

GEORGETTE.

eule.

VALENTIN SALVIAT.

a décision que vous avez prise est-elle irrévocable?

GEORGETTE.

révocable.

VALENTIN SALVIAT.

ous m'aimez?

GEORGETTE.

J'ai pour vous une grande estime, un grand respect

VALENTIN SALVIAT, *doucement.*

Ce n'est pas de l'amour...

GEORGETTE.

.....

VALENTIN SALVIAT, *négligemment.*

Mais l'amour peut venir... Nous nous marierons do
Vous paraissez triste.

GEORGETTE.

Non.

VALENTIN SALVIAT.

Puisque vous n'avez pris conseil de personne, pui
vous n'avez subi aucune contrainte que c'est de
propre mouvement que vous venez mettre votre
dans la mienne, d'où vient que vous ne sembliez pas
reuse?

GEORGETTE.

Je suis heureuse.

Elle parvient à sourire.

VALENTIN SALVIAT.

Vous n'avez rien de plus à me dire?

GEORGETTE.

Non.

VALENTIN SALVIAT.

Vraiment?

GEORGETTE.

Non.

VALENTIN SALVIAT.

Vraiment? (*Georgette ne répond pas et pleure.* S
reprend avec une grande douceur.) Pourquoi ces san

tes? (*La figure cachée dans ses mains, Georgette fait signe que non.*) Allons, il ne faut pas pleurer...

GEORGETTE.

Non. (*Elle essuie ses larmes.*) Je vous demande pardon... n'ai pu m'empêcher... Pardonnez-moi...

VALENTIN SALVIAT.

Vous n'avez pas à vous excuser. Votre refus m'avait ellement chagriné que j'allais partir, retourner en Afrique. ous le saviez?

GEORGETTE.

Oui.

VALENTIN SALVIAT.

Ma sœur vous l'avait dit?

GEORGETTE.

Oui.

VALENTIN SALVIAT.

Mais, j'y pense... peut-être ce mariage lui déplaira-t-il?

GEORGETTE.

Je ne sais.

VALENTIN SALVIAT.

Il faut maintenant que nous leur annoncions la grande ouvelle.

GEORGETTE.

Oui.

VALENTIN SALVIAT.

Alors... Voulez-vous être assez aimable pour aller les hercher?

GEORGETTE.

J'y vais.

Elle sort par la droite.

SCÈNE VIII

VALENTIN SALVIAT, *seul, puis* LANDRECY, PAULI
GEORGETTE. *Valentin Salviat, seul, se promène de l
en large en réfléchissant profondément. Entrent Landr
Pauline et Georgette.*

VALENTIN SALVIAT, *à pleine voix.*

Mon cher Landrecy, et toi, ma chère Pauline, regar
cette jeune fille. De nous tous, seule, elle a su fair
charité. Elle a donné plus que tous les trésors : ell
donné son cœur aux malheureux. (*A Georgette.*) Et ma
tenant, je vais vous gronder, mon enfant. (*Aux Landre
Voilà une pauvre petite qui ne m'aime pas, qui n'a
de la répulsion pour le vieux barbon que je suis, et
est venue ici m'offrir sa main parce qu'on lui a dit
si elle ne m'épousait pas, je partirais, que mon dép
causerait votre ruine. Elle se sacrifierait non seulem
à vous, mais aux pauvres, aux œuvres de charité. I
sacrifiait sa jeunesse, son bonheur, sa beauté, sa vie t
entière à je ne sais quelle fausse idée du devoir. Je
veux pas de votre sacrifice, mon enfant, et je plains c
ou celle qui a été assez cruel pour vous le conseiller.

GEORGETTE, *éclatant en sanglots et tombant sur une cha*

Mon Dieu! Mon Dieu!

PAULINE, *à genoux près d'elle.*

Je te demande pardon, Georgette! Je te demande p
don!... (*A son mari.*) Oui, Robert, mon frère a dit vra
c'est moi... c'est moi qui l'ai suppliée, qui l'ai pouss
cela. J'étais folle... Je vous demande pardon. La cha
m'eut épanoui le cœur, Georgette, l'exercice de la b
faisance me l'avait desséché.

VALENTIN SALVIAT.

Ne pleurez plus, Georgette, car votre sacrifice n'aura é inutile ni pour vos parents, ni pour les pauvres. Je ous dois de comprendre la bonté... Je pars. (*A Landrecy Pauline.*) Mais je pense que l'expérience vous aura istruits et je reste votre commanditaire, à tous deux.

GEORGETTE.

Merci.

PAULINE.

Merci.

LANDRECY.

Merci.

FIN.

L'ÉVASION

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
à la Comédie-Française,
le 7 décembre 1896.

PERSONNAGES

LE DOCTEUR BERTRY.	MM.	PRUDHON.
M. BERTRY		PAUL MOUNET.
JEAN BELMONT		RAPHAEL DUCLOS.
LE PÈRE GUERNOCHE.		COQUELIN CADET.
LE DOCTEUR LA BELLEUSE. .		TRUFFIER.
PAUL DE NAUCOUR.		LOUIS DELAUNAY.
M. LONGUYON.		DUPONT-VERNON.
LE DOCTEUR RICHON.		JOLIET.
LE DOCTEUR MORIENVAL. . .		ESQUIER.
SEGARD		CLERH.
UN EMPLOYÉ		FALCONNIER.
BAPTISTE		ROGER.
UN DOMESTIQUE.		GAUDY.
UN FERMIER.		X.
JUSTIN.		X.
LUCIENNE	Mlle	LARA.
MADAME DE CATTENIERS. . .		REICHENBERG.
MADAME DE MAUCOUR		MORENO.
MADAME LONGUYON		NANCY-MARTEL.
ROSALIE.		AMEL.

De nos jours, à Paris et en Normandie.

L'ÉVASION

ACTE PREMIER

Un salon

SCÈNE PREMIÈRE

E DOCTEUR BERTRY, UN EMPLOYÉ. *Au lever du rideau, le docteur Bertry, soixante ans, très correct, décoré, corrige une épreuve.*

LE DOCTEUR.

Il faudra faire tirer cela le plus tôt possible... Pas de quilles... (*Il relit.*) « M. le docteur Bertry, membre de cadémie de Médecine, professeur libre de neuropathogie, reprendra ses cours à l'École Pratique, le 3 octobre ochain. » Il me semble qu'on pourrait mettre mon m et mon titre en caractères un peu plus gros... Je ne s si c'est assez lisible ainsi... (*Il se lève, fait tenir l'aue à l'employé et se recule pour juger de l'effet.*) Voulezus la tenir, je vois mieux... C'est cela, un peu plus gros. *souligne au crayon bleu.*) Qu'on n'oublie pas!

Il frappe sur un timbre.

L'EMPLOYÉ.

Parfaitement, monsieur le Docteur.

Il sort.

LE DOCTEUR.

Dites qu'on se dépêche !

SCÈNE II

ROSALIE, LE DOCTEUR BERTRY, *puis* LE DOCTE
LA BELLEUSE. *Rosalie, femme de chambre, 50 ans,*
triste.

ROSALIE.

Il y a là M. le docteur La Belleuse.

LE DOCTEUR.

Faites entrer.

ROSALIE.

Monsieur n'a rien à me dire au sujet de Justin ?

LE DOCTEUR.

Ma pauvre Rosalie, je vous ai engagée à avoir du c
rage. Votre mari est perdu... La science, hélas ! ne
plus rien pour lui. Faites entrer le docteur La Belle
(*Elle sort par le fond et fait entrer La Belleuse, 35 ans,*
lâtre, décoré d'ordres étrangers.) Mon ami, je vous dema
pardon de vous recevoir ici aujourd'hui... mon cabine
encombré de malles, de paquets... Il nous tombe
tuile. Nous avons, à Ebreville, de grandes terres qui ap
tiennent à mon beau-fils... il en a confié la garde
régisseur qui nous vole... Le brave docteur Richon
médecin d'Ebreville, est arrivé à Paris ce matin pour
annoncer cela. C'est ce qui fait que nous partons plu
que nous ne le pensions... Mais occupons-nous de

ires. Nous sommes pressés, d'ailleurs, car ma nièce end ici quelques visites.

LA BELLEUSE, *ouvrant une serviette.*

Voici !...

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que vous m'apportez ?

LA BELLEUSE

Les épreuves de votre biographie. Je l'ai rédigée, je us le dire, avec le plus grand soin.

LE DOCTEUR.

Ah !... Voyons.

LA BELLEUSE.

Votre portrait ici...

LE DOCTEUR

Suis-je ressemblant ?

LA BELLEUSE.

C'est ça et ce n'est pas ça... Il y manque je ne sais oi...

LE DOCTEUR.

Eh oui !... Ce qui est insaisissable !... Enfin !... Avez-vous s nouvelles ?...

LA BELLEUSE.

Pour ?...

LE DOCTEUR.

Oui...

LA BELLEUSE.

On ne vous a pas trompé... il y aura trois croix de mmandeur.

LE DOCTEUR.

Il faut savoir à quel ministère elles seront attribuées : c'est à l'Instruction Publique, nous mettrons plus en ief les services que j'ai rendus comme professeur ; si st à l'Intérieur nous parlerons surtout de mes autres

titres officiels. Mais nous nous occuperons de moi ensu
déblayons d'abord les affaires de seconde importa
Vous n'avez pas d'avis à me demander ?

LA BELLEUSE.

Si, cher Maître, j'ai un ennui. Un malade que je
réussis pas à améliorer.

LE DOCTEUR.

Cela arrive !

LA BELLEUSE.

Évidemment, mais... il veut aller à Lourdes.

LE DOCTEUR.

Laissez-le faire.

LA BELLEUSE, *consterné.*

Vous n'y pensez pas... s'il allait guérir !

LE DOCTEUR.

Vous trouverez toujours une explication scientifiqu

LA BELLEUSE.

J'ai Probard... ce client dont je vous ai parlé. Il n'
plus que pour huit jours.

LE DOCTEUR.

Appelez un confrère en consultation, vous dégag
votre responsabilité.

LA BELLEUSE.

Mais... Probard est un homme presque célèbre...

LE DOCTEUR.

Appelez-en deux.

LA BELLEUSE.

Oui... A la salle Sainte-Thérèse, le numéro 4 est en
dans le même état.

LE DOCTEUR.

Avez-vous tout essayé ?

LA BELLEUSE.

Tout.

LE DOCTEUR.

Même de ne rien faire ?

LA BELLEUSE.

Même de ne rien faire... Nul de nous ne peut dire ce
'elle a.

LE DOCTEUR, *après un soupir.*

Nous le saurons à l'autopsie. Attendons.

LA BELLEUSE.

En supprimant tout traitement ?

LE DOCTEUR.

Non. Il ne faut jamais avoir l'air de se désintéresser
un malade. Ce serait une erreur. Erreur regrettable.
ites n'importe quoi, mais faites quelque chose. C'est
ut ?

LA BELLEUSE.

Je ne vois plus rien.

LE DOCTEUR.

Alors, occupons-nous de moi... (*La Belleuse s'assied.*) La
tistique des malades traités à la clinique ?

LA BELLEUSE.

Moins bonne que l'année dernière.

LE DOCTEUR.

Que le diable vous emporte ! Je vous avais pourtant
en dit que je tiens à une amélioration annuelle.

LA BELLEUSE.

Mais, mon cher Maître...

LE DOCTEUR, *regardant la statistique.*

Qu'est-ce que c'est que celui-là... le 34 ? entré le 2,
ort le 6...

LA BELLEUSE, *indiquant du doigt.*

Vous voyez le diagnostic...

LE DOCTEUR.

Et vous l'avez accepté!... C'est de la folie... Je v
répète, pour la dernière fois, qu'il faut soigner nos sta
tiques. Je veux que chez moi, chaque année indique
pourcentage meilleur que celui de l'année dernière, v
entendez?

LA BELLEUSE.

Mais le cas était désespéré...

LE DOCTEUR.

C'est précisément pourquoi il ne fallait pas l'accep
et l'envoyer mourir ailleurs. Nous ne sommes pas
pour faire du sentiment, je vous l'ai déja dit... (*Lui*
dant brutalement a statistique.) Tâchez de rectifier ce
Faites comme vous voudrez, mais je ne veux pas d'accr
sement de mortalité.

LA BELLEUSE.

C'est bien, mon cher Maître. Je m'arrangerai.

LE DOCTEUR.

Débrouillez-vous, c'est votre affaire... Ma biographi
voyons... (*Il lit un moment à voix basse.*) N'est-ce pas
peu trop ceci : « Le docteur Bertry est une des célébr
médicales du siècle ! ! ! »

LA BELLEUSE, *prenant la plume.*

Mon Dieu... on peut mettre de ces vingt derni
années...

LE DOCTEUR, *l'arrêtant.*

Je m'en rapporte à vous ; vous comprenez, moi, je
mauvais juge.

LA BELLEUSE.

Alors, nous mettrons ces vingt dernières années ?

LE DOCTEUR, *l'arrêtant encore.*

Attendez... c'est à vous de voir... Bah ! laissons ce
est, allez !... Ah ! il faut modifier ce passage : « La ren

ée du docteur Bertry date de 1866... Alors petit médecin Compiègne, il eut la bonne fortune de soigner et de érir une des dames de la Cour, madame de X... Cette re merveilleuse lui attira l'estime et l'amitié de l'Empe- ur, qui le nomma... etc. »

LA BELLEUSE.

Ce n'est pas exact ?

LE DOCTEUR.

Si, c'est la forme qui est mauvaise. Écrivez ! (*Il dicte en archant*) « En 1866, le docteur Bertry, bien qu'habitant mpiègne, avait déjà acquis une renommée telle, qu'une s dames de la Cour Impériale... de la Cour Impériale, adame de X... eut recours à ses soins. Un point. — Le cteur Bertry la guérit, et l'Empereur ayant appris cette re merveilleuse... cette cure merveilleuse, le fit venir Paris. — Le... célèbre médecin, — on peut dire le lèbre médecin ? — faisant violence à ses opinions poli- ques, alla où le devoir l'appelait... » (*Il est arrivé tout ès de La Belleuse et lit par-dessus son épaule.*) Ça y est?... en !... Voyons la suite. « Pendant l'épidémie, il exposa lle fois sa vie, en compagnie du docteur Miron. » facez : « en compagnie du docteur Miron », je n'ai pas ui faire de la réclame.

Il efface.

LA BELLEUSE.

Le reste est consacré à vos travaux sur l'hérédité.

LE DOCTEUR.

Ah !... je me demandais si vous les aviez oubliés...

LA BELLEUSE, *lisant.*

« Mais ce qui constitue avant tout l'œuvre du docteur rtry ce sont ses travaux considérables sur l'hérédité. lant plus loin que les Lucas, les Morel, les Galton, rtry a montré l'invincible force de ces lois, immuables

désormais. Ses divers ouvrages sur cette question rep
sentent le fruit de trente années de labeur ininterrompu

LE DOCTEUR, *qui est revenu près de La Belleuse.*

Mettez en renvoi : « Douze volumes chez Alcan..
Vous parlez de mes nombreuses communications à l'A
démie ?

La Belleuse écrit.

LA BELLEUSE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Et aux journaux?

LA BELLEUSE.

Non.

LE DOCTEUR.

Écrivez (*Il dicte.*) : « Les journaux politiques eux-mêm
apprécièrent, dans les termes les plus élogieux, les déc
vertes du savant, car le docteur Bertry ne dédaignait
de se prêter aux interviews. » (*Parlé.*) Attendez... ce
phrase pourrait être mal interprétée... Oui... Ajoute
(*Il dicte.*) : « Et cela, non en vue de rechercher une va
réclame dont il a horreur... dont il a horreur... mais pou
uniquement par le désir de répandre la vérité !... (*Par*
Après ?

LA BELLEUSE, *lisant.*

« Le docteur Bertry a fait de l'hérédité sa chose prop
il a recueilli, sur ce sujet, les observations les plus no
breuses et les plus probantes... Là où ses illustres pré
cesseurs n'avaient produit que de timides supposition
a, lui, formulé des principes, établi des certitudes. »

LE DOCTEUR.

C'est très bien.

LA BELLEUSE.

La suite a rapport...

LE DOCTEUR.

oyons. (*Il lit, puis riant.*) Hé, hé, mon jeune ami, vous vous êtes pas oublié...

LA BELLEUSE, *se levant, rougissant.*

loi ?

LE DOCTEUR.

ui, vous. (*Lisant.*) « Avec le concours du jeune et actif teur La Belleuse, son dévoué secrétaire et collabo- eur... »

LA BELLEUSE.

ai cru...

LE DOCTEUR.

'est bon. . Vous avez donc envie de quelque chose ?

LA BELLEUSE.

on Dieu ! (*Désignant sa boutonnière.*) Je n'ai, vous le z, que des ordres étrangers... Et j'ai pensé que la ne promotion qui donnerait la cravate rouge au Maître orterait peut-être, à l'humble disciple, un tout petit t de ruban... de la même couleur.

LE DOCTEUR.

n verra.

LA BELLEUSE.

prépare, à l'appui de vos théories, un recueil d'ob- ations sur l'hérédité. Vous n'en avez pas rassemblé de velles ?

LE DOCTEUR.

s observations !... Il n'en manque pas ! Il n'y a qu'à ir regarder...

LA BELLEUSE.

rtes ! Il faudrait être fou, après vos admirables tra- , pour douter encore... et selon le mot d'Auguste te, les morts ont sur nous plus d'action que les nts.

LE DOCTEUR.

st cela même... Alors, vous allez vous occuper de

tous ces petits détails... Écrivez-moi et je tâcherai d'o
nir quelque chose pour vous...

LA BELLEUSE.

Cher Maître!...

LE DOCTEUR, *négligemment.*

Ce sera une excellente entrée en matière pour pa
au Ministre de... Ah! dites-moi?... Si vous alliez tou
suite vous informer pour l'attribution des croix?

LA BELLEUSE.

J'y cours et je reviens.

LE DOCTEUR.

C'est cela. (*La Belleuse sort.*) C'est un très gentil gar

SCÈNE III

ROSALIE, LE DOCTEUR. *Le Docteur, resté un moment
range ses papiers, va à la glace qui est au-dessus d
cheminée, à gauche. Il s'y contemple, se tire la langu
tâte le pouls. Il sonne, puis il s'asseoit sur le canapé v
Il réfléchit et pousse un profond soupir. Il sonne. Ro
paraît.*

LE DOCTEUR.

Ma potion. (*Rosalie sort.*) Et j'enseigne le moye
guérir les autres!

ROSALIE, *revenant avec un verre sur un plateau.*

... Monsieur ne va pas mieux?

LE DOCTEUR, *avec humeur.*

Si... Et puis je vous ai déjà dit que je n'aime pas q
me parle de ma santé... Vous criez cela!... Vous v
donc que tout le monde sache... Il n'y a qu'à vous
mon frère que j'ai dit mon mal... Je vous le répète

ais de plus : je ne veux pas que d'autres... (*Il boit.*) Oui, ai passé une mauvaise nuit, là... Vous êtes contente?

ROSALIE, *s'excusant.*

Mais, monsieur...

LE DOCTEUR.

C'est bien.

ROSALIE.

Est-ce que je pourrais dire un mot à monsieur sans le éranger?

LE DOCTEUR.

Faites.

ROSALIE.

C'est toujours pour mon pauvre mari. Puisque les médecins ne peuvent plus rien pour lui...

LE DOCTEUR.

Eh bien?

ROSALIE, *hésitante.*

Monsieur... Monsieur ne connaît pas le père Guerloche?

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROSALIE.

C'est un ancien berger de mon pays... d'Ebreville, où nous allons... On m'a dit qu'il avait un secret et un élixir pour guérir toutes les maladies. (*Le Docteur hausse les épaules.*) Alors, j'ai envie de lui amener mon pauvre Justin.

LE DOCTEUR.

Vous ferez ce que vous voudrez, mais je vous préviens que Justin sera mort avant d'arriver à Ebreville.

ROSALIE.

Si je savais cela!...

LE DOCTEUR.

Essayez...

ROSALIE.

C'est que Justin lui-même le désire. Il est convainc que le père Guernoche le guérirait. Hier, lorsque je lui dit que nous allions à Ebreville, il m'a demandé si j l'emmenais ; je n'ai pas osé lui dire non, et ce matin, allait déjà mieux !

LE DOCTEUR.

Comme médecin, je vous défends de faire voyage votre mari... (*Entre M. Bertry.*) Voici mon frère, laisse nous.

Rosalie sort.

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, MONSIEUR BERTRY.

BERTRY.

Comment vas-tu ?

LE DOCTEUR, *après avoir regardé autour de lui et à mi-voi*

Toujours la même chose.

BERTRY.

La nuit ?

LE DOCTEUR.

Mauvaise !

BERTRY.

Pauvre vieux ! Enfin, qu'est-ce que tu as ?

LE DOCTEUR.

Moins ignorant des choses de la science, tu saurais qu les maladies des médecins sont presque toujours d maladies exceptionnelles.

BERTRY.

Et si c'était un client qui fût affligé de ton mal ?

LE DOCTEUR.

Eh! Si c'était un client, je lui donnerais de l'espérance, le tromperais : je ne puis pas me tromper moi-même...

BERTRY.

Si tu voyais un médecin?

LE DOCTEUR.

Tu es bête.

BERTRY.

Pourquoi pas?

LE DOCTEUR.

On se moquerait de moi.

BERTRY.

Je te dis cela, moi, n'est-ce pas.

LE DOCTEUR.

C'est bon... As-tu trouvé un nouveau régisseur?

BERTRY.

Non.

LE DOCTEUR.

Le bon docteur Richon est allé en voir un... Ça ne te tterait pas, toi, de te mettre à la tête de cette grande ploitation agricole?

BERTRY.

Moi?... Alors, tu crois que parce que j'ai été jadis dustriel, je puis m'improviser agriculteur, à mon âge?... urquoi n'y envoies-tu pas ton beau-fils, à Ebreville?

LE DOCTEUR.

Jean?

BERTRY.

Dame! les terres sont à lui... il est maladif, cela lui ait du bien.

LE DOCTEUR.

Rien du tout.

BERTRY.

Cependant...

LE DOCTEUR, *très supérieur.*

Allons ! Allons ! tu n'as pas la prétention de d
avec moi, je suppose ? Je crains bien que rien ne
désormais sauver Jean de sa mélancolie, ni le sou
à sa prédestination.

BERTRY.

Pourquoi ?...

LE DOCTEUR.

Lorsque j'ai épousé sa mère, il n'avait que deux
tu t'en souviens, elle est morte peu de temps après
mariage. J'ai donc élevé Jean, il a grandi sous mes
Je sais de quel mal il est atteint.

BERTRY.

Lequel ?

LE DOCTEUR.

Jean appartient à une famille où l'hypocondri
suicide sont héréditaires.

BERTRY.

On ne peut pas guérir de ça ?

LE DOCTEUR.

Si, mais c'est bien rare. J'ai fait ce que j'ai p
voulu le distraire, le mettre au grand air ; je l'ai
au collège en province, par acquit de conscience,
succès, naturellement. Lorsqu'il a eu vingt-cin
lorsque sa situation lui a été révélée j'ai empl
grands moyens ; je l'ai fait voyager. Et il nous est
ici aussi sombre qu'avant son départ. Tu te ra
bien... C'est au moment où il s'est amouraché de ta
(*Après une réflexion.*) En y réfléchissant, il y aurai
effet, une raison de l'éloigner.

BERTRY.

Oh ! tu peux être tranquille... Jean est d'une tim
grande que jamais il ne dira un mot à Lucienne

sujet. D'ailleurs, il la fuit, et leur attitude est celle de deux étrangers. Il s'est jadis confié à moi et je t'ai dit son secret, que j'étais seul à connaître avec lui. Lorsqu'il a su que tu t'opposais à ce mariage... au nom de la science...

LE DOCTEUR.

Oui, au nom de la science.

BERTRY.

Il s'est incliné et moi aussi. Tu n'as pas changé d'avis au sujet de cette union?

LE DOCTEUR.

Je n'ai pas changé d'avis...

BERTRY.

Tout de même... il faut que tu soies bien sûr de toi pour accepter de semblables responsabilités.

LE DOCTEUR.

Je les accepte, et sans la moindre inquiétude.

BERTRY.

Voici le docteur Richon!

Entre le docteur Richon.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DOCTEUR RICHON, *vieux médecin de province, cravate blanche, mais rien de ridicule.*

LE DOCTEUR.

Eh bien, mon ami?

RICHON.

Je n'ai trouvé personne... mais j'ai une idée... Pourquoi Jean ne se chargerait-il pas lui-même de... Je vous

demande pardon de l'appeler simplement Jean... Je l'a vu venir au monde, c'est le cas de le dire...

LE DOCTEUR.

Jamais Jean ne voudra...

RICHON.

Ce serait excellent pour sa santé.

LE DOCTEUR.

D'accord! (*Il frappe sur le timbre.*) Mais vous allez voir (*A Rosalie.*) Priez M. Jean de venir me parler.

Rosalie sort.

RICHON.

Je serai heureux de lui serrer la main... Voilà plus d trente ans que j'exerce à Ebreville, où il est né. C'est u peu moi qui l'ai élevé... j'étais le médecin de son père e de sa mère, hélas!...

Entre, par la droite, Jean, 28 ans, très triste.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Bonjour, mon cher docteur.

RICHON.

Bonjour, mon cher enfant...

Poignées de main.

LE DOCTEUR.

Assieds-toi. Nous voici tous les trois : ton oncle M. Richon et moi, qui t'aimons bien, Jean. Nous parlion de toi... et nous nous demandions pourquoi tu ne t'occu perais pas toi-même de gérer tes biens d'Ebreville.

JEAN.

Moi ?

RICHON

Oui.

JEAN.

A quoi bon ?

BERTRY.

Mais, nom d'un petit bonhomme, je comprendrais si ous profitiez de la vie de Paris !

JEAN.

Vous la trouvez gaie, vous ?

BERTRY.

Si elle ne vous plaît pas, pourquoi refusez-vous de venir -bas ?... Vous auriez meilleur air qu'ici... Votre santé améliorerait, j'en réponds. N'est-ce pas, cher maître ?

LE DOCTEUR.

Evidemment. De plus, c'est très bien porté, maintenant, être gentilhomme terrien... On chasse, on monte à che- l... Ebreville n'est qu'à une petite heure de Dieppe.

BERTRY.

Ça ne vous dit rien ?

JEAN.

Pourquoi voulez-vous que je me donne ce tracas ?

RICHON.

Pour sauvegarder votre fortune.

BERTRY.

Parbleu !...

JEAN.

Oui... Vous avez raison, je sais que je devrais suivre s conseils, mais je n'ai pas la force de le vouloir... Et ais, il me restera toujours assez pour vivre comme il nvient... Alors, à quoi bon ?

BERTRY.

A quoi bon ? C'est votre réponse à tout... Alors, à qu
bon vivre ?

JEAN.

Je me le demande.

RICHON.

Vous vous rendrez malade.

JEAN.

C'est fait.

RICHON.

Très malade.

JEAN.

Tant mieux !

BERTRY.

Eh bien ! Elle est joyeuse, la jeunesse d'aujourd'hu
Vous êtes le dernier romantique, mon cher, et vo
parlez comme un héros de Chateaubriaud... Mais remue
vous donc, riez donc !

JEAN.

Vous croyez que cela m'est possible ?

BERTRY.

Il n'y a qu'à vouloir.

RICHON.

Si vous aviez confiance en votre guérison, vous gué
riez.

JEAN.

Je suis triste de naissance comme d'autres sont bossus
Ils auraient beau vouloir devenir droits, ils n'y parvie
draient pas.

LE DOCTEUR.

Vous voyez, mon cher Richon, il n'y a rien à faire
Restez-vous quelques jours à Paris ?

RICHON.

Non. Je rentre ce soir. J'ai deux jeunes Ebrevillois
demandent à voir le jour.

LE DOCTEUR.

Vous serait-il agréable d'aller visiter ma clinique ?

RICHON.

Avec grand plaisir.

LE DOCTEUR.

Voici ma carte. Mon secrétaire, le docteur La Belleuse, vous servira de cicérone... Au revoir, mon bon Richon.

Salutations. Richon sort.

BERTRY.

Une voiture... C'est madame de Cattenières.

LE DOCTEUR.

Je me sauve... Elle me demanderait une consultation... Reste là, Jean... et toi, préviens Lucienne.

Il sort.

JEAN, *à Bertry.*

Vous me laissez?... Restez un moment.

BERTRY.

Est-ce que vous avez peur d'être seul avec madame de Cattenières ?

JEAN.

Presque.

Entre madame de Cattenières.

SCÈNE VII

JEAN, MONSIEUR BERTRY, MADAME DE CATTENIÈRES, *puis* MONSIEUR *et* MADAME LONGUYON.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Bonjour, monsieur Bertry... Monsieur Jean. (*Salutations.*) Que je suis contente de vous voir... et Lucienne...

elle va bien?... Tant mieux, tant mieux!... Moi, je n'en puis plus... Merci! Heureusement, voici bientôt l'époque du départ pour la mer. Je ne sais pas si je pourrai aller jusqu'au bout... Il faut que je vous fasse le récit de ma journée.

BERTRY.

Je vais aller chercher Lucienne, qui serait désolée de ne l'avoir pas entendu... Vous permettez?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Faites donc... M. Jean me tiendra compagnie.

BERTRY.

Il en sera ravi.

Il sort.

MADAME DE CATTENIÈRES, *à Jean.*

Est-ce vrai... que vous en serez ravi? Moi, j'aimerais tant causer longuement avec vous... Vous êtes triste... Oh! ne le niez pas!... Les femmes voient ces choses-là au premier coup d'œil... J'ai toujours pensé que vous nourrissiez une grande passion muette.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur et Madame Longuyon!

Entrent monsieur et madame Longuyon; la femme jeune et jolie.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Cette chère amie!... Ronjour, monsieur... (*Court bavardage près de la porte. Pendant ce temps Jean est sorti.*) Lucienne va venir dans un moment, asseyez-vous... Nous disions, M. Jean et moi... Tiens, il est parti, le sauvage... Nous parlions des Lombard-Dubois... Vous étiez chez eux, hier?... Quelle jolie soirée!

LONGUYON.

Oui, mais terminée un peu tard.

MADAME LONGUYON.

Il fallait rentrer seul.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Mais oui.

LONGUYON.

Pour laisser ma femme avec tous ces blancs-becs? Non, madame de Cattenières, je ne suis pas un mari de cette trempe-là !

MADAME LONGUYON.

Et encore, nous sommes partis avant la fin du cotillon,

MADAME DE CATTENIÈRES.

Etait-il gai, ce cotillon?

MADAME LONGUYON.

Très gai, n'est-ce pas ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Il est vrai qu'il était conduit par le docteur La Belleuse, le premier meneur de cotillon de l'époque !

LE DOMESTIQUE.

M. le docteur La Belleuse.

Entre La Belleuse.

LA BELLEUSE.

C'est de moi que vous riez... (*A Longuyon qui s'est levé.*) Bonjour, Longuyon!

MADAME DE CATTENIÈRES.

C'est à propos de vous... Je disais à M. Longuyon que vous devez en avoir des succès, parmi vos jolies clientes.

LA BELLEUSE, *imitant malgré lui le docteur Bertry.*

Vous faites, madame, une erreur que commettent presque tous les gens du mode. Erreur regrettable. Le cabinet d'un médecin n'est pas un boudoir, je vous assure; c'est le confessionnal des misères humaines, et lorsqu'on

y parle de l'amour, c'est beaucoup moins gai que vous n l'imaginez... Pour nous une cliente, n'est pas une femme c'est une malade et voilà tout !

MADAME DE CATTENIÈRES.

Je m'excuse.

Elle reste assise.

LONGUYON.

Vous êtes un honnête homme, docteur ! (*Bas.*) Dites-moi j'ai deux mots à vous dire... Voici... ma femme ne veu pas se décider à aller vous voir, bien que je l'en prie... e sa santé m'inquiète. Voulez-vous profiter de cette ren contre pour la sermonner un peu ? Ce serait bien aimabl à vous !

LA BELLEUSE.

Très volontiers.

LONGUYON, *qui a conduit La Belleuse auprès de sa femm laquelle s'était un peu détournée.*

Je vous laisse !

Il retourne auprès de madame de Cattenières, s'excus s'accoude à la cheminée, et, de là, fait des petit signes à La Belleuse, debout au-dessus de la tabl près de madame Longuyon.

LA BELLEUSE, *à madame Longuyon, à mi-voix.*

Dites donc, Hélène, je vous ai attendue hier to l'après-midi.

MADAME LONGUYON.

Je n'ai pas pu venir.

LA BELLEUSE.

Vous ne m'aimez donc pas ?

MADAME LONGUYON.

Vous savez bien que si !... Vous souriez ?...

LA BELLEUSE.

Oui, votre mari me fait des signes d'encouragement...

Le Docteur sourit à Longuyon et hoche la tête avec l'air de dire : Soyez tranquille.

LONGUYON, *à madame de Cattenières.*

Un cœur d'or, ce docteur La Belleuse !

MADAME DE CATTENIÈRES, *qui avait suivi le manège le face-à-main aux yeux.*

N'est-ce pas ?

LONGUYON

C'est donc vous, madame, qui faites les honneurs de la maison ?... Je ne m'en plains pas !

MADAME DE CATTENIÈRES.

Lucienne va venir.

LONGUYON.

Et son père, M. Bertry ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Il doit être auprès de son frère.

LONGUYON.

J'ai toujours été surpris que deux êtres aussi différents que le Docteur et M. Bertry pussent habiter ensemble. M. Bertry a fait sa fortune dans l'industrie, n'est-il pas vrai ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Il ne l'y a pas faite ; il l'y a refaite, car, à vingt-cinq ans, il avait gaspillé sa part d'héritage.

LONGUYON.

Des petites dames ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Non... une seule, d'abord, les autres ne sont venues qu'après !

LONGUYON.

Il ne s'est pas rangé ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Au contraire... depuis les belles madames de province monsieur, jusqu'aux ouvrières de son usine... pouah !

LONGUYON.

Don Juan...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Don Juan fabricant de laines... c'est cela.

LONGUYON.

Et sa femme a toujours ignoré...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Sa femme ?

LONGUYON.

Madame Bertry ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Vous avez connu madame Bertry, vous ?

LONGUYON.

Non.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Madame Longuyon l'a connue ?

LONGUYON.

Ne la dérangez pas...

MADAME DE CATTENIÈRES.

C'est juste. Si vous ne savez rien, mettons que je n rien dit.

LONGUYON.

Il y a donc quelque chose ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Rien... Cette chère Lucienne se fait un peu attendre.

LONGUYON.

Quelle charmante jeune fille !

MADAME DE CATTENIÈRES.

N'est-ce pas ? Un peu excentrique... Elle tient ça de sa mère.

LONGUYON.

Vous la connaissez donc ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

La mère ?

LONGUYON.

Oui.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Elle est morte. Il y a bien des années.

LONGUYON.

Vous l'avez connue ?

MADAME DE CATTENIÈRES, *scandalisée.*

Moi !... Dieu merci, non !... Mais vous ne me ferez pas dire ce que je ne veux pas dire... Lucienne est une des jeunes filles que j'aime le plus.

LONGUYON.

C'est un beau parti.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Certes.

LONGUYON.

N'a-t-elle pas dû se marier, il y a quelque temps ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Avec M. de Maucour.

LONGUYON.

Oui.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Il en a été question... Une indiscrétion bien naturelle a tout empêché.

LONGUYON.

Une indiscrétion ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Et M. de Maucour a épousé Alice, la meilleure amie de

Lucienne... Mais c'est vieux tout cela... M. de Maucour et sa femme sont revenus de leur voyage de noces ; ils ont même fait une visite à Lucienne qui a été très bien.

LONGUYON.

Allons donc !... Il conduit sa femme chez son ancienne fiancée ?

MADAME DE CATTENIÈRES

M. de Maucour est un camarade de collège de M. Jean Delmont.

LONGUYON.

C'est égal !

MADAME DE CATTENIÈRES.

C'est madame de Maucour qui l'a voulu.

LONGUYON.

A propos de ce mariage manqué, vous parliez tout l'heure d'une indiscrétion...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Vous allez vous mettre des idées en tête... je vois qu'il vaut mieux que je vous dise tout... (*Très détaillé et très simple.*) La mère de Lucienne était une grande cocotte de la fin de l'Empire, il n'y a rien de plus. (*Entre Lucienne.*) Voici Lucienne. (*Elle va à elle.*) Bonjour, ma chérie. Le temps me paraissait bien long, malgré la compagnie de M. Longuyon, un bavard... Vous avez une mine superbe.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LUCIENNE.

LUCIENNE, *à madame de Cattenières.*

Excusez-moi... nous avons dû hâter notre départ pour Ebreville. Bonjour, La Belleuse, ne vous dérangez pas

Elle va donner une poignée de main à madam Longuyon et La Belleuse.) Ne vous dérangez pas!... (*Puis elle revient à madame de Cattenières.*) Oui, ma chère amie!...

ONGUYON, *sur la pointe des pieds, va vers la table du milie prendre un album. La Belleuse t madame Longuyon font un mouvement.*

Je regarde les images.

Il va à la table du fond et s'assied.

LUCIENNE, *à madame de Cattenières.*

C'est ce qui m'a mise en retard... Nous avons là-bas une uantité de b aves gens à qui j'apporte des vêtements, es friandises, à chaque voyage... S'ils me voyaient arriver es mains vides...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Comment, vous vous occupez vous-même de cela?

LUCIENNE.

Vous en êtes surprise, hein! Vous n'en revenez pas que e puisse songer à autre chose qu'à des toilettes, dire utre chose que des frivolités, faire autre chose que lirter!...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Du tout. Je vous assure...

LUCIENNE, *sans amertume.*

Allons! Allons! ne vous en défendez pas... Vous n'êtes as la seule, allez!... Après tout, vous avez raison... Et uand je fais autre chose, je me mêle de ce qui ne me egarde pas. Parlons de vous... Votre santé?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Très mauvaise... Je passe des alternatives de boulimie t d'anorexie.

Elles continuent à causer bas.

MADAME LONGUYON *à La Belleuse, se levant.*

Non... Je vous dis non... Voyez-vous... Cette idée de n
partager entre mon mari et vous... cette idée me révolt

LA BELLEUSE.

S'il n'y a que cela...

MADAME LONGUYON.

Comment, s'il n'y a que cela !...

LA BELLEUSE.

Vous verrez.

*Il va vers Longuyon qu'il prend par le bras. M
dame Longuyon va vers Lucienne.*

LUCIENNE.

Alice de Maucour !... Elle est demeurée ma meilleu
amie !... Certainement !... Pourquoi pas?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Et son mari ?

LUCIENNE.

Il est également de mes amis, oui, ma chère.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Vous le saviez, madame Longuyon ?

MADAME LONGUYON.

Mais certainement !

LUCIENNE.

Il est de mes amis, et si vous restez quelques minute
vous vous en rendrez compte par vous-même, car je s
qu'ils viendront nous dire au revoir !

MADAME DE CATTENIÈRES.

On m'avait raconté...

LUCIENNE.

Il y a tant de mauvaises langues !

LA BELLEUSE, *à Longuyon, en l'amenant sur le devant de la scène.*

Mon cher monsieur, j'ai longuement causé avec votre femme.

LONGUYON.

Eh bien?

LA BELLEUSE.

Vous avez raison. Sa bonne santé n'est qu'apparente. Elle a besoin de beaucoup de ménagements, beau-coup de mé-na-ge-ments.

LONGUYON.

N'est-ce pas ?

LA BELLEUSE.

Plus encore que vous ne le supposez. Comprenez-moi à demi-mot.

Il continue à lui parler bas.

LONGUYON.

Bien, bien, je vous le promets.

LA BELLEUSE.

A la bonne heure! (*Poignée de main.*) C'est un gros sacrifice que je vous demande. Je le sais... enfin... je... je le devine... Mais il est nécessaire. (*A Lucienne.*) Je prends congé de vous, mademoiselle, et je vous souhaite un bon voyage...

LUCIENNE.

Au revoir... Au revoir.

La Belleuse sort.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur de Maucour.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PAUL DE MAUCOUR, *puis* ALICE, *et* JEAN

M. de Maucour salue chacun, puis Lucienne.

LUCIENNE.

Alice n'est pas avec vous ?

PAUL.

Si. Elle vient de rencontrer La Belleuse qui lui fait l
cour.

LUCIENNE.

J'ai cru que vous n'alliez pas oser me reconnaître.

PAUL.

On m'a fait tenir auprès de vous, mademoiselle, un
conduite si indigne, que je m'attendais, de votre part,
des reproches.

LUCIENNE.

Bah ! Avec moi ça n'a pas d'importance.

PAUL.

Oh !... Heureux celui dont vous serez la femme.

LUCIENNE.

Ne dites donc pas ce que vous ne pensez pas. D'abor
je ne me marierai jamais.

PAUL.

Avez-vous si peur de l'amour ?

LUCIENNE.

Mais je n'ai pas dit cela... Dirait-on pas que vous m
fuyez !

MADAME LONGUYON.

Madame de Maucour.

Alice s'approche d'elle.

PAUL.

Vous m'aimez donc encore un peu?

Jean entre.

LUCIENNE, *éclatant de rire tout haut, puis du même ton que précédemment.*

Vous êtes un fat!... Qu'y a-t-il de nouveau à Paris? Allez-vous au théâtre?

PAUL.

Hier, j'ai conduit Alice au Casino des Larbins.

LUCIENNE.

Hein?

PAUL.

C'est le grand chic... Tout le monde y va... Il y a une file de voitures, chaque soir, je ne vous dis que cela?

LUCIENNE.

Qu'est-ce qu'on y voit?

PAUL.

Une pantomime : *La nuit au sérail.*

LUCIENNE.

Et c'est?...

Elle fait claquer ses doigts.

PAUL, *la regardant, surpris, souriant.*

Vous vous êtes un peu modernisée depuis six mois.

LUCIENNE.

Vous trouvez?... Ça m'a été bien facile, allez.

PAUL.

Ah!

LUCIENNE.

Oui.

PAUL, *silence embarrassé.*

... Vous me demandiez? Je ne sais plus quoi?...

LUCIENNE.

Au sujet de cette pantomime... C'est raide?

PAUL.

On ne peut y assister que dans une baignoire.

LUCIENNE.

Je regrette de ne pas être mariée... Je m'empresser
d'aller voir ce chef-d'œuvre.

PAUL.

S'il n'y avait pas tant de préjugés...

LUCIENNE, *riant tout haut.*

J'irais avec vous un soir?

PAUL.

Je n'ai pas dit cela.

LUCIENNE.

Je l'espère bien.

PAUL.

Voulez-vous que nous soyons bons camarades... l
cienne?...

LUCIENNE, *lui donnant la main.*

Tant que vous voudrez.

PAUL, *gardant la main.*

Vous êtes plus adorable que jamais.

LUCIENNE.

Vraiment.

Elle dégage sa main.

LE DOMESTIQUE.

Madame de Maucour.

*Entre Alice. Salutations. Avec madame de Catteni
elle vient à Lucienne qui a fait un pas vers elle. E
s'embrassent.*

ALICE.

Je suis contente de t'embrasser.

LUCIENNE.

Moi aussi.

ALICE.

Tu sais que nous allons à Dieppe cette année.

LUCIENNE.

Alors, on se verra.

ALICE.

Je crois bien!

LUCIENNE.

Ebreville est à trois lieues de Dieppe.

ALICE.

Une demi-heure de bicyclette.

LUCIENNE.

Tu fais de la bicyclette?

ALICE.

Avec Paul. C'est on ne peut plus amusant.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Je vous quitte, ma chère Lucienne... Je m'en voudrais
e gêner deux aussi bonnes amies.

LUCIENNE.

Vous ne nous gênez pas.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Je plaisante... Je veux tâcher de rattraper le docteur La
elleuse pour savoir s'il comprend quelque chose à ce
e j'ai.

ALICE.

Vous êtes malade, chère amie?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Je suis tantôt anorexique et tantôt boulimiaque... J'ex-
iquerai cela au docteur... Ne vous dérangez pas.

Elle sort.

ALICE.

J'ai peine à croire, en vous voyant toutes deux, que ce

soit moi qui soit « madame ». Qui aurait dit qu marierais la première?

LUCIENNE.

Pourquoi pas?

ALICE, *légèrement.*

Oh! ma chère; quand il n'y aurait que l'âge! (*U* Tu ne sais pas ce qu'on m'a dit : que tu avais dû Paul... J'en ai ri!

LUCIENNE.

Tu as bien fait.

ALICE.

Mais il avait bien un peu pensé à toi?

LUCIENNE, *avec un faux sourire.*

Il aura découvert que je n'étais pas digne de lu

ALICE.

Oh! Lucienne...

LUCIENNE.

Ne parlons pas de cela, veux-tu?... Qui sait s'i pas raison?...

ALICE.

Tu te calomnies, ma bonne Lucienne...

LUCIENNE, *doucement.*

Non.

PAUL.

Vous savez, ma chère Alice, qu'on nous attend

ALICE.

C'est vrai... Au revoir, ma chérie, et bon voyage. c'est entendu, on vous verra à Ebreville?

LUCIENNE.

Mais oui, mais oui!...

ALICE

A moins que, par impossible, nous n'allion Dieppe.

Lucienne les reconduit jusqu'à la porte. M. et Longuyon l'y rejoignent et lui disent adieu.

SCÈNE X

JEAN, LUCIENNE.

JEAN.

ous ne devriez pas vous compromettre ainsi, Lucienne.

LUCIENNE.

t pourquoi?

JEAN.

ous ne devriez pas, Lucienne, plaisanter ainsi avec de Maucour, ni souffrir qu'il vous parle comme il le .

LUCIENNE.

ela ne regarde que moi.

JEAN.

ela regarde aussi vos amis.

LUCIENNE.

e n'en ai pas : j'en ai tant!

JEAN.

ous en avez au moins un véritable.

LUCIENNE.

ous?

JEAN.

oi,

LUCIENNE.

près tout, c'est peut-être vrai, car je ne vois pas quel rêt vous auriez à me mentir.

JEAN.

otre conduite afflige mon amitié.

LUCIENNE.

arce que?...

JEAN.

Parce que vous préparez votre malheur.

LUCIENNE.

La préparation est faite depuis longtemps.

JEAN.

En vous voyant aussi inconséquente, qui donc vou épousera?

LUCIENNE.

Et qui vous dit que je veuille être épousée?

JEAN.

Vous haïssez le mariage?

LUCIENNE.

Je ne le hais pas : il m'est interdit.

JEAN.

Que dites-vous?

LUCIENNE.

C'est vrai, vous ne vous mêlez pas aux cancans mo dains. Nous nous sommes peu rencontrés. Vous n'aim pas causer, vous ne quittez pas votre chambre où vot misanthropie vous enferme; vous n'êtes à Paris q depuis peu et vous ignorez, sur moi, des choses que to le monde sait. Eh bien! Soyez donc instruit! On pe faire de moi sa maîtresse, mais sa femme, jamais. Po tant, je ne suis pas plus mauvaise que les autres jeun filles; je n'étais pas plus pervertie qu'Alice, mon ancien amie, et M. de Maucour l'a épousée. Mais, par ma nai sance, je suis vouée au mal.

JEAN, *ému.*

Par votre naissance!... Expliquez-vous.

LUCIENNE.

A quoi cela servira-t-il?

JEAN.

'est que moi, moi aussi, je suis voué au malheur et
n par ma faute.

LUCIENNE.

'ai reçu en naissant un héritage fatal.

JEAN.

e suis écrasé, moi aussi, par un héritage fatal, comme
is dites. Mon père m'a transmis, avec l'existence, la
lancolie dont toute sa vie avait été empoisonnée. Ah!
cienne, dites-moi vos peines; nul, nul mieux que moi
peut les comprendre.

LUCIENNE.

e porte le poids des fautes de ma mère. J'ai lu — oh!
igré lui — les œuvres du docteur Bertry, mon oncle...
plus, il n'a pu surveiller constamment ses paroles. J'en
ssez lu et assez entendu pour savoir que ma mère
transmis, avec l'existence, toutes les tristesses de sa
... non, je me trompe, elle m'a transmis la honte de
joies, car sa vie fut heureuse, et c'est moi qui suis
nie de ses fautes.

JEAN.

'e parlez pas ainsi de votre mère, Lucienne...

LUCIENNE, *se levant.*

h! oui... La convention du respect filial! C'est que,
ez-vous, on ne me l'a pas apprise... Mon père m'aime
façon, il fait ce qu'il peut. Ce n'est pas sa faute si
plaisirs lui ont toujours pris le meilleur de son
ps. Il m'a reconnue, c'est vrai, mais il s'est empressé
e décharger sur son frère des soucis de mon éducation.
nt à ma mère, je vous ai laissé deviner ce qu'elle fut.
Le respect familial! Croyez que je suis un monstre, si
s le voulez, mais j'ai beau fouiller les derniers replis
non cœur... ce respect-là, je ne l'y trouve pas!

JEAN.

... Je n'ose... Je ne puis vous demander de vous ex
quer.

LUCIENNE.

Il me suffira, pour tout vous faire comprendre, de v
dire le nom de ma mère, car son nom est célèbre.
journaux mondains l'ont mille fois répété, il y a vi
cinq ans, et même, au moment de sa mort, on a pu
des brochures, où toute sa vie est racontée... De
cela, j'aurai rougi, même si elle m'avait été étrangère.
mère s'appelait Sophie Claret; je lui ressemble; j'ai
gestes, ses intonations de voix... Un vieil ami de
père me l'a dit... Et j'ai son âme aussi.

JEAN.

... Comment avez-vous appris tout cela?

LUCIENNE.

Il y a longtemps. J'ai été chassée d'un couvent
jours après y avoir été admise... On a donné un prét
mais une petite amie qui ne comprenait pas ce qu'
disait me répéta qu'on me renvoyait parce que j'étai
fille de Sophie Claret. Vous savez ce que c'est quan
est jeune. Je fus d'abord très surprise, puis j'oub
Cependant, je pressentais déjà que j'étais une excep
Souvent, mon oncle arrêtait mon père qui me répri
dait. Il lui disait : « Laisse-la donc tranquille, cette pe
tu ne la referas pas, elle a ça dans le sang. » Je me
pelle encore... J'avais dix-sept ans, je pense, lorsque
saisi ce bout de conversation entre deux petits je
gens : « Lucienne Bertry... Avec celle-là, rien à craind
On n'est pas forcé d'épouser... » Je n'entendis de la
que le nom de ma mère. Enfin, il y a quatre an
ouvrant un journal où je ne sais plus qui racontai
souvenirs, ce même nom me sauta aux yeux... Cette
je voulus savoir... A l'aide de quels efforts, de qu
ruses, je ne puis vous le dire, mais je fus édifiée...

JEAN.

.. Pauvre enfant!

LUCIENNE.

Oui, pauvre enfant!... Il y a deux ans, Paul de Mau-
ir parla de m'épouser... Puis, il disparut subitement
revint, marié avec Alice. Plus tard, j'ai appris pour-
oi...

JEAN.

Le nom de votre mère?...

LUCIENNE.

Eh! il s'agit bien de son nom, c'est sous un pseudonyme
elle était connue. D'ailleurs, ma fortune avait aidé la
ille de M. de Maucour à tout ignorer. Mais quelqu'un
le docteur La Belleuse — qui avait intérêt à rompre ce
iage, a sans doute parlé, au nom de la science. On
eur que je lui ressemble tout à fait, comprenez-vous?...
au fond, je crains qu'on ait raison. Devinez-vous,
rs, avec quelle avidité j'écoute depuis quatre ans les
versations de mon oncle sur l'hérédité, l'implacable
édité, comme il dit... Avec quelle passion j'ai lu et
u ses livres, vous le comprenez, n'est-ce pas? Il y a
moments, cependant, où je me demande s'ils ont
son avec toute leur science... car, dans les bals, dans
flirts, plus d'une fois, j'ai senti en moi monter une
olte, une indignation... Ça m'écœurait, ce qu'ils
ellent l'amour... Mais je pensais que, vraiment, ce
tait pas à moi de faire la prude et je m'appliquais à
monter mes répugnances... J'y suis parvenue... et tout
heure, là, en souriant, j'ai écouté des paroles qui,
is, m'eussent soulevé le cœur...

JEAN.

ucienne!...

LUCIENNE.

'avais rêvé autre chose, en effet... Je pensais que mon
heur, plus tard, serait de me dévouer à un être aimé...

pour lequel j'aurais eu les tendresses qu'on a pour petits enfants, car dans mon idée, il était faible...

JEAN, *qui l'a écoutée avec la plus grande émotion, s'asseyant tout près d'elle.*

Malheureux?...

LUCIENNE.

Oui.

JEAN.

Comme moi, Lucienne?

LUCIENNE.

C'est cela... Il aurait eu besoin d'être protégé et d' plus doucement chéri que tout autre!

JEAN, *mettant sa main devant ses yeux.*

Lucienne! Lucienne!

LUCIENNE.

Jean!

JEAN.

Je souffre les mêmes souffrances que vous, je vous dit... Quand mon père s'est suicidé, j'avais trois ans..

LUCIENNE.

J'avais trois ans quand ma mère est morte.

JEAN.

J'ai lu, moi aussi, tous les livres du docteur Bertr comme vous, Lucienne, je suis un désespéré... malheurs sont le même malheur.

LUCIENNE.

Nos malheurs sont le même malheur.

JEAN.

Ma vie est perdue!

LUCIENNE.

Ma vie est perdue!

JEAN.

J'aspire à la mort libératrice.

LUCIENNE.

Le bonheur auquel peut prétendre toute femme, je n'ai pas le droit d'y rêver. (*Sanglotant.*) Mais, vraiment, Jean, vraiment, ne sentez-vous pas que c'est malheureux, bien malheureux, qu'il y ait des êtres voués avant leur naissance à toutes les tristesses, à toutes les chutes ?... N'est-ce pas injuste, cela, n'est-ce pas souverainement injuste ?

JEAN.

Oui, c'est injuste ; injuste et malheureux que nous soyons enfermés dans les fautes et dans les vices de nos ancêtres.

LUCIENNE.

C'est comme un péché originel.

JEAN.

Oui. Nous sommes châtiés...

LUCIENNE.

Pour des fautes que nous n'avons pas commises... Que je comprends vos chagrins !

JEAN.

Et moi, que je comprends les vôtres !... Nous sommes semblables à deux exilés qui se retrouveraient...

LUCIENNE.

Ils seraient heureux de parler de leur patrie, du mal commun.

JEAN, *laissant aller sa tête sur l'épaule de Lucienne.*

Ils pleureraient dans les bras l'un de l'autre.

LUCIENNE, *lui caressant les cheveux.*

Oui, comme nous faisons là... Et pendant un instant, leurs souffrances seraient douces et bénies...

JEAN, *silence. Tous les deux s'exaltent peu à peu pendant ce qui suit.*

Lucienne !... Ces chaînes... Ces chaînes que les morts ont peser sur nous... Si nous essayions de les briser ?

LUCIENNE, *mouvement de joie, puis* :

... Impossible... Nous sommes des prisonniers auxqu
l'espérance est défendue...

JEAN.

Il n'est pas de prison dont on ne puisse s'évader... (*I*
lève.) Si vous le voulez... à nous deux, nous tenter
l'évasion.

LUCIENNE.

C'est impossible!...

JEAN.

Non!... Seul, l'idée ne m'en serait peut-être pas ven
et certes, la force m'eût manqué pour la réaliser... M
avec votre aide... Mais, unis tous deux dans la vie...
je vous aime, Lucienne, et depuis longtemps...

LUCIENNE.

Je le sais maintenant... Il avait vos traits, ce mari id
que, dans mon rêve, j'enveloppais de tendresses.

JEAN.

A leur science désespérante, nous opposerons les én
gies de nos jeunesses et la puissance de notre amour!

LUCIENNE.

Je le voudrais... mais j'ai peur!... Si nous nous tr
pions, Jean, et si j'allais, moi, ne pas pouvoir m'évader

JEAN.

Je vous aimerai tant...

LUCIENNE.

J'ai peur de l'influence de la morte...

JEAN.

Vous l'oublierez... Je vous forcerai à l'oublier... D'ab
vous me sauverez, moi... Et déjà, je me sens plus fort.

LUCIENNE.

Ah! Jean!... Si c'était possible!... Quel bonheur!
c'était possible!

JEAN.

De toutes nos forces nous allons l'essayer... Y consentez-vous ?

LUCIENNE.

J'y consens !

JEAN, *lui prenant les mains avec effusion.*

... Mais il faut que j'agisse tout de suite... Il faut qu'à l'instant, nous fassions connaître nos projets d'union... Je veux profiter de ce réveil de moi-même, de cette exaltation... parce que, si j'attendais, j'aurais peur de ne plus avoir assez de force pour vouloir. Je vais parler à votre père. Je lui ai dit, il y a longtemps déjà, que je vous voulais pour femme; mais, à ce moment-là, j'étais sans énergie, parce que j'ignorais que vous m'aimiez. Ah! comme nous allons être heureux !

Il sort. Le docteur Bertry entre.

LE DOCTEUR.

Tout ton monde est parti?

LUCIENNE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Tu es contente d'aller à Ébreville?

LUCIENNE.

Ravie, ravie, ravie...

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que tu as donc? Tu as l'air tout exalté.

LUCIENNE.

Vous le saurez tout à l'heure... Il s'agit d'un événement grave qui va surgir dans mon existence.

LE DOCTEUR, *sans attacher d'importance.*

Grave !... grave et heureux ?

LUCIENNE.

Et heureux !

LE DOCTEUR, *de même.*

Allons, tant mieux, tant mieux!...

Lucienne sort.

SCÈNE XI

LE DOCTEUR BERTRY *seul, puis* LES DOCTEURS LA BELLEUSE, RICHON *et* MORIENVAL.

LA BELLEUSE.

Entrez donc, mes chers confrères... Entrez donc! (*docteur Bertry.*) Cher Maître, je vous ramène le docte Richon et notre autre confrère Morienval qui, ayant app votre départ, a tenu à vous présenter ses respects...

LE DOCTEUR RICHON.

Cher Maître... j'ai admiré!... Ah! les Parisiens s heureux de posséder des établissements aménagés com celui-là... car il a dû coûter bon...

LA BELLEUSE.

Ils ont encore plus de chance d'y recevoir les soins docteur Bertry.

LE DOCTEUR.

Gratuitement...

MORIENVAL.

Gratuitement.

LE DOCTEUR, *à Morienval.*

Et vous venez de passer votre thèse, monsieur?

MORIENVAL, *au docteur Bertry.*

Oui, mon cher Maître. Mon père m'a dit : « Fais-toi t jours avocat ou médecin; si ça ne réussit pas, il sera t jours temps d'entrer dans la politique ».

LA BELLEUSE.

Eh ! parbleu ! c'est si amusant ce pouvoir que nous avons sur les autres...

LE DOCTEUR RICHON.

Oh ! ce pouvoir...

LA BELLEUSE.

Rien que notre titre nous le donne... Vous en doutez ?... Il n'y a pas d'être humain qui, sachant notre qualité, ne se sente troublé si nous le regardons avec quelque insistance. Faites l'expérience à table, au théâtre, où vous voudrez. Fixez un de vos amis, bien portant... Dites-lui d'un certain air : « Vous portez-vous bien, un tel ? » Il se troublera, et son : « Oui » sera déjà plein d'anxiété. Il vous suppliera de lui dire ce que vous avez remarqué. Répondez ceci : « Rien, je vous trouvais un peu... Le cœur fonctionne bien, chez vous ? » Et vous aurez le lendemain, dans votre cabinet, la visite de votre ami qui n'aura pas dormi, et qui viendra, avec la naïveté de tous les malades, vous demander de lui faire un cœur tout neuf à la place du sien.

Il rit.

MORIENVAL.

Cela arrive-t-il en province, monsieur Richon ?

LE DOCTEUR RICHON.

Oh ! en province, c'est bien différent, vous savez... on aime son art pour lui-même... Et puis, on est un peu l'ami de ses clients... à Ebreville, presque tous ceux qui me saluent dans les rues, je les ai aidés à venir au monde ; j'ai assisté à leur mariage, et j'ai vu mourir leurs parents...

LA BELLEUSE.

Vous perdez beaucoup de malades ?

LE DOCTEUR RICHON.

Pas plus qu'on n'en perd à Paris, monsieur... Sans

doute je ne suis pas un savant, mais j'en ai tant vu que commence à les connaître un peu...

MORIENVAL.

Enfin, vous êtes content?

LE DOCTEUR RICHON.

Ma foi... j'ose à peine l'avouer ici... Je suis fier d'êt médecin... J'éprouve un plaisir toujours très vif lorsqu après être entré dans une chambre de malade et y ave trouvé tout le monde en larmes, j'en sors en laissant l parents et le sujet avec un peu d'espérance. Car, vous savez, le médecin guérit rarement, soulage quelquefo mais console toujours... Les clients...

LA BELLEUSE.

Ah! les clients!... Pour le gré qu'ils vous savent lo qu'on s'occupe d'eux...

LE DOCTEUR RICHON.

Evidemment... Ils sont souvent ingrats.

LA BELLEUSE.

Souvent!... Toujours, vous voulez dire.

LE DOCTEUR RICHON.

Moi, je les divise en deux classes : d'abord, ceux q je soigne gratuitement, parce que cela me fait plais ensuite, ceux qui me paient. Si je leur réclamais enco aux uns et aux autres de la reconnaissance, ce ser comme si je demandais à être payé deux fois, Et puis mes clients... Je veux d'abord leur plaire, ça les aide guérir...

LA BELLEUSE, *à Morienval.*

Il est d'une école antique.

LE DOCTEUR RICHON, *qui n'a pas bien entendu.*

Je suis sorti de l'école de Caen...

LE DOCTEUR BERTRY.

Et je vous connais, Richon. Il serait à souhaiter qu'il y eût beaucoup de médecins comme vous !

LE DOCTEUR RICHON.

Vous voulez railler... Je vais vous demander la permission de vous quitter... Le train n'attend pas.

LE DOCTEUR BERTRY.

Au revoir, Richon, à un de ces jours.

Richon salue et sort. Lorsqu'il est sorti, La Belleuse et Morienval se mettent à rire.

LA BELLEUSE.

Il en a de bonnes !

MORIENVAL.

La consolation des parents !

LA BELLEUSE.

Et sa joie... sa joie quand les malades vont mieux.

MORIENVAL.

Et ce médecin qui a peur d'être payé deux fois !

LA BELLEUSE.

Alors qu'on a tant de peine à l'être une seule.

MORIENVAL.

Et l'école de Caen ?

LE DOCTEUR.

Allons, allons, il faut être un peu indulgent...

LA BELLEUSE.

C'est égal !

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que vous voulez ? c'est de la province... ça ne sait pas !

Entre M. Bertry.

BERTRY.

Bonjour, messieurs. Je vous demande pardon... (*Ba son frère.*) Tu en as encore pour longtemps avec ces m sieurs ? J'ai quelque chose de sérieux à te dire...

LE DOCTEUR.

Nous, nous avons fini...

LA BELLEUSE, *prenant congé.*

Cher maître !...

MORIENVAL, *de même.*

Cher Maître... très honoré...

Ils sortent.

SCÈNE XII

BERTRY, LE DOCTEUR BERTRY.

LE DOCTEUR.

Qu'as-tu de si pressé à me raconter ?

BERTRY.

Jean et Lucienne veulent se marier.

LE DOCTEUR.

Je croyais avoir dit une fois pour toutes que je opposais.

BERTRY.

Jean est dans une exaltation qui m'effraie... Il maintenant que Lucienne l'aime.

LE DOCTEUR.

Lucienne l'aime ?... Après tout, cela ne m'étonne p les dégénérés se recherchent... Et qu'est-ce que tu dis ça, toi ?

BERTRY.

Je les ai vu si confiants dans leur bonheur, si épris, si résolus, qu'après réflexion, j'ai dit oui.

LE DOCTEUR.

Tu n'es pas beaucoup mieux équilibré qu'eux.

BERTRY.

Possible !... Alors, tu refuses ?...

LE DOCTEUR.

Absolument!

BERTRY.

Pourquoi?

LE DOCTEUR.

Est-ce que tu l'ignores, vraiment ?...

BERTRY.

Tu as consenti à prendre Lucienne ici, malgré sa naissance et cela, du vivant de ta femme... Tu ne l'as donc pas jugée indigne d'entrer dans ta famille...

LE DOCTEUR.

Il n'est pas question de cela.

BERTRY.

Explique-toi ?

LE DOCTEUR.

Si tu veux qu'avant un an... tu m'entends ?... avant un an, Jean se soit suicidé... Mon pauvre ami, je ne veux pas te chagriner... Causons sérieusement, puisqu'il s'agit du bonheur de ces enfants, et ne vois dans ce que je te dis aucun reproche au sujet de ta conduite passée Jean est un malade nerveux et mélancolique comme son père..

BERTRY, *accablé.*

Nous sommes donc les prisonniers des morts ?

LE DOCTEUR.

Tu l'as dit...

BERTRY, *dans un mouvement de colère jusqu'à la fin de scène.*

Eh bien, tu m'agaces, à la fin, avec ta science D'abord, ce n'est pas la science... C'est ta science à t c'est ton interprétation.

LE DOCTEUR.

Tout le monde ne la méprise pas.

BERTRY.

Oui, je sais, tu es célèbre. Cela ne veut pas dire que sois infaillible. Alors, les hommes ne sont que des bru inconscientes, sans individualité, sans volonté.

LE DOCTEUR.

Tu ne comprends rien à ces choses-là!...

BERTRY.

Enfin, réfléchis, je vous prends comme exemple. To moi, nous sommes fils du même père et de la même m nous devrions nous ressembler, et pourtant...

LE DOCTEUR.

Il y a l'hérédité croisée... Il y a l'atavisme, une h dité lointaine...

BERTRY.

Pourquoi ce qui a été vrai pour l'un de nous ne se il pas vrai pour eux?

LE DOCTEUR.

Ça aurait pu l'être. Mais il suffit de les observer heure seulement, l'un et l'autre, pour voir qu'ils sont les continuateurs de leurs parents.

BERTRY.

Comme tu devrais être prudent lorsqu'avec l'autori ton grand nom, tu rends des arrêts que tu dis sans a et qui ne seront pas sans conséquences! Je suis conva que si ces deux enfants doivent être malheureux

seront non pas des victimes de l'hérédité, mais celles du docteur Bertry.

LE DOCTEUR.

C'est ton opinion...

BERTRY.

Mais il y a des exceptions.

LE DOCTEUR.

Si peu... Lucas, Morel, Galton et moi, nous avons observé des milliers de cas où les lois de l'hérédité se sont affirmées...

BERTRY.

Et combien de cas avez-vous ignorés où elles ont été démenties? Vous savez le nombre des condamnés pour vol dont les pères avaient été condamnés, mais vous ne savez pas combien il y a eu de criminels dont les fils ont été d'honnêtes gens. Et quand même vos lois, vos fameuses lois, n'auraient éte mises en défaut qu'une seule fois, quand même il n'y aurait eu, depuis que vous observez, qu'un seul homme vicieux dont le fils n'ait pas été un vicieux, qu'un seul fou dont le fils ait été sain d'esprit, je dis que celui-là seul, que ce cas unique, aurait dû vous empêcher de publier, avec cette autorité contestable, vos lois sinistres et hasardées, vos lois de désespérance, qui, peut-être, ont fait plus de vicieux et de fous que l'hérédité elle-même.

LE DOCTEUR.

Qu'importent les victimes? Ces lois, nous les croyons vraies, nous devions les formuler...

BERTRY.

Vous abusez de votre pouvoir... en despotes ..

LE DOCTEUR.

Despotes qui n'ont pas peur d'être détrônés...

BERTRY.

Tu as raison. Votre règne n'est pas près de la fin. Vous

êtes les bons dieux d'un peuple athée qui n'a plus d'au idéal que le parfait fonctionnement de son tube digesti Vous êtes la dernière ressource de la crédulité dans ce époque de prétendu scepticisme.

LE DOCTEUR.

Continue, mon ami; je t'attends quand tu seras mala Tu y viendras comme tout le monde, tirer la langue à bon docteur, et tu seras très petit garçon, comme autres.

BERTRY.

Ça ne prouverait rien! Autrefois, les malades priai Dieu de les guérir; maintenant qu'ils ne croient plus Dieu, ils croient à la science, plus que vous n'y croy vous-mêmes, et c'est vous qui avez hérité de la puissan des prêtres.

LE DOCTEUR.

A-t-on perdu au change?

BERTRY.

Je le crois... ils donnaient...

LE DOCTEUR.

Oh! Oh!... ils donnaient!...

BERTRY.

Ils « vendaient », si vous voulez, l'espérance dans u vie future, moins triste que celle-ci... Vous, vous êtes ministres de cette déesse de déception qui s'appelle science!... La médecine...

LE DOCTEUR.

Ne dis pas de mal de la médecine... Elle a des m tyrs...

BERTRY.

Pas autant que de victimes!

LE DOCTEUR.

Elle a des héros...

BERTRY.

Je le sais aussi bien que toi ; mais pour un Claude Bernard, un Pasteur ou un docteur Roux, que la renommée va chercher malgré lui, dans son laboratoire, pour un certain nombre d'entre vous qui sont modestes et apitoyés, il y a en a trop... d'autres... assoiffés de réclame et dépourvus d'humanité ?... Je dis que vous semez la terreur par vos découvertes de maladies nouvelles, par vos descriptions, vos prescriptions et vos menaces. Vous rapetissez les caractères en développant dans de gigantesques proportions la peur de la mort. Vous empoisonnez tous nos plaisirs, tous nos actes, toute notre vie...

LE DOCTEUR.

Nos clients ne disent pas cela...

BERTRY.

Vos clients!... Je les connais!... Je le connais votre fidèle client ; il sue l'effroi par tous les pores, il promène, tout entortillé de flanelle comme un cheval de course malade, une existence ratatinée et souffreteuse... Il vous consulte pour savoir quand et comment il doit manger, boire, dormir et même aimer... Vous avez inventé la peur des microbes... qui n'a jamais servi qu'à multiplier les égoïstes et les poltrons.

LE DOCTEUR.

Cause toujours... Depuis Molière, nous en avons entendu bien d'autres et de meilleures... En ce qui concerne Lucienne et Jean, il est inutile que nous discutions. Je refuse mon consentement à ce mariage, voilà tout !

BERTRY.

Eh bien ! tu vas l'annoncer toi-même à ces pauvres enfants... Moi, je n'en aurais pas le courage.

LE DOCTEUR.

Soit !

Bertry va à la porte de gauche et fait entrer Lucienne et Jean.

BERTRY, *appelant.*

Lucienne !... Jean !...

SCÈNE XIII

LUCIENNE, JEAN, BERTRY, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Mes enfants...

JEAN.

Vous refusez?

LE DOCTEUR.

Oui. Je m'oppose à votre mariage, parce que je cro
que vous seriez malheureux l'un par l'autre, et je n'
rien de plus à vous dire.

JEAN.

Nous avons, nous, la conviction profonde, la convictio
enthousiaste que le seul moyen, pour l'un et pour l'autr
d'échapper à la fatalité à laquelle nos parents nous o
voués inconsciemment, c'est de nous unir pour lutt
contre elle.

LUCIENNE.

Oui, nous croyons au bonheur possible, à cette con
tion-là.

LE DOCTEUR.

Je refuse !

JEAN, *à mi-voix.*

... Si vous persistez dans ce refus, vous aurez provoq
immédiatement le malheur que vous redoutez pour pl
tard.

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire ?

JEAN, *de même.*

La promesse que je vais vous faire, je la tiendrai, je le jure sur le souvenir de mon père et de ma mère. Si vous ne consentez pas, je me tuerai !

LE DOCTEUR, *bas à Bertry.*

Tu vois... tu vois... L'obsession, l'idée fixe.

BERTRY, *bas.*

Tout de même, tu n'oseras pas...

LUCIENNE.

Par grâce, mon oncle !...

LE DOCTEUR *les regarde et les voit très résolus.*

Je cède. Mais vous me rendrez cette justice : c'est que j'aurai tout fait pour empêcher ce mariage. Je cède, mais je ne cède que sous la menace !

LUCIENNE.

Jean !

JEAN.

Ayez confiance, Lucienne, nous triompherons ! Je sens ma volonté plus nette !... Cette vie que je refusais ce matin... cette vie à Ebreville, je l'accepte.

LUCIENNE.

Nous nous aimerons ! Et par la force de notre amour, nous nous évaderons de cette prison, malgré vous, mon oncle, malgré vous, le geôlier !

LE DOCTEUR.

Nous verrons !

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Un coin du parc du château d'Ebreville. A droite, le perron
château; à gauche, les communs.

SCÈNE PREMIÈRE

SEGARD, *puis* JEAN.

SEGARD.

Cent francs, que j'aurais donnés à l'ancien régisseu
puisqu'il a volé, il peut bien avoir volé cent francs
plus, j'y fais point tort... quatre cents francs pour la l
terie promise par madame Belmont... cent francs de ré
rations... ça fait six... c'est deux cents francs qui doiv
me revenir... (*Jean paraît sur le perron avec un autre f
mier qu'il congédie et qui sort par la droite, au fond, ap
un :* « *Au revoir, monsieur Belmont* »). Bonjour, m'sieu B
mont... Faut que vous veniez voir à la ferme... M'ame B
mont avait promis des réparations, vous pouvez y d'm
der, j'suis point un minteu... L'toit va nous chuter s
nos têtes...

JEAN, *très gai pendant toute la scène.*

Nous verrons.

SEGARD.

V'là les mauvais temps qui s'approchent... L'vent d

né l'enlèvera comme un fétu. C'est point tant pour mé, que je r'quiers, c'est pour ma femme et m's'éfants... Si un malheu arrivait, m'sieu Jean... on vous les f'rait payer ous cher qui n'valent, bé sûr.

JEAN.

C'est bien, j'irai.

SEGARD.

V'nez avec moi. J'ai mon cabriolet.

JEAN.

Non, je n'ai pas déjeuné. Je vais manger un morceau t je vous suis.

SEGARD.

Vous n'allez pas venir ?

JEAN.

J'arriverai en même temps que vous.

SEGARD.

Bé sûr ?

JEAN.

Je vous le promets... Seulement, vous devriez être un eu plus raisonnable pour mes lapins.

SEGARD.

Vos lapins !... vos lapins ! .. Nommez un expert, m'sieu elmont... nommez un expert... Ils ont mangé m'blé, puis qu'il est en herbe... sur toute ma pièce qui borde ot'bois... même qu'un jour, m'sieu le maire m'a dit omme ça : « Ségard, t'as donc déjà fauché ? »

JEAN.

Pourquoi vous obstinez-vous à mettre du blé sur cette erre-là... pour me le faire payer ?

SEGARD.

Seigneur !... faudrait donc que je sois malicieux... c'est a meilleure terre...

JEAN.

Et pourquoi mettez-vous du sarrazin sur la pièce v
sine pour attirer mes faisans ?

SEGARD, *faisant la bête.*

D'sarrazin ? d'faisans ? Qué faisans ?

JEAN.

Vous savez bien que le sarrazin les attire.

SEGARD.

L'sarrazin l's'attire... c'est la première nouvelle...
m'l'ont mingé, ça, c'est vrai ; t'nez, vous m'y faites pens
et en bonne justice, j'devrais même vous réclamer...

JEAN.

Ah ! ça, non, par exemple !...

SEGARD.

J'réclame point... j'réclame point...

JEAN.

Mon garde m'a dit que vous en aviez tué six, dep
l'ouverture.

SEGARD.

Six... six quoi ? six lapins ?

JEAN.

Six faisans.

SEGARD.

Six faisans ! Moué, que j'aurais tué six faisans, mou
depuis... Ah ! bonté du ciel !... moué tué six faisans
Mais, qué qu' j'en aurais fait ?... Est-ce que des pauv'
tivateurs comme nous, ça sait manger d'ces bêtes
Est-ce que n's avons des dents pour ça, dites ? Non, n
qué qu' j'en aurais fait ?... J' m'en irai point d'ici s
qu' vous disiez qué qu' j'en aurais fait...

JEAN.

C'est bon... c'est bon... Voulez-vous me les vendre,
deux pièces de terre ?

SEGARD.

Celle au blé et celle au sarrazin ?

JEAN.

Oui.

SEGARD.

Ça j'peux point, m'sieu Belmont.

JEAN.

Pourquoi ?

SEGARD.

Parce que vendre de la terre, ça porte malheur.

JEAN.

Vous avez bien vendu celle de Longpré.

SEGARD.

C'est pas la même chose... c'était du bien qui m'venait 'ma belle-sœur.

Jean éclate de rire. A ce moment M. Bertry et le Docteur paraissent sur le perron.

JEAN.

Enfin, au lieu de toucher des fermages, c'est moi qui ous dois de l'argent ?

SEGARD.

C'est point m'faute, m'sieu Belmont, c'est la faute à vos apins. A vous r'voir... (*Poignée de main.*) A vous r'voir, n'sieu Belmont. Ce qui m'fait l'plus d'peine, c'est l'affaire es six faisans... parce que... les Ségard, de père en fils... a pas pus honnête dans le pays.

JEAN, *tout en reconduisant.*

Je sais... et les fermages ?...

SEGARD.

Voilà... J'ai donné cent francs au régisseur... vous l'a it, pas vrai ?

JEAN.

Comment cela?...

Ils sortent par la gauche, en causant.

SCÈNE II

LE DOCTEUR, BERTRY. *Ils sortent du château et traver*
la scène pendant ce qui suit.

BERTRY.

Eh bien !... rit-il d'assez bon cœur, notre ami Jean
tu avais condamné à la mélancolie perpétuelle ! Il l
suffi, pour guérir, de ne plus croire à tes sombres pré
tions, de s'emplir les poumons de grand air et de s'i
resser à la vie. Hein ! Ta fameuse science... ta scie
infaillible... elle est en défaut !... Voilà six mois
Lucienne et Jean sont mariés, et ils sont parfaitem
heureux !

LE DOCTEUR.

Hum.

BERTRY.

Jean n'est pas reconnaissable... Il a pris à cœur
métier de gentleman-farmer. Hier, je l'ai vu rentr
neuf heures du matin, retour d'une longue course à
val ; il était rayonnant de santé et de bonne humeur !

LE DOCTEUR.

Oui, l'état de Jean est meilleur, c'est certain. Il
heureux et croit que tout le monde l'est. L'exercice
grand air lui a fait beaucoup de bien, mais au fond, il
resté ombrageux et jaloux.

BERTRY.

Oh !

LE DOCTEUR.

Tu ne vois rien, toi. Hier, à dîner, Lucienne a raconté ue le jeune propriétaire du château voisin était venu lui endre visite alors qu'elle était seule : le visage de Jean 'est assombri tout à coup...

BERTRY, *sans conviction.*

C'est une idée que tu te fais...

Reprise de la promenade.

LE DOCTEUR.

Quant à Lucienne, elle s'ennuie.

BERTRY.

Oh !

LE DOCTEUR.

Oui. Elle a d'abord joué à la châtelaine champêtre, visi- nt les cultures, s'occupant du potager... Elle promettait es réparations à tous les fermiers, et Jean a même dû imer sa générosité. Alors, elle s'est subitement désin- ressée de tout... Elle s'ennuie.

BERTRY.

Elle s'ennuie, dis-tu ?... Eh bien, le malheur, le malheur ue nous devons redouter plus que tout, tu m'entends ien, c'est qu'elle n'attribue son ennui, non pas à son sœuvrement, mais bien à sa destinée, et qu'alors, se oyant condamnée par avance, elle ne se défende pas, le ne réagisse pas comme toute autre honnête femme ferait à sa place. Et si jamais elle était vaincue, ce sont s idées maudites qui en seraient la cause et non pas son rédité !

LE DOCTEUR, *indifférent.*

Oh ! je voudrais avoir tort ; malheureusement tu verras ue les événements me donneront raison... Moi, je ne le rrai pas !

BERTRY.

Comment cela ?

LE DOCTEUR.

Je n'ai plus longtemps à vivre.

BERTRY.

Allons !... Je croyais que tu allais mieux...

LE DOCTEUR.

Le mal revient et progresse toutes les nuits.

BERTRY.

Qu'est-ce que tu éprouves ?

LE DOCTEUR.

Tout à coup, sans aucun prodrome, je ressens une d
leur atroce au cœur, une angoisse folle... La sensat
de la mort immédiatement prochaine. Ces symptômes
feraient croire à une maladie classée, connue, n
d'autres me déroutent complètement. La crise finie
tombe dans une dépression physique et morale extra
dinaire, puis, lorsque la circulation s'est rétablie,
redeviens le même qu'avant l'alerte, avec toute ma volo
toute mon intelligence...

BERTRY.

Qu'est-ce que tu fais ?

LE DOCTEUR.

J'ai naturellement tout essayé... Si j'osais, je con
terais Richon.

BERTRY.

Pourquoi pas ?

LE DOCTEUR.

Il croirait que je me moque de lui. Et puis ne par
pas de cela; rien ne m'irrite comme d'y penser.
médecin ne doit pas être malade. Les clients son
égoïstes et si bêtes qu'ils n'ont plus confiance en n
lorsqu'ils ne nous croient plus en bonne santé. Ils
envie de nous crier : « Guéris-toi toi-même, guérisseu

vec une logique absurde, ils pensent que si nous ne
xons pas nous soulager, c'est que nous sommes des
norants. J'en ai un ici, à Ebreville, qui est atteint de la
ême maladie que moi... Il en a eu l'intuition, il l'a
eviné je ne sais comment. Mon cher, tu ne peux pas
imaginer avec quelle férocité il me demande de mes
ouvelles. Il m'observe avec une attention folle; il cherche
deviner sur mon visage si je vais un peu mieux, afin
e savoir si j'ai fait pour moi-même quelque découverte
ont il profitera, lui!

BERTRY.

Je le connais, c'est M. Brinvillard.

LE DOCTEUR

Juste... Il y a quelque temps, j'ai eu une accalmie.
oulant le soulager, je lui ai dit qu'en effet, j'avais trouvé
our mon mal — pour le nôtre — un remède nouveau. Il
a cru, l'imbécile, il l'a cru!... Et il a eu quinze jours
'amélioration, tandis que moi je n'ai jamais autant souf-
ert que durant cette période. En l'apprenant il m'a quitté.

BERTRY.

Il a changé trois fois de médecin, depuis. Il a vu aussi
n homéopathe... Sais-tu où il en est, maintenant?

LE DOCTEUR.

Non.

BERTRY.

Il consulte une espèce de rebouteux, de guérisseur, un
erger d'ici, le père Guernoche.

LE DOCTEUR, *riant.*

Il devait en arriver là.

Ils sortent par le fond. Rosalie est entrée depuis quelques instants, par la gauche. Elle dispose le couvert. Jean rentre par la gauche.

SCÈNE III

ROSALIE, JEAN, *puis* LUCIENNE.

JEAN.

Ah! ça, Rosalie, le régisseur a donc laissé toutes fermes en ruines?...

ROSALIE.

Faut pas que monsieur écoute ses fermiers... c'est des voleux.

JEAN.

Et madame... Elle n'est pas encore levée?

ROSALIE.

Je crois que si... Elle s'habille.

JEAN.

Bien!... Lucienne! Lucienne, allons, paresseuse!

La fenêtre s'ouvre, Lucienne paraît.

LUCIENNE.

Qu'est-ce qu'il y a?

JEAN.

Je meurs de faim... descends-tu?

LUCIENNE.

Oui, je suis prête.

Elle disparaît.

JEAN.

Le thé est préparé?

ROSALIE.

Oui, monsieur.

JEAN.

Et ma soupe?

ROSALIE, *riant.*

Je ne peux pas m'habituer à voir monsieur manger de la soupe, le matin, comme un cultivateur...

JEAN.

J'en suis un, Rosalie, j'en suis un... Et du saucisson, hein ? avec du beurre bien frais... C'est que je suis levé depuis six heures, moi... (*Apercevant Lucienne sur le perron.*) Je ne suis pas comme madame... qui ne descend plus de chez elle qu'à dix heures, maintenant...

LUCIENNE.

Qu'est-ce que je ferais ?...

JEAN.

Bonjour ma chérie...

LUCIENNE.

Bonjour.

Ils s'embrassent. Rosalie sort.

SCÈNE IV

JEAN, LUCIENNE, *de temps à autre* ROSALIE.

JEAN.

Assieds-toi... dépêchons-nous !

Il s'assied à gauche de la table, Lucienne de l'autre côté.

LUCIENNE, *en s'asseyant.*

Tu es encore pressé ?

JEAN.

Je crois bien. Le père Ségard m'attend. (*A Rosalie, qui verse le thé à Lucienne.*) Dites qu'on attelle le boggy tout de suite.

ROSALIE.

Oui, monsieur.

Elle sort.

LUCIENNE.

Si nous allions faire une promenade à cheval?

JEAN.

Impossible, ma chérie.

LUCIENNE.

Ah!...

JEAN.

J'ai promis à Ségard... Tu comprends, le toit d
chûter su l'têtes d'l'eux éfants!... Puis je vais déjà perc
une journée lorsque les Grandpré viendront.

LUCIENNE.

Ils ont écrit. Ils ne viendront pas.

JEAN.

Puisqu'ils ne viennent pas, j'en profiterai pour alle
Rouen, voir une moissonneuse-lieuse dont on m'a par

LUCIENNE.

Tu devrais te reposer.

JEAN.

Me reposer! Mais c'est en m'occupant que je me repo
— Vois-tu! quand on veut toucher à la culture, on n'a
une minute à soi... Et c'est si bon, d'être affairé, de
sentir vivre... On est heureux, on a faim... Ah! vo
Rosalie! (*Entre Rosalie portant un bol de soupe.*) Tie
regarde si c'est appétissant... Et ça sent bon!

ROSALIE.

Monsieur mange avec un cœur... (*Un temps.*) Quand
est bien fatigué, on met une demi-bouteille de vin
dedans... Je ne vous dis que ça!... Du bon vin,
exemple! (*Jean et Lucienne rient.*) Monsieur n'en v
pas?

JEAN.

Non, Rosalie, merci.

Rosalie sort.

ROSALIE, *en sortant, à part.*

C'est ennuyeux. J'avais pourtant besoin d'aller à la cave, moi...

LUCIENNE, *le regardant amicalement.*

Tu as plaisir à manger cela?

JEAN.

Dame, j'ai faim, moi! Sais-tu ce que j'ai fait, ce matin?... J'ai été d'abord, à pied, au Fonds-de-Chaux, puis, chez Carpentier à l'Alouette, puis, de là, je suis revenu par la route jusqu'à Sanville : de Sanville aux Quatre-Chemins; rentré ici à neuf heures j'ai reçu mes fermiers. C'est la Saint-Michel, aujourd'hui... Tu ne savais pas, toi?

LUCIENNE.

J'ignorais... les journaux de Paris ne sont pas arrivés?

JEAN.

Non, mais il y a, sur ma table, la « Vigie de Dieppe », le « Progrès Agricole... »

LUCIENNE.

Merci.... Est-il bien nécessaire que tu fasses toi-même toutes ces courses?

JEAN.

Je le crois bien! Et puis j'adore ça!...

LUCIENNE.

C'est que... tu me laisses bien seule... Je m'ennuie un peu, moi...

JEAN.

Mais non, mais non, tu ne t'ennuies pas. — Nous sommes très heureux... Ce n'est pas vrai?

LUCIENNE, *rêveuse.*

Si.

JEAN.

Ah! ça va mieux... Du bon beurre... un morceau d saucisson... et en route! J'étais éreinté!...

LUCIENNE.

Pourquoi n'as-tu pas monté Poulette?

JEAN.

Elle boite. J'ai envie de m'acheter une bicyclette.

LUCIENNE.

Ah! oui... Achètes-en une pour moi aussi, dis, veux-tu

JEAN.

C'est pour le coup que les Grandpré ne nous confieraie pas leur fille!

Un silence.

LUCIENNE.

Paris ne te manque pas, à toi?

JEAN.

Pas du tout! Et à toi?...

LUCIENNE, *sans conviction.*

A moi non plus... Peut-être... j'aimerais mieux recevo un peu plus... seulement... (*Avec un sourire.*) tu es jaloux!

JEAN.

C'est vrai... mais c'est parce que je t'aime! si fort! fort.

LUCIENNE.

Oui.

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

Il y a là deux vélocipédistes et une dame en voiture q demandent à parler à monsieur et à madame.

LUCIENNE.

Ah! Ils ne vous ont pas dit leur nom?

LE DOMESTIQUE.

J'ai oublié de le demander.

JEAN, *contrarié, se levant.*

C'est Paul de Maucour, sa femme et madame de Cattenières, je parie! J'ai envie de faire dire que nous ne sommes pas là.

LUCIENNE.

Oh! Pourquoi?

JEAN.

Paul m'agace avec ses...

LUCIENNE.

C'est encore la jalousie.

JEAN.

Tiens, tu as raison, je suis bête... Alors, tu aurais plaisir à les voir?

LUCIENNE.

Mon Dieu, oui... et puis... ce n'est peut-être pas eux...

JEAN.

Oh! certainement si... (*Au domestique.*) Il y a une dame parmi les deux vélocipédistes?

LE DOMESTIQUE.

Je crois que oui. Je n'en suis point sûr, mais je crois que oui.

JEAN, *se levant.*

Je vais voir.

Il va pour sortir avec le domestique, Lucienne reste un moment seule, très rêveuse. Entrent : Jean, Paul de Maucour, madame de Cattenières, madame de Maucour. Paul et madame de Maucour sont en bicyclistes et poussent leurs machines. Madame de Cattenières en toilette d'été.

SCÈNE V

JEAN, LUCIENNE, PAUL DE MAUCOUR,
ALICE DE MAUCOUR, MADAME DE CATTENIÈRES.

LUCIENNE.

C'est vous! Oh! la bonne surprise!

ALICE.

Comment vas-tu?

Jean la débarrasse de sa bicyclette qu'il appuie contr
le mur du château.

LUCIENNE.

Et toi?... (*Embrassades.*) Vous venez de Dieppe?

ALICE.

Mais oui.

MADAME DE CATTENIÈRES.

C'est moi qui les ai décidés... Ils m'escortaient auto
de la charrette anglaise... C'est charmant... (*A Jean.*) Vo
avez une mine superbe!...

PAUL.

C'est ce que je lui disais.

JEAN.

Tu ne repars pas tout de suite?

PAUL.

Non.

JEAN.

Alors, débarrasse-toi de ta machine?

PAUL.

Doucement... doucement. Pas au soleil...

JEAN.

La voici à l'ombre.

LUCIENNE, *à Paul.*

Nous pensions souvent à vous... Je me disais : ils ne viendront donc pas ?

ALICE, *de loin.*

Je ne pouvais parvenir à décider Paul.

PAUL, *bas, à Lucienne.*

Ne l'écoutez pas, nous l'avons presque amenée de force... (*Haut, à Jean.*) J'ai vu un boggy attelé devant la grille... Tu allais sortir ?

JEAN.

Oui... voir un de mes fermiers... à une petite lieue.

PAUL.

Il a des fermiers !

JEAN.

Cela t'amuserait-il de venir avec moi ?

PAUL.

Avec ma machine... les routes sont belles ?...

JEAN.

Superbes... et j'ai un trotteur qui te laissera en route.

PAUL.

Qui me laissera en route ! Nous allons voir ça !

JEAN.

Viens... nous serons de retour pour le déjeuner.

LUCIENNE.

C'est cela... Allez, allez... Nous ba varderons nous trois pendant ce temps-là...

PAUL.

Partons !

Il prend sa machine et sort avec Jean.

SCÈNE VI

LUCIENNE, ALICE, MADAME DE CATTENIÈRES.

LUCIENNE.

Ah ! je suis contente de vous revoir.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Vous êtes très bien ici... une vue splendide...

LUCIENNE.

N'est-ce pas ? Quand le temps est clair, on voit la mer là, au-dessus du clocher Saint-Martin.

ALICE.

Vraiment ?

LUCIENNE.

Toutes ces terres, jusqu'au petit bois, nous appartiennent et sont d'un seul tenant avec le parc.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Cela doit rapporter gros ?

LUCIENNE.

L'année dernière, tout a beaucoup souffert à cause de la sécheresse.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Pourquoi n'arrose-t-on pas... comme sur les boulevards ?

LUCIENNE, *riant.*

Vous n'y pensez pas.., Mais, asseyons-nous... (*Elles s'installent autour de la table.*) Parlez-moi de Paris... Y a-t-il du nouveau ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Il ne s'est rien passé depuis l'affaire du docteur Lafarge.

LUCIENNE.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Quelle histoire ?

LUCIENNE.

Celle dont vous parlez.

ALICE.

Tu ne la connais pas?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Si, Lucienne la connaît.

LUCIENNE.

Mais non.

ALICE.

Elle ne la connaît pas !

MADAME DE CATTENIÈRES.

Ce n'est pas possible !

LUCIENNE.

Je vous jure !...

ALICE.

Avec madame Longuyon...

LUCIENNE.

Je ne sais rien.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Eh bien ! ma chère, à Paris et même à Dieppe, on vous regarderait comme un phénomène.

LUCIENNE.

Mais, contez-moi cela.

ALICE.

Tu sais que La Belleuse était le médecin et l'ami de madame Longuyon ?

LUCIENNE.

Oui.

ALICE.

La Belleuse, jaloux, a défendu à M. Longuyon...

LUCIENNE.

Hein ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Parfaitement.

LUCIENNE.

Et Longuyon ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Il a suivi l'ordonnance.

LUCIENNE, *riant.*

Dieu que c'est drôle !

ALICE.

Attends donc, attends donc !... (*A madame de Cattenières.*) A vous, ma chère; je ne sais comment dire le reste.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Madame Longuyon, un beau jour...

LUCIENNE.

Sa situation est très intéressante... à cette chère amie.

Alice et madame de Cattenières éclatent de rire.

ALICE, *se levant.*

Exquis !... Adorable.

LUCIENNE.

Comment ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Vous ne croyez pas si bien dire.

LUCIENNE.

Vrai ?

ALICE.

Tout ce qu'il y a de plus vrai. N'est-ce pas délicieux de vivre dans une ville où l'on voit de ces choses-là ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

On aura beau dire, il n'y a qu'un Paris au monde!

ALICE.

Comment, vraiment, tu ne savais pas cela?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Vraiment?

LUCIENNE.

Non.

ALICE.

Mais, comment vis-tu, ma pauvre amie, comment vis-u?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Vous voyez beaucoup de monde, pourtant?...

LUCIENNE.

Personne... Les hobereaux des environs sont d'un col-et monté.

ALICE.

Mais alors, qu'est-ce que tu fais pendant toute la sainte ournee?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Lucienne la passe tête à tête avec son mari.

LUCIENNE.

Non. Jean va à ses affaires.

ALICE.

Et tu ne t'ennuies pas?

LUCIENNE.

Non.

ALICE.

Sais-tu que c'est tout simplement héroïque.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Quand rentrez-vous?

LUCIENNE.

Peut-être irons-nous à Paris demain ou après-demain...

pour deux jours... Mon oncle attend d'une minut
l'autre sa nomination de commandeur, et il invitera
dîner ses confrères qui ont l'intention de lui offrir
insignes. On dansera probablement. Le docteur La B
leuse est resté à Paris pour tout organiser.

MADAME DE CATTENIÈRES.

C'est son affaire... Je demandais quand vous rentre
définitivement ?

LUCIENNE.

Nous n'avons pas l'intention de rentrer.

ALICE.

Tu vas passer l'hiver ici ?

LUCIENNE.

Pourquoi pas ?

ALICE.

Eh bien ! ma chère, je ne voudrais pas être à ta plac
Mais autant t'enterrer tout de suite.

MADAME DE CATTENIÈRES, *regardant autour d'elle*

Evidemment, c'est très bien ici, mais une cage aux b
reaux dorés n'en est pas moins une cage.

ALICE.

Et tu ne te plains pas de ton sort ?

LUCIENNE.

Je suis très heureuse...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Très heureuse ! Avant trois mois vous serez de ret
à Paris, que votre mari le veuille ou non.

LUCIENNE.

Pourquoi supposez-vous que je ne pourrai rester ici

MADAME DE CATTENIÈRES.

Parce que... parce que, jolie comme vous l'êtes...

s goûts mondains que vous avez, il est impossible que us perdiez votre jeunesse au milieu des champs.

LUCIENNE.

Si je m'y trouve bien.

ALICE, *se levant.*

Tais-toi donc. Tu ne me feras jamais croire ça, que tu plaises indéfiniment ici... toi surtout.

LUCIENNE, *rêveuse.*

Moi surtout!

MADAME DE CATTENIÈRES.

Vous n'êtes pas plus faite pour cette existence que moi ur être servante d'auberge. Le docteur Bertry le disait ec raison.

LUCIENNE, *de même.*

Oui...

ALICE.

Jamais je n'aurais cru que tu puisses rester ici pendant x mois de suite.

LUCIENNE.

Mon Dieu, vous savez, il y a tout de même des jours où connerais gros pour revoir les omnibus de la Made-ne et le pâtissier de la rue Royale.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Parbleu!... Mais, qu'est-ce que ça sent donc ici?

ALICE.

Je ne sens rien,

MADAME DE CATTENIÈRES.

Oh si! (*Désignant le saucisson de Jean.*) C'est là? Oh! orreur!

ALICE.

Mais oui... en effet...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Cela empoisonne!

ALICE.

L'ail!...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Je me disais aussi depuis un moment... « Mais peut bien venir cette odeur? »

LUCIENNE, *confuse, debout, sans bouger de place.*

C'est Jean qui a déjeuné là...

ALICE.

Comment, il mange de ça?... Et ça, qu'est-ce qu'il eu là-dedans?

MADAME DE CATTENIÈRES.

De la soupe...

ALICE.

C'est vrai, Lucienne?

LUCIENNE.

Rosalie! Rosalie!

ROSALIE.

Madame?

LUCIENNE.

Vous ne pourrez donc jamais vous habituer à propre! Je vous ai déjà dit d'enlever ça.

ROSALIE.

Mais non, madame...

LUCIENNE.

Allons! Enlevez-le et taisez-vous! (*Rosalie obéit.*)

MADAME DE CATTENIÈRES.

Hein! ce bon Jean! moi, qui l'ai connu si poétiqu délicat, si éthéré!

LUCIENNE.

Il s'entête à vouloir se nourrir en cultivateur. Je l déjà dit mille fois que je trouvais cela souveraine ridicule.

ALICE.

Il faut le laisser faire... du moment qu'il ne te force à partager avec lui...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Quand on aime...

LUCIENNE, *riant d'un rire forcé.*

Ah! ah! ça ne va pas jusque-là, je vous prie de le croire... Si nous rentrions, voulez-vous?

MADAME DE CATTENIÈRES.

J'allais vous le demander.

LUCIENNE.

Entrez, je vais vous montrer vos chambres...

Elle monte la dernière. Une fois ses amies entrées, elle se retourne, pousse un profond soupir et les suit seule.

ROSALIE.

Elle ne m'avait jamais dit d'enlever ça, madame.

LE DOCTEUR, *entrant.*

Rosalie!... Madame Belmont n'est pas sortie?

ROSALIE.

Non, monsieur.

Il entre dans le château. Entre Guernoche.

SCÈNE VII

ROSALIE, LE PÈRE GUERNOCHE, *puis* LE DOCTEUR BERTRY.

LE PÈRE GUERNOCHE.

Me v'là tout d'même... Mais j'sis ben inquiet positive-

ment... Ce monsieur qui vient d'entrer d'vint mé
c'est ? C'est monsieur le Docteur ?

ROSALIE.

Oui... Venez vite par ici voir Justin...

LE PÈRE GUERNOCHE.

Inquiet comme j'suis, vaudrait mieux point.

ROSALIE.

Il n'est pas si méchant que ça, monsieur le Docte
Et puis, j'ai l'argent...

LE PÈRE GUERNOCHE.

Oui !... J'me sens faible... positivement.

ROSALIE.

J'ai ce qu'il faut pour vous remettre ! Entrez... To
même... quand je pense que vous n'êtes qu'un berg

LE PÈRE GUERNOCHE.

Pis ?

ROSALIE.

Et pis que vous êtes plus malin qu'un médecin qu'
dans les écoles jusqu'à plus de vingt ans !...

LE PÈRE GUERNOCHE.

Plus malin... plus malin... non... Mais bien autant
de même, positivement.

*Elle le fait entrer à gauche. Le docteur Bertry rep
sur le perron avec des journaux medicaux à la r*

LE DOCTEUR.

Rosalie ?

ROSALIE.

Monsieur ?

LE DOCTEUR.

Il y a du monde avec madame ?

ROSALIE.

Oui.

LE DOCTEUR.

ous ne pouviez pas me le dire?... Vous savez bien que
'aime pas me trouver avec tous ces bavards... Il n'est
venu de dépêche?

ROSALIE.

on, monsieur.

LE DOCTEUR.

ous en êtes certaine?

ROSALIE.

ui, monsieur.

LE DOCTEUR.

'est-ce que c'est que cet homme qui vient d'entrer
vous?

ROSALIE.

est... Monsieur l'a vu?

LE DOCTEUR.

ui est-ce?

ROSALIE.

est le jardinier.

LE DOCTEUR.

'est-ce que vous me racontez? Je l'ai rencontré à la
e, le jardinier.

ROSALIE.

bien!... C'est le père Guernoche.

LE DOCTEUR.

père Guernoche?

ROSALIE.

médecin... non, le berger.

LE DOCTEUR.

el médecin? Quel berger?

ROSALIE.

vais tout raconter à monsieur, parce que je vois bien
je ne puis pas faire autrement... Justin...

LE DOCTEUR.

Il est mort?

ROSALIE.

Non, monsieur, il est guéri.

LE DOCTEUR.

Qu'en savez-vous?

ROSALIE.

Il est là!

LE DOCTEUR.

Justin! Il est là?

ROSALIE.

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR.

Je vous avais défendu de l'amener ici.

ROSALIE.

Il en avait tant envie!

LE DOCTEUR.

Et il a supporté le voyage?

ROSALIE.

Nous avions pris des secondes et je m'étais munie d'un oreiller.

LE DOCTEUR.

C'est imbécile ce que vous avez fait là! Il devait rire vingt fois pendant le trajet.

ROSALIE.

Il n'est pas mort du tout.

LE DOCTEUR.

Ça ne fait rien. Du moment où je vous avais dit de ne pas le faire voyager, vous deviez le laisser à Paris.

ROSALIE.

Mais... puisqu'il est guéri.

LE DOCTEUR.

Qui l'a soigné?

ROSALIE.

ère Guernoche.

LE DOCTEUR.

erger ?

ROSALIE.

monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR, *colère.*

décourageant d'avoir affaire à des êtres aussi bor-
omment ! les premiers médecins de Paris, à l'hôpi-
us déclarent que votre mari est perdu, et vous allez
tre entre les mains d'un charlatan, d'un sorcier
nt et stupide !

ROSALIE.

ais bien que le père Guernoche n'est pas aussi
que ces messieurs.

LE DOCTEUR.

s, pourquoi lui confiez-vous la vie de Justin ? Vous
prenez donc pas que nous, nous avons étudié,
que votre père Guernoche sait à peine lire et
?

ROSALIE.

sait pas lire du tout.

LE DOCTEUR.

voyez bien.

ROSALIE.

ement il a tout de même guéri Justin.

LE DOCTEUR.

udrais le voir pour le croire.

ROSALIE.

onsieur veut entrer.

LE DOCTEUR.

me trouver en face du docteur Guer... du père
che, je veux dire... Jamais de la vie !

ROSALIE.

Enfin, il a tout de même guéri Justin !... Justi
et boit comme tout le monde et il commence à

LE DOCTEUR.

Et comment l'a-t-il guéri, le père Guernoche?

ROSALIE.

Je vais vous expliquer, monsieur... En lui dor
élixir et de son électricité à lui... parce que, les r
à ce qu'il dit...

LE DOCTEUR, *pouffant de rire.*

C'est bon, c'est bon... je croirai à tout ça quan
vu Justin.

*A ce moment Justin sort le premier, ouvrant
au père Guernoche.*

ROSALIE.

Tenez, monsieur, le voilà, mon mari... avec
Guernoche... vous voyez bien qu'il est guéri.

Justin rentre aussitôt.

LE DOCTEUR.

Justin !

JUSTIN.

Monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR.

Venez ici... approchez... Approchez, je vous d

Justin s'approche. Le docteur le regarde longu

JUSTIN, *très intimidé.*

C'est le père Guernoche...

LE DOCTEUR, *brutal.*

C'est bon. Fichez-moi le camp... Fichez-moi le

JUSTIN.

Merci, monsieur le docteur.

Il s'en va en courant.

LE DOCTEUR, *à part, furieux.*

é animal ! C'est que c'est vrai qu'il va mieux.

ROSALIE.

sieur le docteur a vu...

LE DOCTEUR.

j'ai vu... Après...

ROSALIE.

le père Guernoche...

CTEUR, *au père Guernoche, après avoir haussé les épaules.*

cez, vous !

LE PÈRE GUERNOCHE.

ie pardon, je suis très pressé, sauf vot' respect, ur le docteur...

LE DOCTEUR.

s, je vous dis d'approcher... Laissez-nous, Rosalie.

SCÈNE VIII

CTEUR, LE PÈRE GUERNOCHE, *puis* LUCIENNE.

Le père Guernoche prend son air le plus bête.

LE DOCTEUR.

ien ! mon chère confrère ?

LE PÈRE GUERNOCHE,

u, qu'ment qu'vous m'avez appelé ?

LE DOCTEUR.

savez où ça vous conduira, ce métier-là ?

LE PÈRE GUERNOCHE.

étier d'berger... ça ne me conduira pas à vivre de ntes... positivement.

LE DOCTEUR.

Je ne parle pas de celui-là, je parle de l'autre.

LE PÈRE GUERNOCHE.

Quand j'vas battre en grange ?

LE DOCTEUR.

Allons, ne faites pas la bête.... L'exercice illé
médecine...

LE PÈRE GUERNOCHE.

C'est pas illégal de guarir le monde.

LE DOCTEUR.

Ah... vous guérissez les gens, mon gaillard ?

LE PÈRE GUERNOCHE.

J'les guaris point, y guarissent tout seuls.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que vous leur faites, à vos malades ?

LE PÈRE GUERNOCHE.

Quasiment rien. Il faut qu'ils aient bien envie
et puis, qu'ils croient qu'y guariront, ça suffit.

LE DOCTEUR, *à part.*

Il a plus raison qu'il ne croit... (*Haut.*) Alors
soignez que les maladies nerveuses ?

LE PÈRE GUERNOCHE.

J'soigne rin du tout, positivement.

LE DOCTEUR.

Ne jouez pas au plus fin. Vous vous moque
avec votre air bête.

LE PÈRE GUERNOCHE.

Moi ! Mon Dieu !... Mon Dieu ! Faut-il s'ente
ça à mon âge... à soixante-dix ans et trois mois

LE DOCTEUR.

Ça pourrait vous coûter cher.

LE PÈRE GUERNOCHE.

?

LE DOCTEUR.

nde et prison, vous le savez bien.

LE PÈRE GUERNOCHE.

du tout... Ah!... vous voulez dire que j'fais l'métier
decin ?

LE DOCTEUR.

ie !

LE PÈRE GUERNOCHE.

s s'trompez... L'médecin, y donne d'médicaments...
n'en donne point... j'les regarde, et y guarissent.
défendu d'regarder le monde ?

LE DOCTEUR.

LE PÈRE GUERNOCHE.

lors ?

LE DOCTEUR.

vous a donné l'idée de les regarder, pour les guarir,
e vous dites ?

LE PÈRE GUERNOCHE, *qui se familiarise.*

ben, v'là. J'faisais donc l'métier d'berger, j'gardais
utons à m'sieu d'Grand'pré qu'habite là, derrière
à m'sieu Laurent, dont son grand-père a été maire à
lle... V'savez ben, en allant sur Hautmont ?

LE DOCTEUR.

ès, après ?

LE PÈRE GUERNOCHE.

racontait que j'jetais des sorts, et patati, et patata...
que j'sommes point bavard, à cause que d'être seul
es moutons du matin au souer, sur les côtés des
es, ça n'dispose point à jacasser, positivement.

LE DOCTEUR.

t bon ! c'est bon !

LE PÈRE GUERNOCHE.

Un jour, j'rentrais à m'maison, j'vois su' la
fille à Baffieu qui s'tordait en gueulant, quasimen
si ç'avait été le diable ! J'la regarde, a m'regard
peur ; j'y crie très fort : « Tais-té ! » pis v'là q
guarie. Après, quand il y en avait d'autres q
malades, on m'les amenait. Moué, pou point
avec les gens, j'faisais celui-là qui savais guarir
guarissaient positivement. J'leur faisais comme
simule des signes magnétiques.) sans savoir... p
quelque chose. Et un jour que j'fûmes à Roue
un magnétiseur ; alors, j'ai compris que j'guari
l'électricité. Voilà !

LE DOCTEUR.

Et vous n'en faites jamais mourir, des malade

LE PÈRE GUERNOCHE.

Jamais, vu que je n'leu donne point d'médica

LE DOCTEUR.

Et pourquoi guérissent-ils, à votre avis ?

LE PÈRE GUERNOCHE.

V'là... J'ai ruminé ça dans m'tête, aveucque n
tons... c'est d'électricité, d'mon électricité... parc
y a deux espèces de maladies : d'abord quand les
se mêlent avec le sang ou bien quand c'est le
tourne en eau ; vous savez ça aussi bien que
vrai ? Vous allez voir ce que le monde est bête
est malade...

LE DOCTEUR.

Certes !

LE PÈRE GUERNOCHE.

S'pas ? Y a que nous pour savoir ça, positivem

LE DOCTEUR.

Assez ! Laissez-moi tranquille... Allez-vous en
je ne vous y reprenne plus !

LE PÈRE GUERNOCHE.

rai mon possible, m'sieur le docteur.

Il s'éloigne.

LE DOCTEUR, *à part.*

uggestion... Le zouave Jacob... (*A Guernoche.*) Dites-ez-vous guéri des malades qui avaient des plaies, neurs ?

LE PÈRE GUERNOCHE.

ai point jamais vu...

LE DOCTEUR.

il s'en présentait un ?

LE PÈRE GUERNOCHE.

m'en v'nait un?... (*Il réfléchit profondément en regar-docteur.*) S'il m'en v'nait un, j'vous l'enverrais, eur l'docteur, positivement...

Il sort.

SCÈNE IX

LUCIENNE, LE DOCTEUR.

LUCIENNE *descend le perron.*

our, mon oncle !

LE DOCTEUR.

s une dépêche ?

LUCIENNE.

!

LE DOCTEUR.

étonnant ! ma nomination a dû paraître à l' « Offi-

LUCIENNE.

savez que madame de Cattenières est là ?

LE DOCTEUR.

Oui.

LUCIENNE.

Elle vous supplie d'aller la voir.

LE DOCTEUR.

Une consultation, à la campagne... Mais elle laissera donc jamais tranquille ?

LUCIENNE.

Allons, vous ne pouvez l'éviter... exécutez-vous grâce...

LE DOCTEUR.

Elle devrait voir le Père Guernoche, madame nières...

LUCIENNE.

Dites pas cela, il serait capable de la guérir...

LE DOCTEUR.

Ah ! ça !... Est-ce que tu y crois aussi, toi, Guernoche ?...

LUCIENNE.

Dame... Il a toujours guéri Justin...

LE DOCTEUR, *furieux.*

Il a guéri Justin ! Il a guéri Justin ! On m'assou ça. Il a guéri Justin ! Sais-tu pourquoi il a guér Parce que Justin n'avait rien !

LUCIENNE.

Mais vous l'aviez condamné...

LE DOCTEUR.

Possible, mais il n'avait rien... Il se figurait q quelque chose, et il se le figurait si fort qu'il mort... Mais il n'avait rien... Si Justin avait eu chose, tu peux être certaine que le père Guerno rait pas guéri Justin. C'est de la suggestion. Just suggéré l'idée qu'il était malade, Guernoche lui a

qu'il était guéri, et voilà comment le père Guer-
a guéri Justin... Et qu'on ne me casse plus les
les avec cette histoire-là... Ça ne tient pas debout. (*Il*
la main à son cœur.) Allons! j'ai tort de me mettre
olère...

Il s'assied.

LUCIENNE.

voulais vous demander un conseil... au sujet de ma
... Je me sens nerveuse... triste sans motif...

LE DOCTEUR.

tions de Jean qu'il te ramène à Paris.

LUCIENNE.

veut me garder ici.

LE DOCTEUR.

a tort.

LUCIENNE.

pensez-vous pas qu'avec de la volonté, je pourrais
onter ce malaise... qui est surtout un malaise
l?

LE DOCTEUR.

volonté !... Alors, tu en es encore à croire que nous
en nous un petit ressort que nous pouvons pousser
re gré et qui nous permet de nous modifier ?... Non,
. nous n'avons aucun empire sur nous-mêmes. Nous
mmes que des résultats, et, lorsque nous croyons
le notre propre chef, nous ne faisons que céder à
mpulsion plus forte que les autres... Rentre à Paris
te porteras mieux... (*Il se lève et monte les marches du*
n. Il s'arrête essoufflé.) Je ne peux plus monter quatre
ches sans m'arrêter, maintenant !

Il pousse un profond soupir et entre dans le château.

LUCIENNE.

us ne sommes que des résultats !... Oh ! je m'ennuie !

Après un moment, Paul entre par le fond.

SCÈNE X

LUCIENNE, PAUL.

PAUL, *arrivant près de Lucienne.*

Bonjour !

LUCIENNE.

Ah !... Vous m'avez fait peur !... Vous voilà de re

PAUL.

Oui.

LUCIENNE.

Seul ? Vous n'avez pas pu suivre ?

PAUL.

Moi ?... Je l'aurais semé, Jean, si une pièce de ma clette ne s'était pas brisée.

LUCIENNE.

Je vous plains de tout mon cœur.

PAUL.

Vous êtes trop bonne... A quoi pensiez-vous, là ? n'aviez pas l'air gai !

LUCIENNE.

Vous vous trompez. J'étais là, toute seule.

PAUL.

Toute seule ?

LUCIENNE.

Toute seule !

Un silence.

PAUL.

Vous dites que vous me plaignez, Lucienne ; je bien que c'est vous qu'il faut plaindre.

LUCIENNE.

Moi ?

PAUL.

Oui.

LUCIENNE.

Parce que ?

PAUL.

Parce que vous n'êtes pas heureuse.

LUCIENNE.

Mais...

PAUL.

Je le sais.

LUCIENNE.

J'aime Jean... il m'aime.

PAUL.

Oui, il vous aime... mais, pas assez... Il s'occupe plus de ses fermiers que de vous... Lucienne! nous aurons vus les deux passé à côté du bonheur !

LUCIENNE.

Tous les deux ?

PAUL.

Oui. Alice n'est pas la femme qu'il m'eût fallu. Ah ! si c'était à refaire ! Penser que je vous aimais tant !

LUCIENNE.

Allons, mon ami, il ne faut plus parler du passé. Tout cela est fini et nous n'y pouvons rien... D'ailleurs, vous vous trompez. Je suis très heureuse avec Jean... car je suis trop raisonnable pour ne pas comprendre qu'il a autre chose à faire que de soupirer à mes pieds pendant toute la journée. . Ne pensons plus à cela. Soyons camarades, bons camarades, si vous voulez... et parlons d'autre chose... de bicyclette.

PAUL.

Non ! je veux vous dire...

LUCIENNE.

Si vous ne voulez pas parler bicyclette, je m'en v

PAUL.

Soit... Interrogez...

LUCIENNE.

Alors... c'est donc bien amusant, de monter su machines-là ?

PAUL.

Oui. On a la sensation de la vitesse, d'une vitesse trépidation et dont on est le maître... Le vent vous s au visage : on boit trop d'air, on s'en grise, et c'est cieux. (*Allant à la bicyclette de madame de Maucour baisse.*) Voyez-vous, c'est ceci qui a été brisé...

LUCIENNE, *qui l'a suivi.*

Ça doit être difficile de se tenir là-dessus ?

PAUL.

Pas du tout. Voulez-vous essayer ?

LUCIENNE.

J'aurais tant envie de savoir...

PAUL.

Essayez.

LUCIENNE.

Non, je tomberais.

PAUL.

Vous ne tomberez pas ; je vous soutiendrai...

LUCIENNE.

Si vous alliez me lâcher...

PAUL.

Mais non, mais non...

LUCIENNE.

Et puis, il faudrait une robe comme celle d'Alice

PAUL.

Ce n'est pas nécessaire, c'est une bicyclette de dame... (*Il amène une pédale au bas de sa course.*) Mettez votre pied ... Non, pas celui-ci... le pied gauche... N'ayez pas peur, vous tiens, là, vous y êtes...

Il est devant la machine.

LUCIENNE.

Mais on est très bien... Ne me lâchez pas!...

PAUL.

Soyez tranquille!...

Un silence.

LUCIENNE, *riant.*

J'ai peur de tomber!

PAUL.

N'ayez pas peur, je vous dis.

Un silence.

LUCIENNE, *avec un cri.*

Ah! je tombe! je tombe! (*Pour ne pas tomber, elle passe instinctivement son bras autour du cou de Paul.*) Je vous demande pardon... Je me sentais partir. Je suis lourde, est-ce pas?

PAUL, *la voix changée.*

Non... C'est parce que vous avez peur... Essayez encore.

LUCIENNE.

Non. Je voudrais descendre.

PAUL.

Pourquoi ça... c'est très bien.

Un silence.

LUCIENNE, *à Paul, qui la tient par la taille.*

Vous me serrez trop!... Je veux descendre... Paul, descendez-moi, je le veux...

PAUL, *à mi-voix.*

Je vous aime, Lucienne.

LUCIENNE, *troublée.*

Ah ! c'est mal, Paul, c'est mal...

Elle se laisse glisser dans ses bras.

PAUL.

Je vous aime, je vous aime !

LUCIENNE, *se défendant faiblement.*

Paul ! laissez-moi, laissez-moi !

PAUL.

Je vous aime !

Lucienne est à demi pâmée. Paul l'embrasse.

LUCIENNE.

C'est mal... c'est très mal... (*Elle se dégage et arrêt du geste.*) Je vous en prie...

PAUL.

Lucienne !

Ils sont à quelques pas l'un de l'autre, encore tr lorsqu'entre Jean.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JEAN.

LUCIENNE, *à part.*

Ce que j'ai fait, mon Dieu ! ce que j'ai fait ! Alo donc raison !

JEAN, *très gai.*

Hé bien, le bicycliste ! Toi qui devais battre mo teur... (*A Lucienne en riant.*) Il t'a dit ce qui arrive?... Moque-toi donc un peu de lui, Lucienne

LUCIENNE.

Vraiment, monsieur de Maucour...

Elle essaie de rire et s'arrête, ne sachant plus que dire. Mais cela est assez peu marqué pour que Jean ne le voie pas encore.

JEAN, *à Paul.*

Il est malheureux que tu ne m'aies pas accompagné chez père Ségard... (*Tout en parlant, il regarde tour à tour cienne et Paul. Il les voit troublés. Peu à peu la jalousie vient et sa gaîté s'éteint progressivement. Un silence. Il end un rire qui ne vient pas.*) « Le toit devait chuter l'tête é d'l'eu z'éfants. » Or, sais-tu quel toit était dommagé?...

LUCIENNE, *qui ne l'écoutait pas.*

Non. Lequel?

JEAN, *très grave.*

Celui de l'étable...

LUCIENNE, *s'efforçant de rire.*

C'est très curieux...

JEAN.

N'est-ce pas? (*A Lucienne.*) Cela ne te fait pas rire?

LUCIENNE.

Mais si.

JEAN.

... Après tout... Cela ne vous intéresse pas... (*A Paul.*) y a longtemps que tu es là?

PAUL.

Oui. Nous avons bavardé, madame Belmont et moi, et ême, je m'aperçois que je n'ai que le temps d'aller anger de vêtements pour le déjeuner. Tu permets?...

Il sort. Jean a repris sa physionomie du commencement du premier acte.

SCÈNE XII

LUCIENNE, JEAN.

JEAN, *après un silence, à sa femme.*

De quoi parliez-vous... toi et .. Paul?

LUCIENNE.

De rien... de choses et d'autres...

JEAN.

Tu as oublié déjà de quoi vous causiez?

LUCIENNE.

Mais non... Seulement, cela a si peu d'importance

JEAN.

Dis toujours...

LUCIENNE.

Nous parlions... de sa femme... d'Alice...

JEAN.

Et puis?

LUCIENNE.

Et puis... c'est tout!

JEAN, *la regardant.*

Vraiment?

LUCIENNE.

Mais, tu me fais subir un interrogatoire?...

JEAN.

Oui... oui, Lucienne... (*Un silence.*) Allons! Je ne pas aveugle! J'ai vu que vous étiez troublés tous les d Pourquoi?

LUCIENNE.

Troublés?...

JEAN.

ous avez parlé du passé?

LUCIENNE.

Oui.

JEAN.

l t'a débité des galanteries...

LUCIENNE.

Oui.

JEAN.

e n'est pas tout... tu ne serais pas aussi émue! Il t'a se dans ses bras, il t'a embrassée.

LUCIENNE, *toujours comme dans un rêve.*

ui.

JEAN.

t tu n'as pas crié... Et tu ne l'as pas chassé!... Tu tendais!

LUCIENNE, *se cachant la figure dans ses mains.*

h!

JEAN.

st-ce que ce n'est pas évident? Est-ce que je ne vous ai vus tous les deux, le jour même où je t'ai dit mon ction pour toi? Est-ce que je ne vous ai pas vus causer emble? Est-ce que je ne t'ai pas vue lui sourire pen- t qu'il te parlait à l'oreille, penché sur toi, te couvant regard?... Et vos mains! Ose donc me dire qu'elles ne ont pas serrés furtivement! Tu ne l'oses pas, car cela, ai vu! je l'ai vu!... Et tout à l'heure, lorsqu'il est arrivé est-ce que tu n'étais pas joyeuse? Est-ce que ce n'est toi qui m'as forcé à le recevoir? Réponds! Parle...

Lucienne, les yeux fixes, sans larmes, refuse de répondre; elle ne regarde même pas Jean, qu'elle semble ne pas entendre.

LUCIENNE.

Je ne te répondrai plus.

JEAN.

Vraiment! Nous allons bien voir. Je veux la véri
entends... Parle! (*La secouant par le bras.*) Parle,
dis... Tu ne veux pas... Le mal t'est plus facile à fair
avouer... J'ai bien le droit d'exiger que tu t'expl
peut-être... Tu ne veux pas. Tu as raison, ce n'est
peine. Tout ce que tu pourrais me dire, je le sais
ne vas voir si cela n'est pas vrai... Sa visite, ici,
l'aviez arrangée, tous les deux... Ah! tu vois... T
que je sais! Mais vos projets, vos projets eux-mêm
les connais!... Je vais te les dire, je vais te les dire
veux rentrer à Paris afin de pouvoir le rencontrer
aise... Tu m'as demandé tout à l'heure si Paris n
manquait pas. C'est à toi qu'il manque! Tu aurais
être réussi à m'y ramener, et alors, il m'aurait ber
ses poignées de main comme toi par tes baisers. E
auriez bien ri de moi...

LUCIENNE, *un simple cri étouffé.*

Oh!

JEAN.

Tu l'aimes... Tu l'as toujours aimé... Alors, en m
sant tu n'as voulu que gagner ta liberté... Hein?
réponds donc!... Ton silence entêté m'exaspère!
quelque chose... Si ce n'est pas vrai, défends-toi...
veux pas te défendre... Alors, j'ai deviné, n'est-c
Et maintenant encore, c'est une liberté plus complè
tu cherches... Tu veux une séparation, un divorce.

LUCIENNE.

Oui.

JEAN.

Oui!

LUCIENNE.

Oui. Il vaut mieux que tu sois débarrassé de n

Il faut, c'est que tu ne fasses plus attention à moi, e tu m'oublies... Moi, j'accepte... Tu comprends, j'acte!... Abandonne-moi... Laisse-moi dans le fossé et s ta route! Je suis si peu de chose, mon pauvre Jean, peu, si peu de chose!...

JEAN.

Que veux-tu faire?

LUCIENNE.

Laisse-moi...

JEAN.

Me quitter...

LUCIENNE.

Laisse-moi! Laisse-moi!

JEAN.

Me quitter pour lui!... Quelle femme es-tu donc?

LUCIENNE.

Tu ne me mépriseras jamais autant que je me méprise oi-même. Oublie-moi, Jean, oublie-moi!

Elle s'est dirigée vers le pavillon; sur les marches elle rencontre le docteur Bertry, qui descendait, une dépêche à la main.

LE DOCTEUR BERTRY.

Qu'y a-t-il?...

LUCIENNE.

Laissez-moi, et soyez fier!

Elle entre dans la maison.

LE DOCTEUR BERTRY, *à Jean.*

Une brouille de jeunes mariés... Qu'y a-t-il?

JEAN.

Il y a que votre inconscience et votre ignorance prétentieuse viennent probablement de tuer une âme...

LE DOCTEUR BERTRY.

Tuer une âme ? Je ne comprends pas... Ces mots-là pas de sens pour moi... Voici qui est plus sérieu viens de recevoir la dépêche. Ma nomination est à ciel. »

JEAN, *à part, en s'éloignant.*

Charlatan !

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Un salon chez le docteur Bertry.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR RICHON, JEAN,
LE DOCTEUR LA BELLEUSE, *et* LA DOMESTIQUE.

JEAN.

Belleuse était resté ici pour les préparatifs de cette
Dès que le docteur Bertry reçut la dépêche annon-
sa nomination, il partit pour Paris et nous demanda,
ienne et à moi, de l'accompagner...

La Belleuse est entré par la gauche. Il s'essuie le front en homme qui vient d'accomplir une lourde besogne et se repose enfin. Il a la Légion d'honneur.

RICHON, *bas, à Jean.*

ci le docteur La Belleuse.

A BELLEUSE, *se laissant tomber dans un fauteuil près du bureau.*

l... Bonsoir, messieurs... Je n'en puis plus, je n'en
plus... Vous ne sauriez croire ce que j'ai eu de mal

à organiser la manifestation spontanée dont le d
Bertry est en ce moment l'objet!... Vous permettez

Un instant de silence. Tout à coup il tressaille, s
appuie sur un bouton électrique placé sur le b
et, le domestique ne venant pas assez vite, il c
la porte de gauche. Le domestique entre d'un

LA BELLEUSE.

Où en est-on?

LE DOMESTIQUE.

Ces messieurs sont dans le petit salon.

LA BELLEUSE.

Pour la remise des insignes. Bien... Les musicien

LE DOMESTIQUE.

Ils sont là.

LA BELLEUSE.

Bon!... Il faudra penser à leur donner des rafraî
ments et dire au maître d'hôtel... Non, je le fera
même. (*Le domestique sort.*) Je vous demande pardo
n'en puis plus... Cette soirée, ce bal, organisés e
rante-huit heures... je puis le dire sans fausse mod
c'est un tour de force... Pourvu que tout marche b
Et il y a un monde!... (*Allant à droite.*) D'abord,
devait se passer dans l'intimité... quelques collè
quelques amis... Mais le Maître est si populaire.
Paris voulait avoir une invitation. Les favorisés
une surprise : le docteur Bertry leur lira des fra
de sa prochaine communication à l'Académie, sur
veraineté de la science... (*Négligemment, désignant*
tonnière.) Vous avez vu, j'ai été compris dans la
tion, c'est le docteur Bertry qui m'a fait cette su
Moi, je n'y tenais pas... Mais c'est pour les malad
y en a encore sur qui ça fait de l'effet.

RICHON *et* JEAN.

Compliments... Félicitations...

LA BELLEUSE.

en parlons pas... N'en parlons pas... C'est parce que oyais que vous regardiez... Elle fait plaisir, n'est-ce l'imposante manifestation qui vient de se produire le nom du docteur Bertry?

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

nsieur La Belleuse?...

LA BELLEUSE.

y vais... Vous voyez? Je n'ai pas une minute à moi!

Il sort.

SCÈNE II

RICHON, JEAN.

RICHON.

cienne a donc suivi son oncle ici. J'avais, moi, l'ih-on de rester à Ebreville, mais je n'ai pas pu. M. de eur est invité, vous le savez.

JEAN.

e m'importe! Il n'est pas responsable de ce qui e; c'est notre destinée qui s'accomplit.

RICHON.

Et le docteur Bertry?

JEAN.

i? Il s'occupe bien de nous! Il n'a pas compris la té de ce qui se passe. Il croit à une simple brouille oureux. Je n'ai pas voulu insister, du reste, de crainte endre le : « Je vous l'avais bien dit » que je devinais es lèvres.

RICHON.

N'avez-vous pas essayé de vous expliquer auprè votre femme?

JEAN.

Si. Elle n'a pas voulu m'écouter... Je l'ai vue t l'heure... Elle est gaie, elle. Comprenez-vous cela, el gaie! Je sens renaître en moi toutes ces angoisses d croyais avoir triomphé... L'évasion, pour elle, n'aur été possible.

RICHON.

Mais taisez-vous, taisez-vous! Ne créez pas des ré tragiques avec des fantômes... C'est vous qui allez t former en catastrophe ce qui n'a été qu'une futilité vois ce qui s'est passé... Lucienne, dépaysée trop co tement à Ebreville, s'ennuie, un galant se présente, r un geste, vous survenez, elle est troublée... Rien de banal. Tout cela ne serait rien et elle vous l'eut exp si elle n'avait saisi dans l'air qu'on respire auto docteur Bertry une idée folle qui est devenue une force... Elle a lu les livres de son oncle, elle les compris, elle a fait ce que font tous les gens du m qui lisent des ouvrages de médecine : elle s'est déc les symptômes du mal dont elle lisait la description posée à cela, d'ailleurs, par les conditions de sa sance; elle s'est crue une prédestinée, une victime fatalité, et elle a donné une importance formidabl qui pour toute autre et pour elle-même si elle ne suggestionnée, eût été une simple bagatelle.

JEAN.

Peut-être. Mais aujourd'hui, elle est convaincue ne peut plus être une honnête femme, et elle s'effo pauvre, d'imiter madame de Cattenières et madam guyon. (*On entend au dehors des éclats de rire de Luc* Écoutez-la, écoutez-la rire!

Lucienne et madame de Cattenières traversent la

SCÈNE III

LES MÊMES, LUCIENNE, MADAME DE CATTENIÈRES.

LUCIENNE, *passant.*

Et alors, c'est La Belleuse qui les a réconciliés ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

La Belleuse lui-même.

LUCIENNE.

C'est exquis.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Longuyon veut absolument lui faire un cadeau pour lui prouver sa reconnaissance.

Nouveaux éclats de rire. Elles sortent.

JEAN, *pleurant, se lève.*

Ma pauvre Lucienne! ma pauvre Lucienne... Il me semble qu'elle est morte...

RICHON.

Du courage. Ne pleurez pas. Cette gaieté-là ne peut pas durer.

Nouveaux éclats de rire de Lucienne et de madame de Cattenières. La Belleuse entre avec Morienval. Jean va derrière eux jusqu'à la porte par laquelle est sortie Lucienne. Il y reste un moment, la suivant des yeux, puis il sort lentement.

SCÈNE IV

RICHON, LA BELLEUSE, *puis* BERTRY, *de droite*, MORIENVAL.

LA BELLEUSE.

Admirable, cette manifestation, admirable... Vous beaucoup perdu, mon cher confrère, n'est-ce Morienval?

MORIENVAL.

Beaucoup.

LA BELLEUSE.

Étonnant... prodigieux...

BERTRY, *entrant, à Richon.*

Je suis content de vous voir, mon cher docteu voulais demander un renseignement à ces messieu je suis bien aise que vous me donniez aussi votre a Voyons, messieurs, vous êtes tous les trois méde répondez-moi franchement : est-il possible qu'un be un rebouteux de village, un charlatan... appelez-le co vous voudrez... est-il possible qu'il guérisse des ma abandonnés par la science?

MORIENVAL.

Jamais!

RICHON.

Qui sait?...

BERTRY.

Vous ne répondez pas, La Belleuse?

LA BELLEUSE.

Non.

BERTRY.

Parce que?

LA BELLEUSE.

ace qu'il n'y a pas à répondre à cela... Si un imbé-
pouvait réussir là où des médecins ne réussissent
je me demande à quoi serviraient nos études et nos
ôpres.

BERTRY.

nfin, vous ne croyez pas que ce soit possible?

LA BELLEUSE.

on.

MORIENVAL.

on.

BERTRY.

h bien, c'est possible tout de même... Il y a, à Ebre-
e, un berger, du nom de Guernoche...

LA BELLEUSE.

ui a guéri Justin... Oui, je sais.

BERTRY.

lors?

LA BELLEUSE.

e docteur Bertry m'a expliqué... Justin n'avait rien...

MORIENVAL.

n'avait rien.

BERTRY.

t Brinvillard... Connaissez-vous Brinvillard?

LA BELLEUSE.

ui.

BERTRY.

vait-il quelque chose celui-là?

RICHON.

ertes.

LA BELLEUSE.

e le connais... Et votre Guernoche ne le guérira pas,
réponds.

BERTRY.

Il paraît qu'il l'a guéri tout de même.

LA BELLEUSE *éclate de rire, puis :*

Je vous en prie... ne vous fâchez pas... ne prene
en mauvaise part... c'est tellement drôle... Il a
Brinvillard!

MORIENVAL, *en même temps.*

Il a guéri Brinvillard!

LA BELLEUSE, *riant, puis reprenant son sérieux*

Savez-vous qui le soignait, Brinvillard? (*Un te*
C'était le docteur Bertry... (*Triomphant.*) Ah!

BERTRY.

D'accord. Mais Brinvillard ne pouvait pas se
debout, et hier, on l'a vu chasser. Qu'est-ce que vou
dites?

LA BELLEUSE.

Je dis... je dis que si je le voyais moi-même, j
croirais pas... Mais, mon cher, comprenez donc qu'
des lois, dans la nature, des lois, vous entendez, de
qu'on ne transgresse pas!...

MORIENVAL.

A quoi servirait-il qu'il y en ait, s'il était possib
les transgresser?

LA BELLEUSE, *à Richon.*

Vraiment, mon cher collègue, qu'est-ce que vous p
de cela? Bien entendu, j'écarte M. Bertry, qui e
bonne foi, mais les autres... ces malades qui ont per
confiance dans le savoir des premiers d'entre nous
qui vont se mettre entre les mains d'un berger... ce
vous révolte pas, une bêtise pareille?

RICHON.

Non.

LA BELLEUSE.

on!

RICHON, *avec bonté.*

on... Songez donc combien il faut qu'ils souffrent, ces heureux, pour aller mendier à un berger quelques bies d'espérance! C'est de la bêtise, dites-vous?... t-être... Mais elle est faite de tant de douleurs, de fai- ses et de misères, cette bêtise-là... Et puis, nous ons le reconnaître, nous ne savons pas tout...

BERTRY.

ous, Richon, vous admettez que ce berger ait pu obte- une guérison?

RICHON.

on Dieu, pourquoi pas?

LA BELLEUSE.

ous dites cela! Vous n'avez donc aucune foi dans e art?

RICHON.

e la foi dans la médecine, je n'en ai plus guère, c'est , et je vais vous dire pourquoi... Je n'ai pas pu empê- mon fils unique de mourir à dix-sept ans, monsieur, ourtant... je vous jure...

Entre le docteur Bertry. Il est rayonnant. Au cou, la cravate de commandeur.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

bien... qu'est-ce que vous complotez là, tous les re? Vous avez bien raison de vous isoler... Il y a

une telle cohue dans le grand salon... Je dis cohue, j'ai tort... N'est-ce pas que j'ai tort?... Dites moi, sieurs, dites-moi s'il n'y a pas lieu d'être confus... brillants... ils m'ont offert les insignes en brillants! ne sais pas vraiment dans quel monde vivent les p mistes qui nient la confraternité et l'esprit de cor C'est trop beau, en vérité, et mon modeste mérite Je suis confus... Eh bien, vous me croirez si vous vou certes, ma nomination me fait plaisir, je ne cherc pas à le cacher; mais ce qui m'a surtout ému, c'e manifestation toute spontanée de sympathie dont j'a l'objet... Il arrive des dépêches de tous les coins France... Combien en avons-nous reçu, La Bell depuis midi?

LA BELLEUSE.

Quarante-deux!

LE DOCTEUR.

Quarante-deux!... Il en a plein sa poche... n' pas, La Belleuse? Faites voir à ces messieurs... par sité... (*La Belleuse tire un paquet de dépêches de sa p* Regardez-moi ça! (*A La Belleuse.*) Et qu'est-ce que disiez que le concierge avait raconté au domestique tôt, au sujet du bureau télégraphique?

LA BELLEUSE.

Il paraît qu'on a dû demander un employé supplé taire.

LE DOCTEUR.

Un employé supplémentaire... Les braves gens! *vers La Belleuse et lui rend le paquet de dépêches.*) gardez ça! (*Il se trouble peu à peu pendant ce qui su* vous l'affirme, tout cela est réconfortant... très réc tant... c'est le prix de... c'est le prix de quarante a de labeur ininterrompu... Je suis... Je suis très heur (*La main sur le cœur, il suffoque.*) C'est un hommag

rmage à l'art médical... (*A bout de forces.*) Laissez-moi
.. je vous en prie...

BERTRY.

u'est-ce que tu as?

LE DOCTEUR, *se raidissant.*

ci? Je n'ai rien... Que veux-tu que j'aie?... Je n'ai
, je demande seulement...

RICHON.

ous souffrez...

LA BELLEUSE.

ous êtes malade, cher Maître...

MORIENVAL.

ais oui, cher Maître.

LE DOCTEUR, *se reprenant et s'animant.*

alade... Moi, malade... Vous êtes fou; moi, malade!...

BERTRY.

lme-toi... Nous voyons bien que tu es souffrant...

LE DOCTEUR.

u m'ennuies! Je te défends de dire ça; tu m'entends!
ade, moi! Je suis moins malade que toi... oui, que
. Seulement, toi, tu ne le sais pas... Moins souffrant
vous, La Belleuse... vous n'arriverez pas à mon âge,
ous en réponds... Je ne sais pas ce qui vous a pris à
les trois. (*Reprenant tout à fait son sang-froid avec un
d effort de volonté et scandant les mots.*) Je vous disais
la manifestation dont je suis l'objet est un hommage
science... Et comme l'émotion m'avait un peu fatigué,
ous priais de me laisser seul... Mais ne dites pas que
uis malade ou souffrant... je ne suis ni souffrant, ni
ade, vous entendez?... Là... (*Avec un sourire.*) Lais-
moi... La Belleuse... Voyez où on en est...

LA BELLEUSE.

oi, cher Maître. (*A Richon, en sortant.*) C'est désolant,

il faut que j'aille recevoir les félicitations à sa plac
soupir.) Enfin!

Ils sortent.

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, MONSIEUR BERTRY.

BERTRY.

C'est passé?

LE DOCTEUR.

Oui, tout à fait.

BERTRY.

Écoute... J'ai quelque chose à te dire... Tu me pr
de ne pas te fâcher? Tu sais, Brinvillard...

LE DOCTEUR.

Oui.

BERTRY.

Il est guéri...

LE DOCTEUR, *le regardant.*

Par le père Guernoche?

BERTRY.

Oui...

LE DOCTEUR.

Alors?...

BERTRY.

Alors... Tu me promets de ne pas te fâcher?...

LE DOCTEUR.

Tu ne vas pas, je suppose, me proposer de m
soigner par un rebouteux?

BERTRY.

Mets-toi à ma place... Quelqu'un qui avait le mê

toi est guéri. Je ne m'occupe pas de savoir qui est le risseur, s'il a des diplômes ou non; je t'en parle ce que te t'aime et que je ne veux plus que tu souffres. fin, mon grand frère, tu peux bien faire cela pour i.

LE DOCTEUR.

ne fois pour toutes, laisse-moi tranquille... Tu es très til, mais laisse-moi tranquille. (*Un temps. Amicalement.*) ! je te reconnais bien là, faux sceptique ! Vous êtes tous eils. Vous ne croyez pas à notre science, mais vous yez aux secrets du père Guernoche!... Ose donc dire intenant que les médecins ne sont pas indispensables humanité... (*Sérieux.*) Ne parlons plus de cela... Écoute-i. Quand même je serais certain d'être guéri par lui — m'entends : certain — je refuserais de le voir.

BERTRY.

'est de l'entêtement.

LE DOCTEUR.

Non, c'est de la dignité, de la dignité professionnelle.

Entre La Belleuse, se tenant les côtes à force de rire.

SCÈNE VII

DOCTEUR BERTRY, BERTRY, LA BELLEUSE, *puis* LUCIENNE, MADAME DE CATTENIÈRES, MADAME LONGUYON.

LA BELLEUSE.

Monsieur Bertry... une bien bonne. Une nouvelle qu'on nt de m'apprendre. Je vous cherchais pour vous l'an-ncer.

BERTRY.

Dites...

LA BELLEUSE.

Je... pfûûû ! (*Il pouffe de rire.*) Votre Brinvillard... par le père Guernoche... Non... je ne pourrai pas. (*Elle étouffe.*) Il est mo-ô-ô-o-ô-ort !...

LE DOCTEUR, *riant.*

Ah ! ah ! ah !...

LA BELLEUSE, *pouffant.*

En rentrant de... de la chasse... chez lui. Tout coup... rran !... nettoyé... (*Il rit à en pleurer.*) Ra-a-a

Le docteur et La Belleuse rient.

LE DOCTEUR, *à son frère.*

Tu ne ris pas ?

BERTRY.

Vous êtes féroces ! On croirait que vous êtes fu qu'il vous ait échappé.

LE DOCTEUR, *qui a cessé de rire.*

En effet... il n'y a pas de quoi rire. (*Comme à lui-m* Il est mort subitement...

LA BELLEUSE.

Je vous demande pardon... Seulement... Je venais chercher... parce qu'une nouvelle délégation est arri On m'a appris à l'instant... Alors...

LE DOCTEUR.

Une nouvelle délégation ?...

LA BELLEUSE.

Oui... avec un discours...

Entrent successivement Lucienne, madame de nières et madame Longuyon.

LUCIENNE.

Mon oncle... on vous cherche partout... Une déléga

MADAME DE CATTENIÈRES.

Mon cher docteur... vous vous cachez...

MADAME LONGUYON.

Ce sont les médecins de Dieppe.

LUCIENNE.

Faut-il les faire venir ici ?

LE DOCTEUR.

Non, non... Venez avec moi, La Belleuse.

SCÈNE VIII

LUCIENNE, MADAME DE CATTENIÈRES, MADAME LONGUYON.

LUCIENNE.

Nous serons très bien ici, pour attendre la fin de la rangue et bavarder à notre aise. Je suis charmée de me uver avec vous. Si vous voulez, nous serons tout à fait ies, toutes les trois.

MADAME LONGUYON.

J'en serai ravie.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Et moi !...

LUCIENNE, *toujours nerveuse.*

Qu'est-ce que nous disions ?... Mais cette malheureuse a passer dans des transes terribles...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Pourquoi !

LUCIENNE.

Dame... Il me semble, à moi, qu'on ne doit pas vivre... peur d'être surprise, les histoires à inventer, les pairs des amis qui disent vous avoir vue dans tel quar-

tier, alors que vous avez dit aller dans tel autre... Ce être une inquiétude de tous les instants.

MADAME LONGUYON.

Peuh!...

Elle interroge madame de Cattenières d'un signe tête.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Peuh!...

MADAME LONGUYON.

On s'y fait...

MADAME DE CATTENIÈRES.

On le dit, du moins.

Un temps.

MADAME LONGUYON.

On le dit. Vous comprenez bien que nous n'en sa rien par nous-mêmes.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Oh! ma chère amie... Si La Belleuse vous entendait

MADAME LONGUYON.

La Belleuse!... D'abord, c'est une nullité.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Comme médecin seulement. (*A Lucienne.*) N'est-ce chère amie?...

LUCIENNE.

Certainement. (*A madame Longuyon.*) Mais je croyais en fort bons termes avec lui?

MADAME LONGUYON.

Taisez-vous donc ! Ces choses-là ne s'avouent pas.

MADAME DE CATTENIÈRES.

C'était pour cacher son jeu. Les maris devraien méfier des hommes dont leur femme dit du mal.

LUCIENNE, *à madame de Cattenières, se forçant à rire.*

Ah ! Ah !... Et vous n'avouez pas non plus, vous !

MADAME DE CATTENIÈRES, *scandalisée.*

Que pensez-vous ?... Une liaison, moi !... Je suis veuve, ma chère.

LUCIENNE.

Et quand M. de Cattenières vivait ?

MADAME DE CATTENIÈRES, *rêveuse.*

Ah ! c'était le bon temps, alors !... (*Avec un sourire vague.*) Vivre Raymond !

MADAME LONGUYON.

Il n'a rien su !

MADAME DE CATTENIÈRES.

Je ne me serais jamais pardonné une maladresse qui eût pu troubler son bonheur et sa tranquillité... J'avais pour lui la plus haute estime.

LUCIENNE.

Et pourtant...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Ma chère Lucienne, vous me comprendrez plus tard : la faute d'une femme n'est une faute qu'à partir du moment où son mari la connaît.

MADAME LONGUYON.

Évidemment. Tant que nous savons nous cacher, nous ne faisons de mal à personne.

MADAME DE CATTENIÈRES, *les yeux baissés.*

Je oserai ajouter : au contraire... Mais je parle sérieusement. Notre devoir vis-à-vis de nos maris, c'est de les rendre heureux. M. de Cattenières a été le plus heureux des hommes.

LUCIENNE, *riant.*

Au jeu aussi ?

MADAME DE CATTENIÈRES, *vivement.*

Eh bien, non, ma chère... C'était à n'y rien compre
il perdait tout le temps.

LUCIENNE.

Et la première intrigue... pas d'émotions, pas
mords ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Si. Beaucoup. C'est ce qui rend cette première ave
si particulièrement exquise... (*Perdue dans ses souv*
Je me rappelle... une de vos amies...

Silence.

LUCIENNE.

Quoi, dites ?

MADAME LONGUYON.

Oh ! oui, dites... Vous vous rappelez ? une de vos a

MADAME DE CATTENIÈRES.

Oh ! rien, une coïncidence, un détail... insignifian
les autres... Mais auquel elle ne pouvait penser sa
délicieuse douleur... Cette première fois, c'était l
anniversaire de son mariage...

MADAME LONGUYON.

Le délai était convenable.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Je le sais bien. Mais tout de même... m'a-t-elle co
lorsqu'en rentrant, elle a trouvé son mari avec un
et son bon sourire... ça lui a fait un petit quelque c
Il était si confiant !... « Si j'avais su, » me disait
avec un tout petit remords de rien du tout...

LUCIENNE.

Si elle avait su ?

MADAME DE CATTENIÈRES, *très sérieuse.*

Elle aurait attendu quelques jours...

LUCIENNE, *riant d'un rire faux.*

h ! ah ! ah !... c'est charmant...

MADAME DE CATTENIÈRES.

u'est-ce que vous avez ?

LUCIENNE.

ien... Qu'est-ce qu'on dirait bien encore ?... Racontez-
d'autres histoires...

MADAME DE CATTENIÈRES, *pudique.*

h ! Lucienne !

LUCIENNE.

ur vos bonnes amies... sur leurs maris... M. de Ben-
ne. est-ce qu'il a des maîtresses !... Oui... et M. de
ucour ?... M. de Maucour ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

on, pas encore.

MADAME LONGUYON.

oilà cependant près d'un an qu'il est marié.

MADAME DE CATTENIÈRES.

ui, je n'y comprends rien.

LUCIENNE.

ous ne savez pas autre chose ?... Ah ! je voulais vous
ander. Vous avez vu la nouvelle pantomime ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

ui.

LUCIENNE.

u'est-ce que c'est ?

MADAME LONGUYON.

écile va vous conter ça... Moi, je n'oserais jamais. Au
ir, mes chéries ; j'ai promis une valse au docteur La
euse...

LUCIENNE.

Alors... à tout à l'heure...

Madame Longuyon sort.

SCÈNE IX

LUCIENNE, MADAME DE CATTENIÈRES.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Elle n'oserait jamais... Elle me fait rire.

LUCIENNE.

N'est-ce pas ? Alors, qu'est-ce que c'est ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

Ça ne peut pas se dire ?

LUCIENNE.

Bah ! Entre nous.

MADAME DE CATTENIÈRES.

Vous voyez bien qu'on a été forcé d'en faire une p
mime... Si vous y allez, emportez un éventail de de
noire... On voit au travers et l'on n'est pas vue.

LUCIENNE.

Beaucoup de succès, hein ?

MADAME DE CATTENIÈRES.

On a dû donner des matinées.

LUCIENNE.

Pour les familles...

MADAME DE CATTENIÈRES.

Juste... Madame de Longuyon y a conduit sa mère

LUCIENNE.

Qu'est-ce que j'ai eu, moi, tout à l'heure ?... Vo

z pas pris en mauvaise part, au moins... Je sens com-
j'ai été ridicule.

Entre M. Bertry.

MADAME DE CATTENIÈRES.

!... ma chère belle ! Venez-vous danser ?

LUCIENNE.

i.

BERTRY.

désirerais te dire un mot, Lucienne...

LUCIENNE.

il. (*Bas à madame de Cattenières, qu'elle va reconduire
à la porte.*) Je voulais vous demander quelque chose...
hésite.) Bah ! pourquoi pas ?... Si vous voyez M. de
our, priez-le donc de venir causer avec moi, dès que
père sera parti.

MADAME DE CATTENIÈRES.

mptez sur moi.

Elle sort. Lucienne ferme la porte.

SCÈNE X

LUCIENNE, MONSIEUR BERTRY.

BERTRY.

an vient de m'apprendre ce qui s'est passé entre toi
i. Vous allez vous réconcilier, n'est-ce pas, mon
nt ?

LUCIENNE, *très nerveuse.*

est lui qui t'envoie ?

BERTRY.

i... Il s'excuse des paroles qui ont pu lui échapper...

LUCIENNE.

Il se donne et il te donne une peine inutile.

BERTRY.

Qu'as-tu l'intention de faire ?

LUCIENNE.

On m'obligerait en me l'apprenant.

BERTRY.

Tu nous rends tous malheureux autour de to
cienne.

LUCIENNE.

Qui est-ce donc que je rends malheureux ? Mon
Il savait à quoi il s'exposait en m'épousant. Mon c
Il pense bien à cela ! Toi... Toi, tu es puni de l'erre
tu as commise en me donnant une éducation qui m
prendre en aversion le sort qui doit être le mien
m'avais laissée là où je suis née, je n'en souffrirai

BERTRY.

C'est donc de cela que tu me fais un crime ?

LUCIENNE.

Sans cette éducation, je serais comme tant d'a
insconsciente et heureuse.

BERTRY.

Heureuse dans le mal.

LUCIENNE.

Il ne saurait y avoir de mal où il n'y a pas de r
sabilité.

BERTRY.

Ma fille !

LUCIENNE.

Hélas ! oui ! ta fille !... Tu as voulu m'élever j
toi ! Il fallait m'ignorer ; j'aurais été, non la fille de
try, mais tout simplement celle de Sophie Claret
quoi m'as-tu reconnue ?

BERTRY, *sans élever la voix.*

ienne ! Pourquoi je t'ai reconnue ! Je vais te le dire, enfant J'ai profondément aimé ta mère, qui fut ma sagne pendant quatre ans. Si c'est là une faute, pour se, je ne puis invoquer que ma jeunesse et mon n d'affection. Je n'ai rien à te dire sur la vie de ta avant qu'elle m'ait rencontré ; malheureusement, connais. Lorsque tu vins au monde, je me crus lié par des liens plus étroits. J'ai cru qu'un devoir eau m'incombait, celui de veiller sur toi et de te re la vie aussi douce que possible afin de me faire onner l'irrégularité de ta naissance. Ta mère tomba le. Tu ne sauras jamais combien elle t'a aimée. Les es qu'elle a versées à cause de toi, tu les ignoreras urs.

LUCIENNE, *à peine radoucie.*

urquoi pleurait-elle à cause de moi ?

BERTRY.

rce qu'elle t'aimait et que ton avenir l'inquiétait. Son , c'eût été de se sacrifier toute à toi. D'autres fois, se reprochait de t'avoir donné son nom dans le pre- élan d'amour maternel, et elle en pleura souvent. *à peu la voix de Bertry s'altère.*) Lorsqu'elle sentit que approchait, elle m'appela et me dit : « Il est bon je meure, parce que je l'aurais gênée plus tard ».

LUCIENNE, *émue.*

le disait cela ?

BERTRY.

te ferai voir une lettre qu'elle m'écrivit à ce sujet... elle qui me supplia de te reconnaître... Moi, je l'ai Lucienne, pour elle et pour toi. (*L'émotion l'empêche rler un instant.*) La feuille de papier de l'état civil où inscrite la déclaration par laquelle tu devenais ma je la lui apportai le jour même qui devait être son ier jour... Elle eut encore la force de lire et sa figure,

que la souffrance et la maladie avaient ravagée, redo
belle et calme, et tout illuminée de joie; deux lar
tombèrent du coin de ses yeux sur l'oreiller; elle m
merci!... Elle me dit merci, Lucienne, et elle passa..
vois comme elle t'aimait.

LUCIENNE, *doucement, les mains jointes comme à elle-m*

Maman!

Elle pleure en silence.

BERTRY, *sans regarder au ciel.*

Oh! ma chérie! Si elle pouvait t'entendre. (*En temp*
la relève.) Dis-moi si tu trouves encore que j'ai eu tor

LUCIENNE.

Je te demande pardon.

BERTRY.

Si tu veux que je te pardonne tout à fait, tu te ré
cilieras avec Jean.

LUCIENNE.

Cela n'est pas possible. Jean l'a dit lui-même. Il y a
forces contre lesquelles on ne lutte pas.

BERTRY.

Mais, je te connais bien, moi, je sais ce que tu es
lement; tu te trompes sur toi-même, Lucienne.

LUCIENNE.

Non.

BERTRY.

Que vas-tu faire?

LUCIENNE.

Je ne sais pas.

BERTRY.

Quelle réponse vais-je donc rapporter à Jean? P
lui dire d'espérer?

LUCIENNE.

Si tu veux.

BERTRY.

Mais tu m'aimes bien, moi?

LUCIENNE.

Tiens, toi!

Lucienne va l'embrasser. Il sort.

SCÈNE XI

UCIENNE, PAUL, *Lucienne, après un moment de silence, aperçoit Paul qui entre.*

LUCIENNE.

Le voici. Allons! Ma vie va se décider.

PAUL.

Eh bien! vous n'êtes pas venue, tantôt? N'avez-vous pas çu ma lettre?

LUCIENNE.

Si.

PAUL.

Alors?

LUCIENNE.

Vous pensiez donc que je viendrais?

PAUL.

Oui, car je crois que vous m'aimez.

LUCIENNE.

Vous le croyez?

PAUL.

N'est-ce pas vrai?

LUCIENNE, *à voix basse.*

Si. (*Plus haut.*) Eh bien, c'est entendu, nous nous mons. Parlez.

Elle s'assied.

PAUL.

Ah! qu'il m'est doux de vous l'entendre dire en
Voyez-vous, il était écrit que nous serions l'un à l'autr
rien ne pouvait prévaloir contre cela. Vous serez, Lucie
la plus chérie, la plus adorée. Pour n'en avoir pas
bénie, notre union n'en sera pas moins forte et douc
ce mariage secret, que nous contracterons librem
sera plus que tout autre indestructible et délicieux.

Il veut lui prendre la main.

LUCIENNE, *la retirant.*

Non.

PAUL.

Pourquoi?

LUCIENNE.

... Et... ce rêve que vous faites, de quelle façon le
liserez-vous?

PAUL.

Ce que je voudrais, mon amie, ce serait vous emp
dans mes bras, très loin, loin de ceux que nous connais
dans un pays perdu, ignoré, vous donner toute ma vi
échange de toute la vôtre.

LUCIENNE.

Vous feriez cela?

PAUL.

Je voudrais pouvoir le faire.

LUCIENNE.

... Ce qui vous empêche, c'est?...

PAUL.

Songez, ma chérie, aux douleurs que nous laisse
derrière nous... Je ne parle pas seulement de mes pa
mais des vôtres, d'Alice, de votre mari; je me dem
si nous avons le droit de prendre un bonheur qui
fait avec la souffrance de tant de gens qui ne nou
causé aucun mal et pour lesquels notre fuite sera

reux déchirement. Non. Aimons-nous, mais sans trop goïsme.

LUCIENNE.

Alors?

PAUL.

Ne trouvez-vous pas que j'aie raison?

LUCIENNE.

Si, si!

PAUL.

Oh! il m'en coûte assez, allez! de renoncer à ce bonheur parfait, à cet abandon absolu... impossible, hélas!...

LUCIENNE.

Impossible!

PAUL.

J'ai cherché autre chose. Voici ce que j'ai trouvé.

LUCIENNE.

Ah! voyons!

PAUL.

Nous nous arrangerons quelque part à Paris, dans un quartier paisible, un petit nid perdu dans le feuillage et sous les fleurs. Ce sera chez nous... Nous nous y rencontrons le plus souvent que nous pourrons... Et ce mystère, auquel nous serons contraints, sera une source de délices... Nous serons seuls à savoir que nous nous aimons. (*Lucienne se lève.*) N'est-ce pas, Lucienne, que nous serons bien heureux?

LUCIENNE.

Peut-être... Avez-vous songé à quels mensonges incessants nous serions condamnés?...

PAUL, *debout.*

Certes, et je déplore autant que vous...

LUCIENNE.

Cela ne serait rien ; il paraît que l'on s'y fait.

PAUL.

Mais oui!

LUCIENNE.

Pour me donner ces rendez-vous, il faudra
écrire... N'y a-t-il pas là un danger? Nos absences à
et à l'autre éveilleront des soupçons; on nous suivra

PAUL.

Il est certain que notre situation nouvelle, vis-à-vi
Jean, augmente les difficultés...

LUCIENNE.

Comment?

PAUL.

S'il n'était pas porté à me soupçonner, mainter
si...

LUCIENNE.

Si?...

PAUL.

Si, vous-même, vous étiez en bons termes appa
avec lui... Nous aurions mille occasions de nous ren
trer...

LUCIENNE.

Mais cela n'est pas...

PAUL.

Il y aurait bien un moyen... seulement...

LUCIENNE.

Allez donc! allez donc, mon ami... Qu'est-ce qui
retient?...

PAUL.

Je vous le déclare d'avance, il me coûterait beau
beaucoup... mais...

LUCIENNE.

Mais l'amour excuse tout.

PAUL, *allant à elle.*

N'est-ce pas? Eh bien! voilà ce qui m'avait traverse

it. Si nous pouvions l'un et l'autre nous réconcilier avec
a, nous rentrerions dans la situation normale...

LUCIENNE.

Situation normale est exquis...

PAUL, *flatté.*

Vous êtes trop bonne... Cela ne vous convient pas?...

LUCIENNE.

J'avoue qu'au premier abord, cela me choque un peu.

PAUL.

Eh bien, je chercherai, je trouverai autre chose. L'es-
ntiel. c'est que nous soyons, maintenant, certains l'un et
utre de notre amour... Car vous m'aimez, n'est-ce pas?...

LUCIENNE.

Pouvez-vous en douter, après ce que nous venons de
e?

PAUL.

Laissez-moi vous regarder... (*Elle se lève, il la retient.*)
nais vous n'avez été aussi belle... (*Très bas et la prenant
r la taille.*) Tu seras la maîtresse la plus adorable...

Lucienne le regarde longuement.

LUCIENNE.

Lâche! Vous êtes un lâche, je vous dis! A la fin, tout
a me blesse, me révolte, et je ne puis me contenir
s longtemps! (*Tout à fait exaltée.*) Ah! les choses, les
nobles choses que vous avez osé me proposer! Me
oncilier avec Jean, vous réconcilier vous-même avec
. votre ami, et lui voler sa femme... C'était cela que
us désiriez! L'adultère qui peut s'excuser peut-être,
lui qui lie jusqu'à la mort deux malheureux qui s'en-
ient, vous n'en vouliez pas... Ce qu'il vous fallait, c'était
trigue banale, avec tous ses mensonges et ses hypo-
sies... Eh bien! cherchez autre part... J'ai beau m'y
pliquer de toutes mes forces, je ne peux pas... Je ne

peux pas!... J'ai essayé... oui... Au reçu de votre let
je suis allée à votre rendez-vous... Je suis arrivée de
cette maison où vous m'attendiez, et tout d'un coup,
eu la vision complète de l'abjection où j'allais me jet
Je suis remontée dans le fiacre qui m'avait amenée
suis revenue ici, et grâce à Dieu, si je connais la
sesse des mensonges d'avant le départ, j'ignore au m
la honte du retour.

PAUL.

Alors, vous ne m'aimez pas?

LUCIENNE.

Il faut bien croire que non, puisque, sous votre tu
ment, tout mon être s'est instinctivement révolté co
sous une souillure.

PAUL.

Et vous ne croyez pas à mon amour?

LUCIENNE.

Votre amour! Il m'écœure! Il m'écœure, votre a
fait de mensonges, de lâchetés, de saletés! Cet amou
je le reconnais : c'est un hommage dont j'ai été inju
par d'autres depuis longtemps déjà... Je l'ai vu sou
trop souvent, grâce aux promiscuités du bal, luire
les yeux des hommes, et c'est le même que je
de voir briller dans les vôtres...

PAUL, *animé, allant vers elle.*

Lucienne!

LUCIENNE.

Oui, c'est le même, car vous vous ressemblez tou
c'est toujours la même bouche crispée, les mêmes m
tremblantes, la même hypocrisie frôleuse, le même
bestial et insultant !... Ah! si chaque femme, si ch
jeune fille même, osait dire les ignominies dont
voulu la rendre complice, osait répéter les inexprima
propositions qui lui ont été faites par des amis, par

nes, par des vieux, par des hommes réputés vertueux
loyaux, et cela à deux pas du mari ou du père, dont ils
aient serrer la main, au départ, après l'échec de leur
itative! Ah! les lâches que vous êtes tous, et qu'il vous
t de l'audace pour oser exalter cet amour avili par
acun de vous!... Allons, partez n'est-ce pas? partez!...

PAUL, *allant vers elle.*

Non. (*Un temps.*) Si vos amies, mesdames de Cattenières
Longuyon, vous entendaient, elles ne reconnaîtraient
s leur rieuse compagne de tout à l'heure... Lucienne...

Il marche vers elle.

LUCIENNE.

Laissez-moi.

PAUL.

Non!

LUCIENNE, *appelant, poursuivie par Paul.*

Jean!

UL, *cherchant à lui mettre la main sur la bouche, très grave.*

Je vous aime.

LUCIENNE.

Jean!

PAUL.

Vous vous êtes jouée de moi, c'est assez.

LUCIENNE.

Jean!

Jean paraît, Lucienne jette un grand cri de triomphe et va se jeter dans ses bras.

JEAN.

Lucienne!

LUCIENNE.

Défends-moi, Jean, défends-moi!...

Un silence.

PAUL.

Je suis à vos ordres, monsieur.

JEAN, *tenant toujours sa femme dans ses bras. Il est l'impression d'une très grande joie intérieure. Il répo Paul avec un très haut et souriant mépris. A mi-voix*

Mes ordres... c'est que tu t'en ailles... voilà tout... te hais point... Ma femme t'a chassé... Va-t'en... C'es ce que j'exige de toi... Va-t'en !...

PAUL.

Mais...

JEAN, *de même.*

Va-t'en !

Paul sort.

SCÈNE XII

LUCIENNE, JEAN.

LUCIENNE, *dans ses bras.*

Mon Jean ! Il faudrait presque le remercier... I délivrée, il m'a rendue à moi-même et à toi... comme une explosion d'honnêteté qui s'est produ moi. (*Elle rit et pleure tout à la fois.*) Il me semble q viens de naître... que tout est nouveau, plus pur, plus c Mon Jean ! je suis bien heureuse... Ils avaient beau d vois ; j'avais beau vouloir me déguiser... (*Elle r* masque a glissé. La vraie Lucienne est une ho femme et elle t'appartient... (*Pleurant.*) Tu as eu d grin à cause de moi, mon pauvre petit Jean.

JEAN.

C'est oublié. Je t'aime...

LUCIENNE.

Elle est tout à fait vaincue, leur science...

JEAN.

on. Pas la science. La science du docteur Bertry sim-
nent. Ce n'est pas la même chose.

Du bruit, des voix derrière la porte de droite.

LUCIENNE.

u'est ce qu'il y a donc?

Un battant s'ouvre.

LA VOIX DE MONSIEUR BERTRY, *au dehors.*

ar ici... Soulevez la tapisserie, dépêchez-vous.

LUCIENNE.

on oncle !

Entrent M. Bertry et un domestique soutenant chacun d'un côté le docteur Bertry, très pâle, pouvant à peine marcher.

SCÈNE XIII

IENNE, JEAN, MONSIEUR BERTRY, LE DOCTEUR ERTRY, UN DOMESTIQUE, *puis* LE DOCTEUR LA ELLEUSE.

BERTRY, *à Jean.*

e fauteuil... C'est cela. (*Au domestique.*) Baissez la isserie. (*Le domestique revient.*) Allez, on vous appellera.

LE DOCTEUR, *au domestique qui allait sortir.*

ttendez... Dites... dites que ce n'est rien.

Le domestique sort.

LUCIENNE.

nvoyez chercher du secours...

LE DOCTEUR.

on ! Non ! que personne ne sache, surtout !... Il me

faut seulement respirer de l'air. (*Il déboutonne son g*
Désordre. On voit ses bretelles. Lucienne, à sa droite, es
de dénouer sa cravate. Elle ne va pas assez vite. Le doc
saisit son col de la main gauche et l'arrache. A son fr
Dis-moi... Est-ce qu'on m'a vu ?

BERTRY.

Non !

LE DOCTEUR.

Comment cela s'est-il passé ?...

BERTRY.

Tu quittais le salon. Tu étais seul avec moi. T
devenu tout à coup affreusement pâle... Tu t'es rete
moi pour ne pas tomber. Tu m'as dit : « Comme l'aut
subitement... comme l'autre, André ! » Tu as pres
perdu connaissance. J'ai appelé un domestique... n
t'avons amené ici. Voilà tout.

LUCIENNE.

Que faut-il faire ?

LE DOCTEUR.

Ce qu'il faut faire ?... Si je le savais, ma pauvre enf
(*Avec une sorte de honte, à voix basse.*) Mais je n'en
rien !... Tout ce que je puis, c'est attendre la proch
crise, demain, dans huit jours... et ainsi de suite...
qu'à celle qui m'emportera... Voilà des années
entends, des années que je souffre.

LUCIENNE.

Des années ?

LE DOCTEUR.

Oui, je le cachais à tous... J'avais honte de mes doul
que je ne pouvais soulager... Je les cachais... par org
tu comprends, par orgueil de savant... Maintenant, tu
toute ma misère... tu vois la pauvre loque humaine q
suis... comme les autres, comme tous les autres,
une épouvantable détresse en sentant la vie s'en alle

ci... Tout de même, on ne peut pas ne rien essayer... ut-être d'autres savent-ils... Richon... appelez Richon!... ppliez-le de faire quelque chose pour moi, de trouver... nventer... Non ! non !... (*A lui-même.*) Trouver, inventer... voilà aussi ridicule que mes malades... (*Très large.*) Ah ! je croyais en Dieu, je me mettrais à genoux pour lui mander un miracle ! (*Il pleure. Après un temps.*) Mais je y crois pas ! Je ne crois même plus à la science... depuis ngtemps...

JEAN, *à Lucienne.*

Tu entends, Lucienne, tu entends!...

LE DOCTEUR, *frappant à coups redoublés sur le bras du fauteuil.*

La science ! La science ! la science !... Ah ! ah !... On imagine savoir des millions de choses !... On veut formuler les lois de la vie... et l'on assiste, impuissant, à sa propre agonie !... Nous ne comprenons rien à tout ce qui se passe autour de nous, rien à ce qui se passe en nous... Pourquoi est-ce que je meurs ? La sclérose envahit les artères... Pourquoi ? Comment ? Qu'est-ce que la sclérose ? .. Voulez-vous que je vous dise ? Nous ne savons rien, rien, rien !... Nous n'avons rien trouvé... que des mots ! (*Un temps. Il se lève.*) Ça ne sera pas pour cette fois encore... Je vais mieux, maintenant... Me voilà délivré...

BERTRY, *après un silence.*

Regarde ces enfants. Tu as failli causer leur malheur.

JEAN.

Ne les répétez plus, vos maximes de désespoir. Je vous en supplie ! je vous en supplie au nom de tous les malheureux sur lesquel pèse l'inquiétude d'une hérédité douloureuse et qui, plus que les autres, ont besoin de confiance et de courage.

LE DOCTEUR, *après un long silence.*

Je n'ai rien à ajouter à ce que vous venez d'entendre...

Mon orgueil a failli vous perdre... Je vous deman pardon...

JEAN, *à Lucienne.*

Nous sommes libres, enfin! Me crois-tu? Je t'aime! crois-tu?

LUCIENNE.

Je t'aime et je te crois! Je t'aime et je te crois!

Ils s'embrassent.

LA BELLEUSE, *paraissant.*

Mon cher Maître... on vous attend pour votre lecture

LE DOCTEUR, *se redressant, et reprenant son air du prem acte. Un grand silence, puis désignant sa cravate de co mandeur.*

Je rajuste... ça... j'y vais... Qu'est-ce que je vais le dire? (*Il sort en préparant son discours.*) Messieurs et ch collègues, la souveraineté de la science...

RIDEAU.

LA ROBE ROUGE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville,
le 15 mars 1900.

Reprise au Théâtre-Français le 23 septembre 1909.

PERSONNAGES

		Vaudeville	Comédi
MOUZON	MM.	Huguenet.	Huc
VAGRET		Lerand.	Sil
ETCHEPARE		Grand.	Gra
MONDOUBLEAU		Numès.	Ra
LA BOUZULE		Gildès.	Tru
BUNERAT		Bouchard.	Gra
LE PROCUREUR GÉNÉRAL		Nertann.	Ale
LE PRÉSIDENT DES ASSISES		Prika.	Nu
M. DELORME			Jol
ARDEUIL		Rambert.	Ler
BRIDET		Lainé.	La
LE LIEUTENANT DE GENDARMERIE		Fleury.	Ga
LE GREFFIER		Leubas.	Cro
Me PLACAT			Ber
LE CONCIERGE DU TRIBUNAL		Pellerin.	Fal
YANETTA	Mmes	Réjane.	Del
LA MÈRE D'ETCHEPARE		Grassot.	Ko
MADAME VAGRET		Cécile Caron.	Per
MADAME BUNERAT		Lejeune.	Lh
BERTHA		Lavigne.	Du
CATIALÉNA		Bernou.	Bo

La scène se passe de nos jours, à Mauléon.

LA ROBE ROUGE

ACTE PREMIER

Un salon modeste dans une vieille maison de Mauléon.

SCÈNE PREMIÈRE

DAME VAGRET, BERTHA. — *Au lever du rideau, adame Vagret, en toilette de soirée, rectifie la position des aises de son salon. Entre Bertha, également en toilette de irée. Elle a un journal à la main.*

BERTHA.

ilà le *Journal de Mauléon*. J'ai fait porter l'*Officiel* à , qui vient de rentrer du tribunal et qui s'habille.

MADAME VAGRET.

audience est terminée?

BERTHA.

n. Pas encore.

MADAME VAGRET, *prenant le journal.*

en parlent?

BERTHA.

ujours.

MADAME VAGRET.

Il n'y a pas à chercher longtemps... En grosses let
en tête : « *Le crime d'Irissarry.* » On s'attaque à ton
maintenant ! (*Lisant.*) « M. Vagret, notre procureur
République... » (*Elle continue mentalement.*) Et des
titres : « *L'assassin court toujours.* » Comme si c'était
faute !... « *La justice sommeille.* » La Justice somme
Peut-on écrire des choses pareilles, alors que ton pè
ferme pas l'œil depuis quinze jours !... Est-ce qu'
pas fait son devoir ? Est-ce que M. Delorme, le juge
truction, ne fait pas le sien? Il s'en est rendu malad
pauvre homme !... Avant-hier encore, il a arrêté un
bond sur lequel pèsent les soupçons les plus lége
Alors ?... Non, je te dis, ces journalistes sont enragé

BERTHA.

Il paraît qu'il va y avoir aussi un article dans le
nal rédigé en basque...

MADAME VAGRET.

L'Eskual Herria !

BERTHA.

C'est le pharmacien qui me l'a dit tantôt.

MADAME VAGRET.

Ça, je m'en moque : le P. G. ne le lit pas.

BERTHA.

Père disait l'autre jour qu'au contraire M. le proc
général se faisait envoyer une traduction de tou
articles qui touchaient la magistrature.

MADAME VAGRET.

Le P. G. se fait envoyer !... Alors, ça va bien !... T
ne parlons plus de cela... Combien serons-nous ce
Tu as la liste ?

BERTHA.

Oui... (*Elle va la prendre sur la cheminée. Lisant :*)
président des assises... M. le président du tribunal...

MADAME VAGRET.

st bon... c'est bon... En tout, neuf, n'est-ce pas?

BERTHA.

uf.

MADAME VAGRET.

uf!... Avoir neuf personnes à dîner et ne pas savoir lement à quelle heure elles arriveront... Voilà ce y a de plus ennuyant dans ces dîners de fin de ses- que nous sommes forcés de donner en l'honneur de président des assises... On dîne après l'audience!... s l'audience! Allons! Attendons le bon plaisir de ces sieurs... (*Un soupir.*) Eh bien! mon enfant?

BERTHA.

aman?

MADAME VAGRET.

t-ce que tu as encore envie d'épouser un magistrat?

BERTHA, *avec conviction.*

! non!

MADAME VAGRET.

and je pense qu'il y a deux ans, tu avais cette idée-

BERTHA.

ne l'ai plus.

MADAME VAGRET.

garde-nous!... Voilà ton père... procureur de la blique — dans un tribunal de 3e classe, c'est vrai — e qu'il n'est pas intrigant, parce qu'il n'a jamais su re la politique de son côté... Et pourtant c'est un me de valeur, il n'y a pas à dire!... Voilà un magis- qui, depuis qu'il occupe le siège du ministère public, tenu trois perpétuités! Dans un pays comme celui-ci, s affaires sont d'une rareté désespérante! Ce n'est pas joli?... Je sais bien qu'il vient d'avoir deux ittements dans la session qui finit aujourd'hui. D'ac- . Mais c'est de la malechance... Et pour défendre la

Société comme il le fait, combien gagne-t-il? Le s
seulement?

BERTHA.

Oh! oui, je le sais. Tu me l'as dit bien souvent, r

MADAME VAGRET.

Je te le répète encore une fois. En comptant la ret
pour la retraite, il gagne en tout et pour tout trois
quatre-vingt-quinze francs quatre-vingt-trois centime
mois... Et il arrive qu'on se voit forcé de donner un
de neuf couverts pour recevoir M. le conseiller, prés
des assises... Tout est-il bien prêt au moins? Voyons.
Revue des Deux-mondes est là?... Oui... Mon fauteuil
bien placé? (*Elle s'installe.*) Oui .. (*Mimant et salu*
« Monsieur le président, prenez place, je vous pri
Ça ira comme ça, j'espère... Et M. Dufour, qui
simple juge en même temps que nous à Castelnau
est aujourd'hui président de 2e classe à Douai après
seulement passé par Brest!...

BERTHA.

Vraiment?

MADAME VAGRET, *allant chercher un livre sur la chem*

Regarde l'annuaire.

BERTHA.

Je m'en rapporte à toi.

MADAME VAGRET.

Tu peux!... *L'Annuaire de la Magistrature,* je le sai
cœur...

BERTHA.

Mais puisque père va recevoir d'un jour à l'aut
nomination de conseiller.

MADAME VAGRET.

Voilà longtemps qu'il l'attend, sa nomination de
seiller.

BERTHA.

'est chose faite maintenant, puisqu'il était désigné pour
remière vacance et que M. Lefèvre vient de mourir.

MADAME VAGRET.

ieu veuille que tu ne te trompes pas! Si nous ratons,
e fois encore, nous sommes flambés. Nous restons à
uléon jusqu'à la retraite... Non! ce n'est pas un mal-
r qu'on ne puisse pas mettre la main sur ce maudit
ssin!... Un si beau crime!... Il nous était permis, cette
, d'espérer une condamnation capitale! La première!

BERTHA.

onsole-toi, petite mère. Tout n'est pas perdu.

MADAME VAGRET.

u en parles à ton aise!... Tu vois que les journaux se
tent à grogner. On nous reproche notre indolence...
s, mon enfant, tu ne sais pas qu'il est question de faire
ir un agent de la Sûreté de Paris!... Ce serait le
honneur!... Tout se présentait si bien!... Tu ne peux
aginer combien ton père était ému lorsqu'on l'a
eillé pour lui dire qu'un vieillard de quatre-vingt-sept
venait d'être assassiné dans son ressort! Il s'est
illé en moins de cinq minutes et il m'a dit, en se con-
nt, mais en me serrant fortement la main : « Cette
, je crois que nous la tenons, ma nomination! » (*Sou-*
) Et voilà que tout s'écroule par la faute de cette
aille qui ne veut pas se laisser arrêter! (*Nouveau sou-*
) Quelle heure est-il?

BERTHA.

ix heures viennent de sonner.

MADAME VAGRET.

a faire les menus... N'oublie pas qu'on met seulement
titres : « M. le président des assises... M. le président
tribunal de Mauléon... » et ainsi de suite.

BERTHA.

C'est long à écrire.

MADAME VAGRET.

C'est le protocole. Voici ton père. Va et fais un to
la cuisine sans avoir l'air de rien...

Entre Vagret en toilette de soirée.

SCÈNE II

VAGRET, MADAME VAGRET.

MADAME VAGRET.

L'audience n'est pas terminée ?

VAGRET.

Non. Quand j'ai quitté le tribunal, mon substitu
levait pour requérir.

MADAME VAGRET.

Rien de nouveau ?

VAGRET.

Pour le crime ?... Rien...

MADAME VAGRET.

Mais enfin, ton monsieur Delorme, ton juge d'ins
tion, cherche-t-il bien ?

VAGRET.

Il fait ce qu'il peut.

MADAME VAGRET.

Ah ! si j'étais à sa place, moi, il me semble que... Ti
les juges d'instruction, ce devrait être des femmes !
traitement.) Il n'y a rien à l'*Officiel ?*

VAGRET, *ennuyé.*

Si.

MADAME VAGRET.

u ne me le disais pas... Quelque chose pour nous?

VAGRET.

n... Nanteuil est nommé avocat général.

MADAME VAGRET.

nteuil?

VAGRET.

MADAME VAGRET.

c'est trop fort! Il était suppléant à Lunéville lorsque tais substitut!

VAGRET.

, mais il a un cousin député... on ne peut rien e ça.

Un silence. Madame Vagret s'assied et se met à pleurer.

MADAME VAGRET.

s n'avons pas de chance...

VAGRET.

chère amie... voyons... tu as tort...

MADAME VAGRET, *toujours pleurant.*

pauvre chéri, je sais bien... ce n'est pas ta faute... ce que tu peux... tu ne pêches que par excès de les; ce n'est pas moi qui te le reprocherai... Seule- qu'est-ce que tu veux? Il n'y a pas à dire... tout le e nous passe sur le dos... Dans quelque temps, tu le doyen des procureurs de la République...

VAGRET.

? Oh!... Où est l'*Annuaire?*...

MADAME VAGRET, *de même.*

t là... Plus loin, l'ancienneté, mon ami.

VAGRET, *rejetant l'Annuaire.*

leure pas comme cela! Puisque je suis désigné a succession de M. Lefèvre.

MADAME VAGRET.

Je sais bien.

VAGRET.

Je suis sur le tableau d'avancement.

MADAME VAGRET.

Tout le monde y est.

VAGRET.

J'ai la promesse formelle du procureur général du premier président.

MADAME VAGRET.

C'est celle du député qu'il faudrait avoir.

VAGRET.

Oh !

MADAME VAGRET.

Certainement. Jusqu'ici tu as attendu l'avancem faut aller au-devant, mon ami. Si tu ne fais pas les autres, tu n'es qu'une dupe.

VAGRET.

Un honnête homme.

MADAME VAGRET.

C'est justement parce que tu es un honnête que tu dois t'efforcer d'arriver à de plus haute tions. Si les magistrats indépendants et capables l les autres passer devant eux, quel sera l'avenir magistrature ?

VAGRET.

Il y a du vrai dans ce que tu dis...

MADAME VAGRET.

Du moment qu'en demeurant scrupuleuseme nête, mais en te faisant pistonner par un député, améliorer notre situation, tu serais coupable en faisant pas... Qu'est-ce qu'on te demande, après Défendre le ministère...

VAGRET.

stement, il est de mon opinion.

MADAME VAGRET.

pêche-toi. Ça ne durera pas... Défendre le ministère, défendre le gouvernement, c'est-à dire l'État, c'est-ce la Société. C'est faire ton devoir.

VAGRET,

i, tu es ambitieuse.

MADAME VAGRET.

! non, mon ami... Mais il faut bien songer à l'ave-. Si tu savais le mal que j'ai à joindre les deux s .. il faudrait marier Bertha... Nos fils vont nous er de plus en plus cher... Par notre condition, nous nes tenus à certaines dépenses inutiles et dont nous passerions bien ; mais il faut « paraître », il faut son rang. Nous voulons que Georges entre à l'École technique : cela va nous en coûter de l'argent !... Et i, qui doit faire son droit, est-ce que tu ne pourras l'autant mieux le pousser que tu auras une meilleure tion?

VAGRET, *après un silence.*

ne t'ai pas tout dit.

MADAME VAGRET.

oi?

VAGRET, *timide.*

rtan est nommé conseiller à Amiens.

MADAME VAGRET, *furieuse.*

rtan?... Cortan l'idiot?

VAGRET.

i.

MADAME VAGRET.

st trop fort

VAGRET.

Qu'est-ce que tu veux ! Le nouveau garde des sce
est de son département : on ne peut rien contre ça !

MADAME VAGRET.

Il y a toujours quelque chose... Cortan !... Elle doi
faire des embarras, madame Cortan, elle qui écrit *re*
sitoire sans *e* à la fin... Elle doit le sortir, son cha
jaune ! Tu ne te le rappelles pas, son chapeau jaune

VAGRET.

Non.

MADAME VAGRET.

C'est le mari qui devrait la porter, cette couleur-là

VAGRET.

Rosa, tu es injuste.

MADAME VAGRET, *très agitée.*

Je le sais, mais ça me soulage...

Entre Catialèna.

CATIALÈNA.

Madame... Où faut-il mettre ce paquet que nous a
retiré de la lingerie ce matin ?

MADAME VAGRET.

Quel paquet ?...

CATIALÈNA.

Un paquet... Madame sait bien... Quand nous a
installé le vestiaire dans la lingerie...

MADAME VAGRET, *tout à coup.*

Oui... oui... Portez-le dans ma chambre...

CATIALÈNA.

Par là, alors ?...

MADAME VAGRET.

Mettez-le là .. je le rangerai moi-même...

CATIALÈNA.

eu, madame...

Elle sort.

MADAME VAGRET, *sentant le paquet. A elle-même.*

ai beau la bourrer de naphtaline, elle sera mangée vers avant que tu ne la mettes...

VAGRET.

r'est-ce que c'est ?

AME VAGRET, *posant le paquet sur la table et écartant l'enveloppe.*

egarde.

VAGRET.

n ! oui... ma robe rouge... Celle que tu m'as achetée ance il y a deux ans.

MADAME VAGRET.

ui. Cette fois-là, c'est Gamard qui a été choisi à ta e.

VAGRET.

r'est-ce que tu veux ? Gamard était le beau-frère d'un ité : il n'y a rien à faire contre ça, il faut bien que inistère s'assure une majorité.

MADAME VAGRET.

dire que malgré toutes mes recherches, je n'ai pas eulement nous découvrir un cousin conseiller d'ar- issement !

VAGRET.

ens, cache ça... Ça me fait de la peine... (*Il lui rend be qu'il a dépliée.*) Elle ne m'irait peut-être plus main- nt...

MADAME VAGRET.

! ça va à tout le monde, ces machines-là !

VAGRET.

vais voir.

Il retire son habit.

MADAME VAGRET.

Et ça rapporte mille francs de plus par an !

VAGRET.

Elle n'est pas fanée. (*A ce moment, Bertha entre. Il sa robe rouge.*) Qu'est-ce que c'est ?

BERTHA.

C'est moi.

VAGRET.

Tu m'as fait peur.

BERTHA, *apercevant la robe.*

Tu es nommé ! Tu es nommé !

VAGRET.

Fiche-moi la paix. Va mettre le verrou !

BERTHA.

Papa est nommé ?

MADAME VAGRET.

Fais ce qu'on te dit ! Non, il n'est pas nommé.

VAGRET.

C'est vrai qu'elle est toute fraîche.

Il passe la robe.

MADAME VAGRET.

Tiens, parbleu ! J'avais pris la première qualité !

VAGRET.

Ah ! si j'avais ça sur le dos pour demander la t
l'assassin d'Irissarry ! On a beau dire, va ! celui
imaginé ce costume-là n'était pas un imbécile... (
ça en impose au jury !... Et à l'accusé, donc ! J'en ai
qui pendant toute une audience n'a pas quitté des
la robe du ministère public... On se sent plus fo
dessous, on a plus de prestance, le geste a plus
pleur... « Messieurs de la Cour, messieurs les juré

rait-il, un effet, hein! mon réquisitoire?... « Mes-
ne la Cour, messieurs les jurés. C'est au nom de
ciété dont je suis le verbe vengeur, c'est au nom
terêts sacrés de l'humanité, au nom des principes
ls; c'est fort de mon droit autant que de mon
, que je me lève... (*Il recommence le geste*), que je
ve pour vous demander la tête du misérable qui
vant vous... »

MADAME VAGRET.

me tu parles bien!...

Vagret, après un haussement d'épaules, soupire, retire lentement sa robe en silence et la donne à sa femme.

VAGRET.

ns... range-la...

MADAME VAGRET.

a sonné.

BERTHA.

MADAME VAGRET, *à sa fille.*

nds ça!

BERTHA.

, mère.

Elle fait le paquet, puis va pour sortir.

MADAME VAGRET.

tha.

BERTHA.

e?

MADAME VAGRET, *pleurant.*

nets-y de la naphtaline, ma pauvre enfant!

Bertha sort. Entre Catalèna.

SCÈNE III

VAGRET, MADAME VAGRET, CATIALÈNA.

CATIALÈNA, *donnant un pli.*

On vient d'apporter cela pour monsieur.

Elle sort.

VAGRET.

Qu'est-ce que c'est? Le journal basque l'*Eskual-He*
Un article marqué au crayon bleu. (*Il lit.*) « Eskual
guzia, hamabatz égun huntan... » Comprends-y qu
chose, à leur langue de sauvages...

MADAME VAGRET, *qui lisait par-dessus son épau*

On parle de toi...

VAGRET.

Non !

MADAME VAGRET.

Si. Là... « Vagret procuradoreak galdegin... » Atte
peu. (*Appelant à la porte du fond.*) Catialèna ! Catia

VAGRET.

Qu'est-ce que tu fais ?

MADAME VAGRET.

Catialèna va nous traduire... (*A Catialèna qu
d'entrer.*) Tenez, Catialèna, lisez-nous donc ce qu
là-dessus.

CATIALÈNA.

Oui, madame. (*Elle lit.*) « Eta gaitzegilea ozda
gakopian Irissarryko ».

VAGRET.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

CATIALÈNA.

veut dire qu'on n'a pas encore arrêté l'assassin
sarry...

VAGRET.

us le savons. Après...

CATIALÈNA.

Baginhkien yadanik dona Mauléano tribunala yuye
ru arin edo tzarrenda ko béréchiazela »... Ça veut
qu'il n'y a à Mauléon que des juges qui ont été
sés d'autre part et qui ne savent rien faire... qui ont
te légère.

VAGRET.

est bon, en voilà assez...

MADAME VAGRET.

is non, mais non ; continuez, Catialèna.

CATIALÈNA.

un hoyen Biribi...

MADAME VAGRET.

ribi?

CATIALÈNA.

i, madame.

MADAME VAGRET.

'est-ce que ça signifie, Biribi, en basque ?

CATIALÈNA.

ne sais pas...

MADAME VAGRET.

mment, vous ne savez pas ? Vous ne voulez pas le
?... C'est un gros mot?

CATIALÈNA.

! madame. Je le comprendrais...

VAGRET.

ribi...

BERTHA.

C'est peut-être un surnom qu'ils te donnent...

MADAME VAGRET.

Peut-être... (*Un silence. A Catialèna.*) Après ?...

CATIALÈNA.

On parle de monsieur.

MADAME VAGRET, *à son mari.*

Je te le disais bien... (*A Catialèna.*) En mal ?

VAGRET.

Je te dis qu'en voilà assez !... (*Il arrache le journ*
mains de Catialèna et le met dans sa poche.) Allez à
cuisine, vous !... Et plus vite que ça...

CATIALÈNA.

Monsieur, je vous jure que je ne vous dirai pa
autres mots qu'il y a...

VAGRET.

On ne vous les demande pas... allez !...

CATIALÈNA.

J'en étais sûre que monsieur se fâcherait...

Elle va pour sortir.

MADAME VAGRET.

Catialèna !

CATIALÈNA.

Madame ?

MADAME VAGRET.

Et vraiment, Biribi, vous ne savez pas ce que ça
dire ?...

CATIALÈNA.

Non, madame... Je le jure...

MADAME VAGRET.

C'est bien. On a sonné. Allez voir. (*Catialèna*
Voilà une bonne à qui je vais flanquer ses huit jour
plus tard que demain.

VAGRET.

is...

CATIALÈNA, *rentrant.*

nsieur, c'est M. Delorme.

MADAME VAGRET.

n juge d'instruction ?

VAGRET.

i. Il vient me donner sa réponse. (*A Catialèna.* s entrer.

MADAME VAGRET.

elle réponse ?

VAGRET.

ient me rendre le dossier.

MADAME VAGRET.

dossier...

VAGRET.

i. Je lui ai demandé de réfléchir jusqu'à ce soir.

MADAME VAGRET.

dîne avec nous ?

VAGRET.

n. Tu sais bien que sa santé... Le voici. Va...

MADAME VAGRET, *aimable, en sortant.*

njour monsieur Delorme.

DELORME.

dame...

SCÈNE IV

VAGRET, MONSIEUR DELORME.

VAGRET.

bien, mon cher ami ?

MONSIEUR DELORME.

Eh bien, c'est non. Définitivement.

VAGRET.

Pourquoi?

MONSIEUR DELORME.

Je vous l'ai dit.

Un silence.

VAGRET.

Et l'alibi de votre inculpé?

MONSIEUR DELORME.

Je l'ai vérifié.

VAGRET.

Il vaut?

MONSIEUR DELORME.

Incontestablement.

VAGRET, *triste.*

Alors, vous avez relâché votre homme?

MONSIEUR DELORME, *avec regret.*

Il a bien fallu.

VAGRET, *de même.*

Évidemment. (*Un temps.*) Ce n'est pas de chance.

MONSIEUR DELORME.

Non.

VAGRET.

Alors?

MONSIEUR DELORME.

Alors, je vous prie de donner le dossier à un aut

VAGRET.

C'est définitif?

MONSIEUR DELORME.

Oui. Voyez-vous, mon cher ami, je suis trop âg
m'adapter aux mœurs d'aujourd'hui... Je suis un
trat de la vieille école, comme vous. Mon père m'a

ccupules qui ne sont plus de mode. Ces attaques
liennes dans la presse m'irritent.

VAGRET.

s cesseraient à l'annonce d'une arrestation.

MONSIEUR DELORME.

tement. Je finirais par faire quelque sottise. Et j'en
à commis une : je n'aurais pas arrêté cet homme si
tais pas harcelé comme je le suis.

VAGRET.

st un vagabond; vous lui avez donné un abri pen-
quelques jours... le mal n'est pas grand.

MONSIEUR DELORME.

nt de même...

VAGRET.

us vous découragez trop vite... Ce soir ou demain un
d peut vous mettre sur une piste nouvelle.

MONSIEUR DELORME.

quand même... Savez-vous ce qu'on dit? on dit que
lacat, l'avocat de Bordeaux, viendra défendre l'in-
.

VAGRET.

ne vois pas quel serait son intérêt.

MONSIEUR DELORME.

veut se présenter aux prochaines élections dans
arrondissement et compte sur sa plaidoirie, dans
lle il saura placer certaines attaques, pour se faire
n peu de popularité.

VAGRET.

est-ce que cela peut vous faire?

MONSIEUR DELORME.

s il peut assister à tous les interrogatoires de l'ac-
la loi l'y autorise, et comme il est assoiffé de
me, il en communiquera aux journaux ce qu'il lui

plaira et je serai chaque matin vilipendé dans les feu
si ma manière d'agir ne lui convient pas.

VAGRET.

Vous exagérez.

MONSIEUR DELORME.

Mais non. Aujourd'hui, l'instruction ne se fait pas
le cabinet du juge, mais sur la place publique ou
les bureaux de rédaction.

VAGRET.

C'est vrai pour les criminels de marque. En réali
nouvelle loi ne profite qu'à eux... vous savez bien co
moi que, pour le gros des accusés...

MONSIEUR DELORME.

Vraiment, je vous prie de me reprendre le dossier

VAGRET.

Voyons! Vous n'imaginez pas que Me Placat, qui a
affaires à plaider, viendra assister à tous vos inter
toires. Vous savez bien ce qui se passe ordinairem
il enverra un petit secrétaire... s'il envoie quelqu'un

MONSIEUR DELORME.

Je vous prie de ne pas insister, mon cher Vagre
décision est irrévocable.

VAGRET.

Alors...

MONSIEUR DELORME.

Permettez-moi de me retirer. Je ne tiens pas à re
trer mes collègues qui dînent chez vous.

VAGRET.

A demain donc... je suis désolé...

MONSIEUR DELORME.

A demain.

Il sort. Entre aussitôt madame Vagret par une porte.

SCÈNE V

VAGRET, MADAME VAGRET, *puis* BERTHA, BUNERAT, LA BOUZULE, MOUZON.

MADAME VAGRET.

Eh bien, j'ai entendu : il te rend le dossier.

VAGRET.

Oui... Sa santé... les journaux...

MADAME VAGRET.

Alors?

VAGRET.

Sois discrète. Personne ne se doute encore de rien.

MADAME VAGRET.

Sois tranquille. (*Elle écoute.*) Cette fois ce sont nos nvités.

BERTHA, *entrant.*

Les voici.

MADAME VAGRET.

Ton ouvrage, Bertha!... Moi, ma *Revue des Deux londes*...

Elles s'installent... Silence.

BERTHA.

Ils sont bien longtemps...

MADAME VAGRET.

C'est cette madame Bunerat qui fait des manières...

LE DOMESTIQUE.

M. le président du tribunal et madame Bunerat...

MADAME VAGRET.

Bonjour, ma chère madame...

Congratulations.

LE DOMESTIQUE.

M. le juge La Bouzule... M. le juge Mouzon.

Salamalecs. On s'installe.

MADAME VAGRET, *à madame Bunerat.*

Alors, chère madame, voilà encore une session finie

MADAME BUNERAT.

Mais oui, chère madame...

MADAME VAGRET.

Votre cher mari ne doit pas en être fâché...

MADAME BUNERAT.

Le vôtre non plus, je parie...

MADAME VAGRET.

Et M. le président des assises ?

BUNERAT.

Il arrivera un peu en retard... Il veut partir dema matin de bonne heure et il a un tas de choses à signe Figurez-vous que l'audience vient à peine d'être levé Quand nous avons vu que ça n'en finissait pas, n avons envoyé chercher nos habits noirs pendant la d bération du jury... nous avons endossé notre costume soirée et nous avons remis notre robe par-dessus p prononcer l'arrêt...

MADAME VAGRET.

Et c'est, cet arrêt?

BUNERAT.

Un acquittement.

MADAME VAGRET.

Encore ! Les jurés sont des idiots.

VAGRET.

Ma chère amie, tu t'exprimes avec une liberté...

MADAME BUNERAT.

Allons, chère madame, ne vous désolez pas...

Elle l'emmène vers le fond.

BUNERAT, *à Vagret.*

Oui, mon cher procureur... Un acquittement. Ça fait rois pour la session.

MOUZON, *quarante ans. Bellâtre. Favoris.*

Trois accusés qu'il a fallu remettre en liberté, puisu'ils n'étaient pas retenus pour d'autres causes.

BUNERAT.

C'est une véritable série à la noire...

LA BOUZULE, *soixante-dix ans.*

Vous l'auriez voulue à la rouge, mes chers collègues...

BUNERAT.

La Bouzule, vous êtes cynique. Je ne comprends pas ue vous ayez le courage de plaisanter sur un pareil jet.

LA BOUZULE.

Je ne plaisanterais pas si vos accusés étaient conmnés.

MOUZON.

Il ne s'agit pas des accusés, il s'agit de nous. Si vous oyez que nous recevrons des félicitations de la Chanllerie, vous vous trompez.

BUNERAT.

Il s'en moque pas mal, lui, que le tribunal de Mauléon t mal noté à Paris.

LA BOUZULE.

Vous l'avez dit, Bunerat, je m'en moque, moi ! Je n'ai us rien à attendre. Je vais avoir soixante-et-dix-ans la maine prochaine et je suis mis à la retraite d'office. us rien a espérer : j'ai le droit de juger selon ma cons-

cience. J'suis de la classe ! Ohé ! Ohé ! (*Il esquisse un* Ne vous fâchez pas, je ne dis plus rien... J'aperçois là l'*Annuaire ;* je vais chercher pour vous les vacances chaines.

Il va s'asseoir à gauche.

BUNERAT.

C'est cela. (*A Vagret.*) Le président des assises furieux.

MOUZON.

Ça ne l'avantage pas non plus, lui.

VAGRET.

Et mon substitut ?

BUNERAT.

Parlons-en !

MOUZON.

Tout cela est de sa faute... Il a demandé, lui ! des constances atténuantes.

BUNERAT.

D'où sort-il, cet imbécile ?

VAGRET.

C'est loin d'être un imbécile, je vous assure. Il secrétaire de la conférence à Paris, il est docteu droit... plein de talent.

BUNERAT.

Du talent !

VAGRET.

Je vous répète qu'il a un très réel talent de parol

BUNERAT.

Nous l'avons bien vu.

VAGRET.

C'est un garçon très distingué.

BUNERAT, *avec éclat.*

Oui ! Eh bien ! quand on a tant de talent que ça, on se fait avocat ; on n'entre pas dans la magistrature !

MADAME VAGRET, *à La Bouzule qui s'est approché.*

Ainsi, vraiment, monsieur La Bouzule, il paraît que c'est la faute du nouveau substitut...

MADAME BUNERAT.

Contez-nous cela en détail...

LA BOUZULE.

Voilà...

Il se dirige vers les dames et continue à voix basse. Bertha est entrée et s'est jointe au groupe dont Vagret fait également partie.

MOUZON, *à Bunerat.*

Tout cela ne va pas hâter la nomination de ce pauvre Vagret...

BUNERAT, *souriant.*

Le fait est qu'il n'a pas de chance en ce moment, ce pauvre Vagret.

MOUZON.

Est-il vrai qu'on ait sérieusement pensé à lui, lorsqu'il y a au tribunal de Mauléon un homme autrement désigné...

BUNERAT, *fausse modestie.*

Je ne vois pas... De qui voulez-vous parler ?

MOUZON.

De vous-même, mon cher président.

BUNERAT.

Il a été en effet question de moi au ministère...

MOUZON.

Lorsque vous présiderez les assises, les débats seront autrement intéressants que ceux de tantôt...

BUNERAT.

Comment pouvez-vous dire cela, mon cher Mouzon

MOUZON.

C'est que je vous ai vu présider l'audience correcti
nelle...

Il rit.

BUNERAT.

Qu'est-ce qui vous fait rire?

MOUZON.

C'est votre mot qui me revient à la mémoire... V
mot de l'autre jour.

BUNERAT, *heureux.*

Je ne me rappelle plus...

MOUZON.

Ce mot si drôle...

Il rit.

BUNERAT.

Lequel? J'ai eu un mot drôle? Je ne me rappelle p

MOUZON.

Un? Dix, vingt!... Vous étiez en verve, ce jour-là.
a-t-il fait une figure, le prévenu, vous savez bien, celui
était si mal vêtu... qui s'appelait Robinet...

BUNERAT.

Ah! oui! Quand je lui ai dit : « Robinet, ouvrez c
des aveux. »

MOUZON, *riant.*

C'est ça! c'est ça!... Et le témoin à décharge, cet in
cile!... L'avez-vous assez déconcerté? Il n'a pas pu f
tellement on a ri lorsque vous lui avez dit : « Si
voulez diriger les débats, dites-le... voulez-vous
place! »

BUNERAT.

Ah! oui... Mesdames... cet excellent Mouzon me

elle une anecdote assez amusante... L'autre jour, en udience correctionnelle...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Gabriel Ardeuil, substitut.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GABRIEL ARDEUIL.

ARDEUIL, *à madame Vagret.*

Veuillez m'excuser, madame, si j'arrive aussi tard. J'ai été retenu jusqu'à présent.

MADAME VAGRET.

Je vous excuse d'autant plus, monsieur, que vous avez eu aujourd'hui, m'a-t-on dit, un succès à rendre jaloux tous les avocats du ressort.

Ardeuil est laissé à l'écart.

LA BOUZULE, *touchant l'épaule d'Ardeuil.*

Jeune homme... Asseyez-vous donc à côté de moi... Je vous en prie... Vous savez qu'il ne vous faudrait pas beaucoup d'audiences comme celle-ci pour vous faire révoquer?

ARDEUIL.

On me révoquerait parce que...

LA BOUZULE.

Dame... il ne fait pas bon se singulariser.

ARDEUIL.

Me singulariser!... Mais... vous-même... Malgré le secret des délibérations, je sais qu'au tribunal, vous représentez l'indépendance et la bonté.

LA BOUZULE.

Oui, depuis quelque temps, je me donne ce luxe-là.

ARDEUIL.

Depuis quelque temps ?

LA BOUZULE.

Oui, mon jeune ami. Parce que depuis peu je suis gu de la maladie qui change tant d'honnêtes gens en mauv juges. Cette maladie, c'est la fièvre de l'avanceme Regardez ceux qui sont là. S'ils n'étaient infectés par microbe, ils seraient des hommes justes et doux, au l d'être des magistrats serviles et cruels.

ARDEUIL.

Vous exagérez, monsieur. La magistrature franç n'est pas...

LA BOUZULE.

Elle n'est pas vénale, voilà la vérité. Parmi nos qua mille magistrats, on n'en trouverait peut-être pas un, vous entendez, pas un ! — même parmi les plus humb et les plus pauvres, — surtout parmi les plus humble les plus pauvres, — qui acceptât de l'argent pour modi son jugement. Ça, c'est la gloire et le monopole de magistrature de notre pays. Saluons. Mais un gr nombre d'entre eux sont prêts à des complaisances des capitulations s'il s'agit d'être agréable soit à l'élect influent, soit au député, soit au ministre qui distribue places et des faveurs. Le suffrage universel est le die le tyran des magistrats. Vous avez donc raison et je pas tort.

ARDEUIL.

Nul ne peut nous ravir notre indépendance.

LA BOUZULE.

C'est vrai. Mais, comme disait M. de Tocqueville, n faisons nous-mêmes le sacrifice.

ARDEUIL.

Vous êtes un misanthrope. Il est des magistrats sur les-
els aucune promesse...

LA BOUZULE.

Oui. Il y en a. Ceux qui n'ont pas de besoins ou qui
nt pas d'ambition. Oui, il y en a d'obscurs qui se
euent toute leur vie sans jamais rien solliciter. Mais
us pouvez croire que ce sont des exceptions et que le
bunal de Mauléon, que vous avez devant les yeux,
résente bien la moyenne de moralité de nos magis-
ts. J'exagère?... Soit!... Dites qu'il n'y a en France
cinquante tribunaux semblables à celui-là... Dites
il n'y en a que vingt, ce serait trop encore s'il n'y en
il qu'un !... Ah ! jeune homme ! quelle idée avez-vous
ic de la magistrature ?

ARDEUIL.

Elle me fait peur.

LA BOUZULE.

Vous parlez sérieusement?

ARDEUIL.

Certes.

LA BOUZULE.

Alors, pourquoi êtes-vous substitut ?

ARDEUIL.

Est-ce moi qui l'ai voulu !... Mes parents m'ont poussé
s cette carrière.

LA BOUZULE.

Oui... On considère la magistrature comme une car-
re... c'est-à-dire que, dès qu'on y entre, on n'a qu'un
: parvenir...

Un temps.

ARDEUIL.

e serait si beau de distribuer de la justice adoucie par
a bonté !

LA BOUZULE.

Oui, ce serait beau. (*Un temps.*) Voulez-vous le con
d'un homme qui est, depuis quarante ans, juge de t
sième classe ?

ARDEUIL.

Volontiers.

LA BOUZULE.

Donnez votre démission. Vous vous êtes trompé de re
C'est seulement sous celle d'un prêtre qu'on pour
essayer de mettre en pratique les idées que vous éme
là.

ARDEUIL, *comme à lui-même.*

Oui... Mais il faudrait avoir un cœur simple, accessi
à la foi.

BUNERAT, *dans le même groupe.*

Si nous avions la chance d'avoir pour garde des sce
un député du département ! Seulement pendant l
jours !

LA BOUZULE, *à Ardeuil.*

Voilà les préoccupations qu'il faut avoir, mon enfa

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

De la part de M. le président des assises.

Il donne une lettre à madame Vagret.

VAGRET.

Il ne vient pas ?...

MADAME VAGRET, *après avoir lu.*

Il ne vient pas !

BUNERAT.

Je m'y attendais presque...

MADAME VAGRET.

Il dit qu'il a la migraine... Il a pris le train de 6 h.

MOUZON.

C'est significatif.

MADAME BUNERAT.

Il était impossible de marquer son mécontentement d'une manière plus nette.

BUNERAT.

Trois acquittements, aussi !

MADAME BUNERAT.

Si encore on avait eu affaire à des avocats célèbres, on pourrait y trouver une excuse !... Mais les avocats du cru !...

BUNERAT.

Des non-valeurs !...

MADAME VAGRET, *à sa fille.*

Ah ! ma pauvre enfant ! Qu'est-ce qu'il va être, son rapport ?

BERTHA.

Quel rapport ?

MADAME VAGRET.

Tu ne sais pas qu'à la fin de chaque session, le président adresse un rapport au ministère... Ah ! ma pauvre madame Bunerat !...

Les trois femmes vont s'asseoir au fond.

MOUZON.

Trois acquittements... le crime d'Irissarry... une statistique déplorable... Nous sommes dans de beaux draps !

BUNERAT.

Vous savez, mon cher Vagret, moi, je suis un homme tout rond. Je n'ai pas l'habitude des détours. Quand je chasse un sanglier, je fonce dessus. Je vous parle franchement... le cœur sur la main. Je suis fils de paysan, moi, je ne m'en cache pas... Eh bien ! je trouve que votre parquet — bien entendu, vous le dirigez avec votre haute honnêteté et votre droiture — mais il me semble... comment dirai-je ?... qu'il s'amollit. Mouzon, vous vous rap-

pelez, nous le disions justement en consultant les stati
tiques...

MOUZON.

L'année s'annonce comme très mauvaise.

BUNERAT.

Vous savez bien qu'il était question de faire, pour nou
une exception à la règle générale et de nous élever d'un
classe... Eh bien! ce n'est pas si le nombre des affaire
diminue que Mauléon sera promu de la troisième class
à la deuxième.

MOUZON.

Il faut que nous puissions prouver que nous somme
très occupés.

BUNERAT.

Et beaucoup d'affaires que vous classez pourraient trè
bien fournir matière à des poursuites.

MOUZON.

Songez donc que nous avons donné, cette année, cen
dix-huit ans de prison de moins que l'année précédente

BUNERAT.

Et pourtant, il n'y a pas de la faute du tribunal. Nou
défendons les intérêts de la Société avec la plus extrême
vigilance.

MOUZON.

Mais encore faut-il, pour que nous condamnions, qu
vous nous fournissiez des accusés.

VAGRET.

J'ai donné récemment les ordres les plus sévères pou
la répression des délits de contrebande, si nombreux e
ce pays.

BUNERAT.

A la bonne heure. Vous comprenez bien à quel poin
de vue nous nous plaçons... Il y a là une question d
sécurité publique, mon cher...

MOUZON.

Nous arrivons en retard sur les autres tribunaux de la ème classe. Tenez, j'ai fait le calcul. (*Il tire un papier son portefeuille et laisse tomber par mégarde d'autres papiers e La Bouzule ramasse.*) Voyez.

LA BOUZULE.

Vous perdez vos papiers, Mouzon... Est-ce à vous cette veloppe? (*Il lit.*) M. Benoît, officier de marine. Hôtel de Gare, Bordeaux... Ça sent bon...

MOUZON, *reprenant l'enveloppe, troublé.*

Cette lettre appartient à un de mes amis...

LA BOUZULE.

Et ça?... Le crime d'Irissarry...

MOUZON.

Ah! oui... c'est... je vais vous expliquer... c'est... au jet du crime d'Irissarry, c'est la traduction que Bunerat a donnée de l'article paru dans l'*Eskual Herria* d'aurd'hui... Il est très désobligeant. On dit que Mauléon un tribunal de discipline, quelque chose comme le *ribi* de la magistrature.

VAGRET.

Mais enfin, je ne puis pourtant l'inventer, moi, ce sassin, puisqu'il s'entête à ne pas se laisser prendre! lorme a envoyé à tous les parquets le signalement qu'on us a donné...

MOUZON.

Delorme!... Voulez-vous que je vous dise mon opinion? bien! notre collègue Delorme a tort de s'entêter dans dée que le coupable est un vagabond...

VAGRET.

Mais il y a un témoin...

MOUZON.

Le témoin ment ou il se trompe.

BUNERAT.

Un témoin qui a vu, le matin, des bohémiens sorti la maison de la victime.

MOUZON.

Je répète que le témoin ment ou qu'il se trompe.

VAGRET.

Comment cela ?

MOUZON.

J'en ai la certitude.

BUNERAT.

Pourquoi ?

MOUZON.

Parce que j'ai la certitude que l'assassin n'est pa bohémien.

VAGRET.

Expliquez-vous.

MOUZON.

C'est inutile, mon cher procureur, je sais trop c sont mes devoirs vis-à-vis de mon collègue Delorme insister. J'en ai déjà trop dit.

VAGRET.

Mais non, mais non...

BUNERAT.

Mais non, mais non...

MOUZON.

Avec la plus grande circonspection, j'ai averti collègue Delorme qui voulait bien me consulter e montrer chaque jour les renseignements qui lui ét parvenus dans la journée, je l'ai averti qu'il faisait f route. Il n'a rien voulu entendre et il persiste à che son vagabond... qu'il cherche ! Il y en a cinquante en France. Après tout, je me trompe probablement... serais cependant assez surpris, car dans les grandes où j'ai passé comme magistrat et où je me trouvais,

s accidentellement, mais pour ainsi dire chaque jour, présence de difficultés de cet ordre, j'ai pu acquérir elque pratique des affaires criminelles et quelque pers- acité.

VAGRET.

Évidemment... Delorme, lui, c'est la première fois qu'il s'occuper d'un aussi beau crime...

MOUZON.

A Bordeaux, dans l'affaire de la belle Toulousaine, qui ait assez de bruit, c'est moi qui ai forcé l'accusé à des eux qui l'ont conduit à la guillotine.

BUNERAT, *admiratif.*

Vraiment!...

VAGRET.

Mon cher monsieur Mouzon, je vous parle ici de la façon plus sérieuse, et si j'insiste, c'est que j'ai de graves sons pour le faire. Nous sommes entre nous. Je vous plie de nous dire sur quoi vous basez votre opinion.

MOUZON.

e ne veux pas me dérober plus longtemps et je vous is.

BUNERAT.

Nous vous écoutons.

MOUZON.

Rappelons les faits. Dans une maison isolée comme le t la plupart des maisons basques, on trouve, un matin, vieillard de quatre-vingt-sept ans assommé dans son Des domestiques qui couchaient dans un bâtiment sin n'ont rien entendu. Les chiens n'ont pas aboyé. On olé, c'est vrai, mais on n'a pas volé que des espèces nnayées, on a aussi dérobé des papiers de famille. enez ce point. J'appelle votre attention sur un autre ail. Il avait plu la veille. On relève dans le jardin des preintes qu'on s'empresse d'attribuer à l'assassin,

lequel était si mal chaussé que le pouce de son droit dépassait de sa chaussure. M. Delorme part sur piste : il reçoit un témoignage qui l'encourage, déclare que l'assassin est un vagabond. Je dis que faux. L'assassin n'est pas un vagabond. En effet, la ma du crime est une maison isolée. On sait que dans un r de deux ou trois lieues, aucun trimardeur n'est venu a le crime demander à manger. Donc ce trimardeur, si était un, aurait bu ou mangé sur le lieu de l'assas soit avant, soit après avoir fait son coup. On n'a tr aucune trace qui permette de croire qu'il ait ainsi Voilà donc un homme qui arrive exténué de fatigu demande l'aumône. On la lui refuse. Il se cache alor la nuit venue, il vole et il assassine. Il y a là du vin a là du pain, des victuailles : il s'en va sans y tou Est-ce vraisemblable ? Non. Qu'on ne me dise pas : il dérangé, il s'est enfui : c'est faux, puisque votre té lui-même déclare l'avoir vu le matin à quelques mètr la maison et que le crime a été commis avant minu M. Delorme avait, en plus de ses rares qualités, l' rience de ces sortes de choses, il saurait que les bout vides, les verres, les débris d'aliments abandonnés su table constituent pour ainsi dire la signature que la sur le lieu de leur forfait les vagabonds assassins.

BUNERAT.

En effet. Je connaissais ce détail...

LA BOUZULE, *à Ardeuil, bas.*

Celui-là ferait condamner un homme pour avoi de savoir quelque chose.

VAGRET.

Continuez... continuez...

MOUZON.

M. Delorme aurait pu savoir également ceci : il y la vie du vagabond un besoin essentiel qui vient

nent après la faim, c'est celui des chaussures. Cela
llement vrai que certains d'entre eux ont trouvé ce
rfuge de demander à aller en appel parce que le
jusqu'à la cour d'appel se faisant le plus souvent à
l'administration est tenue de leur fournir des sou-
qu'ils n'usent guère pendant leur détention et qu'ils
ent ainsi en bon état à leur sortie de prison. Or, le
ond présumé a le pied à peu près de la même taille
elui de sa victime. Il a, — c'est vous-même qui le
— des chaussures en fort mauvais état. Eh bien !
eurs, ce vagabond mal chaussé n'a pas pris de bons
des souliers qui se trouvaient là !... Je n'ajouterai
n mot. Si le crime a été commis par un passant, par
ofessionnel de la mendicité, me dira-t-on pourquoi
range assassin suit la route qui passe devant la
n du crime, route sur laquelle ne se trouve aucune
rce ; route sur laquelle les maisons sont distantes
sieurs kilomètres, alors qu'il y a, tout près, une
route traversant, celle-là, des villages et desservant
rmes nombreuses où il est de tradition de ne jamais
r l'hospitalité à un de ses semblables ?... Un mot
e... Pourquoi donc ce vagabond vole-t-il des papiers
nille qui le désigneront comme le criminel à la pre-
rencontre qu'il aura avec la gendarmerie ?... Non,
eurs, le coupable n'est pas un vagabond. Si vous
le découvrir, il ne faut pas le chercher errant sur
utes ; il faut le chercher parmi ceux qui, parents,
u débiteurs, avaient intérêt à sa disparition.

VAGRET.

t très juste...

BUNERAT.

je dis que c'est admirable de logique et de clarté...

MOUZON.

ez-moi. L'affaire est simple. Si j'étais chargé de

l'instruction, je garantis qu'avant trois jours le co
serait sous clefs.

VAGRET.

Eh bien ! mon cher collègue, je vais vous appren
nouvelle. M. Delorme, très souffrant, m'a rendu le
cet après-midi, et il vous revient. C'est vous qui d
vant êtes chargé de l'instruction du crime d'Irissar

MOUZON.

Je n'ai pas à vous dire que j'accepte, mon cher
reur. Mon devoir est d'obéir. Je ne retire rien de
j'ai dit : dans trois jours l'assassin sera arrêté.

BUNERAT.

Bravo !

VAGRET.

Je vous remercie de cette promesse au nom de
Je vous déclare que vous venez de nous tirer d'une
inquiétude. (*A sa femme.*) Écoute, ma chère
M. Mouzon se charge de l'instruction et il nous pro
résultat avant trois jours...

MADAME VAGRET.

Merci, monsieur Mouzon...

MADAME BUNERAT.

Merci...

VAGRET.

Bertha ! Dis qu'on nous serve. Et qu'on monte d
vin d'Irrouleguy ! Je veux boire à votre succès, m
ami...

LE DOMESTIQUE.

Madame est servie.

On s'offre le bras pour passer à la salle à man

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

cabinet de Mouzon, juge d'instruction. Porte au fond et à
le deuxième plan. A gauche deux bureaux. Cartonniers. Fau-
s. Chaise.

SCENE PREMIÈRE

GREFFIER, *puis* LE CONCIERGE, *puis* MOUZON. *Au*
ver du rideau, le greffier, assis dans le fauteuil du juge,
it son café. Entre le concierge.

LE GREFFIER.

n bien ! monsieur le concierge du tribunal, qu'y a-t-il
nouveau ?

LE CONCIERGE.

oilà votre patron.

LE GREFFIER.

éjà !

LE CONCIERGE.

est rentré de Bordeaux hier soir. Il avait l'air fatigué.

LE GREFFIER, *de haut.*

n magistrat de Mauléon est toujours fatigué quand il
ent de Bordeaux !

LE CONCIERGE.

ourquoi ?

LE GREFFIER, *après un silence.*

Je ne sais pas.

LE CONCIERGE.

C'est l'affaire d'Irissarry qui le fait arriver aussi t

LE GREFFIER.

Probablement. (*Tout en parlant, il a rangé ses uste tasse, soucoupe, cafetière, sucrier, dans un cartonnier. s'asseoir à sa place au bureau du fond. Entre Mouz concierge se donne une contenance et sort. Le greffier s avec empressement.*) Bonjour, monsieur le juge.

MOUZON.

Bonjour. Vous n'avez convoqué personne, n'est-c si ce n'est pour l'affaire d'Irissarry?

LE GREFFIER.

Monsieur le juge, j'ai convoqué l'officier de ge merie, l'inculpé et sa femme.

MOUZON.

Je suis fatigué, mon bon ami... j'ai une migraine n'y a pas de dépêche à mon nom?

LE GREFFIER.

Non, monsieur le juge.

MOUZON.

M. le procureur ne m'a pas fait demander?

LE GREFFIER.

Non, monsieur le juge... Mais j'ai tout de même qu chose pour vous...

Il lui donne une enveloppe.

MOUZON, *ouvrant l'enveloppe.*

Des timbres pour ma collection !... Ah! c'est bie Benoît... Voyons ça. Voyons. (*Il prend dans le tiroir bureau, fermé à clef, un album de timbres-poste.*) Urugu je l'ai... Ce sera pour un échange... Celui-là aussi...

ah! Benoît! Un George-Albert, première édition!...
où avez-vous eu cet exemplaire, mon bon ami?

LE GREFFIER.

st un clerc d'avoué qui l'a trouvé dans un dossier.

MOUZON.

erbe!... Il faut que je le colle tout de suite...
z-moi le pot, voulez-vous? (*Il rogne délicatement le
avec des ciseaux et le colle avec le plus grand soin,
n parlant.*) Il est rare, très rare!... D'après le *Phila-*
, on l'échange contre trois Amédée bleus ou un
ve soixante-sept oblitéré... Là!... (*Feuilletant son
.*) Eh! mais! Ça commence à prendre tournure...
mmence à se remplir, hein, mon bon ami?... Et
savez, je crois que je vais l'avoir, celui d'Haïti...
joyeux.) Tenez! Tenez! Voilà une page pleine!...
pleine!... Et des épreuves admirables... (*Il ferme
n et pousse un soupir.*) Ah! mon Dieu!

LE GREFFIER.

us êtes souffrant?

MOUZON.

n. J'ai eu des petits ennuis à Bordeaux...

LE GREFFIER.

st à propos de timbres que vous avez eu des ennuis?

MOUZON.

n... (*Soupir. A lui-même.*) Sacrées femmes, va! J'avais
besoin de ça!... (*Il reprend son album.*) Quand j'aurai
d'Haïti, il ne m'en manquera plus que trois pour que
page-là aussi soit remplie... Oui... (*Il ferme l'album.*)
-ce qu'il y a dans le courrier?... Ah! ah! voilà les
ignements de Paris sur la femme Etchepare et le
judiciaire de son mari. (*Entre le concierge avec une
le visite.*) Qui est-ce qui vient me déranger?... (*Après
lu, radouci.*) Ah! ah!... (*Au greffier.*) Voulez-vous me
r?

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le juge.

Il sort.

MOUZON, *au concierge.*

Faites entrer.

Il cache son album, saisit un dossier et affecte lire avec la plus grande attention. Entre Mo bleau.

SCÈNE II

MOUZON, MONDOUBLEAU.

MONDOUBLEAU, *accent gascon.*

Je passais devant le Palais de justice, et l'idée venue de vous serrer la main... Je ne vous dérang au moins?

MOUZON, *souriant et fermant son dossier.*

Un juge d'instruction, vous le savez, mon cher d est toujours très occupé... Mais cela repose et bien, de recevoir de temps en temps une visite agré Asseyez-vous, je vous en prie... je vous en prie...

MONDOUBLEAU.

Je ne reste qu'une minute.

MOUZON.

C'est alors que je vous en voudrais!...

MONDOUBLEAU.

Et quoi de nouveau, pour le crime d'Irissarry?

MOUZON.

Rien, jusqu'à présent. J'ai entendu l'inculpé. mauvaise figure et se défend mal. Il a tout nié,

orté. J'ai dû le faire reconduire à la prison sans en r rien tiré.

MONDOUBLEAU.

es-vous bien certain de tenir le vrai coupable?

MOUZON.

rtain... non, mais je serais bien surpris si je me pais.

MONDOUBLEAU.

i vu hier M. Delorme qui va un peu mieux...

MOUZON.

sais. Pour lui, l'assassin est un vagabond... Je vous ale là, mon cher député, un de nos travers, à nous s juges d'instruction : ...c'est le diable pour nous faire donner la première idée qui s'est présentée à notre t. Je me garde le plus que je puis contre ce défaut ssionnel. Je vais interroger Etchepare, j'attends le tat d'une enquête faite par la gendarmerie... Si tout ne me donne rien, je le mettrai en liberté et je cher- ai autre part... Mais, je vous le répète, je crois bien la bonne piste.

MONDOUBLEAU.

Delorme est un vieux magistrat, très perspicace, et vous cache pas que les raisons qu'il m'a données...

MOUZON.

sais que mon collègue est très intelligent. Encore ois, je ne dis pas qu'il ait tort... Nous verrons... Je quant à présent qu'une certitude morale. J'aurai une ude matérielle lorsque je connaîtrai les antécédents nculpé et que j'aurai établi d'une manière évidente obile qui l'a fait agir. Au moment où vous êtes entré, is ouvrir mon courrier. Voici une lettre du parquet au, c'est le casier judiciaire de notre homme.

Il prend un coupe-papier pour ouvrir l'enveloppe.

MONDOUBLEAU.

Vous avez un coupe-papier bizarre...

MOUZON.

Ça... c'est la lame du couteau qui a servi à égo
belle Toulousaine, à Bordeaux... C'est une arme, h
Je l'ai fait arranger en couteau à papier... (*Il ouv*
veloppe.) Voilà... c'est bien cela... Quatre condam
pour coups et blessures. Voyez...

MONDOUBLEAU.

Tiens, tiens, tiens... Quatre condamnations...

MOUZON.

C'est déjà intéressant... D'ailleurs, je n'ai rien n
J'ai su que sa femme, Yanetta Etchepare...

MONDOUBLEAU.

Est-ce cette jeune femme que j'ai vue dans le c
à l'instant?

MOUZON.

Oui. Je l'ai citée comme témoin. Je vais l'entend
à l'heure.

MONDOUBLEAU.

Elle a l'air d'une bien brave femme.

MOUZON.

C'est possible. J'ai su, je vous disais, qu'elle avait
Paris avant son mariage. J'ai fait demander des
gnements. Les voici. (*Il ouvre l'enveloppe. Il sou*
bien! cette jeune personne qui a l'air d'une bien
femme a été condamnée à un mois de prison pour
Nous allons maintenant entendre le lieutenant
darmerie qui vient me rendre compte, d'une n
officieuse, de l'enquête dont je l'ai chargé et qu'
gera ce soir... Je verrai bien...

MONDOUBLEAU.

Vous croyez qu'il vous apporte du nouveau?

MOUZON.

la vous intéresse?... Je vais le recevoir devant vous. *à la porte et fait un signe. Il revient s'asseoir.*) Remar- que je n'affirme rien... Il est très possible que mon ègue ait vu plus juste que moi...

L'officier de gendarmerie entre.

SCÈNE III

LES MÊMES, L'OFFICIER DE GENDARMERIE.

L'OFFICIER.

njour, monsieur le juge.

MOUZON.

njour, mon lieutenant... Vous pouvez parler devant sieur.

L'OFFICIER, *saluant.*

nsieur le député...

MOUZON.

bien?

L'OFFICIER.

y est! C'est lui...

MOUZON, *après un regard à Mondoubleau.*

llons pas trop vite. Sur quoi basez-vous votre affir- on?...

L'OFFICIER.

us allez voir. D'abord, il a déjà quatre condamna- .

MOUZON.

sais.

L OFFICIER.

Ensuite, il a acheté, il y a quinze ans, au père Goy
la victime, une vigne payable en viager.

MOUZON.

Bien.

L'OFFICIER.

Il prétendait avoir fait une très mauvaise affaire, e
tait le père Goyetche de voleur.

MOUZON.

Parfait.

L'OFFICIER.

Il y a cinq ans, il a vendu cette vigne.

MOUZON.

De telle sorte que depuis cinq ans, il payait une
viagère à la victime, bien que la vigne ne lui ap
plus.

L'OFFICIER.

Oui, monsieur le juge.

MOUZON.

Continuez.

L'OFFICIER.

Après son arrestation, les langues se sont déliée
voisins parlent.

MOUZON.

C'est toujours comme ça.

L'OFFICIER.

J'ai entendu un témoin, la fille Gracieuse Mendi
laquelle Etchepare a dit : « C'est vraiment embêtant
forcé de donner de l'argent à cette vieille canaille.

MOUZON.

Attendez... Vous dites : la fille Gracieuse?...

L'OFFICIER.

Mendione.

MOUZON, *écrivant.*

endione... C'est vraiment embêtant... argent, à cette canaille. » C'est bon, ça... Après?

L'OFFICIER.

un autre témoin, Piarrech Artola...

MOUZON, *écrivant.*

iarrech Artola... »

L'OFFICIER.

epare lui a dit, il y a à peu près deux mois, en it du père Goyetche : « C'est pas possible... le bon 'a oublié. »

MOUZON, *de même.*

bon Dieu l'a oublié. » Très bien. C'est tout ce que avez?

L'OFFICIER.

eu près, monsieur le juge.

MOUZON.

uelle époque Etchepare devait-il payer la prochaine té au père Goyetche?

L'OFFICIER.

jours après l'Ascension.

MOUZON

t-à-dire huit jours après le crime?

L'OFFICIER.

monsieur le juge.

MOUZON, *à Mondoubleau.*

ulière coïncidence... (*A l'officier.*) Il était à son aise, are?

L'OFFICIER.

ait gêné. Il y a trois mois, il a emprunté huit cents à un marchand d'engrais de Mauléon.

MOUZON.

Et que disent les voisins?

L'OFFICIER.

Ils disent qu'Etchepare était sournois et avare e sont pas surpris de savoir que c'est lui qui a fait l Par exemple, ils sont tous très favorables à la Yanetta Etchepare. On la citait comme le mod ménagères et des mères.

MOUZON.

Combien d'enfants?

L'OFFICIER.

Deux... Georges et... je ne me rappelle plus le l'autre.

MOUZON.

Les mœurs de la femme?

L'OFFICIER.

Irréprochables.

MOUZON.

C'est bien.

L'OFFICIER.

J'oubliais... Un de mes hommes, un de ceux q procédé à l'arrestation, m'a dit qu'Etchepare, en le arriver, a dit à sa femme : « Je suis pris. »

MOUZON.

« Je suis pris »... C'est assez important, cela...

L'OFFICIER.

Et il a dit aussi à sa femme, en basque : « Pour monde, n'avoue que je suis sorti la nuit dernière.

MOUZON.

Il a dit ça devant le gendarme?...

L'OFFICIER.

Non, monsieur le juge... Le gendarme était deh côté d'une fenêtre ouverte. Etchepare ne le voyait

MOUZON.

ous ferez citer cet homme-là.

L'OFFICIER.

ui, monsieur le juge... Il y a aussi ce témoin à
harge... Bridet...

MOUZON.

h! oui... J'ai lu la déposition qu'il a faite devant
... c'est sans importance. Enfin... s'il est là, je l'en-
rai... Je vous remercie... Alors, rédigez-moi un rap-
très détaillé et faites-vous donner des citations pour
émoins.

L'OFFICIER.

ui, monsieur le juge.

Saluts. Il sort.

SCÈNE IV

MOUZON, MONDOUBLEAU.

MONDOUBLEAU.

. Delorme est un imbécile.

MOUZON, *riant.*

e n'est pas moi qui l'ai dit, mon cher député...

MONDOUBLEAU.

est admirable, cette faculté de divination que vous
...

MOUZON.

dmirable... non. Je vous assure...

MONDOUBLEAU.

nfin, comment êtes-vous arrivé à soupçonner cet Etche-
?...

MOUZON.

Il y a, vous le savez, monsieur le député, des g
d'état. La recherche d'un coupable, c'est un art. Je
dire qu'un bon juge d'instruction est moins guidé pa
faits eux-mêmes que par une sorte d'inspiration.

MONDOUBLEAU.

C'est admirable. Je le répète, c'est admirable... I
témoin à décharge?

MOUZON.

Ce doit être un faux témoin.

MONDOUBLEAU.

Qu'est-ce qui vous le fait croire?

MOUZON.

Puisqu'il accuse des bohémiens!... Il était, de plu
relations d'affaires avec Etchepare. Les Basques, vo
savez, nous considèrent encore un peu comme des
mis, comme des conquérants, et ils ne croient pas p
en nous faisant un faux serment.

MONDOUBLEAU.

Alors, vous n'avez jamais voulu accepter l'hypothè
votre prédécesseur...

MOUZON.

Les vagabonds... les misérables!... Je sais que
votre amour pour les humbles, monsieur le député,
pensé comme vous, en ne portant pas exclusivemen
soupçons sur des malheureux, des gens sans asile et
pain.

MONDOUBLEAU.

Bravo! Je suis ravi de voir que non seulement vou
un juge habile, mais qu'encore vous professez des
nions politiques qui sont les miennes...

MOUZON.

Trop heureux...

MONDOUBLEAU.

espère que dorénavant le journal basque va cesser ses ques contre vous...

MOUZON.

e ne crois pas...

MONDOUBLEAU.

llons donc !...

MOUZON.

ue voulez-vous, monsieur le député ! ce journal est e ennemi, et, comme je ne me gêne pas pour sou- r ouvertement votre candidature, on fait payer au istrat les opinions du citoyen...

MONDOUBLEAU.

e suis confus... et je vous remercie, mon cher ami, de mon cœur... Continuez... Mais, n'est-ce pas... soyez dent... Le garde des sceaux me disait encore avant- : « Je compte sur toi pour m'éviter tout embarras s ta circonscription... pas d'affaires ! surtout pas d'af- es ! » Il faut vous dire qu'Eugène est très attaqué en moment...

MOUZON.

ous êtes, avec M. le garde des sceaux, dans des termes e intimité aussi...

MONDOUBLEAU, *après un geste. Simplement.*

ous avons été de la Commune ensemble.

MOUZON.

comprends...

MONDOUBLEAU.

tes-moi, à propos, quel homme est-ce, votre procu- de la République ?

MOUZON.

Vagret ?...

MONDOUBLEAU.

i...

MOUZON.

Mon Dieu... c'est un magistrat très assidu, pond même.

MONDOUBLEAU.

Non, je veux dire, au point de vue politique...

MOUZON.

Vous ne pouvez lui garder rancune, mon cher dép d'être dans un camp diamétralement opposé au nôt N'allez pas croire au moins que ce soit un méc homme...

MONDOUBLEAU.

C'est un esprit étroit. (*Depuis quelque temps, il rega sur le bureau de Mouzon.*) Je vois justement sur votre t le dossier Labastide... Il n'y a pas de quoi fouette chat dans cette affaire-là... Je connais beaucoup La tide qui est un de mes meilleurs agents électorau j'affirme qu'il est incapable d'avoir commis les acte lui sont reprochés... Je l'ai dit à M. Vagret et je vois a cependant conclu à des poursuites.

MOUZON.

Je ne puis vous affirmer qu'une chose, mon député, c'est que j'étudierai le dossier Labastide ave soin tout particulier.

MONDOUBLEAU.

Je vous estime trop, mon cher ami, pour vous dema plus... Allons! je ne veux pas vous faire perdre temps... Bon courage...

MOUZON.

Au revoir. (*Le député sort. Seul.*) Je crois que député ne va pas avoir trop mauvaise opinion de (*Souriant.*) Le fait est que j'ai eu du flair en soupçoi Etchepare... Maintenant, il s'agit de lui faire tout av le plus tôt possible...

Entre le concierge, une dépêche à la main.

MOUZON.

Une dépêche pour moi ?

LE CONCIERGE.

Oui, monsieur le juge.

MOUZON.

Donnez. C'est bien. (*Le concierge sort. Il lit.*) « Diane est tenue à la maison d'arrêt. Le dossier de l'affaire d'hier voyé procureur général. — Lucien. » (*Parlé.*) Me voilà en, moi !... (*Silence. Promenade.*) Ah ! les sacrées mmes !... (*Silence.*) Allons ! Il faut travailler. (*Il va à la rte du fond, appelle son greffier.*) Benoît !...

SCÈNE V

MOUZON, LE GREFFIER, *puis* BRIDET.

MOUZON, *assis, donnant un dossier au greffier.*

Préparez-moi pour ce Labastide une ordonnance de n-lieu et l'ordre de mise en liberté immédiate... Vous ez ça pendant les interrogatoires... Allons, commen- s ! Il est déjà deux heures et nous n'avons encore rien ... Dépêchez-vous... voyons... Qu'est-ce que vous atten- ?... Donnez-moi la liste des témoins... la liste des oins... Vous ne comprenez pas ?... Qu'est-ce que vous z donc, aujourd'hui ? .. C'est bien... Eh bien ! faites- venir ce fameux témoin à décharge, que nous nous débarrassions... Etchepare est là ?

LE GREFFIER.

ui, monsieur le juge...

MOUZON.

femme aussi ?

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le juge...

MOUZON.

Allons !... Qu'est-ce que vous avez à me regarder com
ça ?... Faites-le venir...

LE GREFFIER.

Qui ça, Etchepare ?...

MOUZON.

Mais non... Le témoin à décharge... *Le té-moin à char-ge :* avez-vous entendu ?...

LE GREFFIER, *au dehors, furieux.*

Bridet !... Allons, Bridet ! est-ce que vous êtes sourd Entrez... (*Brutal.*) Dépêchez-vous !

Entre Bridet.

BRIDET.

Monsieur le juge, je viens vous dire...

MOUZON.

Taisez-vous. Vous parlerez quand on vous interrog Nom, prénoms, âge, profession, domicile.

BRIDET.

Bridet, Jean-Pierre, trente-huit ans, fabricant d'al gates à Baïgorry.

MOUZON, *d'un seul trait.*

Vous jurez de dire toute la vérité, rien que la vé Dites : je le jure. Vous n'êtes ni parent ni allié de l cusé, vous n'êtes pas à son service et il n'est pas vôtre. (*Au greffier.*) A-t-il dit : « Je le jure. »

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le juge.

MOUZON, *à Bridet.*

Parlez. (*Silence.*) Allons, parlez !...

BRIDET.

J'attends qu'on m'interroge.

MOUZON.

Tout à l'heure, il n'y avait pas moyen de vous faire taire ; maintenant que je vous demande de parler, vous ne trouvez rien à dire. Quel intérêt vous pousse à prendre la défense d'Etchepare?

BRIDET.

Quel intérêt?

MOUZON.

Oui... Vous ne comprenez pas le français?

BRIDET.

Si, monsieur... Mais... aucun intérêt...

MOUZON.

Aucun?... C'est vrai, cela?... Hein?... Aucun?... Allons, je veux bien vous croire. (*Très sévèrement.*) Cependant, je vous rappelle que l'article 361 du Code pénal punit le faux témoignage de la peine de la réclusion. Maintenant que vous savez à quoi vous vous exposez en ne disant pas la vérité, je vous écoute.

BRIDET, *déconcerté.*

Je venais vous dire que le père Goyetche a été assassiné par des bohémiens qui avaient passé la frontière et qui descendaient de la montagne.

MOUZON.

Vous en êtes certain?

BRIDET.

Je le suppose.

MOUZON.

Vous n'êtes pas ici pour apporter des suppositions. Parlez-moi de ce que vous avez vu ou entendu. C'est tout ce qu'on vous demande...

BRIDET.

Mais on en rencontre à chaque instant, des bohémiens L'autre jour encore, ils ont dévalisé un débit de tabac Ils étaient trois. Deux sont entrés... parce qu'il faut vo dire qu'ils avaient reconnu les lieux dans la journée.

MOUZON.

Est-ce que vous êtes venu ici pour vous moquer de justice, vous?

BRIDET.

Moi?... Mais, monsieur...

MOUZON.

Je vous demande si vous êtes venu ici pour vous moqu de la justice.

BRIDET.

Non, monsieur.

MOUZON.

Vous avez raison, parce que ça ne se passerait p comme ça; vous entendez?... Entendez-vous?

BRIDET.

Oui, monsieur.

MOUZON.

C'est tout ce que vous avez à dire?

BRIDET.

Non, monsieur.

MOUZON.

Eh bien! alors, parlez, nom d'un tonnerre! et ne n faites pas perdre mon temps... Vous croyez que je n pas autre chose à faire que d'écouter vos commérages? Allons, parlez...

BRIDET.

Voilà... Le lendemain du jour de l'Ascension... enfi le lundi... non, le vendredi...

MOUZON.

Est-ce le lundi ou le vendredi?

BRIDET.

Le vendredi... c'était comme un lundi, puisque c'était le lendemain de la fête... enfin, le jour où on a trouvé le père Goyetche assassiné, j'ai vu une bande de bohémiens qui sortaient de chez lui...

MOUZON.

Vous étiez donc tout près de la maison?...

BRIDET.

Non, je passais sur le chemin...

MOUZON.

Ont-ils refermé la porte derrière eux?

BRIDET.

Je ne sais pas, monsieur.

MOUZON.

Alors, pourquoi dites-vous que vous les avez vus sortir?...

BRIDET.

Je les ai vus sortir du pré qui est devant la maison...

MOUZON.

Après?

BRIDET.

C'est tout.

MOUZON, *se renversant dans son fauteuil.*

Et c'est pour ça que vous êtes venu me déranger? Hein? Répondez? C'est pour ça?

BRIDET.

Mais, monsieur... Je vous demande pardon... je croyais... Je vous demande pardon...

MOUZON.

Attendez... Combien étaient-ils, les bohémiens?... Réfléchissez bien... Ne vous trompez pas...

BRIDET.

Cinq.

MOUZON.

Vous en êtes certain?

BRIDET.

Oui, monsieur.

MOUZON.

Oui... Eh bien! devant les gendarmes, vous avez qu'ils étaient cinq ou six. Vous êtes donc plus certa d'un fait après un mois que le jour même où vous avez été témoin... Par contre, vous ne savez plus si fait s'est passé le lundi ou le vendredi, ni si les bol miens sortaient de la maison ou s'ils traversaient champs, tout simplement. (*Sévère.*) Dites-moi... vous co naissez l'inculpé? Etchepare, vous le connaissez?

BRIDET.

Oui, monsieur...

MOUZON.

Vous êtes en relations d'affaires avec lui?... Vous vendiez des moutons?..

BRIDET.

Oui, monsieur...

MOUZON.

Ça me suffit. Allez-vous-en...

BRIDET.

Oui, monsieur...

MOUZON.

Et estimez-vous heureux que je vous laisse pa comme ça...

BRIDET.

Oui, monsieur...

MOUZON.

A l'avenir, avant de demander à être entendu com

émoin à décharge dans une affaire, je vous conseille d'y egarder à deux fois...

BRIDET.

Vous pouvez être tranquille, monsieur; je jure bien qu'on ne m'y reprendra plus...

MOUZON.

Signez votre interrogatoire et sortez. S'il n'y avait pas autant de complaisants ou de brouillons de votre espèce, on aurait moins souvent l'occasion de se plaindre des hésitations ou des lenteurs qu'on reproche à la justice et dont elle n'est pas responsable...

BRIDET.

Oui, monsieur.

MOUZON, *au greffier.*

Faites-moi venir Etchepare.

LE GREFFIER, *revenant aussitôt.*

Monsieur le juge...

MOUZON.

Eh bien?

LE GREFFIER.

L'avocat... Me Placat...

MOUZON.

Il est là?

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le juge. Il voudrait vous voir avant l'interrogatoire.

MOUZON.

Eh bien! faites-le entrer, voyons! qu'est-ce que vous attendez... Allez... vous reviendrez lorsque je demanderai l'inculpé.

Le greffier sort. Entre Me Placat.

SCÈNE VI

MOUZON, Me PLACAT.

MOUZON.

Bonjour, cher ami... vous allez bien ?

Me PLACAT.

Très bien... Vous aussi, cher ami ?... Je vous ai entre hier soir au Grand-Théâtre, vous étiez avec une bien jo personne...

MOUZON.

Oui, en effet... je...

Me PLACAT.

Je vous demande pardon... Dites-moi, je voulais v dire un mot à propos de l'affaire Etchepare...

MOUZON.

Si vous êtes libre en ce moment, nous allons procé tout de suite à l'interrogatoire.

Me PLACAT.

C'est que voilà... je n'ai pas une minute...

MOUZON.

Voulez-vous que nous remettions à demain ?

Me PLACAT.

Non. Je viens de causer avec l'inculpé... C'est s intérêt, cette histoire-là... Il nie... il nie... et c'est t Il accepte d'être interrogé sans moi. (*Riant.*) Je ne v cacherai pas d'ailleurs, mon cher ami, que je lu recommandé de persister dans son système... Allons revoir... S'il demande un avocat, dans la suite, faites moi savoir, je vous enverrai un de mes secrétaires...

MOUZON.

Entendu... A bientôt... A bientôt...

Il revient à son bureau. Entrent le greffier puis Etchepare entre deux gendarmes.

SCÈNE VII

MOUZON, ETCHEPARE, LE GREFFIER.

LE GREFFIER.

Avancez.

MOUZON, *au greffier.*

Greffier, écrivez. (*Très vite. Bredouillant.*) L'an mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf, etc... Devant nous, Mouzon, juge d'instruction, assisté de... etc..., a été amené en notre cabinet le sieur Etchepare Jean-Pierre, dont la première comparution est constatée par procès-verbal du... etc... mentionnons que l'inculpé, ayant accepté d'être interrogé hors de la présence de son avocat... (*A Etchepare.*) Vous acceptez, n'est-ce pas?

ETCHEPARE.

Je suis innocent. Je n'ai pas besoin d'avocat.

MOUZON.

C'est bien. (*Reprenant son bredouillement.*) Nous avons passé outre. En conséquence, nous avons, sans désemparer, procédé comme suit à l'interrogatoire du sieur Etchepare Jean-Pierre. (*Parlé, à Etchepare*)... Etchepare, lors de votre première comparution, vous avez refusé de répondre, ce qui n'était peut-être pas très habile de votre part, mais ce qui était votre droit. Vous vous êtes emporté et j'ai même dû vous rappeler au respect de la justice. Voulez-vous parler, aujourd'hui?

ETCHEPARE, *troublé.*

Oui, monsieur le juge...

MOUZON.

Ah! Ah! mon gaillard! Vous êtes moins fier main
nant...

ETCHEPARE.

Oui. J'ai réfléchi. Je veux sortir d'ici le plus tôt p
sible...

MOUZON.

Eh bien! moi, de mon côté, je ne demande qu'à vo
mettre en liberté... Nous nous entendons très bien po
le moment. Espérons que ça va durer. Asseyez-vous.
d'abord, je vous engage à abandonner le système
consisterait à mettre le crime sur le dos d'une bande
bohémiens... Le nommé Bridet, qui est en relati
d'affaires avec vous, a essayé, sans doute à votre insti
tion, de nous faire accepter cette fable... Je vous prévi
qu'il n'y a pas réussi.

ETCHEPARE.

Je ne sais pas ce qu'a pu vous dire Bridet...

MOUZON.

Ah! vous le désavouez? A la bonne heure. Allo
vous êtes plus intelligent que je ne pensais. Est-ce v
qui avez assassiné le père Goyetche?

ETCHEPARE.

Non, monsieur...

MOUZON.

Vous aviez intérêt à sa mort?

ETCHEPARE.

Non, monsieur...

MOUZON.

Ah! vraiment... Je croyais que vous aviez à lui pa
annuellement une rente viagère...

ETCHEPARE, *après une hésitation.*

Oui, monsieur...

MOUZON.

Alors, vous aviez intérêt à sa mort? (*Silence.*) Hein?... Vous ne répondez pas?... Continuons. Vous avez dit à un témoin, la fille... la fille Gracieuse Mendione : « C'est vraiment embêtant d'être forcé de donner de l'argent à cette vieille canaille. »

ETCHEPARE, *sans conviction.*

Ce n'est pas vrai.

MOUZON.

Ce n'est pas vrai... Le témoin en a menti... Hein?...

ETCHEPARE.

Je ne sais pas...

MOUZON.

Vous ne savez pas... (*Silence.*) Vous trouviez que le père Goyetche vivait trop longtemps?

ETCHEPARE.

Non, monsieur...

MOUZON.

Non, monsieur... Alors, pourquoi avez-vous dit à un autre témoin, le nommé Piarrech Artola... pourquoi lui avez-vous dit, en parlant de votre créancier : « Ce n'est pas possible, le bon Dieu l'a oublié. »

ETCHEPARE.

Je n'ai pas dit cela...

MOUZON.

Vous n'avez pas dit cela... Il ment aussi, ce témoin-là... Répondez... Il ment?... (*Silence.*) Vous ne répondez pas... Vous faites aussi bien... Allons, Etchepare, pourquoi persister dans vos dénégations? Hein? Est-ce que tout n'est pas clair? Vous êtes avare, intéressé, âpre au gain...

ETCHEPARE.

Il faut se donner tant de mal pour gagner sa vie.

MOUZON.

Vous êtes violent... vous vous enivrez de temps
temps, et alors, vous devenez dangereux. Vous avez
condamné quatre fois pour coups et blessures... V
avez le coup de makhila facile... Est-ce que la vé
n'apparaît pas? Vous étiez las de payer — pour rien
une annuité assez forte à ce vieillard. L'échéance de c
année approchait; vous étiez gêné; vous trouviez que
père Goyetche vivait trop longtemps et vous l'avez ass
siné... Cela crève les yeux... Hein?... C'est vrai?

ETCHEPARE, *se remettant peu à peu.*

Je ne l'ai pas assassiné.

MOUZON.

Ne jouons pas sur les mots... Avez-vous payé quelqu
pour le tuer?

ETCHEPARE.

Je suis étranger à sa mort. Vous dites vous-même
j'étais gêné. Comment aurai-je pu payer quelqu'un p
le frapper?

MOUZON.

Alors, vous avez agi vous-même...

ETCHEPARE.

C'est faux...

MOUZON.

Écoutez, Etchepare... vous avouerez un jour ou l'au
Déjà vous vous défendez mollement...

ETCHEPARE.

Si je criais, vous diriez que je joue la comédie...

MOUZON.

Je vous dis que, tôt ou tard, vous entrerez dans la

es aveux. Déjà, vous reconnaissez des faits qui consti-ent contre vous des charges sérieuses...

ETCHEPARE.

C'est la vérité ; je la dis, sans me préoccuper des consé-uences...

MOUZON.

Eh bien ! vous devriez vous en préoccuper, des consé-uences, parce qu'elles peuvent être singulièrement graves our vous...

ETCHEPARE.

Je n'ai pas peur de la mort.

MOUZON.

Pour les autres...

ETCHEPARE.

Ni pour moi.

MOUZON.

Tant mieux. Mais vous êtes Basque, vous êtes catho-que. Après la mort, il y a l'enfer...

ETCHEPARE.

Je n'ai pas peur de l'enfer, puisque je n'ai rien fait de al.

MOUZON.

Il y a le déshonneur qui tombera sur vos enfants... ous les aimiez, vos enfants... Dites ?... Ils demandent rès vous... ils vous aiment... parce qu'ils ne savent pas ncore...

ETCHEPARE, *pleurant tout à coup.*

Mes pauvres petits !... Mes pauvres petits !...

MOUZON.

Allons ! Tout bon sentiment n'est pas éteint en vous... royez-moi, Etchepare, le jury vous saura gré de vos eux, de votre repentir... — vous échapperez au châti-ent suprême... Vous êtes encore jeune... vous avez de ngues années devant vous pour expier votre crime...

Vous pourrez mériter votre grâce, et peut-être revoi enfants qui auront pardonné... Croyez-moi, croyez-m dans votre intérêt même, avouez... (*Mouzon s'est rapp de lui pendant ce qui précède... Il lui a mis la mai l'épaule... Il continue avec une grande douceur.*) Eh c'est vrai?... Si vous ne pouvez pas parler, faites s ment signe que oui... Hein? C'est vrai?... Puisque sais, que c'est vrai... Hein? je n'entends pas ce que dites... C'est vous, n'est-ce pas?... C'est vous!...

ETCHEPARE, *toujours pleurant.*

Ce n'est pas moi, monsieur! Je vous jure que ce pas moi!... Je vous le jure...

MOUZON, *dur, retourné à sa place.*

Eh! vous n'avez pas à jurer... Vous n'avez qu'à me la vérité.

ETCHEPARE.

Je la dis, la vérité... je la dis... Je ne puis pourtan dire que c'est moi, puisque ce n'est pas moi!

MOUZON.

Allons! Nous n'en tirerons rien aujourd'hui. (*Au fier.*) Lisez-lui son interrogatoire et qu'on le recon dans sa cellule... Attendez, Etchepare?

ETCHEPARE.

Monsieur?

MOUZON.

Il y a un moyen de prouver votre innocence, pu vous prétendez être innocent. Établissez d'une façc d'une autre que vous étiez autre part qu'à Irissarry l du crime, et je vous mets en liberté... Ou étiez-vous

ETCHEPARE.

Où j'étais?

MOUZON.

Oui. Je vous demande où vous étiez pendant la n l'Ascension. Vous étiez chez vous?

ETCHEPARE.

si

MOUZON.

'est bien vrai?

ETCHEPARE.

ui.

MOUZON, *se levant, un peu théâtral, le doigt tendu vers Etchepare.*

h bien! Etchepare, voici qui vous condamne. Je sais, i, que vous êtes sorti. Lorsqu'on vous a arrêté, vous z dit à votre femme : « Pour rien au monde, n'avoue je suis sorti la nuit dernière. » Allons, il faut tout s dire. Quelqu'un vous a vu. Une domestique. Elle a laré aux gendarmes comment, à dix heures du soir, quittant un jeune garçon d'Iholdy, avec lequel elle t dansé, elle vous a rencontré à quelques centaines nètres de votre maison. Eh bien?...

ETCHEPARE.

'est vrai... je suis sorti.

MOUZON, *triomphant.*

h! Eh bien! mon bonhomme, on a de la peine à vous e dire quelque chose, à vous... Mais ça se voit sur re figure, quand vous mentez, ça se voit! je le lis sur re visage comme si c'était écrit en lettres grosses me ça... La preuve, c'est qu'aucun témoin n'a dit s avoir vu sortir, pas plus votre domestique que utres et cependant, je l'aurais affirmé la tête sous le teau!... Allons! nous avons fait du chemin depuis tout heure. (*Au greffier.*) Vous avez bien écrit son premier u?... Bon... (*A Etchepare.*) Recueillez-vous un moment... s allons continuer notre petite causette...

Il va à la cheminée en se frottant les mains, se verse un grog, l'avale, pousse un soupir de satisfaction et revient s'asseoir à sa place.

PREMIER GENDARME, *à son voisin.*

C'est un lapin, ce juge-là...

SECOND GENDARME.

Tu parles.

MOUZON.

Continuons... pendant que vous y êtes, avouez allez... Voilà des bons gendarmes qui ont envie manger la soupe... (*Les gendarmes, le greffier et M rient.*) Vous avouez? Non... Alors, dites-moi, pou souteniez-vous que vous étiez resté chez vous?

ETCHEPARE.

Parce que je l'avais dit aux gendarmes et que voulais plus me démentir.

MOUZON.

Et pourquoi l'aviez-vous dit aux gendarmes?

ETCHEPARE.

Parce que je croyais qu'ils venaient m'arrêter à de la contrebande.

MOUZON.

Bien. Alors, cette nuit-là, vous n'êtes pas allé à sarry?

ETCHEPARE.

Non.

MOUZON.

Où êtes-vous allé?

ETCHEPARE.

Dans la montagne, pour chercher un cheval qui échappé, la nuit d'avant, d'un troupeau que nous nions d'Espagne.

MOUZON.

Bien. Très bien... Ce n'est pas mal imaginé... Cela se défendre... Vous êtes allé chercher un cheval dans la montagne, un cheval échappé d'un troupeau vous faisiez entrer la veille en contrebande... C'est

Si cela est vrai... il ne tient qu'à vous d'être mis en
rte avant peu. Pour cela, vous allez me dire tout sim-
ent à qui vous avez vendu ce cheval; nous enverrons
cher l'acheteur et, s'il confirme votre déclaration, je
e votre levée d'écrou. A qui l'avez-vous vendu?

ETCHEPARE.

ne l'ai pas vendu.

MOUZON.

ous l'avez donné... Vous en avez fait quelque chose?

ETCHEPARE.

m... Je ne l'ai pas retrouvé...

MOUZON.

! vous ne l'avez pas retrouvé... Diable! c'est moins
.. Enfin! Nous allons chercher autre chose... Vous
êtes pas allé tout seul, dans la montagne?

ETCHEPARE.

tout seul.

MOUZON.

n'est pas de chance... Une autre fois, voyez-vous, il
ra prendre un compagnon. Vous êtes resté longtemps,
rs?

ETCHEPARE.

ute la nuit. Je suis rentré à cinq heures du matin.

MOUZON.

est long.

ETCHEPARE.

us ne sommes pas riches, et un cheval, ça vaut une
me.

MOUZON.

en. Mais vous n'êtes pas resté toute la nuit dans la
agne sans rencontrer quelqu'un, des bergers, des
niers?...

ETCHEPARE.

pleuvait à torrents.

MOUZON.

Alors, vous n'avez rencontré personne?

ETCHEPARE.

Personne.

MOUZON.

Je m'en doutais. (*D'un ton de reproche boudeur, a*
apparente pitié.) Dites-moi, Etchepare, est-ce qu
prenez les jurés pour des imbéciles? (*Silence.*) Alors
tout ce que vous avez imaginé, mon pauvre ami
disais tout à l'heure que vous étiez intelligent... Je
le mot... Mais c'est à dormir debout, ce que vo
contez là... Mais un enfant de huit ans aurait
mieux... C'est ridicule, je vous dis... ridicule... Les
hausseront les épaules, lorsqu'ils entendront cela..
une nuit dehors, par une pluie battante, pour ch
un cheval que vous ne trouvez pas... Et sans renc
âme qui vive... ni bergers, ni douaniers. En rent
cinq heures du matin... il fait jour cependant dan
saison... et depuis longtemps!... Mais non... perso
vous a vu et vous n'avez vu personne... Tout le
était devenu aveugle... Hein? Il y a eu un mira
tout le monde était aveugle, cette nuit-là... Vous
tendez pas cela? Non?... Pourquoi?... C'est tout
vraisemblable que ce que vous affirmez... Tout le
n'était pas aveugle! (*Le greffier pouffe de rire. L*
darmes l'imitent.) Vous voyez ce qu'il vaut, votre s
de défense : il fait rire les gendarmes et mon g
Vous ne convenez pas que votre nouveau systè
défense est ridicule?

ETCHEPARE, *abasourdi, à mi-voix.*

Je ne sais pas, moi...

MOUZON.

Si vous ne le savez pas, nous le savons, nous... E
Moi, je n'ai pas de conseil à vous donner... Vou

cela à l'audience, vous verrez l'effet que vous pro-
... Mais pourquoi ne pas avouer? Pourquoi ne pas
er?... Je ne comprends vraiment pas votre entête-
... je vous le répète, je ne le comprends pas...

ETCHEPARE.

fin, si ce n'est pas moi, est-ce qu'il faut tout de
e que je dise que c'est moi?

MOUZON.

ors, vous persistez dans votre histoire de cheval fan-
... Vous persistez?

ETCHEPARE.

-ce que je sais! Est-ce que je sais ce qu'il faut dire!
ais mieux de ne pas prononcer un mot... Tout ce
e dis tourne contre moi!

MOUZON.

st que vous inventez des histoires par trop fantai-
... C'est que vous me croyez plus bête que je ne le
our penser que je vais ajouter foi à des inventions
ridicules. J'aimais mieux votre premier système;
oins, vous aviez deux témoins pour vous, deux
ns sans grande valeur, c'est vrai, mais deux
ns, tout de même... Vous changez, c'est votre droit...
ons pour le cheval perdu...

ETCHEPARE.

ien?...

Un long silence.

MOUZON.

ns!... Laissez-vous aller....

PARE, *sans accent, hésitant, regardant le greffier*
ne pour lire dans ses yeux s'il répond comme il doit
ndre.

bien!... je vais vous dire, monsieur... vous avez

raison... ce n'est pas vrai... je ne suis pas allé d
montagne... c'est ce que je disais d'abord qui
vérité... je ne suis pas sorti de chez moi... Tout à l
j'étais tout étourdi... D'abord, j'ai tout nié, même
était vrai, tellement j'avais peur de vous; puis,
vous m'avez dit, je ne sais plus quoi... parce q
tête se perd... je ne sais plus... je ne sais plus...
pourtant bien sûr d'être innocent... eh bien,
l'heure, j'avais presque envie de me reconnaître co
pour que vous me laissiez tranquille... Qu'est-ce
disais ?... je ne sais plus... Ah ! oui... quand vous
dit... ces choses que j'ai oubliées, il m'a sembl
valait mieux que j'affirme que j'étais sorti... j'ai n
(*Avec sincérité.*) Mais ce que je vous jure, par ex
c'est que je ne suis pas coupable... ça, je vous le j

MOUZON.

Je vous répète que je ne demande pas mieux qu
croire. Cette fois, c'est bien entendu, vous étie
vous ?...

ETCHEPARE.

Oui, monsieur.

MOUZON.

Nous allons entendre votre femme. Vous n'av
d'autres témoignages à invoquer ?

ETCHEPARE.

Non, monsieur.

MOUZON.

C'est bien. Emmenez l'inculpé... mais restez d
Palais. J'aurai probablement besoin de lui tout à
pour une confrontation. Son interrogatoire n'est p
miné.

Les gendarmes emmènent Etchepare.

SCÈNE VIII

MOUZON, LE GREFFIER.

MOUZON, *au greffier.*

lle canaille, hein !... On l'aurait pris sur le fait, le au à la main, qu'il dirait que ce n'est pas vrai !... st un malin, vous savez ! il se défend admirable- !...

LE GREFFIER.

bien cru, un moment, que M. le juge le tenait...

MOUZON.

and je lui ai parlé de ses enfants ?

LE GREFFIER.

i. Ça tirait les larmes des yeux... Ça vous donnait l'avouer, même étant sûr de n'avoir rien fait.

MOUZON.

st-ce pas ?... Ah ! si je n'avais pas ma migraine !... *cc.*) Je viens de faire une bêtise.

LE GREFFIER.

! monsieur le juge !

MOUZON.

is oui. J'ai eu tort de lui montrer l'invraisemblance a nouvelle histoire... Elle est tellement grotesque le le livrait... Tandis que, s'il continue à affirmer n'est pas sorti de chez lui... si la domestique per- ; si la femme parle dans le même sens, il y a là de jeter un doute dans l'esprit des jurés... Il l'a bien ris, le bandit ! Il a bien senti que des deux systèmes, emier était le meilleur... C'est moi qui ai été roulé, brave Benoît... (*A lui-même.*) Il s'agit de réparer

cela. Réfléchissons... Etchepare est l'auteur de l
sinat, il n'y a pas de doute. J'en suis aussi certain
j'avais été présent. Donc, il n'était pas chez lui p
la nuit du crime et sa femme le sait... Après son
tion de tout à l'heure, si je parviens à faire avou
femme qu'il est resté absent jusqu'au matin, nous
nons à la fable ridicule du cheval perdu, je le
deux fois en flagrant délit de mensonge et je tien
homme... Allons ! il s'agit de « cuisiner » la
femme et d'en tirer la vérité. Ce sera le diable
n'arrive pas. (*Au greffier.*) Qu'est-ce que j'ai fait d
seignements de police qui me sont venus de Paris
femme Etchepare ?

LE GREFFIER.

Ils sont dans le dossier...

MOUZON.

Oui... les voici... l'extrait de son casier judiciair
letin numéro deux, un mois de prison... recel.
parfait... Faites-la entrer.

Le greffier va à la porte et appelle.

LE GREFFIER.

Yanetta Etchepare !

Entre Yanetta.

SCÈNE IX

MOUZON, LE GREFFIER, YANETTA.

MOUZON.

Avancez... Madame, je ne vous fais pas prêter s
puisque vous êtes la femme de l'inculpé. Mais

dant à vous engager de la façon la plus pressante à
a vérité. Je vous préviens qu'un mensonge de votre
ourrait m'obliger à vous accuser de complicité avec
mari dans le crime qui lui est reproché et à faire
der à votre arrestation immédiate.

YANETTA.

n'ai pas peur. Je ne puis être complice de mon mari
ue mon mari n'est pas coupable.

MOUZON.

n'est pas mon opinion. J'ajoute ceci : ma conviction
ue vous savez sur cette affaire beaucoup plus de
s que vous n'en voulez dire à la justice.

YANETTA.

! Mais c'est une infamie...

MOUZON.

ens ! allons ! pas de cris. Je ne dis pas que vous
pris une part directe à l'assassinat. Je dis qu'il est
robable que vous l'avez connu, peut-être conseillé,
e vous en avez profité. Cela suffit pour vous con-
sur les bancs de la cour d'assises à côté de votre
De la sincérité des réponses que vous allez me
dépendra ma conduite à votre égard, et selon que
n'aurez menti ou non, je vous ferai mettre en état
station ou je vous laisserai en liberté. Vous ne
pas que je ne vous ai pas prévenue ? Veuillez, main-
t, me faire savoir si vous persistez dans votre
ère déclaration par laquelle vous affirmiez que
pare a passé chez lui la nuit qui a suivi la fête de
nsion.

YANETTA.

ersiste.

MOUZON.

bien ! c'est faux !

YANETTA, *exaltée.*

La nuit où le père Goyetche a été assassiné, m
n'est pas sorti de chez nous.

MOUZON.

Je vous dis que c'est faux.

YANETTA, *de même.*

La nuit où le père Goyetche a été assassiné, m
n'est pas sorti de la maison.

MOUZON.

Vous êtes butée, vous répéterez toujours la mêm

YANETTA.

Oui, je répéterai toujours la même chose.

MOUZON.

Nous allons donc examiner la valeur de votr
gnage. Depuis votre mariage, — dix ans, — vo
duite n'a rien laissé à désirer. Vous êtes économe
travailleuse, probe...

YANETTA.

Alors?

MOUZON.

Attendez. Vous avez deux enfants que vous
Vous êtes une excellente mère. On cite même d
presque héroïques de dévouement lors de la ma
votre fils aîné... Georges, je crois...

YANETTA.

Oui, Georges... Mais quel rapport cela a-t-il ave
sation portée contre mon mari ?

MOUZON.

Prenez patience. Vous allez le voir.

YANETTA.

Voyons.

MOUZON.

Vous avez d'autant plus de mérite à être ce

gue votre mari, lui ne donne pas l'exemple des
s vertus. Il se grise quelquefois.

YANETTA.

MOUZON.

ns... c'est de notoriété publique. Il est brutal.

YANETTA.

est pas brutal.

MOUZON.

t tellement vrai qu'il a été condamné quatre fois
oups et blessures.

YANETTA.

t possible : les soirs de fêtes, il y a des disputes.
s il y a longtemps de cela. Maintenant, il est
meilleur et je suis très heureuse avec lui.

MOUZON.

m'étonne...

YANETTA.

tous les cas, est-ce que cela prouve qu'il ait assas-
père Goyetche ?

MOUZON.

e mari est très avare.

YANETTA.

pauvres sont forcés d'être avares ou de crever de

MOUZON.

le défendez bien.

YANETTA.

e que vous pensiez que j'allais l'accuser ?

MOUZON.

n'avez jamais été condamnée ?

YANETTA, *troublée.*

MOUZON.

Oui, vous.

YANETTA, *sans force.*

Non, je n'ai jamais été condamnée.

MOUZON.

C'est bizarre. Il y a cependant une fille de votr
qui a fait, à Paris, un mois de prison pour recel.

YANETTA, *sans force.*

Pour recel...

MOUZON.

Vous avez moins d'assurance, maintenant. Vou
troublée...

YANETTA, *de même.*

Non... non...

MOUZON.

Vous êtes toute pâle, vous tremblez... vous alle
trouver mal... Avancez-lui une chaise, Benoît. (*Le
obéit.*) Remettez-vous...

YANETTA.

Mon Dieu! vous savez cela!

MOUZON.

Voici le texte des renseignements qui m'ont été
mis : « La fille Yanetta X... a été amenée à Paris
de seize ans en qualité de demoiselle de compag
de femme de chambre par la famille M..., où ell
été placée en cette qualité à Saint-Jean-de-Luz »
exact?

YANETTA.

Oui.

MOUZON.

Je continue. « Des relations ne tardèrent pas à s
entre la fille Yanetta et le fils M.... âgé de vingt-tro
Deux ans plus tard, les amoureux prirent la fuite,
tant huit mille francs que le jeune M... avait dé
son père. Sur la plainte de celui-ci, la fille Yan

ee et condamnée à un mois de prison pour recel. s avoir fait sa peine, elle a disparu. On croit qu'elle etournée dans son pays. » C'est bien de vous qu'il uestion ?

YANETTA.

i. Mon Dieu ! Je croyais cela si loin, si oublié !... est vrai, monsieur, mais voilà dix ans que je con- toutes les minutes de ma vie à expier, à tâcher de racheter... Tout à l'heure, monsieur, je vous ai idu avec brutalité ! Je vous demande pardon. Vous maintenant entre les mains non seulement ma vie, celle de mon mari, et l'honneur de mes enfants...

MOUZON.

re mari ignore... ?

YANETTA.

, monsieur... Oh ! vous n'allez pas le lui dire ! Je en prie à genoux... Ce serait un crime, oui, un e... Écoutez-moi... Écoutez-moi... Je suis revenue au je me suis cachée... j'aurais préféré être morte... i pas voulu rester à Paris, vous comprenez pourquoi. is, au bout de peu de temps, j'ai perdu maman. pare m'aimait, il me pressait de l'épouser. J'ai refusé... u le courage de refuser pendant trois ans... Puis, si seule, si triste, et lui si malheureux, que j'ai fini éder. J'aurais dû tout lui dire. J'ai voulu, je n'ai pas l en aurait trop souffert. Car il est bon, monsieur, us le jure..... (*Sur un geste de Mouzon.*) Oui, oui... uefois, c'est vrai, quand il a bu, il est brutal. J'allais le dire. Je ne veux plus vous mentir, monsieur... cela lui arrive de plus en plus rarement... (*Pleurant.*) qu'il ne sache pas, monsieur, qu'il ne sache pas... Il irait, il m'abandonnerait... il me prendrait mes ts. (*Un cri.*) Ah ! il me prendrait mes enfants !... Je is pas comment vous parler, mais il est impossible ous le lui disiez maintenant que vous savez tout le

mal que cela ferait... Dites? Évidemment, j'ai été pable... mais est-ce que je comprenais... est-ce q savais... Je n'avais pas encore dix-sept ans, mon lorsque je suis allée à Paris... Mes patrons avaie fils; il m'a prise presque de force... et puis je l'ai a et puis il a voulu m'emmener parce que ses parent laient l'envoyer au loin... J'ai fait ce qu'il a voulu. argent, je ne savais pas qu'il l'avait volé... je vous monsieur, que je ne le savais pas.

MOUZON.

C'est bien, calmez-vous.

YANETTA.

Oui, monsieur.

MOUZON.

Laissons cela de côté pour le moment.

YANETTA.

Oui, monsieur.

MOUZON.

Et revenons à votre mari.

YANETTA.

Oui, monsieur.

MOUZON, *très sincère.*

Rassemblez tout votre courage, ma pauvre femme. mari est coupable.

YANETTA.

Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible...

MOUZON, *très sincère.*

l ne l'a pas encore avoué lui-même, mais il s'en de peu. Je sais, moi, qu'il a passé cette nuit-là ho chez vous... des témoins me l'ont déclaré...

YANETTA.

Non, monsieur!... Mon Dieu, mon Dieu! Des tém quels témoins? Ce n'est pas vrai.

MOUZON.

is ne vous entêtez donc pas ainsi, dans votre propre
rt!... Voulez-vous que je vous dise à quoi vous allez
ver ? Vous allez perdre votre mari ! En soutenant
re l'évidence qu'il a passé la nuit chez lui, je vous le
te, vous le perdez... Au contraire, en me disant la
é, s'il n'est pas l'assassin, il nous apprendra ce qu'il
t : il nous nommera ses compagnons.

YANETTA.

n'en avait pas.

MOUZON.

est donc sorti seul ?

YANETTA

ui.

MOUZON.

dix heures ?

YANETTA.

dix heures.

MOUZON.

est rentré seul à cinq heures du matin ?

YANETTA.

ui, tout seul.

MOUZON.

is vous confondez peut-être avec un autre soir. C'est
le soir de l'Ascension qu'il est sorti seul?...

YANETTA.

ui.

MOUZON.

us avez écrit, Benoît ?

LE GREFFIER.

i, monsieur le juge...

MOUZON.

dame, je comprends quel doit être votre chagrin, mais
us prie de m'écouter avec la plus grande attention.
e mari était gêné, n'est-ce pas ?

YANETTA.

Non.

MOUZON.

Si.

YANETTA.

J'affirme que non.

MOUZON.

En voici la preuve. Il a emprunté il y a trois mois cents francs à un marchand d'engrais de Mauléon.

YANETTA.

Il ne m'en a jamais rien dit...

MOUZON.

De plus, il devait une somme assez forte au Goyetche...

YANETTA.

Je n'ai jamais entendu parler de cela...

MOUZON.

Voici une reconnaissance écrite par votre mari; bien son écriture ?

YANETTA.

Oui, mais j'ignorais...

MOUZON.

Vous ignoriez l'existence de cette dette... Cela encore à l'appui de ce que je sais. Votre mari est a Irissarry.

YANETTA.

Non, monsieur.

MOUZON.

Il vous a dit qu'il allait dans la montagne, mais est allé à Irissarry.

YANETTA.

Non, monsieur ; il me dit tout ce qu'il fait.

MOUZON.

Vous voyez bien que non, puisque vous ignoriez l

ce de cette dette. Il est allé à Irissarry... Vous ne me oyez pas ?

YANETTA.

Si, monsieur, mais il n'a pas assassiné un homme pour l'argent; ça, c'est faux, c'est faux, c'est faux !

MOUZON.

C'est faux ! Comment voulez-vous que je m'y reconnisse ? Votre mari commence par nier tout, aveuglément, is il me présente successivement deux systèmes de fense. Vous-même vous débutez par un faux témoiage. Tout cela, je vous le répète; l'écrase.

YANETTA.

Je ne sais pas, mais ce que je vous répéterai toujours, st qu'il n'a pas assassiné un homme pour de l'argent.

MOUZON.

Alors, quoi ?... Peut-être après tout, n'est-il pas aussi upable que je l'imaginais tout à l'heure. Peut-être a-t-il sans préméditation. Voilà ce qui a pu se passer. chepare, un peu gris, se rend chez le père Goyetche ur lui demander de nouveau d'attendre le paiement de dette. Une discussion s'élève entre les deux hommes, le re Goyetche était encore très vigoureux; il a pu y avoir, sa part, provocation, et une lutte a pu s'engager, avec fin tragique que vous savez. Dans ce cas, la situation votre mari change du tout au tout. Il n'est plus le crinel préparant son forfait : et la peine prononcée contre peut être des plus légères. Vous voyez donc, madame, térêt qu'il y a pour vous à obtenir de lui des aveux mplets. S'il persiste à nier, je redoute pour lui, de la t du jury, la plus grande sévérité. Qu'il ait tué le père yetche, cela ne fait aucun doute. Dans quelles condins l'a-t-il tué ? Tout est là. En s'obstinant à vouloir se re passer pour tout à fait innocent, il risque d'être cru scoupable qu'il ne l'est. Vous me comprenez ?

YANETTA.

Oui, monsieur.

MOUZON.

Voulez-vous lui parler dans le sens que je indique ?... Voulez-vous que je le fasse venir ?

YANETTA.

Oui, monsieur.

MOUZON, *au greffier.*

Amenez l'inculpé. Dites aux gendarmes que je n'ai besoin d'eux.

Entre Etchepare.

SCÈNE X

LES MÊMES, ETCHEPARE.

YANETTA.

Pierre ! Te voilà ! C'est ainsi que je te revois ! Pierre... en prison... comme un voleur !... Mon p mari... mon pauvre mari ! Mais prouve-le que tu n'a fait !... Dis-le à monsieur le juge... dis-lui la vérité... ce qui vaudra le mieux. Je t'en prie, dis-lui la vérité

ETCHEPARE.

Tout est inutile maintenant. Je sens bien que je perdu. Tout ce que je pourrais faire, tout ce que je rais dire ne servirait à rien. Chacune de mes pa tourne contre moi... Le juge veut que je sois cou Pour lui, il faut que je sois coupable. Alors !... que tu, ma pauvre femme... Je ne suis pas de force à contre lui. Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra, dirai plus rien...

YANETTA.

i, si. Il faut parler, il faut te défendre. Je t'en prie, rre, je t'en prie, défends-toi...

ETCHEPARE.

quoi bon !

YANETTA.

e t'en prie au nom de tes enfants... Ils ne savent rien ore, mais ils pleurent en me voyant pleurer... parce , tu comprends, j'ai beau me cacher, j'ai beau me enir devant eux, je ne puis pas être gaie, n'est-ce pas ?... rs, comme ils m'aiment bien, ils le voient ! Et ce sont questions, encore des questions... Si tu savais !... Ils demandent après toi... André me disait ce matin ore : « Où est-il, père ? Tu vas le chercher, dis ? tu vas hercher ?... » J'ai dit oui, et je me suis sauvée... Tu s bien qu'il faut te défendre, pour revenir auprès d'eux lus tôt possible... Si tu as quelque chose, la moindre choses à te reprocher, dis-le... Tu es quelquefois tal... Alors... je ne sais pas, moi... Si tu es allé à Iris-y, il faut le dire... Tu t'es peut-être pris de dispute c ce malheureux... Si cela est, dis-le, dis-le... Il se t que vous vous soyez battus et que tu l'aies... Je dis , je ne sais pas, moi, tu comprends.., Mais monsieur uge me promettait tout à l'heure que, dans ce cas-là, ne te punirait pas... ou très peu... Mon Dieu ! qu'est-ce il faut te dire ? Qu'est-ce qu'il faut faire ?

ETCHEPARE.

oilà que tu me crois coupable, toi aussi ! Dis ! voilà que ne crois coupable, toi aussi !

YANETTA.

ne sais plus ! Je ne sais plus...

ETCHEPARE, *à Mouzon.*

h ! vous avez trouvé cela encore, vous ; vous avez ore inventé cela, de me faire torturer par ma femme,

et c'est vous qui lui avez soufflé de me parler de
enfants... Je ne sais ce que vous avez pu lui rac
mais vous l'avez presque convaincue que j'étais un
rable et vous avez espéré qu'elle réussirait à m'en
à la guillottine au nom de mes enfants, parce que
savez que je les adore et qu'ils sont tout pour moi...
avez raison, il n'y a peut-être pas un père qui ai
petits autant que j'aime les miens. (*A Yanetta.*) Tu le
toi, Yanetta! Tu le sais! Tu sais aussi que, malgr
défauts, je suis un fervent chrétien, que je crois en
en Dieu tout-puissant... Eh bien! écoute... Mes deu
— mon petit Georges, et mon petit André, je prie
de les tuer tous les deux, si je suis un criminel!

YANETTA, *avec la plus grande exaltation.*

Il est innocent! Je vous dis qu'il est innocent
temps.) Ah! maintenant vous pouvez avoir des preu
dix témoins et cent si vous voulez, et vous pourri
dire que vous l'avez vu : je vous dirais : « Ce n'e
vrai! Ce n'est pas vrai! » Mais vous me prouveriez
l'a avoué lui-même, que je vous dirais que ce n'e
vrai... Oh! ça, vous l'avez bien senti, monsieur le j
vous avez un cœur, vous savez bien ce que c'est
on aime ses enfants... Alors, vous devez être ce
maintenant, vous aussi, qu'il est innocent... Vous
me le rendre, n'est-ce pas? C'est jugé, maintenant, et
me le rendez?

MOUZON.

S'il est innocent, pourquoi a-t-il menti tout à l'h

ETCHEPARE.

C'est vous qui avez menti!... oui, vous. Vous m'av
que vous aviez des témoins qui, ce soir-là, m'avaie
sortir de chez moi... et vous n'aviez personne!

MOUZON.

Si je n'avais personne à ce moment-là, j'ai quel

naintenant. Oui, il y a un témoin qui a déclaré que la uit du crime vous n'étiez pas chez vous, et ce témoin-là, est votre femme !

ETCHEPARE, *à Yanetta.*

Toi ?...

MOUZON, *au greffier.*

Donnez-moi son interrogatoire.

Pendant que Mouzon cherche dans ses papiers, Yanetta regarde longuement son mari, puis Mouzon. Elle réfléchit profondément. Enfin, elle paraît avoir pris une résolution.

MOUZON.

Voilà. Votre femme vient de nous déclarer que vous es sorti à dix heures pour ne rentrer chez vous qu'à nq heures du matin.

YANETTA, *très nette.*

Ce n'est pas vrai. Je n'ai pas dit cela.

MOUZON.

Vous avez continué en déclarant qu'il était rentré à nq heures du matin.

YANETTA.

Je n'ai pas dit cela.

MOUZON.

Je vais vous lire votre interrogatoire. (*Il lit.*) *Demande :* est donc sorti seul ? *Réponse :* Oui. *Demande :* A dix ures ? *Réponse :* A dix heures.

YANETTA.

Je n'ai pas dit cela.

MOUZON.

Allons donc !... Et j'ai pris le soin de préciser, je vous dit : « Mais vous confondez peut-être avec un autre

soir. C'est bien le soir de l'Ascension qu'il est sorti seul Vous avez répondu : « Oui. »

YANETTA.

C'est faux !

MOUZON.

Mais c'est écrit !

YANETTA.

Vous pouvez écrire ce que vous voulez.

MOUZON.

Alors, je suis un menteur... Le greffier aussi est menteur ?

YANETTA.

La nuit où le père Goyetche a été assassiné, mon m n'est pas sorti de la maison.

MOUZON

Vous allez me signer ce papier, vous, et tout de sui C'est votre interrogatoire.

YANETTA.

Tout ce qu'il y a là est faux ! Je vous dis que c'est f (*Criant.*) La nuit où le père Goyetche a été assassiné, mari n'est pas sorti de la maison... Mon mari n'est pas de la maison.

MOUZON, *pâle de colère.*

Vous allez me payer cela... (*Au greffier.*) Rédigez tout de suite un mandat de dépôt à son nom ; appele gendarmes. (*A Yanetta.*) Femme Etchepare, je vous en état d'arrestation sous l'inculpation de comp d'assassinat... (*Aux gendarmes.*) Emmenez celui-là da chambre de sûreté et revenez chercher celle-ci.

Les gendarmes emmènent Etchepare.

SCÈNE XI

MOUZON, YANETTA, LE GREFFIER.

YANETTA.

Ah! vous êtes furieux, hein? de ne pas être arrivé à tre but !... Oh! vous avez tout fait, tout ce qui était pos-le, pourtant, à moins de nous brûler à petit feu!... Vous z fait semblant d'être bon... Vous parliez avec dou-ur!... Vous vouliez me faire envoyer mon mari à l'écha-d... (*Mouzon a pris son dossier et affecte de le feuilleter c indifférence.*) C'est votre métier de fournir des têtes à per... Il vous faut des coupables, il vous en faut à tout ix. Quand un homme est tombé entre vos griffes, c'est homme perdu... On entre ici innocent, il faut qu'on en te criminel. C'est votre métier, c'est votre gloriole d'y iver ! Vous posez des questions qui n'ont l'air de rien qui peuvent envoyer un homme dans l'autre monde, quand vous avez forcé le malheureux à se condamner -même, vous en éprouvez une joie sauvage...

MOUZON, *aux gendarmes.*

Emmenez-la... dépêchons-nous...

YANETTA.

Oui, de sauvage. Ça, de la justice ! C'est ça que vous pelez de la justice... (*Aux gendarmes.*) Vous ne m'em-nerez pas comme ça, vous autres. (*Elle s'accroche à un ble.*) Vous êtes un bourreau... Vous êtes aussi féroce ceux de dans le temps, qui vous broyaient les os r vous faire avouer ! (*Les gendarmes l'ont détachée ; elle isse tomber à terre et hurle ce qui suit pendant que les darmes la traînent jusqu'à la porte du fond :* Oui, féroce !

Vous ne vous en doutez même pas et vous vous cr
un brave homme, je suis sûre, et vous êtes un bourre

MOUZON.

Mais emmenez-la donc ! Comment, à vous deux vou
pouvez pas me débarrasser de cette folle ?

Nouveaux efforts des gendarmes.

YANETTA.

Bourreau !... Lâche ! Judas !... Sans pitié ! Oui,
pitié... et plus faux et plus cruel quand vous avez af
à des pauvres gens comme nous ! (*Elle est à la porte o
se retient.*) Ah ! les brutes ! Ils me cassent les doigt
Oui, plus on est pauvre, plus vous êtes mauvais ! (*On
porte. — On l'entend encore crier au dehors pendant q
rideau baisse.*) Plus on est pauvre, plus vous êtes
vais !... plus on est pauvre, plus vous êtes mauvais !.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

cabinet du procureur de la République. Une porte donnant un couloir, à gauche, en pan coupé. Elle s'ouvre en dedans, ui permet de lire l'inscription : « Parquet de M. le procureur a République. » Bureau, chaises, cartonniers.

SCÈNE PREMIÈRE

NOIT, LA BOUZULE. *Au lever du rideau, le greffier ssemble, dans une chemise de carton, différents papiers u'il prend sur le bureau. Entre La Bouzule.*

LA BOUZULE.

onjour, monsieur Benoît.

E GREFFIER, *hésitant à prendre la main que lui tend La Bouzule.*

onsieur le juge, c'est trop d'honneur...

LA BOUZULE.

llez, allez, monsieur Benoît, serrez-moi la main... uis ce matin, je ne suis plus magistrat : ma dignité ige plus que je sois impoli avec mes inférieurs... Où st-on de l'affaire Etchepare ?

LE GREFFIER.

audience a été, jusqu'à présent, consacrée tout entière équisitoire et à la plaidoirie.

LA BOUZULE.

On finira aujourd'hui ?

LE GREFFIER.

Sûrement... Même si M. Vagret répliquait, parce M. le Président des assises va à la chasse demain m

LA BOUZULE.

Vous croyez à l'acquittement, monsieur Benoît ?

LE GREFFIER

J'y crois, monsieur le juge.

Il est sur le point de sortir.

LA BOUZULE.

Qu'est-ce que c'est que cette vieille femme qui at dans le couloir ?

LE GREFFIER.

C'est la mère d'Etchepare, monsieur juge.

LA BOUZULE.

Pauvre femme ! Elle doit être dans des transes in ginables.

LE GREFFIER.

Non pas. Elle est certaine du verdict. Elle n'a p plus légère inquiétude. Elle a passé là tout l'après d'hier et elle est revenue ce matin, tout aussi tranqui Seulement, aujourd'hui, elle voulait à toute force M. le procureur ou un substitut... M. Ardeuil est a et M. Vagret...

LA BOUZULE.

Est à l'audience...

LE GREFFIER.

Elle a paru très contrariée de ne pouvoir renco personne...

LA BOUZULE.

Eh bien ! faites-la donc venir, je lui donnerai peu

n bon avis. Me Placat en a encore pour quelque temps, est-ce pas ?

LE GREFFIER.

Je le crois.

LA BOUZULE.

Alors, dites-lui de venir me parler, à cette brave emme... Ça ne dérangera personne et ça la tirera peut-tre d'embarras.

LE GREFFIER.

Bien, monsieur le juge.

Il va à la porte de droite, fait signe à la mère d'Etchepare et sort par la porte du fond.

LA BOUZULE, *seul.*

C'est étonnant ce que je me sens disposé à la bienveillance, moi, depuis ce matin.

Entre la mère d'Etchepare. Costume des vieilles femmes basques.

SCÈNE II

LA BOUZULE, LA MÈRE D'ETCHEPARE.

LA BOUZULE.

On me dit, madame, que vous désirez voir un de ces nessieurs du parquet.

LA MÈRE.

Oui, monsieur.

LA BOUZULE.

Vous voudriez assister à l'audience?

LA MÈRE.

Non, monsieur... Je sais si bien qu'on ne peut pas condamner mon fils que ça ne m'intéresse pas du tout ce

qu'on dit là-dedans. Je l'attends. Je suis venue parce qu'
nous a chassés de chez nous.

LA BOUZULE.

On vous a chassés?

LA MÈRE.

Il est venu des huissiers.

LA BOUZULE.

Votre fils avait donc des dettes?

LA MÈRE.

Depuis qu'on l'a arrêté, les ouvriers nous ont quitt
On n'a pas pu rentrer les récoltes, ni payer ce qu
devait... Mais je sais bien qu'on nous rendra tout
lorsque mon fils va être acquitté...

LA BOUZULE, *à part.*

Pauvre femme!...

LA MÈRE.

Je suis bien heureuse de voir arriver la fin de
misères... Il va revenir, il va retrouver sa maison et
champs. Il se fera rendre nos bestiaux. C'est pourquo
voulais voir un de ces messieurs.

LA BOUZULE.

Expliquez-vous.

LA MÈRE.

Quinze jours après que les gendarmes sont venus arr
mon fils, M. Claudet a fait déverser les eaux de son u
dans le ruisseau qui passe chez nous et où boivent
bestiaux. Cela a été aussi une des causes de notre ru
Si Etchepare le voit lorsqu'il va revenir, Dieu sai
qu'il fera. Il faut que la justice arrête le mal qu'on
fait.

LA BOUZULE.

La justice!... Ah! madame... Comme cela vau
mieux pour vous, si vous pouviez ne pas vous adre
à elle!

LA MÈRE.

Pourquoi donc? Il y a une justice, c'est pour tout le onde.

LA BOUZULE.

Évidemment.

LA MÈRE.

Est-ce que M. Claudet a le droit de...

LA BOUZULE.

Certainement non.

LA MÈRE.

Alors, je viens demander aux juges qu'on l'en empêche.

LA BOUZULE.

Cela n'est pas aussi simple que vous le pensez, madame. faut d'abord que vous alliez chez un huissier.

LA MÈRE.

Bon.

LA BOUZULE.

Il fera un constat.

LA MÈRE.

Comment?

LA BOUZULE.

Il constatera que votre cours d'eau est empoisonné.

LA MÈRE.

Il n'y a pas besoin de déranger un huissier, monsieur, enfant le verrait.

LA BOUZULE.

C'est la loi.

LA MÈRE.

Et après?

LA BOUZULE.

Après, il vous faudrait aller chez un avoué et prendre jugement.

LA MÈRE.

Enfin! si on ne peut pas faire autrement...

LA BOUZULE.

Ce n'est pas tout. Si M. Claudet conteste les fait président nommera un expert, lequel se transport sur les lieux et ferait un rapport. Vous auriez à prése requête au président pour assigner à bref délai, vu gence... Votre affaire une fois inscrite au rôle... o jugerait lorsque son tour viendrait, après les vacanc

LA MÈRE.

Après les vacances!

LA BOUZULE.

Et ce ne serait pas tout encore. L'avoué de M. Cla pourrait faire défaut, auquel cas il vous faudrait sign le jugement. Puis M. Claudet pourrait former op tion, ou former toute espèce d'exception, faire rendr jugement sur ces exceptions, former appel de ce juge avant de conclure au fond... Tout cela coûterait che

LA MÈRE.

Qui est-ce qui paierait?

LA BOUZULE.

Vous, naturellement, et aussi M. Claudet.

LA MÈRE.

Lui, ça lui est bien égal, il est riche; mais nou n'avons plus rien!

LA BOUZULE.

Il faudra alors demander l'assistance judiciaire.

LA MÈRE.

Cela prendra encore du temps?

LA BOUZULE.

Beaucoup...

LA MÈRE.

Mais, monsieur, on m'avait dit que la justice étai tuite en France...

LA BOUZULE.

La justice est gratuite, seulement les moyens d'arriver
usqu'à elle ne le sont pas, voilà tout.

LA MÈRE.

Et cela durerait?...

LA BOUZULE.

Si M. Claudet fait appel, cela peut durer deux ans...

LA MÈRE.

Ce n'est pas possible!... Est-ce que je n'ai pas le bon
roit pour moi, monsieur?

LA BOUZULE.

Ma pauvre dame, il ne suffit pas d'avoir le bon droit...
'est le Code qu'il faut avoir pour soi.

LA MÈRE.

Je comprends. Ce qu'on appelle la justice, nous autres,
es pauvres, nous ne la connaissons que lorsqu'elle nous
ombe dessus... par le mal qu'elle nous fait... Alors...
ous partirons, nous irons n'importe où... D'abord, je ne
egretterai pas le pays... on nous injurie sur les che-
ins... Etchepare ne supporterait pas cela...

LA BOUZULE.

Sur ce point, la loi vous protège. Déposez une plainte
t l'on poursuivra ceux qui vous insultent...

LA MÈRE.

Je ne crois pas... J'ai déjà déposé une plainte, comme vous
ites... Seulement, celui qui nous causait du mal, on ne
ui a rien fait... Alors, il continue.

LA BOUZULE.

C'est un homme de votre commune?

LA MÈRE.

Oui. Un voisin, un ami de M. Mondoubleau, le député,
abastide.

LA BOUZULE.

Bien... Je ferai mon possible, je vous le promets...

LA MÈRE.

Je vous remercie, monsieur... (*Un silence.*) Alors, vais aller attendre qu'on me rende mon enfant.

LA BOUZULE.

C'est cela...

Elle sort lentement.

SCÈNE III

LA BOUZULE, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, *entrant par la porte du fond.*

Suspension d'audience, monsieur le juge.

LA BOUZULE.

Maître Placat a terminé?...

LE GREFFIER.

Au milieu des applaudissements. On a vu deux ju s'essuyer les yeux. L'acquittement ne fait de doute p personne...

LA BOUZULE.

Tant mieux...

LE GREFFIER.

Monsieur le juge sait la grande nouvelle?...

LA BOUZULE.

Laquelle?

LE GREFFIER.

L'arrivée de M. le Procureur général...

LA BOUZULE.

Du tout... Je ne sais rien.

LE GREFFIER.

M. le procureur général vient d'arriver... Il paraît qu'il sorte la nomination d'un de ces messieurs au poste de nseiller à la Cour d'appel...

LA BOUZULE.

Ah! ah!... Benoît, à votre avis, qui va avoir décroché timbale?... M. Vagret?

LE GREFFIER.

C'était mon opinion... J'ai longtemps hésité entre M. le ocureur et M. le président, et je m'étais décidé pour le procureur. Je crois que je me trompais.

LA BOUZULE.

C'est M. Bunerat qui est nommé?...

LE GREFFIER.

Non, monsieur le juge... Je suis très fier... Je crois que t mon patron qui a l'honneur...

LA BOUZULE.

Monsieur Mouzon!

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le juge.

LA BOUZULE.

Qu'est-ce qui vous fait croire?...

LE GREFFIER.

M. le procureur général m'a chargé de prier M. Mouzon venir lui parler ici avant la fin de l'audience.

LA BOUZULE.

Mes félicitations, mon cher monsieur Benoît.

Entre madame Bunerat.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME BUNERAT, *puis* MADAME VAGR BUNERAT, LE PRÉSIDENT DES ASSISES *et* MOUZ LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

MADAME BUNERAT, *en larmes.*

Oh! mon cher monsieur La Bouzule...

LA BOUZULE.

Qu'est-ce qui vous est arrivé, madame Bunerat?

MADAME BUNERAT.

C'est cet avocat! Quel talent! Quel cœur! Quel tal Je suis brisée d'émotion.

LA BOUZULE.

C'est un acquittement?

MADAME BUNERAT.

On l'espère...

MADAME VAGRET, *entrant.*

Eh bien! mon cher monsieur... vous avez entend fameux avocat! Quel cabotin!

LA BOUZULE.

Il paraît qu'il a ému le jury. C'est un acquittement

MADAME VAGRET.

J'en ai bien peur.

Entre Bunerat, robe noire.

BUNERAT.

Vous savez ce qu'on me dit... M. le procureur gé est ici.

MADAME BUNERAT.

Vraiment!

MADAME VAGRET.

Vous êtes certain?...

LA BOUZULE.

C'est la vérité même... Il apporte à M. Mouzon sa nomination à la Cour de Pau...

BUNERAT.

Mouzon!...

MADAME VAGRET *et* MADAME BUNERAT.

Et mon mari! Nous avions une promesse formelle.

Entre le président des assises, robe rouge.

LE PRÉSIDENT.

Bonjour, messieurs... Vous n'avez pas vu M. le Procureur général?... Vous ne l'avez pas vu?

LA BOUZULE.

Non, monsieur le Président... mais si vous voulez l'attendre...

LE PRÉSIDENT.

Non... Dites-moi, La Bouzule, vous qui êtes un vieux routier... Vous étiez à l'audience?...

LA BOUZULE.

Depuis le tirage au sort du jury... jusqu'à la plaidoirie.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas remarqué que j'aie laissé passer un as de cassation?...

LA BOUZULE.

Non, certes...

LE PRÉSIDENT.

C'est ma bête noire... Je ne pense qu'à ça pendant toute la durée des débats... J'ai beau avoir tout ouvert devant moi le *Manuel du président d'Assises*, en gros caractères, j'ai toujours peur d'oublier une formalité... Voyez-vous l'effet à la Chancellerie?... Je n'ai la conscience tranquille que lorsque les délais sont révolus... (*Un temps.*)

On me dit qu'il y avait des journalistes de Toulouse et Bordeaux.

LA BOUZULE.

Et un de Paris.

LE PRÉSIDENT.

Un de Paris! Vous êtes certain?

LA BOUZULE.

Il est resté debout près du banc des accusés...

LE PRÉSIDENT.

Il est resté debout!... Il y a un journaliste de Paris on le laisse debout!... (*Apercevant le greffier.*) Vous sa cela, monsieur le greffier, et vous ne me prévenez p Voilà comment vous accomplissez vos devoirs!.... A immédiatement lui présenter mes regrets et lui trou une bonne place; vous m'entendez?...

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le Président.

Il va pour sortir.

LE PRÉSIDENT, *courant après lui.*

Dites donc!... (*Bas.*) Tâchez donc de savoir s'il mécontent...

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le Président...

LE PRÉSIDENT.

Et puis... (*Il rencontre à la porte madame Bunerat.*) vous demande pardon, madame.

Il sort en courant, en relevant sa robe.

LA BOUZULE.

Quand j'étais à Montpellier, j'ai connu un vieux té qui avait les mêmes inquiétudes lors de son troisi début.

Entre Mouzon. Saluts très froids.

MADAME BUNERAT, *après un silence.*

Est-il vrai, monsieur Mouzon...

MADAME VAGRET.

... Que M. le procureur général...

BUNERAT.

... Soit arrivé à Mauléon?...

MOUZON, *de très haut.*

Parfaitement....

BUNERAT.

On dit qu'il apporte une nomination de conseiller...

MOUZON.

On le dit.

MADAME BUNERAT.

Et vous ne savez pas?...

MADAME VAGRET.

Vous ignorez?...

MOUZON.

Tout à fait.

BUNERAT.

Rien ne peut vous faire supposer?...

MOUZON.

Rien.

LE GREFFIER, *entrant..*

Voici M. le procureur général...

MADAME BUNERAT.

Mon Dieu!...

Elle arrange ses cheveux. Entre M. le Procureur général. — Belle tête grave et austère.

TOUS, *avec des courbettes, dans un murmure.*

Monsieur le Procureur général...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Je crois que vous pouvez reprendre l'audience, messieurs... Je ne fais que passer à Mauléon. Je me réserve

d'y revenir avant peu et de vous recevoir les uns autres...

TOUS.

Monsieur le Procureur général...

Ils se disposent à sortir.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Monsieur Mouzon, voulez-vous rester ?...

Mouzon s'incline.

MADAME VAGRET, *en sortant.*

Mes respects... J'ai bien l'honneur... Monsieur le cureur général...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *saluant.*

Monsieur le président... Madame... Madame...

BUNERAT, *à sa femme.*

Ça y est!

Ils sortent.

MOUZON, *au greffier qui va sortir.*

Eh bien! mon bon ami, je crois que ma nomina est décidée.

LE GREFFIER.

Je suis bien heureux, monsieur le Conseiller...

Il sort.

SCÈNE V

MOUZON, LE PROCUREUR GÉNÉRAL. *Mouzon se frotte les mains, au comble de la joie.*

MOUZON, *avec obséquiosité.*

Monsieur le Procureur général...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Asseyez-vous. (*Mouzon s'installe.*) Il est arrivé de

reaux, à mon parquet, un dossier qui vous concerne, onsieur le juge d'instruction. (*Cherchant dans sa ser-ette.*) Le voici. (*Lisant.*) *Affaire Mouzon et Fille Pecquet.* ous savez ce que c'est?

OUZON, *ne prenant pas la chose au sérieux et s'efforçant de sourire. Après un long silence.*

Oui, monsieur le procureur général.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

J'attends vos explications.

MOUZON, *de même.*

Vous avez été jeune, monsieur le procureur général.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Pas à ce point-là, monsieur le juge d'instruction.

MOUZON.

Je le reconnais, j'ai un peu dépassé la mesure.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *lisant.*

« Étant en état d'ivresse, ainsi que la fille Pecquet et eux autres femmes de mœurs légères qui l'accompa-naient, le sieur Mouzon a injurié et brutalisé les agents u'il menaçait de révocation. » (*Parlé.*) C'est cela que ous appelez dépasser un peu la mesure?...

MOUZON.

L'expression est faible, en effet...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Et vous laissez accoler, sur un dossier, le nom d'un agistrat avec celui de la fille Pecquet?

MOUZON.

Elle m'avait dit s'appeler Diane de Montmorency.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *continuant.*

« Questionné par nous, commissaire de police, dès le

lendemain matin, sur la qualité d'officier de marine qu avait prise... »

Nouveau regard. Nouveau silence.

MOUZON, *toujours souriant.*

Oui, c'est à cause de mes favoris...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Vraiment?

MOUZON.

Quand je... Enfin... Lorsque je vais à Bordeaux, prends toujours la qualité d'officier de marine, afin sauvegarder la dignité de la magistrature.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Vous en avez le souci bien tardivement.

MOUZON.

Je vous prierai de remarquer, monsieur le Procure général, que je l'avais eu dès le premier moment, puisq j'avais pris soin de sortir de l'arrondissement et mêr du ressort pour...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Je continue : « M. Mouzon nous a fait alors connaît sa véritable qualité de juge d'instruction. Il a invoqué titre pour nous demander d'arrêter les poursuites... »

MOUZON.

L'imbécile! Il a mis ça dans son rapport! Ça, p exemple... c'est d'un manque d'éducation... Non!... c'e une affaire politique, le commissaire est un de nos enn mis... Je lui ai demandé... Enfin... je voulais éviter scandale... Tout le monde en aurait fait autant à n place...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Voilà toutes vos explications?...

MOUZON.

Mes explications... Il est certain, monsieur, que

ous tenez à conserver dans cette conversation les rapports de supérieur à subordonné, je n'en ai pas d'autres vous fournir. Mais si vous vouliez bien me permettre oublier pour un moment votre haute fonction, si vous onsentiez à causer avec moi d'homme à homme, je vous rais qu'il y a là un écart de jeunesse, écart regrettable as doute, mais expliqué par l'ennui profond qui monte s pavés de Mauléon... Allons, j'avais trop bien dîné... y a tous les soirs un tas d'honnêtes gens qui se trouvent ans le même cas... C'est une peccadille qui n'entache honorabilité de personne.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Monsieur, quand on l'honneur d'être magistrat, quand a accepté la mission de juger ses semblables, on est nu à plus de mesure et à plus de dignité que tout autre. e qui n'atteint pas l'honorabilité du justiciable atteint elle du juge. Tenez-vous-le pour dit.

MOUZON.

Du moment, monsieur le Procureur général, que vous e voulez avoir avec moi qu'une conversation officielle, ne me reste plus qu'à vous prier de me faire connaître que vous avez décidé.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Vous ne le devinez pas?

MOUZON.

Je suis juge d'instruction. Vous allez faire de moi un mple juge. C'est une diminution de traitement de cinq nts francs par an. Je l'accepte.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Il m'est malheureusement impossible de me contenter cette simple mesure. Pour parler clairement, je vous prends que M. Coire, le directeur du journal qui nous ursuit de ses attaques, connaît, dans leur ensemble, les its qui vous sont reprochés, et ne consent à ne point

les publier que si vous avez quitté, avant la fin du m
le tribunal de Mauléon. Je me vois donc dans la dou
reuse nécessité de vous demander votre démission.

MOUZON.

Je ne la donnerai pas.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Vous ne la donnerez pas ?

MOUZON.

Je suis désolé de résister à un de vos désirs, mons
le Procureur général, mais je suis très décidé. Je n
donnerai pas.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Mais enfin... vous ignorez donc...

MOUZON.

Je n'ignore rien.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Eh bien ! monsieur, nous vous poursuivrons.

MOUZON.

Poursuivez.

Il se lève.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Ainsi, le scandale qui résultera pour vous de v
comparution devant la Cour, la condamnation prob
ne vous effraient pas ?

MOUZON.

La condamnation est moins probable que vous n
supposez. Je saurai me défendre et choisir mon avo
Quant au scandale, ce n'est pas sur moi qu'il rejail
Je suis garçon et sans famille. Je ne connais perso
ou presque personne à Mauléon, où j'étais comme
exil. Mes amis sont tous à Bordeaux; ils font partie
monde où l'on s'amuse et je ne serai point déconsidé
leurs yeux par le procès en question. Je devrai quitte

gistrature ? J'ai heureusement de quoi vivre, en dehors trois mille cinq cents francs que le gouvernement de République m'alloue chaque année.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

En voilà assez, monsieur. Je vous salue.

MOUZON.

Je vous présente mes respects, monsieur le Procureur néral.

Il sort.

LE CONCIERGE.

C'est monsieur le député... monsieur le Procureur néral... Monsieur le député dit que monsieur le Pro-reur général l'attend.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

En effet. Priez-le d'entrer.

Entre Mondoubleau. Le procureur général va au-devant de lui et lui serre la main.

SCÈNE VI

MONDOUBLEAU, LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

MONDOUBLEAU.

Bonjour, mon cher procureur général.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Bonjour, mon cher député.

MONDOUBLEAU.

Je suis content de vous voir. J'arrive de Paris. J'ai euné hier avec mon ami le Garde des sceaux... Très bête, le gouvernement, pour le quart d'heure.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

A quel sujet?...

MONDOUBLEAU.

On redoute une interpellation. Comme par hasar vous conterai cela... Dites-moi... il paraît que vous ici un jeune substitut qui fait des siennes?

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

M. Ardeuil?

MONDOUBLEAU.

Ardeuil, c'est cela. Eugène est très au courant...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Eugène?

MONDOUBLEAU.

Eugène... mon ami Eugène... le Garde des sceau m'a dit : « Je compte que ton procureur général faire son devoir. »

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Je ne demande pas mieux, mais qu'on me dise en il consiste...

MONDOUBLEAU.

C'est justement ce qu'on veut éviter... Dites-moi, cher ami, vous êtes un cachottier, vous.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Moi?

MONDOUBLEAU.

Vous sollicitez votre changement...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Qui vous a dit?

MONDOUBLEAU.

Qui voulez-vous que ce soit? Il n'y a que lui q sache...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Eug... (*Vivement.*) M. le Garde des sceaux...

MONDOUBLEAU.

Vous voulez être nommé à Orléans? Suis-je bien formé?

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

En effet. Nous y avons de la famille.

MONDOUBLEAU.

Je crois que vous faites partie du mouvement en prération.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Il y a un mouvement en préparation?

MONDOUBLEAU.

Il y en a un. En ce qui concerne M. Ardeuil, le inistre s'est borné à me dire qu'il avait confiance dans tre zèle et votre fermeté.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Monsieur le garde des sceaux peut avoir confiance. J'ai sévir ici de plusieurs côtés et je ne manquerai ni de rmeté ni de zèle, je vous en réponds.

MONDOUBLEAU.

Oui, mais surtout, du tact!... Eugène me l'a répété dix s : « Surtout, pas d'affaires! pas d'affaires!... En ce ment moins que jamais... On nous guette... Donc, le me plat ».

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Soyez tranquille... Il s'agit de Mouzon.

MONDOUBLEAU.

Mouzon... Mouzon le juge d'instruction?

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Oui.

MONDOUBLEAU.

De Mauléon?

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Parfaitement.

MONDOUBLEAU.

Vous n'y pensez pas... Un de mes meilleurs amis... t
bien pensant... Un brave homme ! un excellent ju
plein d'énergie et de discernement... Moi qui ai parlé
lui à Eugène pour le poste de conseiller qui est vacan

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *lui tendant le dossier.*

Vous tombez bien. Je vais vous montrer un papier
le concerne. D'ailleurs ce siège est promis à M. Vag

MONDOUBLEAU.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Voici. Je vais le déférer au conseil supérieur de
magistrature ou le poursuivre devant la Cour d'appel.

MONDOUBLEAU.

Qu'est-ce qu'il a fait ?

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Lisez.

MONDOUBLEAU, *après avoir jeté un coup d'œil sur l
dossier qui lui a été donné.*

Évidemment... Enfin, il n'y a rien là... En somme
vous vous tenez tranquille, personne n'en saura r
Pas de scandale... La magistrature est assez attaquée
ce moment pour que nous ne fournissions pas des ar
à ses ennemis.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Malheureusement, Coire est au courant et menace
tout raconter dans son journal, à moins que M. Mou
ne soit éloigné de Mauléon...

MONDOUBLEAU.

Diable...

Il se met à rire.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Qu'est-ce qui vous fait rire ?...

MONDOUBLEAU.

Bien... une idée baroque... une plaisanterie... (*Il rit.*) es donc... mais n'allez pas vous fâcher, hein ?... c'est e plaisanterie...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Dites...

MONDOUBLEAU.

e pensais... Je vous dis, une idée baroque... En nme... En somme, si vous proposiez Mouzon, pour le ge de conseiller à Pau, vous feriez plaisir à tout le nde...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Mon cher député...

MONDOUBLEAU.

Puisque c'est pour rire... C'est pour rire, une simple isanterie... Seulement, ce qu'il y avait d'amusant dans que je vous disais, c'est que vous donneriez à la fois isfaction à Coire, à moi, à Mouzon et à Eugène, qui ne ut pas de scandale...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Mais c'en serait un...

MONDOUBLEAU.

Erreur. En politique, il n'y a de scandale que lorsqu'il publicité...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Mais enfin...

MONDOUBLEAU.

e suis de votre avis. Je sais bien tout ce que l'on peut e... Je vous le répète, je dis cela pour badiner... Et ez-vous ce qui est curieux, vraiment... quand on réflé- t ?... C'est que cette solution fantaisiste est la seule qui it pas de sérieux inconvénients... apparents... Mais ... Si vous laissez Mouzon ici, Coire raconte tout. Si s le poursuivez, vous donnez à une certaine presse

une occasion qu'elle ne laissera pas échapper, de s
une des bases de la société. Parfaitement. Ces gens-l
regardent pas aux moyens. Ils solidariseront la magi
ture tout entière avec Mouzon... Ce ne sera pas Mo
qui sera un paillard, ce sera le tribunal, la Cour de P
Il y aura de la boue sur toutes les toges...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Mais vous ne pouvez pas me demander sérieuseme

MONDOUBLEAU.

Savez-vous ce que nous devrions faire... Allons
causer avec Rollet, le sénateur... il demeure à
pas...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Je vous assure...

MONDOUBLEAU.

Venez... venez... Vous lui direz un mot pour Orlé
en même temps... Qu'est-ce que vous risquez?... Je
dis que ma solution est la meilleure... Vous y arriv
allez!... Je vous emmène...

Il le prend par le bras.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Mon Dieu, j'avais justement un mot à lui dire, à Ro

Entre le greffier.

LE GREFFIER.

Monsieur le Procureur général...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Où en est-on?... Le verdict?...

LE GREFFIER.

Pas encore... M. Vagret vient de répliquer...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Le jury est dans la chambre des délibérations?

LE GREFFIER.

on. monsieur le procureur général... Il allait y passer sque M. Vagret a demandé une suspension d'audience...

MONDOUBLEAU.

n voilà une idée... Enfin !... Allons, mon cher ami... s y viendrez !...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *faiblement.*

amais ! Jamais !

Ils sortent.

SCÈNE VII

GREFFIER, *puis* LE CONCIERGE, *puis* MADAME AGRET, LE PRÉSIDENT DES ASSISES, BUNERAT, ADAME BUNERAT *et* VAGRET.

LE GREFFIER, *très ému.*

est admirable !

LE CONCIERGE, *entre-bâillant la porte du fond.*

onsieur Benoît... Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

LE GREFFIER.

dmirable ! Notre procureur vient d'être admirable... et Etchepare est la dernière des canailles...

Entre madame Vagret, très émue. Le greffier va à elle. Le concierge disparaît.

MADAME VAGRET.

u ! mon Dieu !

LE GREFFIER.

adame Vagret, je ne suis qu'un simple greffier... mais nettez-moi de vous le dire, c'est admirable !...

MADAME VAGRET.

Admirable.

LE GREFFIER.

Monsieur Vagret l'a-t-il assez fichu dans sa poc l'avocat de Bordeaux !...

MADAME VAGRET.

N'est-ce pas ?

LE GREFFIER.

Est-elle assez certaine, maintenant, la condamnatic mort !...

MADAME VAGRET.

Certaine !...

LE GREFFIER.

Madame, les jurés regardaient cet Etchepare, ce ba avec des yeux qui me faisaient peur... Au fur et à me que M. Vagret parlait, on sentait qu'ils auraient v eux-mêmes lui faire son affaire, à ce misérable !

MADAME VAGRET.

Je l'ai remarqué...

LE GREFFIER.

Je vous demande pardon, madame, je m'oublie... il y a des moments où l'on est si content, si content, les distances ne comptent plus.

MADAME VAGRET.

Vous avez raison, mon cher Benoît.

Entrent le Président des assises et Bunerat.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! Madame, que je vous félicite !... Nous la tenor condamnation capitale...

MADAME VAGRET.

N'est-ce pas, monsieur le Président, que cette fois la tenons ?...

LE PRÉSIDENT.

C'est certain... Mais où est-il notre triomphate Sublime, il a été sublime... N'est-ce pas, Bunerat ?

BUNERAT.

h ! monsieur le Président, par la façon dont vous avez
sidé, vous aviez si bien préparé les choses...

LE PRESIDENT.

on Dieu, je ne dis pas que je ne sois pour rien
s le résultat, mais il faut rendre justice à Vagret. (*A*
dame Vagret.) Vous devez être bien contente, bien fière
ien heureuse, ma chère madame.

MADAME VAGRET.

h ! oui, monsieur le Président...

LE PRÉSIDENT.

ais quelle idée, par exemple, de demander une sus-
sion ?... Est-ce qu'il est souffrant ?...

MADAME VAGRET.

on Dieu !

LE PRÉSIDENT.

on. Le voici.

Entre Vagret. Il est soucieux.

MADAME VAGRET.

n ! mon ami !...

Elle lui prend la main dans les siennes. Elle ne peut en dire plus long, suffoquée par des larmes de joie.

LE PRÉSIDENT.

est admirable !

BUNERAT.

ne puis m'empêcher de vous féliciter également...

VAGRET.

aiment, je suis confus... Tout le mérite vous revient,
sieur le Président...

LE PRÉSIDENT.

s du tout... Savez-vous ce qui a tout enlevé ?...

Il allume une cigarette.

VAGRET.

Non ?

LE PRÉSIDENT.

C'est lorsque vous vous êtes écrié : « Messieurs les ju vous avez des maisons, des fermes, des biens; vous des épouses aimées et des filles tendrement chéri Prenez garde... » (*Parlé.*) Là, vous étiez superbe ! (*Re nant.*) « Prenez garde, si vous laissez de tels crimes im nis, prenez garde, si vous vous laissez égarer par l' quente sentimentalité de la défense; prenez garde, di si vous faillissez à votre rôle de justiciers, que quelq là-haut ne ramasse le glaive échappé à vos mains dél et ne fasse retomber sur vous et sur les vôtres le que vous n'aurez pas vengé !... » C'est très beau, ça. ça a fait un rude effet !

BUNERAT.

Mais c'est vous, mon cher président, qui les ave plus fortement secoués tantôt, lorsque, rappelant fo propos que l'accusé aimait la vue du sang...

LE PRÉSIDENT.

Ah ! oui, ça a assez porté...

TOUT LE MONDE.

Quoi ? Quoi ?

BUNERAT.

Monsieur le président pose cette question : « Le m du crime, n'avez-vous pas égorgé deux moutons? « Oui », répond l'accusé... Et alors, M. le Présiden regardant bien en face...

LE PRÉSIDENT.

Oui, je lui ai dit : « Vous vous exerciez, n'est-ce pas (*A Vagret.*) Enfin, si j'ai eu une petite influence su résultat, c'est à vous que reviendra la plus grande de l'honneur de la journée.

VAGRET.

Vous me félicitez trop.

LE PRÉSIDENT.

certes... Et votre péroraison! (*Avec une curiosité*
e.) Vous étiez réellement, n'est-ce pas, sous le coup
grande émotion, d'une très grande émotion.

VAGRET, *grave.*

oui, sous le coup d'une grande émotion, d'une très
émotion.

LE PRÉSIDENT.

s êtes devenu très pâle en regardant le jury et vous
jouté d'une voix blanche : « Messieurs, je vous
de la tête de cet homme! »

VAGRET, *les yeux fixes.*

LE PRÉSIDENT.

s avez ensuite fait signe à l'avocat...

VAGRET.

Je croyais qu'il aurait eu quelque chose à ajouter...

LE PRÉSIDENT.

pourquoi avoir retardé le verdict?... Vous aviez la
e.

VAGRET.

ement.

LE PRÉSIDENT.

st-ce que vous voulez dire?

VAGRET.

est produit, pendant mon réquisitoire, un fait qui
oublié...

LE PRÉSIDENT.

ait?

BUNERAT.

l fait?

VAGRET.

un fait... mais... enfin... (*Un silence.*) Je vous
de pardon, je suis très fatigué...

LE PRÉSIDENT.

Je comprends très bien votre émotion, mon cher V
On l'a toujours, lors de sa première condamnation à m
mais... vous verrez, on s'y fait... (*En sortant, à Bur*
C'est vrai qu'il a l'air très fatigué...

BUNERAT.

Je le crois trop sensible pour ses fonctions...

VAGRET.

En sortant de l'audience, j'ai rencontré M. le Proc
général... Je lui ai demandé d'urgence de me donn
moment d'entretien... Je voudrais causer seul avec
et avec vous, monsieur le Président.

BUNERAT.

Comme vous voudrez.

MADAME VAGRET.

J'ai peur que tu sois souffrant, mon ami... Je rest
Je reviendrai aussitôt que ces messieurs seront part

VAGRET.

Oui.

MADAME BUNERAT, *en sortant, à son mari.*

En voilà un qui va faire une bêtise.

BUNERAT.

Cela ne nous regarde pas.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

VAGRET, LE PRÉSIDENT DES ASSISES,
puis le PROCUREUR GÉNÉRAL.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce que vous vous seriez aperçu d'une faute co
par moi dans la direction des débats ?

VAGRET.

, s'il y a eu une faute, c'est moi qui l'ai commise.

Entre le Procureur général.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

y a-t-il de si grave, mon cher procureur?

VAGRET.

ri... Je suis troublé au delà de ce que je puis dire...
esoin que vos deux consciences me rassurent...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

lez...

VAGRET.

t un ensemble de faits... l'attitude de l'accusé... cer-
particularités, qui m'avaient échappé, ont fait
dans mon esprit un doute sur la culpabilité de cet
ne.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

avait trace de ces faits, de ces particularités dans
sier?

VAGRET.

faitement.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

ocat l'a étudié, ce dossier?

VAGRET.

urellement.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

rs?... De quoi vous préoccupez-vous?

VAGRET.

s si cet homme n'était pas coupable?

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

ury décidera. Nous n'avons tous qu'à nous incliner
t sa réponse.

VAGRET.

mettez-moi, monsieur le Procureur, de vous dire
ent ma conviction a été ébranlée.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Je ne veux pas le savoir. Tout ceci est affaire votre conscience et vous. Vous avez le droit d'expos scrupules au jury. Vous connaissez l'adage : « La est serve, mais la parole est libre. »

VAGRET.

Je vais suivre votre conseil.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Je ne vous donne pas de conseil.

VAGRET.

Je vais exposer mes doutes au jury.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

C'est l'acquittement.

VAGRET.

Que voulez-vous ?

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *colère.*

Faites ce que vous voudrez ; seulement, je tiens dire une chose, cher monsieur. Lorsqu'on médite coups d'éclat, on a le courage de les accomplir tou On a le courage d'accepter seul la responsabilité d tises que l'on peut commettre... Vous êtes plus vous, et vous savez trouver le moyen de ne pas subi les conséquences de vos hésitations...

VAGRET.

Moi, habile ! comment ?...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Allons ! Allons ! Nous ne sommes pas des enfants vois très bien le traquenard où vous m'avez attiré. tenant, vous êtes à couvert, vous. Si, à la Chance on vous reproche votre attitude, vous répondrez qu avez consulté votre supérieur, et c'est moi qui s victime... Me voilà, moi, une affaire sur les bras Chancellerie... Vous ne vous préoccupez pas de ma

i des intérêts qui vous sont étrangers ; il vous passe
ia cervelle je ne sais quelles billevesées et vous
rendez malgré moi responsable. Encore une fois,
rès habile, je vous félicite, mais je ne vous remercie

VAGRET.

s ne m'avez pas compris, monsieur le procureur
al. Je n'entends nullement me dégager sur vous des
isabilités que je vais assumer... Ce n'est pas au
nt où je dois être nommé conseiller que je com-
is une pareille faute. Je vous dis mon trouble et je
lemande conseil. Voilà tout.

LE PRÉSIDENT DES ASSISES.

z-vous une certitude ?

VAGRET.

j'avais une certitude, est-ce que je demanderais
i ! (*Un silence.*) Si seulement nous avions un cas de
ion, un bon...

LE PRÉSIDENT DES ASSISES, *furieux.*

est-ce que vous dites ? Un cas de cassation ! Basé sur
bli ou une erreur de ma part, n'est-ce pas !... Eh
vous avez de l'imagination, mon cher procureur...
s vient je ne sais quels doutes, je ne sais quelles
tudes, et pour obtenir la paix de votre conscience
ivement troublée, vous me priez de vouloir bien me
e en faute ! C'est commode, en vérité, de se décharger
sur d'autres qui ont fait leur devoir des erreurs
a pu commettre.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *doucement.*

effet :

LE PRÉSIDENT DES ASSISES.

la Chancellerie, en parlant de moi, on dira : « Qu'est-
e c'est que ce conseiller qui n'est même pas capable
ésider une session d'assises à Mauléon ! » Un homme

que nous avons eu tant de peine à faire condamner
me sacrifier, moi, à cette fripouille ! Ah ! non ! Ch
un autre moyen, mon cher monsieur : ce n'est pas
là que vous emploierez, je vous le garantis.

VAGRET.

J'en chercherai donc d'autres, mais je ne laisser
les choses dans l'état où elles sont...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

Faites ce que vous voudrez, mais reconnaissez
ne vous ai donné aucun conseil, ni dans un sens n
l'autre.

VAGRET.

Je le reconnais.

LE PRÉSIDENT DES ASSISES.

Lorsque vous serez décidé à reprendre l'audience,
nous préviendrez...

VAGRET.

Je vous préviendrai.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *au président.*

Laissons-le...

Ils sortent

SCÈNE IX

VAGRET, MADAME VAGRET.

MADAME VAGRET.

Qu'est-ce qu'il y a ?

VAGRET.

Rien.

MADAME VAGRET.

Rien ? Tu es tout sombre, et, cependant tu viens d'
un succès qui comptera dans ta carrière.

VAGRET.

st ce succès-là qui m'effraie.

MADAME VAGRET.

t'effraie ?

VAGRET.

, j'ai peur.

MADAME VAGRET.

ur de quoi ?

VAGRET.

voir été trop loin.

MADAME VAGRET.

p loin !... Est-ce qu'il ne mérite pas dix fois la mort, ssassin ?

VAGRET, *après un silence.*

es bien certaine, toi, qu'il est un assassin ?

MADAME VAGRET.

VAGRET, *à voix basse.*

bien... moi...

MADAME VAGRET.

?

VAGRET.

, je n'en sais plus rien.

MADAME VAGRET.

n Dieu !...

VAGRET.

, il s'est produit en moi, au cours de mon réquisi- une chose effrayante... Pendant que moi, ministère c, moi, accusateur officiel, j'exerçais ma fonction, utre moi-même examinait la cause avec sang-froid ; oix intérieure me reprochait ma violence et me glis- ans l'esprit un doute qui a grandi... Il s'est livré non âme une lutte douloureuse, et grave, et cruelle... j'ai eu, en terminant, cette émotion dont parlait le lent, si j'ai demandé la peine avec cette voix éteinte,

c'est que j'étais à bout de forces, c'est que dans ce bat, ma conscience était sur le point de l'emport me suis hâté de terminer, parce que j'avais peur voix n'éclatât malgré moi... Lorsque j'ai vu que l' restait assis et ne prenait pas la parole pour di choses que j'aurais voulu qu'il dît au jury... alor vraiment eu peur de moi-même, peur de mes act mes paroles, de leurs épouvantables conséquences voulu gagner du temps...

MADAME VAGRET.

Mais, mon ami, toi, tu as fait ton devoir ; l'avoc pas fait le sien : cela ne te regarde pas.

VAGRET.

Toujours la même réponse... Si j'étais un ho homme, tout à l'heure, à la reprise de l'audience, je au jury le doute qui m'étreint ; je lui ferais con comment il s'est levé en moi... J'appellerais son att sur un point que je lui ai caché volontairement que je croyais que le défenseur le lui signalerait.

MADAME VAGRET.

Tu comprends, mon cher ami, combien je respe scrupules, mais permets-moi de te dire tout de mêm ce n'est pas toi qui auras déclaré Etchepare coupal non, ce sera le jury... Si quelqu'un doit être troublé Me Placat, ce n'est pas toi...

VAGRET.

Moi, je devrais représenter la Justice !

MADAME VAGRET.

Voilà un accusé qui t'arrive avec des condamn antérieures, avec tout un ensemble écrasant de ci tances établissant sa culpabilité. Il est défendu par Par un maître du barreau, renommé pour sa cons autant que pour son habileté et son talent oratoir exposes les faits au jury. Si le jury te donne rais

vois pas en quoi ta responsabilité de magistrat est
ragée.

VAGRET.

Celle du magistrat, je ne sais. Celle de l'homme, cer-
nement... Non! je n'ai pas le droit de me taire; je n'en
pas le droit... Je te dis qu'il y a dans cette affaire une
ite de circonstances dont personne n'a parlé et qui est
nature à me faire croire à l'innocence de l'accusé...

MADAME VAGRET.

Mais... ces circonstances, comment les as-tu ignorées
qu'ici ?

VAGRET, *la tête basse.*

Crois-tu donc que je les aie ignorées ?... Vais-je oser
t te dire, mon Dieu !... Je ne voudrais pas que nul
uffrît par ma faute... Eh bien !... Oh ! que j'ai honte à
ouer cela, à le dire tout haut, après me l'être avoué à
oi-même ! Eh bien ! en étudiant ce dossier, je m'étais
lement mis dans la tête, d'avance, qu'Etchepare était
criminel, que lorsqu'un argument en sa faveur se pré-
ntait à mon esprit, je le rejetais loin de moi, en haus-
t les épaules... Sur les faits dont je te parle et d'où
né mon doute... j'ai d'abord cherché uniquement à
prouver que ces faits étaient faux, prenant dans les
positions des témoins seulement ce qui pouvait en
nbattre l'exactitude, repoussant tout le reste, avec une
royable naïveté dans la mauvaise foi... Et à la fin, pour
siper mes derniers scrupules, je me suis dit comme
: « C'est l'affaire de la défense et non la mienne !... »
oute et vois jusqu'à quel point l'exercice de la profes-
n de magistrat nous déforme, nous rend injustes et
els ; j'ai eu, moi... j'ai eu un mouvement de joie
bord lorsque j'ai vu que le président, dans son inter-
atoire, laissait dans l'ombre l'ensemble de ces petits
s. Ça, c'est le métier ! tu entends, le métier ! Ah ! pau-
s êtres que nous sommes ! les pauvres êtres !

MADAME VAGRET.

Peut-être que le jury ne condamnera pas ?

VAGRET.

Il condamnera.

MADAME VAGRET.

Ou qu'il accordera des circonstances atténuantes.

VAGRET.

Non. Je l'ai trop adjuré de les refuser... Ai-je été as ardent, mon Dieu ! assez violent ?...

MADAME VAGRET.

C'est vrai... Pourquoi as-tu développé ta thèse avec t de passion ?

VAGRET.

Ah ! pourquoi ! pourquoi ! Longtemps avant l'audien il était si bien entendu pour tout le monde que l'acc était le coupable !... Et puis, m'avait-on assez monté tête, m'avait-on assez grisé ! J'étais le porte-parole l'humanité, je devais rassurer les campagnes, rendre paix aux familles, que sais-je encore ! Alors moi, senti qu'il fallait me montrer à la hauteur du rôle m'était confié. Mon premier réquisitoire avait été rel vement modéré... Mais lorsque j'ai vu le célèbre avo faire pleurer les jurés, je me suis cru perdu; j'ai senti l'accusation m'échappait. Contrairement à mes habitu j'ai répliqué. Lorsque je me suis levé de nouveau, j'é comme un combattant qui vient d'entrevoir la défait qui lutte avec désespoir. A partir de ce moment-là, Et pare n'existait plus pour ainsi dire. Je n'avais plu souci de défendre la société ou de soutenir l'accusati je luttais contre l'avocat ; c'était un tournoi d'orateurs, concours de comédiens ; il me fallait en sortir vainqu à tout prix. Il me fallait convaincre le jury, le repren lui arracher les deux « oui » du verdict. Il ne s'agis plus d'Etchepare, je te dis ; il s'agissait de moi, de

ité, de ma réputation, de mon bonheur, de mon ave-
. . C'est honteux, je te le répète, c'est honteux ! A tout
, je voulais éviter l'acquittement que je sentais cer-
n. Et j'ai tellement eu peur de ne pas y réussir, que
employé tous les arguments, les bons et les pires,
me celui qui consiste à représenter à ces hommes
res leurs maisons en flammes, les leurs assassinés.
parlé de la vengence de Dieu sur les juges sans sévé-
. Et tout cela de bonne foi... ou plutôt sans conscience,
s un coup de passion, dans un coup de colère contre
ocat que je haïssais alors de toutes mes forces... Le
cès a été plus grand que je ne voulais ; le jury est prêt
obéir, et moi, ma chère amie je me suis laissé féli-
er et j'ai serré des mains qui se tendaient vers moi...
ilà ce que c'est qu'un magistrat !

MADAME VAGRET.

Console-toi. Il n'y en a peut-être pas dix en France qui
raient agi autrement.

VAGRET.

Tu as raison. Seulement... si l'on réfléchit, c'est préci-
ment cela qui est épouvantable.

LE GREFFIER, *entrant.*

Monsieur le Procureur, M. le Président fait demander
and on pourra reprendre la séance.

VAGRET.

Tout de suite.

MADAME VAGRET

Qu'est-ce que tu vas faire ?

VAGRET.

Mon devoir d'honnête homme.

Il se dispose à sortir.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Le décor du 2e acte.

SCÈNE PREMIÈRE

BUNERAT, LE PRÉSIDENT DES ASSISES, *puis* VAGE

BUNERAT.

Eh bien ! monsieur le président, voilà une ses
finie.

LE PRÉSIDENT, *en robe rouge.*

J'ai eu une peur bleue que ces animaux-là me fa
manquer mon train... C'est que je chasse demain su
étangs de Cambo, mon cher ami, et après le train
soir, bernique... (*Regard à la montre.*) Oh ! j'ai encore
heure et demie...

BUNERAT.

Qu'est-ce que vous dites de cela, monsieur le prési

LE PRÉSIDENT.

De quoi ?... De l'acquittement ?... Qu'est-ce que
voulez que ça me fasse ?... Au contraire, j'aime n
cette solution : je suis sûr que l'avocat ne dénicher

que vice de forme inattendu... Où est mon carton à
eau ?

Il va monter sur une chaise pour atteindre ce carton qui est sur un meuble. Bunerat le précède.

BUNERAT.

vous en prie, monsieur le président... (*Du haut de
haise.*) Je crois bien que j'aurai encore le plaisir de
recevoir à la prochaine session.

Soupir, en tendant le carton à chapeau.

LE PRÉSIDENT.

plaisir sera partagé, mon cher ami...

Il tire du carton un petit chapeau rond.

BUNERAT.

oulez-vous une brosse ?... Voilà la brosse de Mouzon...
pir.) Ah ! mon Dieu... quand donc quitterai-je Mau-
?... J'aimerais tant habiter Pau !...

LE PRÉSIDENT.

ah ! c'est une ville bien surfaite, allez...

BUNERAT.

ne sera pas encore cette fois que des fonctions nou-
es m'y enverront ?...

LE PRÉSIDENT.

vous désolez pas... L'hiver, oui, on y est très bien...
s l'été... ah !... l'été...

BUNERAT.

n'est pas moi qui suis nommé ?

LE PRÉSIDENT.

h ! vous le savez déjà ?...

BUNERAT.

ui... je... oui... c'est-à-dire que j'ignorais que ce fût
iel...

LE PRÉSIDENT, *brossant son chapeau et apercevant* *bosse.*

Il est déjà bossué... Au temps où nous sommes chapeaux qu'on nous vend pour du feutre, mon c'est du carton, tout simplement...

BUNERAT.

C'est vrai... Oui, j'ignorais que ce fût offic M. Mouzon est bien heureux...

Entre Vagret en civil.

LE PRÉSIDENT.

Tiens ! voilà ce cher monsieur Vagret... Déjà rhabil Oui, vous êtes chez vous... vous... Moi, il faut que je paquète tout cela... Où diable est le carton de ma r (*Bunerat fait un pas pour aller le lui chercher et reste i bile.*) C'est curieux... ça... qu'est-ce qu'on en a fait ?... cette armoire... Vous ne l'avez pas vu, mon cher mon Bunerat ?...

BUNERAT.

Non.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! le voici... et ma jaquette dedans... (*Il ouvre le ca et en retire sa jaquette qu'il pose à côté sur la table* bien ! vous les avez fait acquitter, mon cher monsie Vous êtes content ?...

VAGRET.

Je suis très heureux...

LE PRÉSIDENT.

Et si ce sont des assassins ?

VAGRET.

J'ai pour me consoler le mot de Berryer : « Il mieux laisser dix coupables en liberté que de frapp innocent. »

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes d'un tempérament sensible.

VAGRET.

faut donc avoir un cœur de pierre, pour être magis-
e

E PRÉSIDENT, *ficelant le carton où il a mis sa toque.*

faut s'élever au-dessus des petites misères humaines.

VAGRET.

u-dessus des misères des autres...

LE PRÉSIDENT.

ame...

VAGRET.

s'appelle de l'égoïsme...

LE PRÉSIDENT.

est pour moi que vous dites cela?...

VAGRET.

our nous trois.

BUNERAT.

u revoir, messieurs... Au revoir.

Poignée de main à chacun. Il sort.

SCÈNE II

VAGRET, LE PRÉSIDENT DES ASSISES.

LE PRÉSIDENT, *retirant sa robe.*

n cher procureur, je vous prierai de modérer vos
les.

VAGRET.

! je vous jure que je les modère, mon cher prési-
... Si je laissais parler mon cœur, vous entendriez
choses fort désagréables...

LE PRÉSIDENT, *en bras de chemise.*

Est-ce que vous oubliez à qui vous vous adressez suis conseiller à la cour, monsieur le procureur République.

VAGRET.

Encore une fois, je ne parle pas que pour vous, sieur. Les choses désagréables que je pourrais dire condamneraient aussi. Je pense à ces pauvres gens...

LE PRÉSIDENT, *brossant sa robe.*

Quels pauvres gens? Les accusés de tantôt?... enfin, ils sont acquittés... Qu'est-ce que vous voul plus... qu'on leur fasse des rentes?...

VAGRET.

Ils sont acquittés, c'est vrai, mais ils sont condam tout de même. Ils sont condamnés au malheur pour leur vie...

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que vous racontez là?...

VAGRET.

Et par votre faute, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT, *s'arrêtant de plier sa robe.*

Par ma faute!

VAGRET.

Ce qui est singulièrement grave, c'est que vous sachiez pas, c'est que vous ne vous soyez pas aperç mal que vous avez fait...

LE PRÉSIDENT.

Quel mal? J'ai fait du mal, moi?

VAGRET.

Oui. Quand vous avez révélé à Etchepare que sa fe avait été jadis condamnée pour recel, et qu'elle avai séduite avant qu'il ne l'épousât... Quand vous avez cela, vous avez fait une vilaine action...

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes un don Quichotte... Est-ce que vous croyez qu'Etchepare n'était pas au courant de tout?

VAGRET.

Si vous aviez vu son émotion lorsque sa femme, à qui vous demandiez si ces faits étaient exacts, a répondu oui, vous seriez bien certain comme moi qu'il ne savait rien.

LE PRÉSIDENT, *renfermant sa robe dans le carton.*

Et quand même! Vous prêtez à ces gens-là des susceptibilités qu'ils n'ont pas.

VAGRET.

Ces gens-là ont un cœur, comme vous et moi, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Admettons-le... Est-ce que mon devoir ne me forçait pas à faire ce que j'ai fait?

VAGRET.

Je n'en sais rien.

LE PRÉSIDENT, *toujours en bras de chemise.*

C'est la loi qui est coupable, alors? Oui?... Eh bien! monsieur, si moi j'ai fait mon devoir, et je l'ai fait, — vous, vous manquez au vôtre en attaquant la loi dont vous êtes le serviteur fidèle et que je suis fier, moi, de représenter.

VAGRET.

Il n'y a pas de quoi.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur!

VAGRET.

C'est une monstruosité, je vous dis, qu'on puisse reprocher à un accusé, innocent ou coupable, une faute qu'il a commise dix ans plus tôt, et qu'il a expiée. Oui, mon-

sieur, c'est révoltant, qu'après avoir châtié, la loi ne pa donne pas.

LE PRÉSIDENT, *qui a mis sa jaquette et son chapeau.*

Si vous trouvez que la loi est mauvaise, faites-la cha ger... Présentez-vous à la députation...

VAGRET.

Hélas ! .. Si j'étais député, il est probable que je fer comme les autres et qu'au lieu de songer à cela, je penserais qu'à calculer la durée probable du ministère

LE PRÉSIDENT, *son carton sous le bras.*

Dans ce cas... Est-ce que le concierge...

VAGRET, *touchant une sonnette.*

Il va venir... Alors, c'est M. Mouzon qui est nomm ma place ?...

LE PRÉSIDENT.

C'est M. Mouzon...

VAGRET.

Parce qu'il est le valet d'un député, d'un Mondoubleau

LE PRÉSIDENT.

Je ne supporterai pas que vous disiez devant moi mal de M. Mondoubleau...

VAGRET.

Vous songez que vous pourrez avoir besoin de lui.

LE PRÉSIDENT.

Parfaitement. (*Paraît le concierge.*) Voulez-vous porter cela jusqu'à mon hôtel, mon ami ?... L'hôtel est près de la gare... Vous le reconnaîtrez bien, mon f tionnaire est à la porte .. (*Il lui donne ses cartons.*) revoir, mon cher Vagret... sans rancune.

Il sort. Vagret met son chapeau et se dispose égalem à sortir.

SCÈNE III

VAGRET, LE GREFFIER, *puis* ETCHEPARE.

LE GREFFIER.

Vous partez, monsieur le procureur?

VAGRET.

Oui.

LE GREFFIER.

Vous ne voyez pas d'inconvénient, alors, à ce que je asse entrer ici Etchepare qui attend dans le couloir les ormalités de levée d'écrou et qui se plaint d'être en butte la curiosité de chacun?...

VAGRET.

Certes!

LE GREFFIER.

Je dirai aussi qu'on conduise ici sa femme lorsqu'elle ortira du greffe.

VAGRET.

Parfaitement.

LE GREFFIER.

Je vais prévenir les gardes... mais la femme Etchepare e pourra être mise immédiatement en liberté...

VAGRET.

Parce que?...

LE GREFFIER.

Elle est retenue pour une autre cause. Elle est prévenue d'outrages à un magistrat dans l'exercice de ses nctions.

VAGRET.

Ce magistrat, c'est M. Mouzon?

LE GREFFIER.

Oui, monsieur le juge.

VAGRET.

Je vais m'efforcer d'arranger cela.

LE GREFFIER.

Au revoir, monsieur le procureur.

VAGRET.

Au revoir.

LE GREFFIER, *à la porte*.

Etchepare... entrez... vous serez mieux pour attend ici votre mise en liberté définitive... Cela ne va plus ét bien long.

ETCHEPARE.

Merci, monsieur.

SCÈNE IV

LE GREFFIER, ETCHEPARE.

LE GREFFIER.

Eh bien! vous voilà donc acquitté, mon pauvre am Voilà une affaire finie.

ETCHEPARE.

Elle est finie pour la justice, monsieur, elle n'est p finie pour moi. Je suis acquitté, c'est vrai, mais j'ai malheur dans ma vie.

LE GREFFIER.

Vous ignoriez...

ETCHEPARE.

Oui, monsieur.

LE GREFFIER.

Il y a si longtemps... vous lui pardonnerez...

ETCHEPARE.

Ces choses-là, monsieur, un Basque ne les pardonne mais... C'est comme si la foudre était tombée sur mon eur... Et tout le malheur qui nous est arrivé, c'est elle ui en est la cause,.. Dieu s'est vengé... Tout est perdu...

LE GREFFIER, *après un silence.*

Je vous plains... je vous plains.

ETCHEPARE.

Merci, monsieur... (*Un temps.*) Puisque vous êtes si bon, onsieur, voulez-vous permettre à ma mère qui est là ans le couloir, et qui m'attend, de venir me parler?

LE GREFFIER.

Je vais vous l'envoyer. Adieu.

ETCHEPARE.

Adieu.

Le greffier sort. Entre la mère d'Etchepare.

SCÈNE V

ETCHEPARE, SA MÈRE.

TCHEPARE. *Il prend la tête de sa mère contre sa poitrine.*

Ma pauvre vieille maman, comme le chagrin de ces ois mois vous a changée!...

LA MÈRE.

Mon pauvre enfant, comme tu as dû souffrir!

ETCHEPARE.

Cette femme!...

LA MÈRE.

Oui, on vient de m'apprendre...

ETCHEPARE.

Pendant dix ans, j'ai vécu avec cette voleuse... av
cette misérable!... Comme elle savait mentir!... Ah!
quand j'ai entendu ce juge lui dire : « Vous avez été co
damné pour vol, de complicité avec votre amant » et qu
devant tout ce public, elle a avoué.., voyez-vous, mama
j'ai cru que le ciel s'écroulait sur ma tête... et lorsqu'el
a reconnu qu'elle avait été la maîtresse de cet homme
je ne sais plus ce qui s'est passé!... ni qui j'aurais vou
tuer, du juge qui disait ces choses avec cette indifféren
ou d'elle, qui les avouait en se détournant de moi... Ensuit
j'ai été sur le point de me reconnaître coupable, m
l'innocent... pour ne plus savoir, pour être délivré... ma
j'ai pensé à vous et aux enfants!... (*Un long silence.*) Allon
Il faut décider ce que nous allons faire... Vous les av
laissés à la maison?

LA MÈRE.

Non. J'ai été forcée de les envoyer chez notre cousin
à Bayonne... Nous n'avons plus de maison, nous n'avo
plus rien... Nous sommes ruinés... D'ailleurs, j'avais pi
notre pays en horreur... Les femmes s'écartaient et
signaient quand je les rencontrais; à l'église, elles r
laissaient toute seule au milieu d'une place vide... Déjà
j'avais dû retirer les enfants de l'école...

ETCHEPARE.

Mon Dieu!...

LA MÈRE.

Personne ne leur parlait plus. Un jour, Georges
allé provoquer le plus grand, ils se sont battus, et, comm
Georges avait été le plus fort, l'autre, pour se venger,
appelé fils d'assassin...

ETCHEPARE.

Et alors Georges...

LA MÈRE.

Il est revenu en pleurant et il n'a plus voulu sortir de la maison. C'est alors que je les ai envoyés à Bayonne.

ETCHEPARE.

Voilà ce que nous allons faire. Partez. Retrouvez-les. Demain ou ce soir, je vous aurai rejoints. Il y a là-bas des Compagnies d'émigration pour les Amériques... on vous prendra tous les quatre, en nous faisant crédit du passage à cause des enfants.

LA MÈRE.

Et lorsqu'ils demanderont leur mère..,

ETCHEPARE, *après un silence.*

Vous leur répondrez qu'elle est morte.

Entre Yanetta que quelqu'un fait entrer.

YANETTA.

Merci, monsieur...

On ferme la porte.

LA MÈRE, *sans regarder Yanetta.*

Alors, je pars.

ETCHEPARE, *de même.*

Oui. Je vous retrouverai ou ici ce soir, ou demain là-bas.

LA MÈRE.

Bien.

ETCHEPARE.

Dès votre arrivée, vous irez vous informer du jour et de l'heure...

LA MÈRE.

Bien.

TCHEPAREE.

A demain.

LA MÈRE.

A demain.

Elle sort sans jeter les yeux sur Yanetta.

SCÈNE VI

YANETTA, ETCHEPARE.

YANETTA *fait quelques pas vers son mari, se met à genou et joint les mains. A voix basse.*

Pardon!

ETCHEPARE.

Jamais!

YANETTA.

Non. Ne dis pas jamais!

ETCHEPARE.

Le juge a-t-il menti?

YANETTA.

Non... le juge n'a pas menti!...

ETCHEPARE.

Tu es une misérable!

YANETTA.

Oui, je suis une misérable! Pardon

ETCHEPARE.

Te tuer! je voudrais te tuer!

YANETTA.

Oui! oui! mais pardonne-moi!

ETCHEPARE.

Tu n'es qu'une fille... une fille de Paris, sans honneu sans pudeur, sans honnêteté!

YANETTA.

Oui, injurie-moi! frappe-moi!

ETCHEPARE.

Tu m'as menti pendant dix ans!

YANETTA.

! que j'aurais voulu pouvoir tout te dire! Oh! com- de fois j'ai commencé l'effroyable aveu!... Je n'ai ais eu assez de courage, Pierre : j'ai toujours eu peur colère et du mal que je te ferais... Je te voyais si eux!...

ETCHEPARE.

es revenue de là-bas, sortant du vice, sortant de on, et tu m'as choisi pour dupe...

YANETTA.

! penser qu'il croit cela, mon Dieu!

ETCHEPARE.

u m'as apporté les restes d'un escroc!... les restes d'un oc!... et tu as volé, dans ma maison, la place d'une nête femme... Ton mensonge a attiré la malédiction Dieu sur ma famille et c'est toi qui es la cause de tout... malheur qui vient de nous frapper, c'est toi qui en es use, je te dis! Tu es une pestiférée, une maudite, une née!... Ne me parle plus! Ne me parle plus!

YANETTA.

'auras-tu pas de pitié, Pierre? Et crois-tu donc que je ouffre pas?

ETCHEPARE

tu souffres, tu l'as mérité! Tu ne souffres pas assez ore... Mais moi, qu'est-ce que je t'avais fait pour que ne choisisses pour ta victime?... Qu'est-ce que j'ai fait endurer ce que j'endure?... Tu m'as rendu lâche! tu s abaissé presque jusqu'à toi : je devrais être déjà vé à te chasser de ma tête et de mon cœur? Et je ne x pas! Et je subis une torture atroce... car je souffre s l'amour que j'avais pour toi... Toi!... Tu as été tout s ma vie, depuis dix ans... Tu as été tout, tout!... Et je plus maintenant qu'une espérance, c'est d'arriver à blier!

YANETTA.

Pardon!

ETCHEPARE.

Jamais! Jamais!

YANETTA.

Ne prononce pas ce mot-là... il n'y a que Dieu qu
le droit de dire : jamais... Je rentrerai dans ta mais
j'y serai seulement la première des servantes... la
humble, si tu veux!... je ne reprendrai ma place au f
que lorsque tu me le diras...

ETCHEPARE.

Nous n'avons plus de maison. Nous n'avons plu
foyer... Nous n'avons plus rien! Et je te répète que
ta faute... et que c'est parce que tu t'es assise, à la p
de la mère, de ma mère, toi la menteuse et la sacril
que le malheur est tombé sur nous!

YANETTA.

Cela, je te le jure, je t'amènerai à l'oublier à f
d'humilité, de dévouement et de repentir... Et n'imp
où tu iras, je te suivrai... Pierre, réfléchis, tes enf
ont encore besoin de moi...

ETCHEPARE.

Mes enfants! Je ne veux plus que tu les voies, j
veux plus que tu leur parles, je ne veux plus que tu
embrasses, je ne veux plus que tu les touches!

YANETTA, *changeant de ton..*

Ah! ah! ça! ah! non!... Ça, les enfants! ça, t
trompes! Ah! ah! non! Que tu me prives de tout, qu
me condamnes à toutes les hontes... que tu me forc
mendier mon pain, je veux bien! Que tu ne me rega
pas, que tu ne me parles que pour m'injurier... tout,
ce que tu veux... Mais, mes enfants!... mes enfants,
c'est à moi... ils sont sortis de mon ventre, ils font en
partie de moi... et toujours, toujours, ils seront p

ma chair et avec mon sang... Tu pourrais me couper
ras, mon bras serait une chose morte qui ne serait
moi-même... mais tu ne peux pas faire que mes
nts ne soient pas mes enfants...

ETCHEPARE.

t'es rendue indigne de les garder...

YANETTA.

ndigne!... Il n'y a pas d'indignité qui tienne! A eux,
ai-je manqué?... Est-ce que j'ai été une mauvaise
e?... Réponds! Non, n'est-ce pas?... Eh bien! du
ent que je n'ai pas été une mauvaise mère, mes
ts sur mes enfants restent entiers et absolus! Indigne!...
ourrais être mille fois plus coupable!... plus indigne,
me tu dis, que ni toi, ni la loi, ni les prêtres, ni
u, n'auraient le droit de me les prendre... J'ai été cou-
le, comme femme! c'est possible... comme mère on
rien à me reprocher... Alors!... Alors!... on ne
t pas me les voler... Et toi qui as eu ce projet, tu es
misérable! oui, oui! parce que c'est pour te venger
tu veux me séparer d'eux! Tu n'es qu'un lâche!
n'es qu'un homme! De la paternité, il n'y en a plus
s ton cœur... tu ne penses pas à eux... Oui, oui, je
e dis : tu mens!... Quand tu dis que je suis indigne
es élever, tu mens! C'est des phrases, c'est des mots;
ais bien que je les ai nourris, soignés, caressés, con-
lés, et que je leur faisais faire leur prière tous les
s, et que je continuerais... Tu sais bien qu'aucune
me ne me remplacera auprès d'eux... mais ça, ça ne
ait rien... Tu les oublies... tu veux me punir et tu
x me les prendre... J'ai le droit de te dire que c'est
lâche méchanceté et une monstrueuse vengeance!
ah! les enfants! voilà qu'il veut mettre les enfants
eu, maintenant! Non!... me les prendre... Ah! ah!
échis donc, Pierre, c'est une impossibilité, ce que tu
là!

ETCHEPARE.

Tu as dit vrai, je me venge! Ce que tu crois une im
sibilité s'est accompli déjà. Ma mère a pris mes enf
et les a emmenés.

YANETTA.

Je les retrouverai.

ETCHEPARE.

L'Amérique est grande.

YANETTA.

Je les retrouverai!

ETCHEPARE.

Alors, je leur dirai pourquoi je les avais séparé
toi.

YANETTA.

Jamais! cela, jamais! Je t'obéirai, mais jure-moi...

Entre le greffier.

LE GREFFIER.

Etchepare, venez signer la levée d'écrou. Vous
être mis immédiatement en liberté.

YANETTA.

Attendez, monsieur, attendez. (*A Etchepare.*) J'acc
la séparation, puisqu'il le faut... Je disparaîtrai. Jama
n'entendras parler de moi. Mais en échange de cet at
sacrifice, jure-moi solennellement que jamais tu ne
diras...

ETCHEPARE

Je le jure...

YANETTA.

Tu me jures de ne jamais rien leur dire qui p
diminuer leur affection pour moi?...

ETCHEPARE.

Je le jure...

YANETTA.

romets-moi aussi... je t'en supplie, Pierre, au nom de re bonheur et de ma souffrance... promets-moi d'en-tenir entre eux le souvenir de leur mère... tu les feras er pour moi, n'est-ce pas!

ETCHEPARE.

e te le jure...

YANETTA.

Alors, va-t'en... ma vie est finie...

ETCHEPARE.

Adieu.

Il sort avec le greffier. Sur le pas de la porte, celui-ci rencontre Mouzon,

LE GREFFIER, *à Etchepare.*

On va vous conduire...

LE GREFFIER.

La femme Etchepare est là...

MOUZON.

Ah! elle est là! M. Vagret m'a parlé d'elle. Eh bien, retire ma plainte, je ne demande pas mieux que de la ttre en liberté. Maintenant que me voilà conseiller, je i pas envie de revenir de Pau chaque semaine pour nstruction. Procédez aux formalités nécessaires.

SCÈNE VII

MOUZON, YANETTA, LE GREFFIER.

MOUZON *à Yanetta.*

.. Allons, je veux bien, en considération de la prison éventive que vous avez faite, vous mettre en liberté

provisoire... peut-être même retirerai-je ma plainte, vous exprimez le regret de m'avoir injurié...

YANETTA, *tranquillement.*

Je n'ai aucun regret de vous avoir injurié.

MOUZON.

Vous voulez retourner en prison ?

YANETTA.

Ah ! mon pauvre monsieur, si vous saviez comme m'est égal, maintenant, la prison !

MOUZON.

Parce que ?

YANETTA.

Parce que je n'ai plus rien, ni maison, ni foyer, mari, ni enfants. (*Elle le regarde.*) Et je réfléchis... pense...

MOUZON.

Vous pensez ?

YANETTA.

Je pense que c'est vous qui êtes la cause de tou mal...

MOUZON.

Vous avez été acquittés tous les deux, n'est-ce pas Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

YANETTA.

Nous avons été acquittés, c'est vrai. Mais tout de mê maintenant, pour mon mari, mes enfants, pour tou monde, je ne suis plus une honnête femme.

MOUZON.

Si l'on vous reproche la peine que vous avez su jadis, si l'on fait allusion à votre détention prévent vous avez le droit de poursuivre les diffamateurs de les tribunaux. Ils seront condamnés.

YANETTA.

Eh bien ! c'est parce que quelqu'un m'a reproché ma damnation... que mon mari m'a enlevé mes enfants. quelqu'un, c'est un magistrat. Puis-je le faire con-mner ?

MOUZON.

Non.

YANETTA.

Pourquoi ? Parce que c'est un magistrat ?

MOUZON.

Non. Parce que c'est la loi.

YANETTA.

C'est la loi ! (*Avec violence.*) Eh bien ! c'est une gueuse, loi.

MOUZON.

Oh ! pas de cris ni d'injures, n'est-ce pas ? (*Au greffier.*) us avez terminé ? Alors, allez au parquet faire préparer rdonnance de non-lieu.

YANETTA.

Moi, je ne suis pas une savante : je n'ai pas comme us étudié la loi dans les livres, et c'est peut-être pour que je sais mieux que vous ce qui est juste et ce qui l'est pas. Et je viens vous dire ceci tout simplement : ment la loi va-t-elle s'en rendre pour me rendre mes fants et réparer le mal qu'elle m'a fait ?

MOUZON.

La loi ne vous doit rien.

YANETTA.

La loi ne me doit rien ! Alors, qu'est-ce que vous allez re, vous, le juge ?

MOUZON.

Un magistrat n'est pas responsable.

YANETTA.

Ah ! vous n'êtes pas responsable !... Alors, vous pou
riez, à votre fantaisie, arrêter les gens, sur un soupço
sans soupçon même, vous pourriez jeter la honte et
déshonneur dans les familles, torturer les malheureu
fouiller leur existence, étaler leurs misères, faire renaî
des fautes oubliées, expiées, des fautes qui remonten
dix ans ; vous pourriez par vos habiletés, vos ruses, v
mensonges et votre férocité, envoyer un homme au pi
de l'échafaud et — plus encore ! — faire, qu'à une mè
on lui arrache ses petits !... et, après cela, vous diri
comme Ponce-Pilate et vous ne vous croiriez responsab
de rien !... Pas responsable !... Devant votre loi, peut-êt
n'êtes-vous pas responsable, comme vous le dites, m
devant la justice toute simple, devant la justice d
honnêtes gens, devant la justice du bon Dieu, je vous ju
bien, moi, que vous l'êtes, et c'est pourquoi je viens vo
demander des comptes !

*Elle voit sur le bureau de Mouzon, qui lui tourne
dos, l'arme servant de couteau à papier. Elle la sa
et la repose.*

MOUZON.

Je vous ordonne de vous en aller.

YANETTA.

Écoutez-moi... Pour la dernière fois, je vous demande
que vous allez imaginer pour me soulager, pour me ren
tout ce que j'ai perdu par votre faute ; ce que vous al
faire pour diminuer mes chagrins et comment vous al
vous y prendre pour me rendre mes enfants.

MOUZON.

Je n'ai rien à vous dire. Je ne vous dois rien.

YANETTA.

Vous ne me devez rien ! Vous me devez plus que ma

is que tout... Mes enfants, je ne les reverrai jamais... que vous m'avez pris, c'est le bonheur de toutes les nutes, c'est leurs baisers de tous les soirs, c'est la fierté e j'avais à les regarder grandir... Jamais ! jamais plus ne les entendrai dire « maman ! » c'est comme s'ils aient morts ! c'est comme si vous me les aviez tués. *lle saisit le couteau.*) Oui ! Voilà votre œuvre, à vous, les auvais juges : d'un innocent vous avez failli faire un rçat, et d'une honnête femme, d'une mère, vous faites ne criminelle !

Elle le frappe. Il tombe.

FIN.

TABLE

Bienfaiteurs 1
Évasion 161
Robe rouge. 301

FIN DU TOME DEUXIÈME

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY